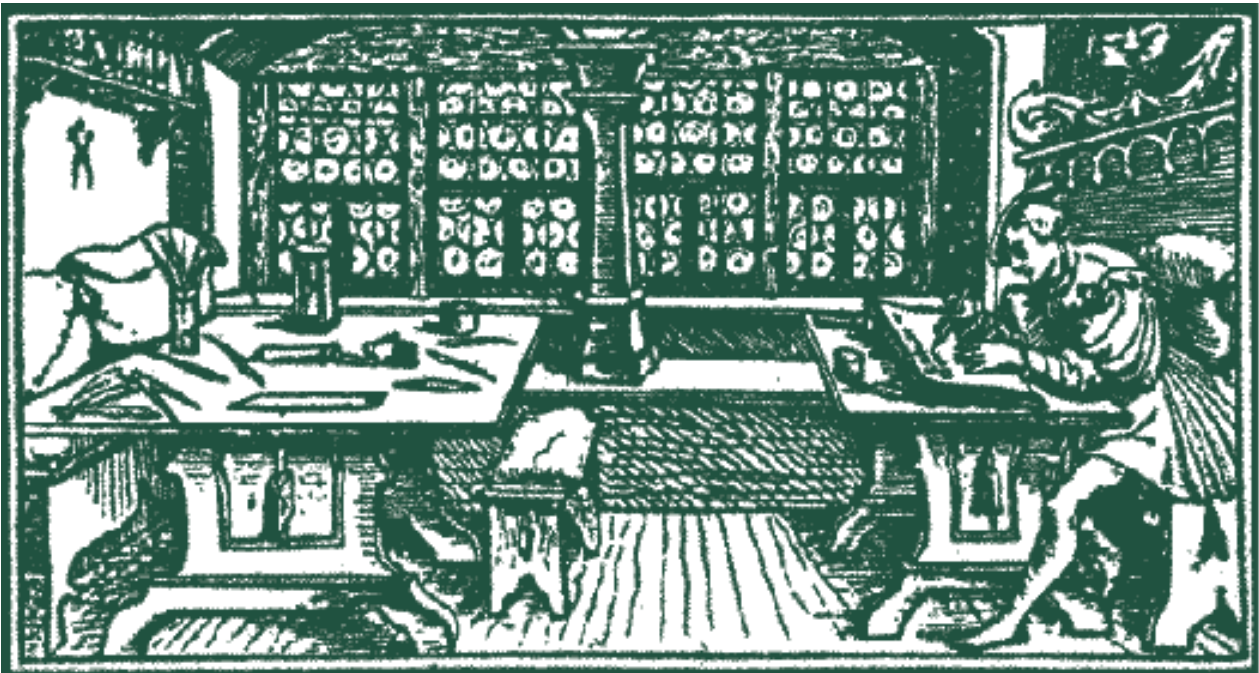




STUDIA UNIVERSITATIS  
BABEȘ-BOLYAI



# PHILOLOGIA

---

4/2009

**S T U D I A**  
**UNIVERSITATIS BABEȘ-BOLYAI**  
**PHILOLOGIA**

**4**

---

Desktop Editing Office: 51<sup>ST</sup> B.P. Hasdeu, Cluj-Napoca, Romania, Phone + 40 264-40.53.52

---

**CUPRINS – CONTENT – SOMMAIRE – INHALT**

Ștefan OLTEAN, Liana POP – **Cuvânt înainte / Foreword** ..... 3

**PRAGMATICĂ / PRAGMATICS**

Jacques MOESCHLER, Anne REBOUL, <i>Pragmatique du discours : dix ans après</i> .....	5
Rudolf WINDISCH, <i>Giambattista Vico (1668-1744) und der beginn der pragmatic</i> .....	29
Ligia Stela FLOREA, <i>Les emplois modaux comme effets de perspective temporelle</i> .....	47
Liana POP, <i>Pragmatique Culturelle: sur quelques façons de parler spécifiques des Roumains</i> .....	65
László GÁL, <i>Hungarian – Romanian Bilingualism</i> .....	93
Diana COTRĂU, <i>Gestures and Paralanguage in Second Language Acquisition: Immersion Students in Romania</i> .....	117
Nadia PĂCURARI, <i>L'interprétation échoïque comme clé des techniques du dialogue théâtral chez Eugène Ionesco</i> .....	127
Cristian PAȘCALĂU, <i>Alterity and Discursive Metamorphoses of 'Newspeak'</i> .....	145

## SEMANTICĂ / SEMANTICS

Ștefan OLTEAN, *On the Semantics of Proper Names and of Common Names*..... 157

## SINTAXĂ / SYNTAX

Alexander GROSU, *The Syntax-Semantics of Japanese/Korean Internally Headed Relative Clause Constructions* ..... 169

Adriana TODEA, *Control Conditions to Romanian Subjunctive and Infinitive Constructions*..... 193

Imola Ágnes FARKAS, *Are there Resultative Constructions in Romanian?* ..... 219

Melania DUMA, *The Influence of English Syntax on Some Fashionable "Romanian" Nicknames* ..... 233

## RECENZII / BOOK REVIEWS

Cosmina Hodoroagă, Herman Cappelen and Ernest Lepore, *Language Turned On Itself. The Semantics and Pragmatics of Metalinguistic Discourse*, New York: Oxford University Press, 2007, ISBN 978-0-19-923119-5, x + 169 pp. .... 243

### Număr coordonat de:

Prof. Univ. Dr. Ștefan Oltean

## FOREWORD

In April 2008, *The Institute of Pragmatics for Communication* was founded at Babeş-Bolyai University, with the generous support of Professor Andrei Marga, Rector of this University. The Institute has proposed to conduct interdisciplinary research in the complex fields of pragmatics and linguistic communication, focusing on communicational practices, philosophy and pragmatics, linguistic pragmatics, relation of pragmatics to syntax and semantics, cognitive theories with syntactic, semantic and pragmatic input, and language and identity. To achieve these aims, the members of the *Institute* have initiated cooperation with researchers and faculty working in linguistics, pragmatics and communication at Babeş-Bolyai University, other Romanian universities, or from abroad.

This volume is the outcome of talks that have been given at the Institute since its inception, or of invitations addressed to pragmaticists, linguists and logicians associated with the *Institute* or Babeş-Bolyai University to submit papers for publication. Some of them are colleagues from our university, others were visiting professors for longer periods or taught for a few weeks within our programs at the Faculty of Letters, whereas others are Ph.D. students collaborating with the *Institute*. The volume contains papers on a broad range of topics in the field of theoretical and applied pragmatics and in related spheres, which are sequenced into three parts: *Pragmatics* (pragmatics of discourse, beginnings of pragmatics, tense and temporal perspective, cultural pragmatics, bilingualism, second language acquisition, mechanisms for dialog construction in the theatre), *Semantics* (proper names and common names) and *Syntax* (syntax and semantics of relative clause constructions, control conditions in Romanian, resultative constructions in Romanian, English syntax and Romanian nicknames). As this list of topics indicates, the articles enable readers to get a glimpse of the complex field of pragmatics and communication, as well as of its ties with syntax and semantics.

Several people helped to collect the manuscripts and to get them ready for publication. We especially thank the two volunteers, Melania Duma and Cosmina Hodoroagă, who have prepared the volume in terms of style and format. We thank most of all the authors herein for their time and effort in submitting these papers.

Ştefan Oltean, Director, *Institute of Pragmatics for Communication*  
Liana Pop, Manager, *Institute of Pragmatics for Communication*

## PRAGMATICĂ / PRAGMATICS

### PRAGMATIQUE DU DISCOURS : DIX ANS APRES

JACQUES MOESCHLER<sup>1</sup> et ANNE REBOUL<sup>2</sup>

**ABSTRACT.** *Discourse Pragmatics: Ten Years Later.* Ten years after the publication of *Discourse Pragmatics* (Moeschler & Reboul), a retrospect of its principles, contributions and results seems to be necessary. In this respect, the paper highlights the ideas of the research program proposed by Moeschler and Reboul: (i) the model that seeks to capture discourse interpretation must be a pragmatic one; (ii) pragmatics must be understood as inferential pragmatics; (iii) pragmatics must integrate notions such as: global intention and anticipatory hypothesis; (iv) the identification of discourse relations (for instance, temporal reference calculus) is neither a necessary, nor a sufficient condition for discourse interpretation; (v) a pragmatic theory of discourse must be able to predict the conditions that underlie the speaker's coherence judgment.

**Keywords:** lexical pragmatics; discourse pragmatics; semantics; logic; communicative intention; informative intention; entailment; implicature; explicature; truth-conditions; coherence

#### 1. Introduction

Dix ans après la publication de l'ouvrage d'Anne Reboul et Jacques Moeschler, *Pragmatique du discours* (Paris, Armand Colin), nous aimerions faire le bilan de ce que nous avons proposé dans cet ouvrage a produit lors de ces dix dernières années.

Si l'on cherche les travaux qui ont pris cet ouvrage comme programme de recherche, force est de constater que nos propositions n'ont ni bouleversé le paysage de la linguistique francophone, ni produit un paradigme nouveau en analyse du discours. Cet ouvrage et ses implications ont en effet été davantage ignorés que débattus, sans que l'on puisse cependant tirer une conclusion totalement négative. L'analyse du discours et la linguistique textuelle a persisté dans un programme de recherche que nous avons sérieusement critiqué, et les travaux de pragmatique ne se sont pas davantage intéressés à la question du discours.

---

<sup>1</sup> Département de linguistique, Université de Genève, Jacques.Moeschler@unige.ch.

<sup>2</sup> L2C2, Institut des Sciences Cognitives, Lyon, reboul@isc.cnrs.fr.

Cela dit, un certain nombre de faits nous permettent de penser que notre travail n'a pas été totalement inutile. En effet, la plupart des travaux de pragmatique théorique assument pleinement notre hypothèse initiale, à savoir que l'interprétation du discours n'est pas le résultat de procédures, de règles ou encore de principes qui seraient spécifiques au discours. Parallèlement, les travaux de sémantique de discours ont davantage cherché à comprendre comment les relations de discours, organisant sa cohérence, pouvaient être définies formellement dans des modèles sémantiques consistants. D'un autre côté, les travaux se réclamant explicitement du paradigme que nous critiquions ont réduit très significativement leurs perspectives, et se sont engagés dans des questions spécifiques, faisant intervenir des interfaces nouvelles, dont les plus significatives concernent la prosodie et le discours.

Nous aimerions ici rappeler dans un premier temps qu'elles étaient nos principales hypothèses, et surtout les évaluer à l'aune des recherches récentes dans le domaine de la pragmatique et des sciences cognitives. Enfin, dans un dernier temps, nous montrerons quelle perspective et quel programme de recherche la pragmatique du discours peut se donner, en partant des travaux de Jacques Moeschler sur la référence temporelle.

## **2. Pragmatique du discours : une brève introduction**

La pragmatique du discours est née de deux constats: premièrement, les approches cognitives de la compréhension des énoncés n'ont jamais introduit de contraintes externes, de type sociales ou discursives, sur les processus de compréhension des énoncés; deuxièmement, aucune règle, spécifique ou générale, n'a pu être empiriquement ni théoriquement fondée depuis l'émergence des travaux en analyse du discours.

Le premier constat est fondateur de la pragmatique, entendue comme théorie de l'interprétation des énoncés: depuis le travail fondateur de Grice (1989), il est admis que les principes à l'origine de la compréhension des énoncés (du vouloir dire du locuteur) relèvent de principes généraux de la communication et de la rationalité humaine. Le principe de coopération, comme les maximes de conversation, ne sont pas des règles culturelles, qui vaudraient pour le monde occidental par exemple, et qui seraient variables d'une culture à l'autre. Les contre-exemples classiques, selon lesquels certaines cultures imposent de satisfaire aux maximes de quantité ("donnez autant d'information qu'il est requis", "ne donnez pas plus d'information qu'il n'est requis") par opposition aux maximes de qualité ("ne dites pas ce que vous croyez être faux", "ne dites pas ce que pour quoi vous manquez de preuves"), que l'on trouverait par exemple en Grèce et au Japon, ne sont que des interprétations erronées des contraintes conversationnelles de Grice. Si un passant grec vous donne une réponse à une question sur votre chemin et qu'il se trouve que cette réponse est erronée, cela signifie simplement que la maxime de quantité domine sur la maxime de qualité, alors que la culture de l'Europe de l'Ouest préférera la supériorité de la

maxime de qualité sur la maxime de quantité. Les variations culturelles ne sont donc pas des contre-exemples à des principes généraux comme les maximes gricéennes, mais simplement des contraintes sur les hiérarchies entre maximes. (1) semble donc être une préférence de certaines cultures, dans lesquelles il est impossible de ne pas donner de réponse à une question, alors que (2) est une autre préférence :

- (1) Maximes de quantité > maximes de qualité
- (2) Maximes de qualité > maximes de quantité

On peut, par ailleurs, montrer que l'exemple illustrant (2), donné par Grice dans *Logique et conversation* (3), reçoit généralement une interprétation différente de celle de Grice (qui satisfait l'ordre (2)), interprétation qui satisfait au contraire (1):

- (3) A : Où habite C ?    B : Quelque part dans le Sud de la France.
- (4) Interprétation gricéenne satisfaisant (2) : B ne sait pas précisément où C habite.
- (5) Interprétation non-gricéenne satisfaisant (1) : B sait où C habite précisément, mais ne veut pas le dire à A.

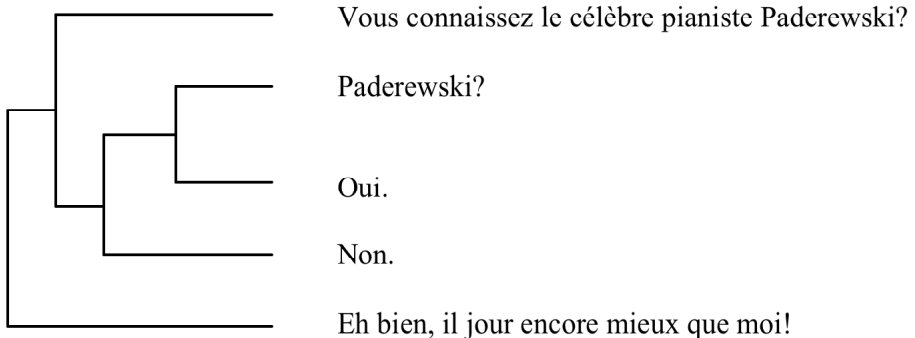
Dans l'interprétation gricéenne classique, B donne l'information la plus forte, ce qui autorise A à inférer qu'il ne peut donner une information plus précise et que donc il ne sait pas précisément où C habite. Dans l'interprétation non-gricéenne, B ne donne pas l'information la plus forte qu'il a à disposition, ce qui permet à B, en fonction des informations contextuelles accessibles, de conclure qu'il ne veut pas dire où C habite précisément. Dans ce cas, le fait de ne pas satisfaire la maxime de quantité ne dépend pas du risque de ne pas satisfaire la maxime de qualité, mais de la volonté de contrôler la quantité d'information à donner relativement aux implicatures que l'interlocuteur est autorisé à tirer. Des réponses comme *Pas de commentaires!* d'un homme politique ne signifient pas qu'il ne sait pas quoi dire, mais qu'il ne veut pas donner les informations souhaitées ou demandées.

Le deuxième constat, l'absence de règles spécifiques au discours, ne veut pas dire que le discours n'est pas contraint minimalement dans son organisation, mais que les règles de discours ne jouent aucun rôle dans la compréhension des énoncés. Prenons un exemple classique de dialogue, que nous avons par ailleurs longuement commenté dans nos premiers travaux sur la conversation (Auchlin, Moeschler & Zenone 1980):

- (6) Grock: Vous connaissez le célèbre pianiste Paderewski?  
 Le pianiste: Paderewski?  
 Grock: Oui.  
 Le pianiste: Non.  
 Grock: Eh bien, il joue encore mieux que moi!

Cet exemple, utilisé pour montrer les relations de subordination discursive liées à l'enchâssement d'échanges dans une intervention, ce que montre (7), ne fait rien d'autre qu'illustrer le fait trivial que certains actes illocutionnaires créent des attentes de pertinence : une question suppose une réponse, et si une question est suivie d'une question, c'est que la question nécessite une réponse nécessaire à la formulation de la réponse attendue.

(7) Structure hiérarchique de (6):



L'enchâssement en question pourrait d'ailleurs être prolongé (8), comme l'enchâssement syntaxique (9), mais exactement pour les mêmes raisons de difficulté de processing rencontrées en (9), la conversation en (8) ne serait plus possible à suivre, notamment par les spectateurs :

- (8) Grock: Vous connaissez le célèbre pianiste Paderewski?  
 Le pianiste: Paderewski?  
 Grock: Vous ne le connaissez donc pas?  
 Le pianiste: Pourquoi?  
 Grock: Parce que j'aimerais vous raconter une histoire à son sujet.

(9) C'est le chien qui a poursuivi le chat qui a tué le rat qui a mangé le fromage qui était sur la table qui...

Les règles de la conversation, si elles existent, semblent être liées à des questions d'interprétation: les énoncés suscitent des attentes, et les actes de *demandeur si* (Sperber & Wilson 1986) demandent des actes de *dire que*, et non des actes de *demandeur si* ou de *demandeur de*.

Si le discours semble davantage contraint par des principes généraux guidant les interprétations, on peut se demander s'il n'existe pas des principes minimaux qui permettent de rendre compte d'un fait observé par la plupart des approches du discours, notamment dans le domaine anglophone : les discours bien formés, interprétables, semblent **cohérents**, dans le sens où les énoncés ne se succèdent pas de manière



arbitraire les uns à la suite des autres. En d'autres termes, la question est de savoir s'il n'existe pas des principes de cohérence qui joueraient non seulement un rôle dans leur compréhension, mais surtout dans leur production. C'est sur cette question que la proposition de la pragmatique du discours est la plus forte, car outre une définition du discours, elle a montré que les règles de cohérence ne sont ni des conditions nécessaires, ni des conditions suffisantes à la cohérence du discours.

Dans la pragmatique du discours, le discours est défini comme une suite non-arbitraire d'énoncés. *Suite*, cela va de soi : les discours constitués d'un seul énoncé sont rares et atypiques – on peut penser aux lettres anonymes de corbeaux peu scrupuleux comme dans (10) ou dans des SMS plus fréquents :

(10) Tu vas mourir.

(11) Rendez-vous devant la Fac à midi.

En second lieu, les unités du discours ne sont pas des phrases, pour la simple raison – et ce n'est pas un postulat a priori, mais une conséquence théorique – que les phrases sont des unités linguistiques maximales, constituées de morphèmes (lexicaux et fonctionnels). Nous avons en effet montré dans *Pragmatique du discours* que le discours en lui-même n'est pas une unité scientifiquement pertinente, car il peut se réduire à une suite (non-arbitraire) d'énoncés, alors que les énoncés ne peuvent se réduire, pour leur sens, à la combinaison des morphèmes qui les composent, ce qui est le cas de la phrase. Notre position est sur ce point radicale, dans la mesure où nous défendons les positions suivantes.

- Les morphèmes ne sont pas réductibles aux unités qui les composent, puisque les combinaisons de phonèmes n'expliquent pas sur leurs seules propriétés la signification des unités de rang supérieur.
- Les phrases peuvent être décrites comme la combinaison de morphèmes, lexicaux et grammaticaux. Les règles syntaxiques ne sont pas directement issues des propriétés des morphèmes qui les composent. Par exemple, le principe de C-commande ne dépend pas de la nature des éléments qui interviennent, de même que la structure X-barre des syntagmes lexicaux ne dépend pas de la tête lexicale qui en donne le nom. Ceci permet de comprendre que la sémantique compositionnelle est étroitement liée à la syntaxe, et que par exemple la position des morphèmes dans la phrase ne produit pas les mêmes résultats du point de vue de la signification, comme le montre le contraste entre (12) et (13) :

(12) Tous les élèves n'ont pas réussi.

= aucun élève n'a réussi

= quelques élèves n'ont pas réussi

tous les élèves ¬(ont réussi)

¬(tous les élèves ont réussi)

(13) Pas tous les élèves n'ont réussi.

= quelques élèves n'ont pas réussi

≠ aucun élève n'a réussi

- Les énoncés, non réductibles aux phrases qui les composent, sont simplement la combinaison d'une phrase et d'un contexte. Ceci explique pourquoi un grand nombre d'énoncés prennent des sens différents dans des contextes différents, à cause de la présence d'indexicaux, comme en (14), mais aussi pourquoi des énoncés contenant des mots non-situationnels comme des anaphoriques (15) peuvent recevoir des significations totalement dépendantes du contexte:

(14) a. Je suis heureux.  
b. Il fait beau ici.

(15) a. Ils vont encore augmenter les impôts.  
b. A Cluj, ils conduisent comme des fous.  
c. Le patron licencia l'ouvrier parce qu'il était un communiste convaincu.

Ces exemples sont bien connus, et ne méritent pas de commentaires approfondis. En revanche, si l'on projette la définition de l'énoncé au niveau des unités pertinentes, on arrive à la conclusion que l'énoncé n'est plus une unité linguistique, mais une unité pragmatique: comprendre un énoncé, c'est donc être capable de déterminer à la fois la signification linguistique et son interaction avec des éléments contextuels pour en déterminer le sens. En d'autres termes, les phrases peuvent avoir des significations différentes (elles peuvent être ambiguës linguistiquement), mais les énoncés n'ont qu'un seul sens<sup>3</sup>.

Si l'énoncé n'est pas réductible à la phrase, unité linguistique maximale, alors cela signifie que l'unité pragmatique qu'est l'énoncé est la seule unité de ce niveau qui soit une unité scientifiquement pertinente, comme nous le disions dans *Pragmatique du discours*. Pourquoi, dès lors, si le discours est constitué d'une *suite non-arbitraire d'énoncés*, le discours ne serait justement pas une unité scientifiquement pertinente, à savoir non-réductible aux éléments qui le composent (les énoncés). La question est d'autant plus légitime que nous avons explicitement affirmé et défendu la thèse selon laquelle l'interprétation d'un discours ne se réduit pas à la somme des interprétations des énoncés qui le constituent. Un discours, s'il n'est pas réductible à la somme de ses énoncés, ne serait-il pas un candidat pour la définition formelle d'une unité scientifiquement pertinente, ce que nous avons, à la suite de Searle, appelé un *fait émergent* 2<sup>4</sup>?

---

<sup>3</sup> Cela signifie que dans les phénomènes de significations secondaires (actes de langage indirects, implicatures), le sens de l'énoncé est réductible à son contenu implicite, et non à son contenu explicite.

<sup>4</sup> Voici la définition formelle d'une unité émergente 2:

“Un fait F' est émergent 2 ssi

(i) F' est émergent 1.

(ii) F' a des pouvoirs causaux qui ne peuvent s'expliquer par les interactions causales de a, b, c ...”.

(Reboul & Moeschler 1998, 43)

L'argument principal est double: d'une part, il faudrait, pour que le discours soit un *fait émergent* 2 et non simplement, ce que nous affirmons fortement, un *fait émergent* 1<sup>5</sup>, que des règles qui soient indépendantes des unités qui le composent puissent être formulées; d'autre part, l'interprétation du discours est le résultat d'un processus complexe de formation / confirmation d'hypothèses, qui n'est pas réductible à la somme de l'interprétation des énoncés qui le composent.

Ces deux points, qui constitueront les éléments conclusifs de cette brève introduction à la pragmatique du discours, sont basés à la fois sur des arguments empiriques et des arguments théoriques.

Du point de vue empirique, il a été noté qu'un grand nombre de discours sont **cohérents**, sans que pour autant des marques linguistiques soient présentes. Pis, il est facile de trouver des exemples où la présence de marques de cohésion n'assure en rien la cohérence du discours. (16) illustre le premier exemple, et (18) le second:

- (16) a. L'opération allait coûter cher... Il y avait bien l'oncle Arthur. b. Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. c. L'herbe est verte. Il a plu tout l'été.

Dans (16a), l'inférence qui est autorisée est que l'oncle Arthur peut payer l'opération; les deux segments de discours sont donc en relation de cohérence, puisque le second infirme la conclusion du premier ("il sera impossible de payer l'opération"). (16a) aurait très bien pu être réalisé par (17a), version plus explicite. La fameuse phrase de César – traduite en français en (16b) – signale simplement, par l'ordre des phrases, l'ordre temporel; on notera en effet que le passé composé en français n'a pas la propriété, contrairement au passé simple, d'imposer l'ordre temporel; (17b) pourrait être une traduction plus explicite que (16b). Enfin, en (16c), c'est l'ordre inverse qui est le cas, qui permet l'interprétation causale, explicitée en (17c):

- (17) a. L'opération allait coûter cher, mais l'oncle Arthur pourrait les aider à la payer. b. Je suis venu, ensuite j'ai vu et enfin j'ai vaincu. c. L'herbe est verte parce qu'il a plu tout l'été.

Dans (18), toutes les marques de cohésion, connecteurs et anaphores, sont présentes, mais le discours n'est pas pour autant cohérent. (18) ressemble sur ce point au célèbre exemple rapporté par Frith (1996, 129), qui l'emprunte lui-même à Bleuler – cf. (19) :

<sup>5</sup> Voici la définition formelle de l'émergence 1:

"Un fait F est émergent 1 ssi

(i) F est composé d'éléments a, b, c ...

(ii) F a des propriétés qui ne sont pas, ou pas nécessairement celles de a, b, c ...

(iii) Les propriétés de F sont expliquées par les interactions causales qui se produisent entre a, b, c ...: ce sont des 'caractéristiques causalement émergentes' ". (Reboul & Moeschler 1998, 43-44)

- (18) Jean a acheté une vache. **D’ailleurs elle** est rousse comme un écureuil. **Il** vit dans la forêt et hiberne l’hiver. **Mais il** est très froid dans la région.
- (19) Et puis, j’ai toujours aimé la géographie. Le dernier professeur que j’ai eu dans cette discipline était le Pr Auguste A. Ses yeux étaient noirs. J’aime aussi les yeux noirs. Il y a aussi des yeux bleus et des gris et d’autres sortes encore. J’ai entendu dire que les serpents ont les yeux verts. Tout le monde a des yeux. Il y en a aussi qui sont aveugles. Ces aveugles sont guidés par un garçon. Ça doit être terrible de ne pas pouvoir voir. Il y a des gens qui ne peuvent pas voir et qui, en plus, ne peuvent pas entendre. J’en connais certains qui entendent trop. Il y a beaucoup de gens malades au Burgholzli; on les appelle les patients.

On constate donc qu’aucun argument empirique ne permet de soutenir que le discours serait le produit de règles qui lui soient propres. Si cette conclusion, empirique, est confirmée, alors la thèse selon laquelle le discours serait une unité émergente 2 est difficile à défendre. Ceci n’est pas vraiment surprenant, car il ne reste à l’heure actuelle que les partisans d’une approche résolument constructiviste de l’analyse du discours pour défendre une telle proposition, selon laquelle le sens n’est pas associé à des unités pragmatiques comme les énoncés, mais le résultat d’une construction interactive dont le lieu de réalisation est le discours ou la conversation<sup>6</sup>.

Revenons maintenant au second point, qui constituera la conclusion de cette présentation, celui du contenu de la compréhension d’un discours. Dans *Pragmatique du discours*, nous distinguons deux niveaux de compréhension, le niveau local, celui des énoncés, et le niveau global, celui du discours. Comme nous nous situons dans la perspective gricéenne de la signification non naturelle, selon laquelle la compréhension d’un énoncé ne passe pas simplement par la reconnaissance de l’intention informative du locuteur (ce qu’il veut communiquer) mais aussi par la reconnaissance de son intention communicative (son intention de communiquer une intention informative), cela implique que l’*interprétation d’un énoncé* et l’*interprétation d’un discours* renvoient au double processus de découverte d’intention informative et communicative. Nous avons donc formulé le problème de l’interprétation du discours de la manière suivante.

- L’interprétation du discours se fait sur la base de l’interprétation de l’intention informative globale et de l’intention communicative globale du locuteur ; en d’autres termes, l’interlocuteur doit être capable, si possible à tout moment du processus de compréhension d’un discours, de déterminer l’intention informative et communicative globale du locuteur.

---

<sup>6</sup> On remarquera que ces approches, issues de l’ethnométhodologie classique, sont incapables de dire quoi que ce soit sur le texte écrit, et notamment sur le texte de fiction. L’un des auteurs de cet article (cf. Reboul 1992, 2008) a montré comment comprendre un certain nombre de traits du discours fictionnel dans le cadre d’une théorie pragmatique de la fiction (analogie fiction-métaphore, rôle de la perspective interne, ironie auctoriale, métareprésentation, etc.).

- De telles intentions globales ne peuvent cependant se déterminer que sur la base des intentions informatives et communicatives locales, qui sont elles associées aux énoncés qui composent le discours.
- Comme le processus de compréhension est un processus de formation et de confirmation d'hypothèses (tant au niveau de l'énoncé qu'à celui du discours), la détermination de l'intention informative globale (ce que le locuteur veut communiquer avec son discours) ne peut se réduire à la somme des hypothèses locales.

Nous avons, dans *Pragmatique du discours*, donné deux exemples tirés de la littérature, illustrant comment l'intention informative globale est construite sur la base du processus de formation et de confirmation d'hypothèses. Nous allons, pour le plaisir, reproduire l'exemple du *Voyages dans le midi*, de Stendhal:

- (20) (a) Oserai-je raconter l'anecdote que l'on m'a confiée en prenant le frais à l'ombre du mur d'un cimetière dans une pièce de luzerne à la verdure charmante? (b) Pourquoi pas? (c) Je suis déjà déshonoré comme disant des vérités qui choquent la mode de 1838:  
 (d) Le curé n'était point vieux; (e) la servante était jolie; (f) on jasait, ce qui n'empêchait point un jeune homme du village voisin de faire la cour à la servante. (g) Un jour, il cache les pincettes de la cuisine dans le lit de la servante. (h) Quand il revint huit jours après, la servante lui dit: (i) "Allons, dites-moi où vous avez mis les pincettes que j'ai cherchées partout depuis votre départ. (j) C'est là une bien mauvaise plaisanterie."  
 (k) L'amant l'embrassa, les larmes aux yeux, et s'éloigna.  
 (Stendhal, *Voyage dans le midi*, Divan, 115)

Notre interprétation de ce texte est la suivante: Stendhal, dans les énoncés (20a) à (20d)<sup>7</sup>, incite l'interlocuteur à construire une hypothèse sur son intention informative globale:

- (21) Stendhal va justifier sa mauvaise réputation.

Cette hypothèse permet la construction d'une hypothèse anticipatoire, donnée en (22):

- (22) Stendhal va raconter une anecdote choquante.

Ces deux hypothèses sont basées sur les énoncés (20a-c) et la seconde est dérivée de la première. Le récit, qui commence avec (20d), introduit le curé et la servante en leur prêtant des attributs (jeunesse, beauté) qui ne sont pas sans rapport avec l'hypothèse anticipatoire (22). Plus précisément, ces énoncés vont permettre de raffiner l'hypothèse globale de Stendhal et de l'hypothèse anticipatoire:

---

<sup>7</sup> C'est d'ailleurs la seule fonction de ce paragraphe.

(23) Stendhal va justifier sa mauvaise réputation en s'en prenant au clergé.

(24) Stendhal va raconter qu'un curé couche avec sa servante.

Dans la suite du texte, (20f) a une double fonction, confirmer les deux hypothèses (23) et (24) et compliquer (24) par l'intervention du jeune homme:

(25) Stendhal va raconter que le curé couche avec la servante et c'est l'amoureux qui va mettre le fait en évidence.

(20g) pose le cadre dans lequel (25) va être confirmé et permet de faire une hypothèse sur ce qui va se passer dans la suite du récit:

(26) Si la servante couche dans son lit, elle trouvera les pincettes. Sinon, c'est qu'elle couche dans le lit du curé.

(20h-k) confirment que la servante ne couche pas dans son lit et qu'elle a une relation coupable avec le curé. (26) est donc confirmé, tout comme (25), (24), (23), ainsi que les hypothèses initiales (21) et (22). Cet exemple montre donc comment une hypothèse globale est construite, formée sur la base d'indices (expositifs), et par la suite confirmée par d'autres indices (narratifs). Ce qui est remarquable dans cet exemple, c'est que le contenu même de l'intention informative globale ("le curé couche avec la servante") n'a pas besoin d'être explicité, car il découle naturellement de la narration<sup>8</sup>.

Nous avons ainsi défini les grandes lignes d'une théorie pragmatique du discours. Celle-ci est basée sur la reconnaissance et la construction d'intentions informatives et communicatives locales et globales. Ces processus sont des processus de formation et de confirmation d'hypothèses, et ne sont en aucun cas spécifiques au discours: ils relèvent simplement de processus de haut niveau cognitif<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> Il en va de même des histoires drôles. Celles-ci ne donnent jamais explicitement le contenu de l'intention informative globale: ou celui-ci est trop complexe (1) ou alors il tomberait à plat (2). En voici deux exemples, qui illustrent respectivement le premier et le second point.

(i) Un monsieur entre dans une confiserie et demande un gâteau; il l'échange ensuite contre un petit verre de liqueur. Il le boit et veut sortir sans payer. Le patron le retient. "Que voulez-vous?" – "Payez votre liqueur." – "Mais je vous ai donné un gâteau en échange." – "Vous ne l'avez pas payé non plus..." – "Mais je ne l'ai pas mangé."

(ii) "Est-ce que le docteur est chez lui", demanda le patient d'un murmure bronchitique. "Non", murmura la jeune et jolie femme du docteur, "entrez donc".

<sup>9</sup> Frederick Newmeyer, dans un article récent (Newmeyer 2009), montre de manière identique que la propriété de récursivité en syntaxe n'a aucune motivation linguistique: elle handicape en effet fortement le traitement syntaxique. En revanche, elle est une propriété fondamentalement cognitive, car la pensée est réflexive (cf. aussi Sperber & Wilson 1986). Pour le rôle de la récursivité pour le langage et son origine, cf. Hauser, Chomsky & Fitch (2002).

Quelles sont les recherches actuelles en pragmatique ? Les derniers développements confirment-ils ou infirment-ils les hypothèses de cette section ? Nous aimerions maintenant donner quelques éléments de recherches théoriques et expérimentales qui montrent que les grandes lignes que nous avons esquissées sont en effet davantage confirmées qu'infirmeries.

### 3. Pragmatique théorique et expérimentale

Ce qui a fondamentalement changé depuis la publication de *Relevance* en 1986 et de sa deuxième édition en 1995, c'est une intégration plus précise des travaux de pragmatique dans le cadre des sciences cognitives, notamment avec l'idée que la signification non-naturelle de Grice, à l'origine de la communication comme processus ostensif-inférentiel, est un cas particulier d'activation de la **théorie de l'esprit**. En d'autres termes, si nous sommes capables de "lire dans l'esprit" de nos interlocuteurs, ce n'est ni le hasard, ni le résultat de conventions sociales ou linguistiques, mais le résultat de l'application de ce que Dennett (1990) a appelé la *stratégie de l'interprète*: nous attribuons à autrui non seulement une présomption de comportement rationnel, mais nous lui attribuons des intentions, des croyances, en bref des états mentaux<sup>10</sup>. En d'autres termes, la fondation théorique de la pragmatique s'est particulièrement renforcée par les acquis théoriques et empiriques autour du concept fondateur de théorie de l'esprit.

Comme illustration d'un travail empirique récent, nous mentionnerons la thèse de Sandrine Zufferey (2007), qui analyse l'acquisition et le développement des connecteurs causaux *parce que*, *car* et *puisque*, et qui démontre, à la fois par le recours à des données de corpus comme *Childes* et d'expériences sur des adultes et des enfants, que les phénomènes associés à la *métacognition* sont acquis plus tardivement que ceux ayant trait à la *métacomunication*: en d'autres termes, pour les trois usages de *parce que*, donnés en (27) (Sweetser 1990), l'ordre d'acquisition (28) confirme l'ordre de complexité cognitive, et montre que les capacités de métareprésentation communicative (*métacomunication*) sont plus simples cognitivement que la métareprésentation au sens fort, ou *métacognition*:

- (27) a. Jean est revenu parce qu'il l'aime. b. Tu viens au cinéma ce soir, parce qu'il y a un bon film au Rex? c. Jean l'aime, parce qu'il est revenu.  
 (28) *parce que* causal (a) & *parce que* acte de langage (b) < *parce que* épistémique (c)

Cela a, d'une manière générale, eu des implications théoriques sur la manière de décrire le processus de compréhension des énoncés. En effet, la Pertinence a introduit de manière explicite une procédure de compréhension, qui est fondamentalement liée à l'accessibilité des hypothèses (Wilson & Sperber 2004, 613, notre traduction):

<sup>10</sup> La théorie de l'esprit est particulièrement importante dans deux domaines empiriques: celui de la fiction et de l'autisme. Cf. Reboul (2008) et Reboul & Foudon (2008) pour une approche de l'ironie auctoriale et de l'autisme respectivement.

- (29) Procédure de compréhension de la pertinence: a. Suivez le chemin du moindre effort dans le calcul des effets cognitifs : testez les hypothèses interprétatives dans l'ordre de l'accessibilité. b. Arrêtez lorsque vos attentes de pertinence sont satisfaites (ou abandonnées).

Le chemin du moindre effort nous demande de chercher l'interprétation la plus pertinente, à savoir celle qui minimise les efforts de traitement pour obtenir des effets cognitifs. La procédure de compréhension suppose donc qu'il n'y a pas d'efforts cognitifs superflus ou inutiles dans le calcul des effets cognitifs, et l'accessibilité de l'intention informative du locuteur ne passe pas simplement par une procédure qui irait du sens le plus littéral au sens le moins littéral. Sur ce point, les travaux de Gibbs (1994) montrent que les sujets accèdent au sens d'une métaphore sans passer par le sens littéral et la découverte de son caractère inapproprié, comme la fausseté (*contra* Searle 1982).

Si des travaux expérimentaux nous sont maintenant disponibles sur des questions comme les implicatures scalaires, la métaphore, l'ironie, les phrases comparatives (cf. respectivement Noveck, Gibbs, Sperber, Reboul), et nous permettent de conclure que du point de vue cognitif, les significations secondaires sont acquises plus tardivement, bien après l'acquisition du lexique et de la syntaxe, la contribution empirique la plus importante de la pragmatique est maintenant engagée dans le domaine du lexique. Le terme *pragmatique lexicale* est maintenant bien accepté, et conforté depuis les travaux de Horn sur les échelles quantitatives (Horn 1972, 1989, 2007, 2008) et plus récemment dans les travaux issus de la Pertinence (Carston 2002, Wilson 2006, Wilson & Carston 2007).

Nous aimerions donner quelques exemples qui montrent comment des phénomènes simples d'enrichissement pragmatique affectent l'interprétation des items lexicaux. Soient les séries d'exemples suivants:

- (30) Marie cherche à rencontrer un *célibataire*. La Hollande est *plate*, donc idéale pour des vacances à vélo. Axel a *coupé* la pelouse. *Quelques* étudiants ont réussi le test de pragmatique.
- (31) Federer est le nouveau *Sampras*. J'ai besoin d'un *kleenex*. Je ne peux pas manger: mon steak est *cru*. Notre jardin est un *rectangle* de 2500 m<sup>2</sup>.
- (32) Mes assistantes sont des *perles*. Abi est une *princesse*. Jacques est un *bulldozer*. Ce chirurgien est un *boucher*.

Comment expliquer le sens précis des mots en italique? Plus précisément, comment comprendre que, en (30), *célibataire* signifie "jeune homme non marié éligible pour le mariage, bien sous tout rapport, qui plaise à Marie pour un projet de vie future dans le cadre du mariage", que *plat* signifie "sans montagnes ni montées, agréable pour un vélo de détente et des non-sportifs", *couper* "enlever la partie supérieur



de l’herbe de quelques cm à l’aide d’une tondeuse à gazon”, *quelques* “quelques seulement”. De même, mais avec des effets différents, *Sampras* veut dire “le meilleur joueur de tennis du monde, dont le jeu est élégant, fin et efficace”, *kleenex* “mouchoir en papier jetable”, *cru* “pas assez cuit”, et rectangle “forme géométrique ressemblant approximativement à un rectangle”. Enfin, *perle*, *princesse*, *bulldozer*, *boucher* font émerger des significations qui peuvent varier dans certains contextes<sup>11</sup>. Dans le contexte intentionné par (32), on peut penser que ces lexèmes implicites respectivement “personne qui fait le travail de manière diligente, intelligente et efficace” (*perle*), “personne belle, adorable et susceptible de trouver dans sa vie d’adulte une personne du sexe opposé comparable à un prince charmant” (*princesse*), “personne qui détruit tout sur son passage” (*bulldozer*), ou encore “mauvais chirurgien” (*boucher*).

Dans ces trois séries d’exemples, les concepts qui sont associés aux entrées lexicales des lexèmes sont spécifiés, à savoir plus précis (30), moins précis ou élargis (31) ou encore étendus à des domaines de ressemblance (32). Dans la Pertinence, ces CONCEPTS\* sont appelés *concepts ad hoc*. Sans entrer dans une discussion sur la légitimité de la notion de concept *ad hoc* (cf. Reboul 2007 pour une critique radicale), nous aimerions juste indiquer ici le point suivant (Carston 2002):

- en (30), la spécification implique une augmentation des informations sur l’ensemble des hypothèses qui définissent l’entrée encyclopédique du concept: CÉLIBATAIRE\* contient plus d’informations que CÉLIBATAIRE;
- en (31), l’élargissement implique au contraire une modification des l’entrée logique du concept: CRU\* n’implique pas NON-CUIT, comme le fait CRU, mais implique CUIT À UN DEGRÉ INSUFFISANT POUR ÊTRE MANGÉ;
- en (32), c’est à la fois une modification des entrées logique et encyclopédique du concept PERLE qui définit PERLE\*.

L’hypothèse de la pragmatique lexicale, dans la Pertinence, est donc que des processus tout à fait généraux, liés aux entrées encyclopédiques et logiques des concepts<sup>12</sup>, sont à l’origine de l’enrichissement pragmatique, à savoir de la spécification, de l’élargissement et de l’extension métaphorique. Ces processus sont suffisamment généraux pour donner lieu à un traitement homogène et identique de phénomènes qui, jusque-là, étaient formulées de manière *ad hoc* et non satisfaisante (cf. Searle 1982 par exemple).

<sup>11</sup> Cela ne vaut pas pour *boucher*, qui associé à *chirurgien*, convoque toujours les mêmes connotations.

<sup>12</sup> On rappellera qu’un concept est formé d’une entrée lexicale, d’une entrée logique et d’une entrée encyclopédique. Les concepts sont les mots du langage de la pensée, ou mentalais (*mentalese*). Cf. Fodor (1975) et Jackendoff (1983) pour une justification du mentalais, Pinker (1999) pour une argumentation plus générale, Sperber & Wilson (1986) pour une description adaptée à la pertinence, et Reboul (2007) pour une encyclopédie de la littérature sur les concepts et une position reliant évolution, lexicale et syntaxe.



Dans Moeschler (à paraître, chapitre 2), nous avons montré que si *<tous, quelques>* forment une échelle quantitative, tel n'est pas le cas de *<aucun, quelques...ne pas>*. Nous avons montré que si la relation (38) est acceptable, (39) ne l'est pas:

- (38) Quelques linguistes connaissent la logique +> il est faux que tous les linguistes connaissent la logique  
 (39) Quelques linguistes ne connaissent pas la logique +/> il est faux qu'aucun linguiste ne connaît la logique

Notre solution passe par le fait que *quelques* et *quelques ne pas* reçoivent une lecture pragmatique plus spécifique correspondant respectivement pour (33) à (40):

- (40) a. Quelques linguistes *seulement* connaissent la logique. b. Quelques linguistes *seulement* ne connaissent pas la logique.

Dès lors, on échappe à l'aporie de Horn (2004), selon laquelle (33a) et (33b) communiquent la même proposition, à savoir la conjonction des particuliers (I & O), à savoir (41), qui est trivialement vraie<sup>13</sup>:

- (41) Quelques linguistes connaissent la logique et quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

On arrive ainsi à la conclusion que ce que la perspective néo-gricéenne des implicatures conversationnelles généralisée (Levinson 2000) considère, à la suite de Gazdar (1979), comme des implicatures scalaires ou implicatures quantitatives, n'est en fait que des explicitations (*explicitures*) de la forme logique de l'énoncé. En d'autres termes, ce sont des aspects vériconditionnels des énoncés, et non des aspects non-vériconditionnels des énoncés.

<sup>13</sup> (44) est trivialement vraie dans le sens où elle correspond au sens logique des sub-contraires: des propositions sub-contraires ne peuvent être fausses ensemble, mais vraies ensemble, comme le montre la table de vérité suivante, qui correspond au *ou* inclusif (v):

P	Q	P v Q
1	1	1
1	0	1
0	1	1
0	0	0

On peut ajouter que l'implicature devient très bizarre, puisque si *quelques* opèrent une restriction dans son sens pragmatique (*quelques X ≠ tous les X*), la conjonction de *quelques X Y* et de *quelques X non-Y* donne en fait l'inclusion des deux sous-ensembles (des linguistes et de ceux qui connaissent la logique).

La pragmatique, au sens restreint – liée à l'énoncé — s'introduit donc dans la sémantique pour déterminer le sens des unités en usage<sup>14</sup>. Cette conclusion n'est pas triviale et elle est fondamentale pour la perspective que nous adoptons sur le discours (pragmatique au sens large). En effet, il est généralement admis, dans la plupart des approches du discours, que les phénomènes sémantiques ne sont pas contaminés par l'usage, et que la sémantique qui intervient dans la compréhension des énoncés est strictement codique ou linguistique<sup>15</sup>. Comme nous venons de le voir, l'intrusion pragmatique est constante dès le niveau de l'énoncé et il ne saurait dans ce cas y avoir d'interprétation du discours qui ne soit pas contaminée par des phénomènes d'intrusion pragmatique.

Nous aimerions montrer comment une telle intrusion se manifeste simplement dans le cas des révisions, à savoir d'usage métalinguistique, de la négation.

Dans l'interprétation sémantique classique, les énoncés en usage métalinguistique de la négation sont des révisions d'un usage ordinaire de la négation. En d'autres termes, les énoncés en (42) sont traités comme impliquant (43). Ceci suppose qu'en (44), les implications pragmatiques, lexicales, ou les présuppositions en (43) sont annulées, puisque les révisions leur sont contradictoires. Les propositions (45) sont en effet logiquement impliquées par (47), et donc plus fortes car vériconditionnelles:

(42) a. Anne n'a pas trois enfants. b. Nous n'aimons pas Bridget. c. Marie ne regrette pas d'avoir échoué.

(43) a. Anne a deux enfants. b. Nous détestons Bridget. c. Marie a échoué.

(44) a. Anne n'a pas trois enfants, mais quatre. b. Nous n'aimons pas Bridget, nous l'adorons. c. Marie ne regrette pas d'avoir échoué, puisqu'elle a réussi.

(45) a. Anne a quatre enfants. b. Nous adorons Bridget. c. Marie a réussi.

Formellement, la stratégie par retraitement suppose que la signification linguistique accordée à la négation est ce qu'on appelle en logique et en sémantique formelle la portée étroite, celle qui modifie le prédicat. La portée large (celle qui annule les implicatures comme les présuppositions) serait donc un phénomène pragmatique spécifique, disponible lorsque la valeur par défaut est contredite par des informations nouvelles, notamment linguistiques. Sans entrer dans le débat qui consiste à savoir si les

---

<sup>14</sup> Nous ne sommes pas très loin des présupposés de l'approche de Ducrot, notamment dans son idée de pragmatique intégrée (à la sémantique). Le terme utilisé aujourd'hui (*intrusion pragmatique*) signale qu'il s'agit davantage d'une question d'usage que d'une question linguistique.

<sup>15</sup> On renvoie ici à la vision classique du lexique, qui réfère, notamment, pour les phénomènes scalaires, à des notions comme "vocabulaire axiologique", ou encore, en face d'effets de sens pragmatique, à la théorie de la "connotation" de Hjelmslev.

unités lexicales ont ou n'ont pas une signification par défaut<sup>16</sup>, on peut se demander si la stratégie de la révision est légitime (cf. Moeschler 1997, Carston 2002).

Or de nombreux travaux sur les implicatures scalaires notamment (cf. Chierchia 2004) font une hypothèse radicalement opposée: la signification linguistique est la signification la plus large, et l'usage en contexte suppose un rétrécissement du sens<sup>17</sup>.

Quelles sont les conséquences des approches de pragmatique lexicale? La conséquence la plus immédiate est que si l'on veut comprendre la manière dont nous interprétons des discours, nous devons activer des dispositifs pragmatiques en première instance, énoncé par énoncé. On voit donc qu'au niveau local – celui que nous avons appelé des intentions informatives locales – nous sommes déjà dans le traitement de processus pragmatiques complexes, impliquant notamment la recherche d'effets cognitifs et d'interprétations plus spécifiques (ou plus larges) que la sémantique nous le demanderait. Pouvons-nous dès lors envisager une description précise des mécanismes pragmatiques en jeu dans l'interprétation des discours?

#### 4. Retour au discours

Comment la pragmatique lexicale peut-elle contribuer à une approche générale de pragmatique du discours? Nous aimerions donner quelques arguments, basés sur des faits empiriques, qui permettent de voir comment les processus de compréhension sont activés dans le traitement du discours.

Tout d'abord, et cela en fonction des principales hypothèses de la pragmatique du discours, nous envisageons la compréhension du discours comme un processus dynamique. Cela veut dire qu'il est basé sur des informations qui peuvent être partielles, et que la compréhension produit nécessairement des conclusions provisoires, basées sur des hypothèses anticipatoires.

Notre capacité à anticiper, à projeter des hypothèses (*assumptions*) peut notamment se manifester dans la compréhension des récits. Dans le récit, le temps avance avec le discours, et la question cruciale, du point de vue temporel, est de pouvoir localiser les éventualités les unes par rapport aux autres dans le flux du temps. Cette

---

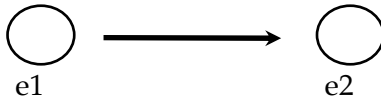
<sup>16</sup> Pour présenter les choses de manière synthétique, les approches de pragmatique lexicale se divisent en deux grandes catégories, selon qu'elles acceptent ou non d'associer des valeurs par défaut aux items lexicaux. Ainsi, la théorie des implicatures conversationnelles généralisées de Levinson comme celle des échelles de Horn sont des théories du défaut, alors que la pertinence n'attribue aucune valeur par défaut aux items lexicaux. Ceux-ci sont les entrées de concepts, et leur sens en usage active un concept ad hoc à chaque fois spécifique ou élargi.

<sup>17</sup> On remarquera que cette approche est constante à toutes les approches pragmatiques issues des travaux de Grice, en d'autres termes qui adoptent le principe du rasoir d'Occam modifié, selon lequel il ne faut pas augmenter les significations au-delà de ce qui est nécessaire. Un bon exemple de ce mécanisme est donné par la sémantique et la pragmatique de *ou*: sa sémantique est son sens inclusif (le plus large) et sa pragmatique (dérivée) est son sens restreint, exclusif. Cf. Moeschler & Reboul (1994) pour une illustration explicite.

capacité d'identification est soit signalée, à l'aide d'indices linguistiques, comme les temps verbaux, soit laissée à la responsabilité du lecteur.

Le système des temps verbaux en français est, de ce point de vue, remarquable, puisqu'il constitue un ensemble d'indices suffisamment précis, mais aussi suffisamment flexibles pour permettre des révisions contextuelles. On sait, ce qui a donné lieu à une description précise dans Moeschler et al. (1998), que le passé simple fait avancer le temps, que l'imparfait offre une vision interne, subjective à une éventualité, que le passé composé est neutre directionnellement et que le plus-que-parfait a une directionnalité inverse de celle du passé simple. En d'autres termes, les temps du passé permettent d'induire les mouvements temporels suivants d'un énoncé à l'autre:

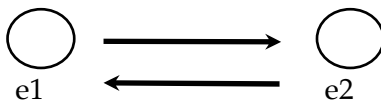
(46) Passé simple



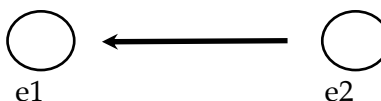
(47) Imparfait



(48) Passé composé



(49) Plus-que-parfait



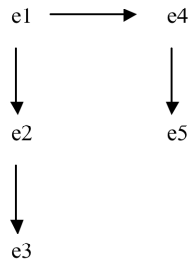
Les exemples suivants illustrent ces quatre cas :

- (50) Axel frappa Abi. Elle hurla de douleur.
- (51) Axel frappa Abi. Elle lui était insupportable.
- (52) Axel a frappé Abi. Elle a crié.
- (53) Axel frappa Abi. Elle avait poussé son cri insupportable.

Ces mouvements temporels sont simples et relativement facile à calculer. Les temps verbaux donnent des indices et permettent de se retrouver sur la ligne du temps.

Voici par exemple un diagramme qui permet de suivre le mouvement du temps d'un énoncé à un autre:

(54) Un exemple de trajet temporel

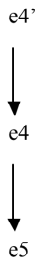


Ce chemin temporel correspond au texte suivant (M. Crichton, *Turbulences*) :

- (55) Emily Jansen poussa un soupir de soulagement (e1). Le long vol approchait de son terme (e2). Le soleil filtrait par les hublots de l'avion (e3). Assise dans son giron (e4'), la petite Sarah cligna les yeux dans cette lumière inhabituelle (e4) tandis qu'elle aspirait bruyamment la fin de son biberon (e5).

Dans ce chemin le temps avance, mais seulement en e4. Rien de plus n'est nécessaire pour comprendre les relations temporelles: l'imparfait nous indique que le temps n'avance pas, et la participiale (*assise dans son giron*) peut être reconstruite sur la même ligne temporelle que e4, comme le montre (56):

(56)



Quel rapport cet exemple a-t-il avec notre propos initial? Tout d'abord, il montre que ces processus complexes peuvent être représentés de manière simple: la procédure de compréhension demande d'accéder aux hypothèses les plus accessibles. Dès qu'un événement fixe un moment de référence dans le temps du récit, celui-ci est utilisé pour construire la référence temporelle de l'événement suivant. Il est évident que de tels schémas sont progressivement abandonnés sauf probablement pour ce qui est des indications calendaires. Ainsi, le titre du chapitre donné avec une indication temporelle et spatiale (*À bord du TPA 545 5h18*) permet d'englober l'ensemble des événements du chapitre dans le lieu indiqué et de faire démarrer la référence temporelle à 5h18:

(57)



Mais si le discours n'était constitué que d'étapes de calculs inférentiels ponctuels, avec une mémoire en permanence mise à jour et un système de calcul de la référence temporelle fonctionnant comme un curseur d'une taille limitée (on peut penser ici au fameux nombre 7 et sa relation avec la mémoire à court terme), nous n'aurions pas besoin d'un dispositif de pragmatique du discours et de formation d'hypothèses anticipatoires globales. Pour les lecteurs de Crichton, le début de son roman donné en (55) ne peut que constituer un indice qu'à la tranquillité du réveil des passagers du vol TransPacific 545 va succéder une série d'événements catastrophiques. C'est parce que le lecteur est engagé dans un roman à suspens qu'il convoque un contexte de catastrophe à venir qui permet de faire l'hypothèse que le calme du petit matin n'est que temporaire et que la vie des passagers mis en premier plan peut être en danger.

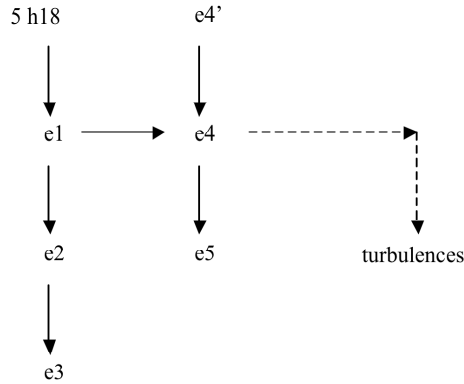
De telles inférences ne sont possibles que parce qu'au-delà du simple calcul des événements initiaux, un événement dramatique est inféré: c'est exactement ce à quoi sert la notion d'hypothèse informative globale. Le lecteur se doute que le calme n'est qu'apparent: il va ainsi contextualiser les événements initiaux à l'aune d'un contexte plus large, dont l'indice lui est donné à la première page: le roman s'appelle *Turbulences*, et il s'attend donc à ce que des turbulences agitent la fin du vol. Un horizon d'attentes est de ce fait fixé, et cet horizon sera en effet confirmé dans les pages qui suivent, mais sans (ce sera le sujet de la fiction) que les causes et les effets soient accessibles au lecteur. Le contexte de la première hypothèse anticipatoire est donc le suivant, contexte qui n'a pour seule fonction que d'obliger le lecteur à continuer sa lecture<sup>18</sup>:

---

<sup>18</sup> Crichton, auteur notamment de *Jurassic Park*, est l'auteur de ce qu'on appelle des *pages-turners*.



(58) Le contexte de l'incipit de *Turbulences*:



## 5. Conclusion

Dans cette contribution, nous avons cherché à montrer en quoi consistait le programme de recherche de la pragmatique du discours. Nous avons vu qu'un modèle cherchant à modéliser l'interprétation des discours doit être pragmatique, au sens de la pragmatique inférentielle, et intégrer la notion d'intention globale, ainsi que celle d'hypothèse anticipatoire.

On pourrait maintenant se demander pourquoi les modèles formels du discours, comme la RST, la DRT ou la SDRT par exemple (cf. Mann & Thompson 1988, Kamp & Reyle 1993, ou encore Asher & Lascarides 2003) ne constituent pas des modèles appropriés, notamment pour le calcul de la référence temporelle et des relations entre événements. De fait, les représentations données dans la section précédente peuvent sans difficulté se traduire dans les termes de la SDRT, qui instancie des variables d'individus, d'événements et de temps et calcule les relations temporelles à l'aide d'un ensemble de relations de discours, notamment Narration pour ce que nous avons noté horizontalement et Élaboration ou Arrière-plan pour les relations verticales. À la fin de *Pragmatique du discours*, nous signalons d'ailleurs que ces approches sont tout à fait dans la ligne de recherche que nous préconisons.

Nous aimerions cependant indiquer deux éléments de différence, qui sont peut-être formels, mais qui nous permettent de défendre une approche pragmatique, à savoir sous-déterminée, de la compréhension du discours.

- La première différence tient au fait que, pour nous, la détermination des relations de discours (par exemple pour le calcul de la référence) n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante à l'interprétation du discours. Wilson & Matsui (2000) ont en effet montré que pour ce qui est de l'anaphore associative (*bridging*), nul n'était besoin de recourir aux relations de discours pour comprendre le lien inférentiel. Les relations de discours ne seraient donc pas nécessaires pour la compréhension. Mais suffisent-elles? Le résultat de la thèse de Roussarie (2001)

montre en effet, dans le cadre d'une recherche sur la génération de texte en SDRT, que la génération de textes basée sur les relations de discours donne des textes auxquels une propriété fondamentale est absente: celle de converger vers le calcul d'une intention globale. Or on se souviendra que cette notion est fondamentale dans notre approche du discours.

- Cela a une implication importante: existe-t-il des critères qui permettent de mesurer ce qui fait défaut aux approches du type SDRT, à savoir la qualité du discours, ce que traditionnellement les linguistes appellent la *cohérence*. Ce qu'une théorie pragmatique du discours doit donc être capable de prédire, ce sont les conditions qui permettent de préciser ce qui fondent nos jugements de cohérence. Dans *Pragmatique du discours*, Anne Reboul et moi avons fait une proposition précise. Les jugements de cohérence sont dépendants de deux critères, la complexité de l'hypothèse globale et son accessibilité:

- (59) a. Plus l'hypothèse globale est complexe, plus le jugement de cohérence est fort.
- b. Plus l'hypothèse globale est accessible, plus le jugement de cohérence est fort.

Nous avons donc deux critères précis: ces critères peuvent être testés empiriquement, validés ou infirmés, soumis à discussion théorique. Mais, et ceci n'est pas une moindre contribution, ils sont le résultat d'une théorie consistante du discours.

## RÉFÉRENCES

1. Asher, Nicolas & Alex Lascarides. 2003. *Logics of Conversation*. Cambridge: Cambridge University Press.
2. Carston, Robyn. 2002. *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*. Oxford: Basil Blackwell.
3. Carston, Robyn. 2004. Conférence donnée à l'Institut des Sciences Cognitives, Lyon.
4. Chierchia, Gennaro. 2004. "Scalar Implicatures, Polarity Phenomena and the Syntax/Pragmatics Interface". In Adriana Belletti (ed.), *Structures and Beyond*. Oxford: Oxford University Press.
5. Dennett, Daniel. 1990. *La stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*. Paris: Gallimard.
6. Frith, Christopher D. 1996. *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*. Paris: PUF.
7. Gazdar, Gerald. 1979. *Pragmatics. Implicature, Presupposition, and Logical Form*. New York: Academic Press.
8. Gibbs, Ray. 1994. *The Poetics of Mind: Figurative Thought, Language, and Understanding*. Cambridge: Cambridge University Press.
9. Grice, H. Paul. 1978. "Further notes on logic and conversation". In *Syntax and Semantics 9: Pragmatics*, Peter Cole (ed.), 113-127. New York: Academic Press.

10. Grice, H. Paul. 1989. *Studies in the Way of Words*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
11. Hauser, Marc D., Noam Chomsky & W. Tecumseh Fitch. 2002. "The Faculty of Language: What is it, who has it, how did it evolve?" *Science* 298. 1569-79.
12. Horn, Laurence R. 1972. *On the Semantic Properties of Logical Operators in English*. Bloomington: IULC.
13. Horn, Laurence R. 1984. "Toward a new taxonomy for pragmatic inference: Q-based and R-based implicature". In: *Meaning, Form, and Use in Context*, Deborah Schiffrin, (ed.), 11-42. Washington: Georgetown University Press.
14. Horn, Laurence R. 1989. *A Natural History of Negation*. Chicago: The University of Chicago Press.
15. Horn, Laurence R. 2004. "Implicature". In *The Handbook of Pragmatics*, Laurence R. Horn & George Ward (eds.), 3-28. Oxford: Blackwell.
16. Horn, Laurence R. 2007. "Neo-Gricean pragmatics: a manichean manifesto". In *Pragmatics*, Noel Burton-Roberts (ed.), 158-183. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
17. Jorgensen, J., George A. Miller & Dan Sperber. 1984. "Test of the mention theory of irony". *Journal of Experimental Psychology: General* 113. 112-20.
18. Jackendoff, Ray 1983. *Semantics and Cognition*. Cambridge, MA: The MIT Press.
19. Kamp, H. & Uwe Reyle. 1993. *From Discourse to Logic*. Dordrecht: Kluwer.
20. Lakatos, Imre. 1978. *The Methodology of Scientific Research Programmes, Philosophical Papers, Vol. I*. Cambridge: Cambridge University Press.
21. Levinson, Stephen C. 2000. *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*. Cambridge, MA: The MIT Press.
22. Mann, William C. and Sandra A. Thompson. 1988. "Rhetorical Structure Theory: Toward a functional theory of text organization". *Text* 8 (3). 243-281.
23. Moeschler, Jacques & Anne Reboul. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris: Seuil.
24. Moeschler, Jacques. 1997. "La négation comme expression procédurale", in Danièle Forget, Paul Hirschbühler, France Martineau & Maria-Luisa Rivero (eds.), *Negation and Polarity. Syntax and Semantics*, 231-249. Amsterdam: John Benjamins.
25. Moeschler, Jacques. 2006. "The French tradition in pragmatics: From structuralism to cognitivism". *Intercultural Pragmatics* 3(4). 381-407
26. Moeschler, Jacques. 2007. "Connecteurs et inférence". In Giovanni Gobber, Maria Cristina Gatti & Sara Cigada (eds.), *Syndesmoi: il connettivo nella realtà dei testi*, Milano, 45-81. Milano: Vita e Pensiero.
27. Moeschler, Jacques. À paraître. *Pragmatic Theory, Lexical and Non-Lexical Pragmatics*. Berlin: Mouton de Gruyter.
28. Moeschler, Jacques et al. 1998. *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*. Paris: Kim.
29. Newmeyer, Frederick. 2009. "Peut-on reconstruire la langue des premiers êtres humains?" *Nouveaux cahiers de linguistique française* 29.
30. Noveck, Ira. 2001. "When children are more logical than adults: Experimental investigations of scalar implicature". *Cognition* 78(2). 165-88.
31. Noveck, Ira A. 2004. "Pragmatic inferences related to logical terms". In: Ira A. Noveck & Dan Sperber (eds.). *Experimental Pragmatics*, 301-321. New York: Palgrave Macmillan.
32. Noveck, Ira A. & Dan Sperber. 2004. *Experimental Pragmatics*. New York: Palgrave Macmillan.

33. Pinker, Steven. 1999. *L'Instinct du langage*. Paris: Odile Jacob.
34. Reboul, Anne. 1992. *Rhétorique et stylistique de la fiction*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
35. Reboul, Anne. 2004. "Conversational implicatures: nonce or generalized?" In Ira A. Noveck & Dan Sperber (eds.), *Experimental Pragmatics*, 322-332. New York: Palgrave MacMillan.
36. Reboul, Anne. 2007. *Langage et cognition humaine*. Grenoble. Presses Universitaires de Grenoble.
37. Reboul, Anne. 2008. "L'ironie auctoriale: une approche gricéenne est-elle possible?" *Philosophiques* 35(1). 25-55.
38. Reboul, Anne & Jacques Moeschler. 1997. "Reduction and contextualism in pragmatics and discourse analysis". *Linguistische Ericht*, Sonderheft 8. 283-295.
39. Reboul, Anne & Jacques Moeschler. 1998. *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Paris: Armand Colin.
40. Reboul, Anne & Nadège Foudon. 2008. "Acquisition du langage et autisme: le rôle de l'attention conjoint". In *Pragmatique, de l'intention... à la réalisation. Actes du XXIVe congrès de la FNO, Biarritz (9-11 mai 2008)*, 55-72. Paris: Gnosia.
41. Roussarie, Laurent. 2000. *Un modèle théorique de l'inférence des structures sémantiques et discursives dans le cadre de la génération automatique de textes*. Paris: University Paris 7, thèse de doctorat.
42. Searle, John R. 1979. *Expression and Meaning*. Cambridge: Cambridge University Press.
43. Shank, Roger C. & Robert P. Abelson. 1977. "Scripts, plans, and knowledge". In Philip N. Johnson-Laird & P. C. Wason (eds.), *Thinking. Readings in Cognitive Science*, 412-432. Cambridge: Cambridge University Press.
44. Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1996. *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford: Basil Blackwell.
45. Sweetser, Eve. 1990. *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
46. Ter Meulen, Alice. 1995. *Representing Time in Natural Language*. Cambridge, MA: The MIT Press.
47. Wilson, Deirdre & Robyn Carston. 2007. "A unitary approach to lexical pragmatics: relevance, inference and ad hoc concepts". In Noel Burton-Roberts (ed.), *Pragmatics*, 230-259. New York: Palgrave MacMillan.
48. Wilson, Deirdre. 2006. "Pertinence et pragmatique lexicale". *Nouveaux cahiers de linguistique française* 27. 33-52.
49. Wilson, Deirdre & Tomoko Matsui. 2000. "Approches récentes du pontage référentiel: vérité, cohérence et pertinence". In Jacques Moeschler & Marie-José Béguelin (eds.), *Référence temporelle et nominale*, 7-40. Berne: Peter Lang.
50. Wilson, Deirdre & Dan Sperber. 2004. "Relevance theory". In Laurence R. Horn & Gregory Ward (eds.), *The Handbook of Pragmatics*, 607-632. Oxford: Blackwell.
51. Zufferey, Sandrine. 2007. *Pragmatique lexicale et métareprésentation. Étude théorique et empirique de l'utilisation et de l'acquisition des connecteurs pragmatiques*. Genève: Département de Linguistique, thèse de doctorat.

## GIAMBATTISTA VICO (1668-1744) UND DER BEGINN DER PRAGMATIK

RUDOLF WINDISCH<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Giambattista Vico (1668-1744) and the Beginnings of Pragmatics.* The following article may be considered as a contribution to a deepened understanding of the Neapolitan philosopher Giambattista Vico (1668-1744) and his major work, *La Scienza Nuova* (1725, <sup>3</sup>1744), disregarded by his contemporaries. Vicos approach to explain the creation of language with regard to the transformation of the early dumb mankind to a speaking, highly developed ‚verbal‘ society may be perceived as the crucial point of his thinking. How did mankind finally succeed? People developed from a nonverbal, mute communication in form of gestures and signs (italian “*segni*”) referring to the ‘objects’ of the surrounding world by means of heraldic or metaphoric signs, a highly artificial ‚poetic‘ language. This first language of mankind, a beautiful speaking, was corrupted by the later drawing up of logically conceived grammars. Vicos thesis is ‘fantastic’, ‘idealistic’ in the literal sense of word, but it represents, as we believe, the first approach to explain language creation in terms of pragmatic conception (*cf.* greek *poiein* ‘to make, to create’). Vico won acceptance only at the end of the 19<sup>th</sup> century, most of all by the Italian compatriot Benedetto Croce (1866-1952), who pointed out the merits of Vico with regard to methodologically important division of cultural studies from natural sciences.

**Keywords:** conception of the origin of language in the 18th century; mute ‘speaking’ in gestures; sign-language; poetical form of language; natural sciences; cultural sciences; social and cultural evolution.

**Zusammenfassung:** *GIAMBATTISTA VICO (1668-1744) Und Der Beginn Der Pragmatik.* Vicos *Scienza nuova* (1725, <sup>3</sup>1744) stellt den Versuch einer Erklärung des Sprachursprung sowie der Entwicklung gesellschaftlich-sozialer Strukturen der ersten Menschen eines göttlich-heroischen Zeitalters dar. Die noch stummen Menschen erfassten durch Gebärden auf die Gegenstände ihrer Welt, durch ein ‚Sprachhandeln‘ mittels Zeichen (ital. „*segni*“), wie etwa auf einen sich hinter dem Donner verbergenden „Jupiter“, oder mittels heraldischer Symbole, mit denen sie ihre Umwelt metaphorisch in einer Art von Zeichensprechen zu verstehen suchten; die sprachliche Umsetzung dieser Gebärdensprache in eine erste, ästhetisch hochentwickelte ‚poetische‘ Sprache, in Form von Metaphern oder Mythen, deren Schönheit durch die späteren Grammatiken noch nicht verdorben gewesen sei, bildet einen der Kernpunkte von Vicos Sprachthese. Sie findet sich – ohne direkten Bezug

---

<sup>1</sup> Rudolf Windisch, Prof. Dr. Dres. h.c., Rostock University, Germany, [rudolf.windisch@yahoo.de](mailto:rudolf.windisch@yahoo.de)

auf Vico – in der romantisch-idealistischen Fassung von der ‚Lautnatürlichkeit‘ als Ausgang für die Sprachschöpfung im 18. Jahrhunderts wieder (J.G. Herder, J.G. Hamann). Vicos Verdienst liegt, neben der Systematik einer rational begründeten, umfassenden Erforschung der geschichtlichen Entwicklung der sozialen und kulturellen Institutionen der Menschheit, vor allem auch in der für die Weiterführung der neuzeitlichen Wissenschaftsmethodik wichtigen Trennung von Natur- und Kulturwissenschaften.

In einer Rezension von KLAUS ENGLERT in der *Süddeutschen Zeitung* (vom 8. Juni 2009, S. 12) zu der deutschen Übersetzung eines Bandes des bekannten französischen Kultur-Philosophen MICHEL SERRES, *Aufklärung (Éclaircissement. Cinq entretiens avec Bruno Latour*, Paris: ed. François Bourin, 1992; aus dem Französischen von GUSTAV ROBLER, Berlin: Merve Verlag, 2008) verweist der Rezensent auf die Warnung von SERRES, „dass die Naturwissenschaften ihren Blick auf eine Welt ohne Menschen und die Humanwissenschaften ihren Blick auf die Menschen ohne Welt aufgeben“, um ein „globales Inferno“ abzuwenden, wenn „wir nicht endgültig damit aufhören, die Welt nur bis zu unserem Horizont wahrzunehmen...“. Daher verlange SERRES, so ENGLERT, eine „neue Weisheit“ (frz. *sagesse*: «Inventer une sagesse exige de bâtir au préalable ce monde total, plongé dans le problème du mal», S. 245/6; freilich handelt es sich hier nicht um die Grundlegung einer ‚neuen Wissenschaft‘, sondern bevorzugt um die Suche einer allgemein philosophisch fundierten Überlebens-*Weisheit*, also *sagesse*). Bei diesem Stichwort erinnert man sich unwillkürlich an die „neue Wissenschaft“ eines GIAMBATTISTA VICO, dessen *Scienza Nuova* kurz nach seinem Tode 1744 in dritter Auflage in Neapel erschienen war (im Folg. kurz: *ScN 1744*). VICO ging es in seiner „neuen Wissenschaft“ nun aber nicht um eine wechselseitige Aufklärung und Versöhnung der Natur- mit den Humanwissenschaften – die es in diesem Antagonismus noch gar nicht gab –, sondern um eine bisher noch nicht verfasste, methodologisch neu angelegte Beschreibung der Entwicklung der menschlichen Gesellschaft und ihrer Sprache. Mit Blick auf die zahlreichen, umfassenden Deutungen von VICOs *Scienza Nuova* wollen wir uns nur auf *einen* Aspekt, auf VICOs Sprachgenese beschränken und zeigen, dass sie in Ansätzen auch als ein früher Beitrag zu einer Sprach-Pragmatik gedeutet werden kann (worüber in einer Geschichte Sprachpragmatik, wie die von NERLICH/ CLARKE (1996), auch nichts zu finden ist).

Wir geben zunächst eine knappe Inhalts-Übersicht des Werkes: im ersten der fünf Bücher, *Stabilimento de' Principij*, stellt VICO methodische Überlegungen zu seiner Forschung vor; das 2. Buch (*Della sapienza poetica*) enthält gegenüber den beiden früheren Ausgaben von 1722 und 1730 den Ausbau seiner Ansichten zum Naturrecht, dem *diritto universale*; weiter geht es um die ‚poetische Weisheit‘ der frühen Menschen, die hier als Dichter, *poeti*, vorgestellt werden. Dieser Teil der *ScN 1744* wird in der Sekundärliteratur auch als eine Enzyklopädie der Wissenschaften

der Zeit vorgestellt; im 3. Buch (*Della scoperta del vero Omero*) widmet sich VICO dem antiken Dichter, dem „wahren Homer“, den er nicht als singuläre Persönlichkeit, sondern als einen fiktiven Vertreter der poetischen Anlagen des griechischen Volkes betrachtet: jenes frühe, heroische Zeitalter sei durch einen wilden Zustand gekennzeichnet gewesen, in dem die poetische Weisheit der homerischen Gesänge nicht die Leistung eines Einzelnen gewesen sein könne, sondern aus der poetischen Kraft der Sänger entstanden sei (dieser ‚poetischen‘ Idealgestalt kommt in VICOs *Scienza* eine besondere Bedeutung zu, „denn die Erkenntnis, wer oder was Homer in Wahrheit ist, enthält den Schlüssel zur Erkenntnis der ‚wirklichen Verhältnisse‘ in den drei Zeitaltern, in die die Geschichte der Völker nach VICO verfällt“; KÖNIG 2005:98); das 4. Buch (*Del corso che fanno le nazioni*) enthält einen weit gespannten historischen Überblick über die Entwicklung aller Völker; das 5. Buch (*Del ricorso che fanno le nazioni*) stellt – nur schwer resümierbar – die Gegenstände und sozialen Ordnungen in den Lebensbereichen der sich entwickelnden Völker dar. Den Abschluss bildet eine Zusammenfassung des Werkes mit der Vision einer „ewigen, natürlichen Republik“ (so z.B. in *ScN 1730*, Neapel 2004, S. 370-378: *Conchiusione dell'opera. Sobra una repubblica natural' eterna*).

Auf die kaum überschaubare Zahl der Arbeiten über VICO und der vielfältigen Forschungsrichtungen kann hier – nicht einmal andeutungsweise – eingegangen werden. Wir greifen lediglich den Verweis von OTTO (1989: 141/42) auf die von BATTISTINI (1981) abstrahierte Zusammenfassung von drei im wesentlichen national geprägten Ausrichtungen der VICO-Forschung auf: a) eine italienische Linie, die VICO aus seiner Zeit heraus zu verstehen suche; b) eine anglo-amerikanische Linie, die Entsprechungen zwischen VICO und der Gegenwart suche; c) eine deutsche Linie, die an den von VICO aufgestellten Voraussetzungen für eine theoretische Grundlegung der Geisteswissenschaften sei. Man wird wohl kaum eine wertende Rangfolge der drei Richtungen aufstellen wollen – zweifellos war die dritte Linie gerade wegen ihrer von VICO ausgehenden Verselbständigung der Geistesforschung im weitesten Sinne und ihrer wechselseitigen Abhängigkeit von der Sprachentwicklung im Rückblick auf die Entwicklung der europäischen Geistes- und Kulturgeschichte und ihrer Emanzipation gegenüber den sich erst entwickelnden naturwissenschaftlichen Disziplinen von größter Bedeutung.

Zum Thema selbst: natürlich kannte VICO noch keine Pragmatik. Weshalb wir ihn mit dieser neuen Disziplin in Verbindung bringen, soll im Folgenden verdeutlicht werden. Zuerst aber sollen die wesentlichen Gedanken seiner *Scienza Nuova* vorgestellt werden. Wir stützen uns dabei hauptsächlich auf die Arbeiten von BENEDETTO CROCE (1930) und SABINE MARIENBERG (2006). Laut CROCE (1930: 229/30) hat VICO kein geringeres Problem in Angriff genommen und einer Lösung zu geführt als die Frage:

„Ist die Poesie etwas Reales oder Irrationales? Etwas Geistiges oder etwas Animalisches? Wenn sie geistig ist, welches ist dann ihre eigentliche Qualität? Worin unterscheidet sie sich von der Geschichte und von der Wissenschaft?“

Platon habe das Problem gestellt, Aristoteles habe seine Lösung vergebens versucht, in der Renaissance sei es auf unterschiedliche Weise wieder aufgenommen worden – ohne Lösung. Die von CROCE skizzierte Problemstellung sowie VICOS Wege zu einer Beantwortung dieser Frage, also eine ‚neue Wissenschaft‘ vorzuführen, können hier nicht verfolgt werden. Um VICO als einen Vorläufer der Pragmatik vorstellen zu können, gilt es, Punkte zu finden, die zu den klassischen Gebieten einer linguistischen Pragmatik gehören, z.B. Deixis, Präsuppositionen, Implikatur, Sprechakt oder Konversationsstruktur (vgl. MEIBAUER <sup>2</sup>2001). Allerdings waren diese genuin linguistischen Teilbereiche einer Pragmatik bei VICO (noch) nicht zu erwarten. Was VICO in seiner *Scienza nuova* vorstellt, ist mit Blick auf die Frage nach dem Ursprung der Sprache eine neue und ganz außergewöhnliche These, die man als einen frühen Entwurf einer linguistischen Pragmatik, als ein Sprachhandeln zur Erfassung der Wirklichkeit durch die frühen, laut VICO noch sprachlosen Menschen bezeichnen darf.

Wie hat man sich eine solches Sprachhandeln vorzustellen (zur Verdeutlichung: dieser Begriff stammt nicht von VICO): VICO entwirft in einem kühnen Abriss drei Phasen der Entwicklung der Menschheit, die – so scheint es, vorausgesetzt, man ist bereit, den phantastisch gezeichneten Entwurf unter Einsatz der eigenen Phantasie zu folgen – nachvollziehbar zu sein scheint. Chronologisch-historische Evidenz kommt dieser Menschheitsgeschichte nicht zu, worin sich VICO mit biblischen Berichten trifft. VICO verbindet diese drei Zeitalter der Geschichte der Völker mit dem Ursprung und der Entwicklung ihrer Sprache. Hierzu finden wir in der Bibel keinen Bericht. In der Geschichte vom Turmbau zu Babel erfahren wir lediglich über die Aufspaltung der ursprünglichen einen Sprache des Menschen in eine Vielzahl von Sprachen. VICO sieht folgende drei Phasen mit den ihnen entsprechenden Entwicklungsstufen der menschlichen Sprache:

In einer ersten Phase, dem hieroglyphisch-göttlichen Zeitalter, dachten die frühen, heidnischen Menschen noch in höchst unbestimmten, mythischen Begriffen auf „poetische“ Weise, in Form von *universali fantastici* (etwa: ‚aus der Phantasie geborene allgemeine Vorstellungen‘); diese Sprache der Menschen war „fast ganz stumm und sehr wenig artikuliert“; sie bestand aus „Gebärden, Handlungen oder Körpern...“, die natürliche Beziehungen zu den Ideen hatten, die sie bezeichnen wollten“ (*cenni o atti o corpi*, *ScN 1744*: 401; *ScN lib. III, c. 22*; CROCE 1930: 235). Zu solchen „Körpern“ zählte VICO Naturereignisse wie Blitz und Donner, auf die die ersten Menschen mit stummer Gebärde zeigten, um auf die hinter solchen Erscheinungen weilenden Götter, hier auf Jupiter, zu verweisen. VICO kennt noch andere Körper dieser Bildersprachen, wie etwa Emblemata, Ritterwappen oder Waffen, die er die „Hieroglyphen des Mittelalters“ nennt (*loc. cit.*). Allerdings sind die Träger dieser Zeichen – so darf man doch sagen – längst sprachkundig geworden, nachdem sie sich einst unter einem dieser Wappen ihrer Zusammengehörigkeit versicherten – im Sinne VICOS der Ausgangspunkt einer sozialen Verständigung und Einordnung untereinander.



Diese erste Sprache in/aus Ähnlichkeiten, Bildern und Gleichnissen musste – wir dürfen im Sinne VICOs sagen – ‚notwendigerweise‘ in dieser Form entstehen, da es noch keine Gattungs- und Artbegriffe zur Kennzeichnung und Bestimmung der wahrgenommenen Dinge gab. Von daher die *stumme* Sprache in körperlichen *atti* „Gebärden, Handlungen“ der ersten Menschen. Wie es nun zu einer Umwandlung der körperlichen Gebärden und dem Zeigen auf *corpi*, von dem „Zeichenhandeln“ (MARIENBERG 2006) in eine lautliche Form, zum Sprechen und Schreiben kam, scheint uns – aus rationaler Sicht – nur schwer nachvollziehbar. Rationale Argumente entsprechend heutiger ‚aufgeklärter‘ Vorstellung dürften für VICO in der Frage nach dem Ursprung der Sprache aber keine Rolle gespielt haben. Ganz im Gegenteil: als Ergebnis dieses Medienwechsels müssen wir uns im Übergang von der Phase der göttlich-stummen Körpersprache der frühen Menschheitsgeschichte die Entwicklung hin zu einer Lautsprache ausmalen. Sie ist die poetische Sprache der Menschen, die erste, gemeinsame Sprache aller Nationen, einschließlich der hebräischen...“ (CROCE 1930: 236). Sie ist noch nicht durch „Kunstabücher“ und „Poetiken“ (VICO spielt auf die antike *ars poetica* an) verdorben, wie VICO uns zu überzeugen versucht (*ScN*, lib. II. „Von der poetischen Metaphysik“) – die ästhetische Bewertung eines unverdorbenen Naturzustandes, um den sich der Mensch in einem späteren Zeitalter demnach selber gebracht hätte. Dazu weiter unten.

Der allmähliche Wechsel der *Zeichenhaftigkeit* der frühen Sprache zu einer Lautsprache, und verbunden mit deren Entwicklung zu einer geschriebenen Sprache, vollzieht sich – immer aus heutiger Sicht – auf ‚phantastische‘ Weise. Wir dürfen wieder auf die Darstellung bei MARIENBERG (2005: 63/64) zurückgreifen:

„Die anfangs aus gesprochenen Vokalen bestehende Lautsprache, die neben der onomatopoetischen Nachahmung der Welt zunächst vor allem dem Ausdruck von Empfindungen dient, entwickelt sich durch das allmähliche Hinzufügen von Konsonanten mit zunehmender Artikulationsfähigkeit über eine Art von metrischer Verssprache bis zum vollständig artikulierten prosaischen Sprechen. In derselben Zeit entwickelt sich die Schrift vom Schreiben mittels Gebärden, Handlungen und Dingen zum heroisch-symbolischen Gebrauch von Wappen und Münzen, die als stumme Mitteilungen Macht- und Geltungsansprüche signalisieren bzw. den Geltungsbereich von Gesetzen abstecken [...], und schließlich zur Buchstabenschrift.“

Mit diesen Fähigkeiten hat die Menschheit ihre zweite Entwicklungsstufe erreicht und abgeschlossen. Nur: ist der anatomisch-lautphysiologisch-artikulatorische Prozess in dieser Richtung abgelaufen, also zuerst das Hervorbringen von (‚expressiven‘?) Lauten/Vokalen, dann die Stärkung durch Konsonanten? Wie kam es zu einer phonematischen Ordnung dieser Laute, um eine Artikulation hin zu einer metrischen Verssprache zu ermöglichen? Woher kam der Einfall, woher das Modell für diese poetische Kompetenz? Wir bewegen uns im Kreis, solche Fragen können nur in eine Aporie führen. So bleibt die aufregend ‚phantastische‘ Sicht VICOs, die jene populäre Einsicht vom unserem „*oida ouden eidos*“ auf simple Weise bestätigt.

Was VICO mit Blick auf die Verwendung von ‚Körpern/Gegenständen‘ wie Wappen oder Hieroglyphen sicherlich nur vermuten konnte, findet heute in der Forschungsgeschichte über die Entwicklung der Schrift überraschenderweise eine gewisse Bestätigung. So hat man beispielsweise aus der Zeit der so genannten Vinca-Kultur (Bulgarien, 6./4. v.Chr.) Zeichen auf Figurinen oder Tongefäßen gefunden, mit vermutlich kultischer Bedeutung; weiter fanden sich in Ägypten aus der Zeit um 3200 vor Chr. Piktogramme auf zeremoniellen Schminkpaletten, die ein historisch belegbares politisches Ereignis anzeigen – zweifellos eine Form von schriftlicher Mitteilung (alle Beispiele in *HWP* Bd. 8, s.v. „Schrift“). Solche Zeichen werden als Funktionstexte den Bereichen „Herrschaft und Kult“ zugeordnet (loc. cit.). Andere Funde, wie beispielsweise Ritzzeichen auf gebrannten Lehmtabletten, aus denen mit einiger Wahrscheinlichkeit die Keilschrift herzuleiten ist, fallen in den Funktionsbereich „Wirtschaft“. In diesem Zusammenhang ist daran zu erinnern, dass eine der ältesten uns belegten indogermanischen Sprachen, das Hethitische, auf solchen Tontafeln in Keilschrift überliefert ist. Was uns diese zu Beginn des 20. Jahrhunderts entdeckten Keilschriften berichten, sind aber keine poetisch-metaphorisch gefassten Inhalte, sondern recht pragmatisch – um diesen Begriff hier im Wortsinn einzusetzen – Listen von gelieferten Waren, z.B. Weizen oder Wein, in einer Zeichensprache, deren Grammatik und Lexik inzwischen aus diesen Text-Dokumenten erschlossen werden konnte.

Es sind nun diese *atti*, „Gebärden, Handlungen“ als Verweis auf etwas namentlich noch nicht Benanntes, etwas Ideelles, beispielsweise auf den bereits eingeführten „Jupiter“, oder die kultisch-symbolhaft genutzten *corpi* wie Adels-Wappen, die die „Körperlichkeit des Sprachursprungs“ (MARIENBERG 2006: 62/63) offen legen. Dieser Sprachursprung erwächst sowohl aus einem stummen *In Gebärden-Sprechen*, als auch aus VICOs Verständnis für eine Schrift-Form, die in der ersten Menschheitsphase nicht auf einer Buchstabenschrift beruhte, sondern jene *atti* und *corpi* zugleich umfasste – eine nur schwer nachvollziehbare Sicht, die aber gerade als (scheinbare) *contradictio in adjecto* die Phantasie des Lesers provoziert. Da VICOs Konzeption nicht falsifizierbar ist, bleibt sie für den Leser im Wortsinne ‚phantastisch‘.

So wie VICO bereits Kenntnisse über die Existenz von *corpi* in Form rituell genutzter Gegenstände hatte, so maß er den *atti*, den Gebärden, bei der Entstehung einer Laut-Sprache eine gewichtige Rolle zu. Diese Vorstellung erfährt eine gewisse Übereinstimmung mit der *Völkerpsychologie* von W. WUNDT (1911: 143-258; auch KIRCHHOFF 1965: Kap. 2.4.9.), der den Sprachcharakter von Gebärden unterstreicht – wieweit der amerikanische Behaviorismus und eine nonverbale Pragmatik von dieser klassischen Position der Psychologie beeinflusst wurden, kann hier nicht verfolgt werden.

In einem zweiten, symbolisch-metaphorischen Zeitalter sind es die heroischen Menschen, die aus ihrer Phantasie heraus soziale Formen entstehen lassen. Auch gewinnen jetzt moralische Ideen Einfluss auf sie. Die Sprache dieser Heroen ist „zu gleichen Teilen aus artikulierter und stummer Sprache gemischt“ (MARIENBERG 2006: 60-61).

Der dritte Abschnitt der Menschengeschichte ist das Alter der gewöhnlichen Menschen, die Epoche des einsichtigen Bewusstseins, in dem die Menschheit mit ihrer Wörter-Sprache in die Barbarei des Denkens, in die *barbarie delle riflessione* abgeleitet; CROCE 1930: 229ff.) Die Sprache ist nun „fast ganz artikuliert und sehr wenig stumm“ (MARIENBERG 2006: 60/61, *ScN 1744*: 446).

Den Vertretern einer nach VICO kommenden Generation des aufgeklärten Rationalismus müssten hier ernsthafte Einwände kommen, hätten sie denn VICO überhaupt wahrgenommen. Für VICO selbst mag das Ende dieser Geschichte die Ahnung von der paradiesischen Vertreibung des Menschen aus dem unschuldigen Zustand einer poetisch-fantastischen Erfassung seiner ursprünglichen Welt bedeuten – ‚unschuldig‘, weil diese heidnischen Menschen nach Auskunft von VICO „mit einer wunderbaren Erhabenheit ... , die sie selbst über alle Maßen verwirrt, ... an das glaubten, was sie sich in ihrer Einbildung erschaffen hatten“ und weiter: „die ersten Menschen waren Poeten, die in poetischen Zeichen sprachen“ (apud MARIENBERG 2006: 34, 42). Aber wieso waren sie „poeti“? Dazu VICO:

„[...] *i primi uomini delle nazioni gentili [...] della lor idea criavan essi le cose, ma con infinita differenza però dal criare che fa Iddio: perocché Iddio, nel suo purissimo intendimento, conosce e, conoscendole, cria le cose; essi, per la loro robusta ignoranza, il facevano in forza d'una corpulentissima fantasia, e, perch'era corpulentissima, il facevano con una maravigliosa sublimità tal e tanta che perturbava all'eccesso essi medesimi che fingendo le si criavano, onde furon detti „poeti“, che lo stesso in greco suona che „criatori“ [...].*

„... die ersten Menschen der heidnischen Völker ... schufen sich nach ihrer Vorstellung die Dinge, jedoch mit einem unendlichen Unterschied gegenüber dem Schaffen Gottes: denn Gott, in seinem reinsten Begreifen, erkennt die Dinge und erschafft sie, indem er sie erkennt; sie dagegen taten es aufgrund ihrer starken Unwissenheit mittels einer äußerst körperlichen Phantasie, und weil sie so körperlich war, taten sie es mit einer derart wundersamen Erhabenheit, dass diese selbst über die Maßen verwirrte, die an das glaubten, was sie sich in ihrer Einbildung erschaffen hatten, weshalb man sie „Poeten“ nannte, was auf Griechisch dasselbe bedeutete wie „Schöpfer“ ...“ (Übersetzung MARIENBERG 2006: 42, Anm. 10).

Und jene ersten Menschen sind insofern ‚Poeten‘ im etymologischen Sinne von griech. ποιησις (das spätestens im 16. Jh. als frz. *poésie*, dt. *Poesie* die heutige Bedeutung von „Dichtung“ gewinnt), als sie etwas „tun“, etwas „hervorbringen“, wenn sie ihre Umwelt in Bildern, in Metaphern wahrnehmen, als Zeichen für eine auch dem nächsten Mitmenschen durch Körpersprache vermittelte Wahrnehmung. Ein Gewitter wird dann nicht als Gewitter erfasst, sondern als etwas anderes, dahinter Liegendes, zweifellos auf einen der obersten heidnischen Götter, auf *Jupiter tonans*. In diesem Sinne müsste man fragen, wieweit VICO der spätantiken Vorstellung vom sprachlichen Zeichen *aliquid stat pro aliquo* folgt; allerdings sind diese ‚Zeichen für etwas anderes‘ bei dem Hl. Augustinus bereits Laut-Zeichen, die

auch als Schrift-Zeichen für Wörter erscheinen können. Soweit sind VICOS heidnische Menschen aber noch nicht. Deren Erkenntnisvermögen bewegt sich erst noch im Denken von Zeichen oder Bildern für etwas, das sie noch nicht aussprechen, noch nicht benennen können. Für MARIENBERG beginnt „...VICOS Menschheitsgeschichte mit dem Denken der *Zeichenhaftigkeit*“ (Markierung MARIENBERG 2006: 43). Wir dürfen – trotz der *Durchsichtigkeit* der Wortbildung – die Umschreibung mit ‚Denken *in Zeichen*‘ vorschlagen. Unbestreitbar ist in dieser *Zeichenhaftigkeit* der Schlüssel für VICOS Vorstellung über den Anfang der stummen, nicht-lautlichen Wahrnehmung der ersten Menschen zu suchen. Weiter bleibt festzuhalten, dass es sich um den Sprachursprung der *heidnischen* Völker handelt, den VICO ohne die Reverenz an die göttliche Schöpfung deuten kann, da er beispielsweise die biblische Schilderung der Namengebung durch Adam und der Söhne Noahs (apud MARIENBERG 2006: 41, Anm. 7) als salvatorische Klausel gegenüber Rom anbietet, andererseits mit der Allwissenheit der *Genesis* nicht in unmittelbaren Widerspruch gerät, da diese, wie überhaupt das ganze Alte und Neue Testament – wie bereits angedeutet – keine Erklärung zum Sprach-Ursprung bietet.

VICO behauptet nun, dass Metaphern bei allen Völkern den größten Anteil ihrer Sprache/ ihres Sprechens ausmachten und dass somit der Irrtum der Grammatiker widerlegt sei, die behaupten, dass das Sprechen der Prosa-Schreiber die eigentliche Sprache sei, dagegen die der Poeten eine uneigentliche. Weiter seien die poetischen Tropen – die VICO zu den Metonymien rechnet – der Natur der frühesten Menschen entsprungen, nicht aber dem Einfall einzelner Menschen, die in der Dichtkunst Bedeutung erlangt hätten (CROCE 1930: 235, Anm. 2) – was sich mit der Charakterisierung des „vero Omero“ deckt (infra).

Ein zweiter wesentlicher Gedanke VICOS, der in engen Zusammenhang mit seiner Vorstellung vom Sprachursprung steht, betrifft die Gleichzeitigkeit der Entstehung von Sprache und Schrift: *tutte le nazioni parlarono scrivendo* (ScN 1744: 429; MARIENBERG 2006: 62). Die mediale Umsetzung von *parlare* und *scrivere* ist – zumindest im ersten Zeitalter der Menschen – nicht leicht auszumalen: die Tätigkeit *parlare* setzt nach heutigem Verständnis eine lautliche Äußerung voraus – die Menschen sind aber noch stumm, das Verbum *scrivere* verlangt Schriftzeichen – die Menschen äußern sich aber erst noch im körperlichen Verweisen auf etwas durch symbolische Zeichen wie (die erwähnten) Emblemata oder Wappen usw. Zweifellos hilft hier die Erläuterung von TRABANT (1987: 128) weiter, um zu verstehen, dass es kein Widerspruch ist, wenn diese Menschen „schreibend“, *scrivendo*, „gesprochen haben“, *parlarono*, in Form eines „[...] einzigen, ganzheitlichen, visuell manifestierten Ausdruckssystems, bei dem mit *parlare* das Sich-Ausdrücken und mit *scrivere* das Visuelle bezeichnet wird“.

Aber auch hier scheint es aus heutiger Sicht das Verständnis für die mediale Gestaltung bei der Gleichsetzung von *parlare* und *scrivere* und der offensichtlich synonym gebrauchten Entsprechung von *lingue* und *lettere* wieder zu überfordern, wenn VICO von *lettere* auch für das erste der drei Zeitalter spricht. Nach MARIENBERG (2006:

62/63) sei „VICOs Schriftbegriff nicht weniger großzügig [...] als sein Sprachverständnis“. Mit Blick auf eine Verschriftung symbolischer Gegenstände wie Wappen u.a. kann im ersten Zeitalter zweifellos noch nicht von einer geordneten Buchstabenschrift ausgegangen werden. Bleiben wir noch bei der bereits erwähnte Gleichzeitigkeit der Entstehung von Sprache und Schrift. VICO widerspricht der Ansicht von der Nachzeitigkeit der Schrift der (von ihm namentlich nicht genannten) „filologi“ (MARIENBERG 2006: 62, Anm. 13):

„[...] *i filologi han creduto nelle nazioni esser nate prima le lingue, dappoi le lettere quando [...] nacquero esse gemelle e caminarono del pari, in tutte e tre le loro spezie le lettere con le lingue.*“

Nach allgemeinem Verständnis wird der Erwerb der Schrift als ein mit dem Erwerb der Sprache gleichrangiger Evolutionsschritt bewertet (*HWP* Bd. 8, s.v. „Schrift“, col. 1417-1429). Damit wird allerdings nicht auch – wie VICO glaubt – die Gleichzeitigkeit der Entstehung von Sprache und Schrift postuliert. Auch erfordert die gewohnte Sprachgeschichts-Forschung der (heutigen) Philologen keine spekulative Einstellung: mit der einigermaßen gesicherten Datierung eines Schrift-Dokumentes beginnt die *Geschichte* einer Schriftkultur. Allerdings liefert uns dieses Datum, das uns meistens ja nur als zufälliger Fund überliefert ist, keine gesicherte Auskunft weder über die Anfänge dieser Schrift, noch über die Ursprünge der betreffenden Sprache. Auch gehen die uns bekannten ältesten schriftlichen Belege, sei es beispielsweise die bekannte, unter dem babylonischen Herrscher Hammurapi (1810-1750) in Keilschrift erstellte Gesetzestafel, seien es die ältesten Belege der indogermanischen Sprachen wie das *Tocharische*, *Hethitische* oder die Belege für *Kretisch A/ B*, höchstens in das 14. Jh. vor Chr. zurück. Auf keinen Fall reichen sie auch nur von Ferne in jene visionäre Vergangenheit einer frühen, unverdorbenen und poetischen Sprache, die VICO vor unserer Phantasie entfaltet.

Sollte VICOs Sicht von der Geburt des Zwillingspaars *Sprache - Schrift* doch ein Grad Wahrscheinlichkeit zukommen? Diese Frage stellt man sich unwillkürlich im Rückblick auf die „Grammatologie“ und „L’Ecriture“ von JACQUES DERRIDA (1967), der die gleichsam selbstverständliche Sicht vom sekundären Charakter der Schrift bestreitet: die Schrift habe den Menschen von Anfang an begleitet. DERRIDAS These begründet sich auf den von ihm kritisierten *Logozentrismus*, der in der überlieferten sprachwissenschaftlichen Sichtweise davon ausgeht, als wären die sprachlichen/lautlichen Äußerungen eine direktere/unmittelbare Wiedergabe eines Sinnes/einer Bedeutung/des Gemeinten. Die Kritik DERRIDAS greift – indirekt – die auf Ferdinand de Saussure zurückgehende Theorie des sprachlichen Zeichens zurück, das – Janusköpfig – aus zwei untrennbaren Komponenten besteht, einem materiellem Zeichenträger, dem Signifikanten (frz. *signifiant*) und der ideellen Bedeutung, dem Signifikat (*signifié*). Für DERRIDA befindet sich aber jedes Signifikat „immer schon in der Position des Signifikanten (DERRIDA: ‚transzendentes Signifikat‘), d.h. eine erst später erfolgte Verschriftung des Lautträgers wäre lediglich ein Wechsel des Mediums, aber keine funktionale Nachzeitigkeit der Schrift gegenüber der Sprache/ dem Sprechen.

Laut A./J. ASSMANN (in *HWB*) überzeugt DERRIDAS These von der Gleichzeitigkeit Sprache - Schrift, wenn man unter *Schrift* nicht „sichtbar gemachte Sprache“, sondern ganz allgemein eines der folgenden drei (z.T. oben bereits erwähnten) „Notationssysteme“ verstehe: 1.) für den Funktionsbereich Wirtschaft die sog. calculi, Zählsteine (ab 8500 v. Chr.), Tontafeln mit eingeritzten Zeichen u.a.; 2.) aus dem Bereich Herrschaft und Kult (vgl. die genannte Vinca-Kultur), Schrift-Zeichen auf „Idolen“ (Figurinen), auf Tongefäßen usw.; 3.) Notationssysteme zur Rezitation der kulturellen Überlieferung, in Form von Mythen, Genealogien (z.B. in der Bibel), Riten usw.

Jene frühe Phase der poetischen Sprachschöpfung ist für VICO nicht nur durch die Gleichzeitigkeit von Sprache und Schrift gekennzeichnet, sondern auch durch die Identität von Sprache und Dichtung, also der Poesie. Diese frühe poetische Sprache könne aber nicht in eine ursprüngliche prosaische Redeweise, der die lyrische Dichtung bzw. die Versdichtung nachfolge, aufgeteilt werden. VICO bekämpft diesen „jenen Grammatikern gemeinsamen Irrtum“ (CROCE 1930: 234) und verwirft auch hier wieder alle überlieferten Theorien, die von Platon, über Aristoteles bis hin in neuerer Zeit zu Julius Caesar Scaliger (1484-1558; *De causis linguae latinae libri XIII*, 1540), Lodovico Castelvetro (1505-1571; *La poetica di Aristotele vulgarizzata*, 1570) oder Francesco Sanchez de las Brozas/Sanctius („Minerva“ *seu de causis linguae Latinae*, Salamanca 1587/ Amsterdam-Genf, 1752) formuliert worden waren. Er habe nämlich entdeckt, „dass gerade aus einem Mangel an Verstandeskraft die Poesie derartig erhaben entstand, ... dass mit den Philosophien, ... mit den Kunstbüchern und Poetiken und diesen Kritiken, ... keine gleichwertige oder gar noch höhere Poesie mehr entstand.“ (CROCE 1930: 237, *ScN*, lib. II, „Von der poetischen Metaphysik“)

Es ist hier nicht der Platz, um die einzelnen Punkte zu verfolgen, nach denen VICO die „falsche Vorstellung von Homer und seiner geheimen Weisheit“ kritisiert oder die „veralteten Prinzipien der Poesie“ bei Platon und Aristoteles; der Schlüssel liegt für ihn in den der Poesie zugrunde liegenden Prinzipien der *Mythologie* (CROCE 1930: 237/238). Seine Kritik bezieht sich – außer auf die gerade genannten Grammatiker und Philosophen – prinzipiell auf den seiner Zeit vorangehenden scholastischen Formalismus, auf die Aufklärung in der Renaissance und dann auch auf die allgemein cartesianischen Strömungen, denen er das für eine phantastische und poetische Welt fehlende Verständnis vorwirft: die Achtung vor der Erfahrung und der Sinne und deren Wiederherstellung. Die Philosophie seiner Zeit sei „spitzfindig geworden durch die analytischen Methoden und durch eine Philosophie, die bewusst die Fähigkeiten der Seele [...] vor allem die der *Imagination* abtöten will [...]“ (CROCE 1930: 238, Anm. 1).

Wo ist nun die ‚wahre‘ Poesie und die von den Grammatikern nicht verdorbene Sprache zu finden? Wir kommen auf das erwähnte Buch III der *ScN* zurück, in dem wir diesen imaginären *vero Omero* als Symbolfigur auf einem Kupferstich dargestellt finden. VICO hat diesen Stich als Frontispiz selbst entworfen, um den Zugang zu seiner ‚neuen Wissenschaft‘ zu erleichtern. Es handelt sich um ein mit bedeutungsträchtigen Symbolen überladenes Bild als Vorspann zu den drei verschiedenen Ausgaben der

*ScN*. VICOS Zeitgenossen mag es ahnungsvolle Aufschlüsse vermittelt haben; es bietet dem heutigen Betrachter ohne Erläuterung aber keine Hilfe für den von VICO angebotenen Zugang zu seinen wesentlichen Gedanken. Wir sehen im rechten oberen Teil des Bildes eine hohe Frauengestalt (sie symbolisiert die Metaphysik, Philosophie), die auf einer großen Kugel (die Erde, die Welt der Völker) balanciert und nach links oben in den Himmel (die Welt des Geistes), in die Sonne blickt, in die ein leuchtendes Dreieck eingebettet ist (das Auge Gottes, die Weisheit); von dort fällt ein Strahl (der Erleuchtung, der Erkenntnis) auf die *donna* zurück, der nach links unten, auf eine Männergestalt, Homer (Symbol für die poetische Weisheit der Menschen, der Anfänge der Gesellschaft), weitergeleitet wird (Abdruck und Deutung in *ScN 1730*, Neapel 2004, S. 27ff.; FRANKEL 1981: 43ff.; KÖNIG 2005: 96-99).

Nun stellen die zahlreichen Symbole oder Gegenstände, von denen jedem eine allegorische Bedeutung/ Sinn zukommt, keinesfalls jene ‚Zeichen‘, *signi* dar, die sich als Grundlage für ein „Zeichenhandeln“ (MARIENBERG), also die Entwicklung eines Mediums zur Verständigung in einem frühen Stadium, erst noch entwickeln mussten. Ob VICO mit eben dieser revolutionären These, dass „durch Philosophie und Grammatik die Schönheit der ersten Sprache des Menschen, die poetische Sprache, zerstört wurde“, Recht hatte? Sie ist wiederum nur mit empathetischer Zustimmung zu seiner Gesamtschau über die schöpferische Phantasie des Menschen in der poetischen Verwendung seiner Sprache zu verstehen. Unter ‚poetisch‘ ist dabei keinesfalls im heutigen Sinne – wie vermerkt – eine spezielle lyrische Form und deren literarische Bewertung zu verstehen, sondern die Entdeckung der schöpferischen Phantasie *in* der Sprache, *durch* die Sprache. Dieser *schöpferischen Phantasie* hat VICO in der zweiten Fassung seiner ‚neuen‘ *Scienza* die größte Aufmerksamkeit gewidmet. (CROCE 1930: 241)

Keinesfalls hat VICO nun seine Ansichten über die Grammatiker und deren Ansichten zur Sprache zurückgehalten – soweit diese Sprachphilosophen für die Renaissancezeit bereits den Status von wissenschaftlichen Sprachtheorien in Anspruch nehmen können. Nach VICOS Verständnis beruht eine Grammatik auf den Regeln des *richtigen Sprechens* – nach unserem heutigen Verständnis in einer normativen Grammatik festgelegt, während die Logik die Regeln des *wahren Sprechens* liefern würde – demnach die philosophische Grundlegung einer Sprachtheorie. Entsprechend unserem Verständnis für VICOS hier skizzierte Sprachthesen überrascht uns dann sein Satz nicht mehr, dass „laut Ordnung der Natur das *wahre* Sprechen dem *richtigen* Sprechen *vorausgeht*“ (CROCE 1930: 238-239). Dieses Satz VICOS erinnert – wenn er denn ‚wahr‘ ist – an die Sprachauffassung seines großen Landsmannes, der das Verhältnis *Latein* zur italienischen Volkssprache, dem *volgare*, mit den Begriffen *grammaticaliter* : *naturaliter* beschrieb (vgl. Dante, *De vulgari eloquantia*, 1304/1307): hier die in grammatikalische Regeln gefasste Sprache, dort die natürliche, volkstümliche Entwicklung. VICOS Satz bezieht sich vordergründig zwar auf eine zeitliche Abfolge, aber Dantes Dichotomie kann als eine Wertung interpretiert werden, die diese Reihenfolge intuitiv mit einbezieht. Insofern stimmen beide überein – ohne dass VICO dies selbst so verstanden hätte.

Trifft aber die im Titel dieses Beitrags suggerierte Annahme „VICO und der Beginn der Pragmatik“ zu? Greift man einen der zentralen Punkte der aktuellen (linguistischen) Pragmatik, beispielsweise die Sprechakttheorie (etwa bei SEARLE 1989) heraus, so wird deutlich, in welchem Rahmen man bei VICO von Pragmatik sprechen kann: VICOs frühe Menschen führen (noch) keine Sprech-Akte aus, sondern lediglich *atti*, Gebärden mit dem ganzen Körper, die noch nicht von Sprachlauten begleitet sind. Diese *atti* führen erst in einer langen Entwicklung des ursprünglich stummen Menschengeschlechtes zum Sprechen selbst, zur Entstehung einer *poetischen* Sprache. Die dieser poetischen Sprache vorausgehende, ursprünglich stumme Kommunikation, kann sicherlich nicht mit dem klassischen behavioristischen Modell verglichen werden, wo sich die beiden Jugendlichen Jim und Jill nonverbal verständigen: den Blick des Mädchens auf den vollen Apfelbaum versteht Jim als Aufforderung, ihr einen Apfel zu pflügen. Aber dieses ‚pragmatische‘ Handeln war sprachlich abgesichert, da das Mädchen seinen Wunsch jederzeit auch verbal hätte äußern können. Soweit waren jene ersten Menschen noch nicht – und nicht alle heutigen *atti* zeichnen sich durch eine so simple Handlung und simple pragmatische Analyse aus. Sie konnten also erst über ihr ‚Handeln‘, eine *πραγματική τέχνη*, unbewusst und unbeabsichtigt, zum Sprechen, zur Sprache kommen. Insofern handelt es sich bei VICO um den Ursprung der Sprache selbst, um einen Prozess, der (noch) nicht nach pragmatischen Kriterien, wie z.B. „sprachliche vs. nonverbale Handlung“ zu analysieren war und mit den von Morris, Carnap, Wittgenstein und weiteren Vertretern einer sprachphilosophisch begründeten Pragmatik entwickelten Prinzipien auch noch nicht beschreibbar war. Der Weg zur Sprache selbst, den VICO vorgezeichnet hatte, war somit ein ‚Sprachhandeln‘.

VICOs Einfluss auf spätere Generationen von Philosophen und Theoretikern des Sprachursprungs ist tiefgründig und nur schwer auszuloten. Für Deutschland werden gewöhnlich JOHANN GOTTFRIED HERDER (1744-1803) und JOHANN GEORG HAMANN (1730-1788) angeführt. Keiner der beiden zitiert VICO direkt, doch dürfte vor allem HAMANN, wie die Untersuchung von MARIENBERG (2006) ausführlich belegt, zahlreiche Fragen, die bereits VICO aufgeworfen hatte, unabhängig von diesem ebenfalls bearbeitet haben. Wir begnügen uns mit dem Verweis auf MARIENBERG.

Bei HERDER scheint sich eine Übereinstimmung höchstens bei der generellen Frage nach dem Sprachursprung abzuzeichnen, mit weitgehend unterschiedlichen Erklärungsansätzen. Wir verweisen in diesem Punkt kurz auf HERDERS Kapitel in seiner grundlegenden „Abhandlung über den Ursprung der Sprache“, in dem er die Frage stellt: „Haben die Menschen, ihren Naturfähigkeiten überlassen, sich selbst Sprache erfinden können?“ (HERDER <sup>2</sup>1964, S. 3ff.). Mit Blick auf eine Fabel von Sokrates (Plato, *Phaed.* III S. 60 C), glaubt HERDER, dass sich so, „wie die Natur Schmerz und Wollust an ihren Enden aneinanderfüge“, auch in der „Sprache der Empfindungen, die unmittelbares Naturgesetz ist“, die unterschiedlichsten Empfindungen – vergleichbar den Tönen im Tierreich – zum Ausbruch kämen: „Der heftigste Augenblick der Empfindung, wo und wie selten er sich findet, nimmt doch immer



sein Recht und tönt in seiner mütterlichen Sprache...“. HERDERS Auffassung nach hat „unsre künstliche Sprache und unsere „bürgerliche Lebensart“ jene Sprache verdrängt, meint aber, dass „in allen Sprachen des Ursprungs noch Reste dieser Naturtöne“ zu hören seien. Diese seien zwar nicht „die eigentlichen Wurzeln, aber die Säfte, die die Wurzeln der Sprache beleben“ – d.h. die von urwüchsigen, instinkthaften Reflexen ausgelöste ‚Empfindungen‘, die – wie und wann auch immer – ihre Umsetzung in Töne erfahren: „Nun sind freilich diese Töne sehr einfach ... Das matte Ach! ist sowohl Laut der zerschmelzenden Liebe als der sinkenden Verzweiflung“ (S. 5). Aus solchen Tönen bildet sich noch nicht die Sprache, sie stellen bloß die „rohe[n] Materialien“: „Noch existiert für mich kein Wort, sondern nur Töne zum Wort einer Empfindung“ (S.7). Herder verweist nun auf ihre Spuren in den „Wurzeln ihrer Nominum und Verborum“ der späteren Sprachen, ohne uns aber die Genese dieser Paradigmata zu erhellen. Seit Anfang der sprachgeschichtlichen Untersuchungen haben die meisten historischen Grammatiken vergleichbare Spekulationen über die in jenen Wurzeln versteckte sprachpsychologische Motiviertheit vorgebracht. Wie aber verlief die Entwicklung von den einzelnen, oft mannigfaltige Empfindungen abdeckenden Tönen hin zum Formenreichtum der vielen Einzelsprachen? Nur fehlt diesen Empfindungen – als bloßem Reflex auf etwas – die poetisch-imaginäre Vorstellungskraft zur Erfassung der Welt in Bildern, in Metaphern, zu einer artikulierten Erkenntnis des im Lebensraum Vorgefundenen, Erlebten. HERDER hat VICO nicht zitiert, ihn möglicherweise aber gekannt. Man erinnert sich in diesem Zusammenhang an VICOs phantastische Vision vom poetischen Geist bei der sprachlichen Menschwerdung. HERDERS Darstellung fehlt diese Vision vom schöpferischen Geist der frühen Menschen, sie geht von einem sensualistisch-reflexiven Anstoß bei Bildung erster sprachlicher Elemente aus, ohne das Poetisch-Kreative eines VICO. Freilich scheinen auch HERDERS Gestalten, ähnlich den frühen Menschen VICOs, beim Schreck auf Donner oder Blitzeinschlag reflexartig zu reagieren, mit unartikulierten Lauten, wie Herders „mattes Ach!“ vermuten lässt. Nur sind letztere dann über die Ausprägung von Bildern, von Vorstellungen über etwas, z.B. von einem überirdischen, göttlichen Jupiter, zur Ausformung von Metaphern gelangt und somit zum „Zeichenhandeln“ (MARIENBERG 2006), zum ‚sprachlichen Handeln mittels Zeichen‘ (falls wir MARIENBERG entsprechend paraphrasieren dürfen). VICO verfolgt den langen Weg der Sprachgenese von ihrem ersten, dichterischen Ursprung über die genannten drei Entwicklungen des Menschengeschlechts hinweg bis zu ihrer Behandlung durch die Grammatiker, womit die Sprache ihre ursprüngliche poetische Schönheit verlor. HERDER ist dann schon bei den grammatikalisch fassbaren Wurzelnomina und Verben angekommen, deren im Dunklen liegende sprachgeschichtliche Herausbildung letztlich auf spekulativen sprachgeschichtlichen Rekonstruktionen beruht, wobei der ‚poetischen‘ Phantasie kein Spielraum bleibt. Was von HERDERS Diskussion um den Ursprung der Sprache unbestreitbar bleibt, ist seine Ablehnung des gegen Mitte des 18. Jh. von JOHANN PETER SÜBMILCH (1707-1767) noch vertretenen göttlichen Ursprungs der Sprache (*Die göttliche Ordnung in den Verhältnissen des menschlichen*

*Geschlechts...*, 1741; apud HERDER 1772/ <sup>2</sup>1964: 7, Anm.). HERDER wendet seine Kritik an dieser ‚göttlichen These‘ in eine dialektisch-versöhnliche Formel, in der er das Göttliche nicht grundsätzlich abtut: „Der Ursprung der Sprache wird also nur auf eine würdige Art göttlich, sofern er menschlich ist...“ (*Abhandlung* 1772/ <sup>2</sup>1964: 87).

Cassirer (1964: 90ff.) geht in seiner „Philosophie der symbolischen Formen“ auf die genannten Autoren ein, bei denen die alte „*Naturlauttheorie* [ ] eine höchst merkwürdige, nach Form und Begründung gleich originelle Erneuerung [ ] erfahre“; aus seiner Sicht stellt VICO das „Sprachprobleme in den Umkreis einer allgemeinen Metaphysik des Geistes“ [ ]; „er dringt von der ‚poetischen Metaphysik‘, die den Ursprung der Dichtkunst sowie des mystischen Denkens enthüllen soll – durch das Mittelglied der ‚poetischen Logik‘ [wo bei VICO? ], in der die Genesis der dichterischen Tropen und Gleichnisse erkannt werden soll, zur Frage nach dem Ursprung der Sprache vor, die ihm gleichbedeutend mit der Frage nach dem Ursprung der ‚Literatur‘, der Wissenschaft überhaupt ist“ (S. 91/92) – einerseits eine prägnante Kurzfassung von VICOs Grundkonzeption, andererseits eine skeptische Abwägung zum Forschungsstand einer letztlich unlösbaren Frage.

Was bleibt von VICO? Wir berufen uns wieder auf CROCE, der die Behauptung zurückweist, VICO sei der Begründer der Geschichtsphilosophie gewesen (so beispielsweise RÜFNER 1946). Als solcher hätte er gelten können, wenn er tatsächlich Geschichte von konkreten Ereignissen mit davon begrifflich abgeleiteten Epochen geschrieben hätte. In Wahrheit habe er eine Wissenschaft des Ideellen, eine *Philosophie des Geistes* geschrieben. In seiner *Scienza* würde weniger das logische, ethische oder das ökonomische Moment bestimmt, als vielmehr das *phantastische oder poetische* Moment [scil. einer allgemeinen Geschichte]. So könne man bei VICO von einer wirklichen *neuen Wissenschaft* sprechen, der Ästhetik, von einer *Philosophie des ästhetischen Geistes* (CROCE 1930: 241/242). CROCE verzichtet in seiner Abhandlung zu VICO – bei aller erkennbaren Sympathie für VICOs Visionen – nicht auf eine grundsätzliche Kritik: da VICO die *konkrete* Geschichte und die *Philosophie des Geistes* nicht auseinander gehalten habe, vermische er wirkliche Epochen der Geschichte mit nicht-wirklichen [Epochen seiner Menschheitsgeschichte]. Damit biete VICO fast eine „Allegorie oder Mythologie seiner eigenen Philosophie des Geistes“ – unserer Ansicht nach eine einsichtige Bewertung von CROCE. Und weiter: aus derselben Nicht-Unterscheidung der Philosophie der Geistes- von der Geschichtswissenschaft würde VICO den ursprünglichen, primitiven Völkern jede logische Einsicht absprechen und ihre Kenntnisse in der Physik, Kosmologie, Astronomie oder Geographie, sogar ihre Moral, ihre Ökonomie oder Politik *poetisch* erklären. Eine solche rein poetische Periode, die auch keine Abstraktionen oder auf Vernunft beruhende Schlüsse gekannt habe, habe es in der Geschichte Menschheit nie gegeben, sie sei nicht einmal vorstellbar. Möglicherweise ist CROCES Kritik an der imaginären Menschheitsgeschichte, ohne empirischen Unterbau und überprüfbare Faktenschau zu eng an einer neuzeitlichen, objektiven Forschungsmethodik ausgerichtet, so dass sie VICOs phantastischer Gesamtschau nicht gerecht werden konnte. Wie aber ließe sich im Sinne von VICOs

die Rolle der *segni*, das „Zeichenhandeln“, die historisch-geschichtlichen Abläufe angemessener als nach einer empirischen Methodik darstellen? Wenn also das ‚Handeln mit/in Zeichen‘, die *segni* selbst, die Welt und ihre Gegenstände bilden, würde dieser Vorgang, wie FELLMANN definiert (2005: 202), die Frage nach der Möglichkeit einer *semiotizzazione* der Welt bedeuten? Wie aber wäre eine solche Welt, wenn denn ‚die Wirklichkeit der menschlichen Grundlagen, die soziale Wirklichkeit auf semiotische Weise konstruiert wird‘ (loc. cit.), für den außerhalb von VICOS stehenden Betrachter rational, empirisch noch fassbar? FELLMANNs semiologische Deutung der ‚alten Zeichen‘ VICOS (cf. TRABANT 1994) als einer Semiotisierung der Welt, erlaubt es widerspruchsfrei, VICOS Zeichentheorie als „simbolico-pragmatica“ zu nennen. Es bleibt allerdings offen, wieweit „pragmatisch“ in dieser Definition im Wortsinne die einzelne Wortschöpfung oder Sprachhandlung der frühen Menschen definitiv einschließt.

CROCES hat mit seiner Kritik keineswegs VICOS Grundgedanken einer poetischen Schöpfung des menschlichen Geistes und seiner Sprache verworfen. Dazu war er selbst zu sehr ein Vertreter der Philosophie der Ästhetik, einer kreativ-schöpferischen Tätigkeit des menschlichen Geistes. Er fordert ausdrücklich – unter Berücksichtigung auf die von ihm formulierte Kritik – die weitere Beschäftigung mit VICO. Die Arbeit von MARIENBERG sowie die dort verarbeitete Sekundär-Literatur belegen, dass CROCES Aufforderung kein Desideratum geblieben ist. CROCES Einfluss auf den sprachphilosophischen Idealismus reichte zu Beginn des 20. Jahrhunderts über Italien hinaus auch nach Deutschland, wo seine Ästhetik übersetzt worden war. In der Sprachwissenschaft des frühen 20. Jh. war es vor allem der Romanist KARL VOSSLER, der unter Berufung auf die Werte eines sprachphilosophisch gefärbten Idealismus die positivistisch geprägte Historisch-Vergleichende Sprachwissenschaft in den Hintergrund drängte. CROCE selbst fand nach dem letzten Kriege in Deutschland durch die Vermittlung von EUGENIO COSERIU (COSERIU 2003) auch bei den Romanisten (so etwa TRABANT 1994) wieder Beachtung.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. VICO Text-Ausgaben

1. GIAMBATTISTA VICO (1957), *OPERE*, Fausto Nicolini / Giovanni Gentile / Benedetto Croce (edd.), 8 Bde., Bari 1914-1941; Neubearb. Bd. I, Fausto Nicolini, Milano-Napoli 1953; Bd. II, Francesco Flora, Milano.
2. *La Scienza Nuova, 1730*: A cura di Paolo Cristofolini con la Collaborazione di Manuela Sanna, Napoli „Centro di studi vichiani“, *Opere di Giambattista VICO VIII*, nella Sede dell’Istituto Alfredo Guida Editore. 2004.
3. *ScN 1744: Principij di Scienza Nuova d’intorno alla comune natura delle nazioni (1744)*, in: *Opere*, hg. von Andrea Battistini, Milano, 1990.

## II. Zu VICO

1. AMAROSO, LEONARDO (2006): *Erläuternde Einführung in Vicos Wissenschaft*, Würzburg.
2. APEL, KARL OTTO (1963, <sup>3</sup>1980): *Die Idee der Sprache in der Tradition des Humanismus von Dante bis VICO*, Bonn: Bouvier.
3. ASSMAN, ALEIDA / JAN ASSMANN: „Schrift“, in: *HWP*, Bd. 8, s.v. *Schrift*, col. 1417-1429.
4. BADALONI, NICOLA (1984): *Introduzione a Giambattista VICO*, Roma-Bari.
5. BATTISTINI, ANDREA (1981): „Contemporary Trends in Vichian Studies“, in: TAGLIACOZZO, G. (1981), S. 1-42.
6. CASSIRER, ERNST (<sup>4</sup>1964): *Philosophie der symbolischen Formen. Erster Teil: Die Sprache*, Darmstadt: WBG (vgl. S. 91ff.: „Die Sprache als Affektausdruck – Das Problem des ‚Ursprungs der Sprache‘. Giambattista Vico, Hamann, Herder, die Romantik.“).
7. COSERIU, EUGENIO (2003): *Geschichte der Sprachphilosophie*, Tübingen-Basel, S. 273-316.
8. CROCE, BENEDETTO (1927): *Gesammelte Philosophische Schriften*, 2. Reihe, I. Band: I „Die Philosophie Giambattista Vicos“ (nach der 2. ital. Auflage übersetzt von Erich Auerbach und Theodor Lücke), Tübingen: J. C. B. Mohr (Paul Siebeck).
9. CROCE, BENEDETTO (1930) „Giambattista VICO“, S. 229-244, in: *Ästhetik als Wissenschaft vom Ausdruck der Sprache* Croce, Benedetto: *Filosofia come scienza dello spirito, 1902-1917* (dt.: *Gesammelte philosophische Schriften*, 7 Bde., 1927-1930).
10. DERRIDA, JACQUES (1967): *De la grammatologie*, Paris: Minuit.
11. DERRIDA, JACQUES (1967): *L'Écriture et la différence*, Paris: Seuil.
12. FELLMANN, FERDINAND (2005): „Il Pragmatismo Simbolico di VICO. Per una critica della Ragione Fantastica“, in: *Studi Vichiani*, 40, S. 187-202.
13. FRANKEL, MARGHERITA (1981): „The ‘Dipintura’ and the structure of Vicos New Science as a mirror of the world“, in: TAGLIACOZZO, G. (1981), S. 3-51.
14. GENSINI, STEFAN (2005): „Su VICO. Le Metafore e la Linguistica Cognitiva“, in: *Studi Vichiani*, 40, S. 55-72.
15. HERDER, JOHANN GOTTFRIED (1772/ <sup>2</sup>1964): „Abhandlung über den Ursprung der Sprache“, in: *Sprachphilosophische Schriften*, Philosophische Bibliothek Bd. 248, hg. von Erich Heintel, Hamburg: Felix Meiner.
16. KIRCHHOFF, R. (1965), *Handbuch f. Psychologie*, vol. 5: *Ausdruckspsychologie*, Kap. 2.4.9.
17. KÖNIG, PETER (2005): *Giambattista VICO*, München: Beck (becksche reihe denker).
18. MAINBERGER, GONSALV K. (1988): *Rhetorik II, Spiegelungen des Geistes. Sprachfiguren bei VICO und Lévi-Strauss*, Stuttgart-Bad Cannstatt.
19. MAAS, UTZ/ WUNDERLICH, DIETER (<sup>3</sup>1974): *Pragmatik und sprachliches Handeln*, Frankfurt: Athenäum.
20. MARIENBERG, SABINE (2006): *Zeichenhandeln. Sprachdenken bei Giambattista VICO und Johann Georg Hamann*, Tübingen: Gunter Narr Verlag (KODIKAS/CODE 27).
21. MEIBAUER, JÖRG (2008): *Pragmatik*, zweite, verbesserte Auflage, Tübingen: StauFFenburg.

22. MOESCHLER, J./ REBOUL, A. (1994): *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, Paris: Seuil.
23. MORRIS, C. W. (1946): *Signs, Language, and Behavior*, New York (dt. *Zeichen, Sprache und Verhalten*, 1973).
24. NERLICH, B./ CLARKE, D.D. (1996): *Language, Action, and Context. The Early History of Pragmatics in Europe and America, 1780-1930*, Amsterdam: Benjamins.
25. OTTO, STEPHAN (1989): Giambattista VICO. *Grundzüge seiner Philosophie*, Stuttgart: Kohlhammer (Taschenbücher 410).
26. RÜFNER, VINCENZ: *Die Geschichtsphilosophie Giambattista VICOs*, Bonn 1946.
27. SCHMIDT, SIEGFRIED J. (1974-1976) (ed.): *Pragmatik*, 2 Bde.
28. SEARLE, JOHN (1989): *Speech Act and Prgamatics*, Dordrecht: Reidel.
29. *Studi Vichiani*, 40: *Il Sapere Poetico e Gli Universalisti Fantastici. La Presenza di VICO nella Riflessione Filosofica contemporanea* (Atti del Covengno Internazionale Napoli, 23-25 Maggio 2002), Napoli: Alfredo Guida Editore, 2005.
30. TAGLIACOZZO, GIORGIO (1981) (Hg.): *VICO, Past and Present*, Atlantic Highlands.
31. TRABANT, JÜRGEN (1987): „Parlare scrivendo (Dekonstruktive Betrachtungen zu Derridas VICO-Lektüre)“, in: *Neue Romania* (Berlin) vol. 6, 123-146.
32. TRABANT, JÜRGEN (1994): *Neue Wissenschaft von alten Zeichen: VICOs Sematologie*, Frankfurt/M.: Suhrkamp (Taschenbuch Wissenschaft 1134).
33. WUNDT, WILHELM (1911): *Völkerpsychologie I: Die Sprache*, 1. Teil, S. 143-258.

### III. Lexika

1. *HWP: Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Bde. 1-12, edd. JOACHIM RITTER/ KARLFRIED GRÜNDER, Basel/Stuttgart: Schwabe & Co Verlag, 1971-2004.
2. *LThK<sup>3</sup>: Lexikon für Theologie und Kirche*, 11 Bde., ed. WALTER KASPER, 1957-1968; <sup>3</sup>1993-2001, Freiburg i.Br.: Herder
3. *RGG<sup>3</sup>: Religion in Geschichte und Gegenwart*, 6 Bde., ed. KURT GALLING, Tübingen: Siebeck Mohr, 1957-1965 [<sup>4</sup>1998-2005].
4. *BBKL: Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, Hamm: Verlag Traugott Tautz, Bd. 12, 1997.

## LES EMPLOIS MODAUX COMME EFFETS DE PERSPECTIVE TEMPORELLE

LIGIA STELA FLOREA<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Modality as a Temporal Perspective Effect.* This article deals with some special uses of tenses in French, whose referential interpretation in discourse is quite different from their basic virtual meaning. French grammars call these “modal uses of tenses”: *imparfait d'imminence manquée, imparfait ludique et hypocoristique, futur d'hypothèse, de rétrospection et d'atténuation*, etc. The author tries to reconsider these questions by means of cognitive grammar concepts in order to determine the relations between modality and perspective.

**Keywords:** temps verbaux/verbal tenses, signifié virtuel/virtual signifier, usage dérivé/derivative use, image/image, perspective/perspective, transfert mental/mental transfer, réalité connue/known reality vs réalité inconnue/unknown reality, modalité propositionnelle et illocutoire/propositional and illocutionary modality, effets contextuels/contextual effects.

Notre contribution porte sur quelques usages « dérivés » des temps verbaux suscitant en discours une interprétation référentielle qui contredit en partie la référence virtuelle du tiroir verbal. Les grammaires parlent dans ces cas d'emplois modaux des temps verbaux (« futur d'hypothèse » et « de bilan », imparfait « d'imminence manquée », etc.) ou de figures susceptibles d'une approche stylistique (« présent et futur historiques », « imparfait pittoresque »).

Ces usages révèlent les rapports étroits et complexes que les temps verbaux entretiennent, d'une part, avec l'aspect lexical et grammatical et, d'autre part, avec les modalités propositionnelles et illocutoires. L'article est une tentative de réexaminer ces questions à l'aide des concepts de la grammaire cognitive (Langacker 1987-1991 et Lyons 1995). On s'attache plus exactement à définir le rapport entre perspective et modalité et à cerner l'apport des tiroirs verbaux à la construction d'une représentation discursive.

### 1. Les enseignements de la grammaire cognitive

1.1. Le temps grammatical est un « temps conçu », construit par la langue en vue de donner une représentation structurée du « temps vécu » qui en assure l'intelligibilité et la communicabilité. Le système verbo-temporel est une structure

---

<sup>1</sup> Florea Ligia Stela, prof. dr., Universitatea « Babeș-Bolyai », Facultatea de Litere, 400202 Cluj-Napoca, lsflorea@yahoo.fr. Cette recherche a été réalisée au cadre du projet PN II ID 2235, financé par le CNCSIS (Conseil national de la recherche scientifique universitaire) de Roumanie.

symbolique créée par conceptualisation suivant les règles imposées par les conventions linguistiques. Aussi la sémantique du système verbal doit-elle être appréhendée, comme toute structure conceptuelle, à l'aide de notions comme « processus cognitif », « monde conceptuel », « espace mental » (cf. Langacker 1987).

La grammaire cognitive assigne aux catégories temps (*tense*) et modalité (*modality*) un rôle fondamental dans la conceptualisation et le traitement cognitif de la réalité. Le « système temps-modalité » intervient dans la prédication fondatrice (*grounding predication*) pour spécifier les rapports que chaque proposition entretient avec la région *ground* (situation d'énonciation).

La prédication fondatrice comporte deux options de base : absence vs présence du modal et absence vs présence du morphème de passé. La première option correspond à l'opposition conceptuelle (épistémique) *réalité vs non-réalité* et la seconde option correspond à l'opposition *réalité immédiate vs réalité non-immédiate*.

Le présent est le pôle non marqué de la prédication fondatrice, qui situe le procès dans la réalité immédiate, accessible au locuteur-conceptualisateur à partir de la région *ground*. Le passé, réalisé par un « morphème distal », en est le pôle marqué, qui situe le procès dans la réalité non-immédiate. Le futur recouvre la sphère de la non-réalité, marquée par les expressions modales. En effet, les divers formants du futur (plus ou moins grammaticalisés) ont pour la plupart une origine modale.

Appartiennent à la réalité seuls les états de choses que le locuteur-conceptualisateur tient pour réels. C'est sa conception du monde et non le monde réel en tant que tel qui intéresse la sémantique linguistique. C'est sa manière de concevoir le monde qui rattache tel ou tel état de choses à la réalité connue ou à la réalité inconnue ou encore à la non-réalité. Mais les structures conceptuelles évoluent avec nos connaissances du monde, ce qui implique l'organisation de l'expérience primaire et des structures cognitives déjà constituées « par application progressive et interactive de certaines procédures interprétatives » (Langacker 1987 : 114).

**1.2.** Il convient de s'arrêter aussi sur les notions d'*image* et d'*imagerie* qui comportent, selon Langacker, trois acceptions distinctes : métaphores ou figures en général, sensations imaginaires, visuelles ou auditives, et diverses manières de conceptualiser et de verbaliser une « scène ». C'est la dernière qui nous intéresse ici : « Image and its derivatives describe our ability to construe a conceived situation in alternate ways – by means of alternate images – for purposes of thought and expression » (Langacker 1987 : 110).

Une seule et même situation peut être décrite à l'aide de deux images différentes en fonction des aspects qui ont retenu l'attention (sélection), de la relative saillance de ces aspects, du niveau d'abstraction ou de spécificité où l'on se situe (abstraction), de la perspective, du point de vue dont on envisage la situation (perspective), etc. Les images alternatives qu'on donne d'une scène remontent à des expériences mentales qualitativement différentes. Il s'ensuit que, pour une expression linguistique, l'image qu'elle construit, la manière particulière (établie par les conventions linguistiques) dont elle structure une situation constituent un aspect fondamental de son sens.

Les images à l'aide desquelles on peut structurer une conceptualisation varient en fonction de certains paramètres que Langacker désigne par le terme de *focal adjustments*, à savoir : la sélection, la perspective et l'abstraction. La *sélection* décide quels aspects de la scène seront traités, la *perspective* indique la position depuis laquelle la scène est observée, avec certains effets sur la saillance relative des participants. Enfin, l'*abstraction* dénote le niveau de spécificité choisi pour la description.

Les cognitivistes sont unanimes à reconnaître l'importance de la perspective pour la structure sémantique et grammaticale. En vue d'une approche à la fois plus rigoureuse et plus convaincante de cette fonction cognitive, Langacker met en place un modèle théorique articulé autour de quatre concepts : la division *figure / fond*, le *point de vue* et les notions connexes de *deixis* et de *subjectivité / objectivité*. La relevance de ces aspects pour la structure conceptuelle explique, selon Langacker, leur importance autant pour la structure sémantique que pour la structure grammaticale.

Il va de soi que ces aspects intéressent de près la sémantique des expressions temporelles et l'organisation temporelle des textes. Le temps verbal, indissociable de l'aspect, avec lequel il constitue la référence temporelle virtuelle, est l'un des instruments grammaticaux qui servent à conceptualiser et à codifier la *perspective de locution* (cf. Weinrich 1989). Le couple *figure / fond* intervient, en relation avec le point de vue, dans les mécanismes de *mise en relief* responsables de l'opposition *premier plan / arrière-plan* de la narration.

En fait, la tripartition de Weinrich *perspective, registre, relief* est réductible à une opération unique. La construction d'une représentation discursive (situations, événements) suppose, dans l'ordre linéaire du discours, une *mise en perspective* de ces situations ou événements comme condition nécessaire à la *mise en texte* (cf. Florea 1999). Les opérations d'ancrage énonciatif, qui déterminent l'ancrage temporel initial du texte (cf. Bronckart 1991), instituent une première relation de perspective entre le discours et le monde. C'est elle qui décide de l'organisation textuelle et temporelle de chaque genre discursif.

**1.3.** Selon certains auteurs (cf. Moeschler 1994, 1998 et Sthioul 1998), les emplois modaux sont à analyser dans un cadre plus général, à partir de la distinction que la théorie de la pertinence opère entre usage descriptif et usage interprétatif. Cette distinction recoupe en partie la division sémantique entre sens dénotatif et sens connotatif : l'un ne fait que décrire un état de choses tandis que l'autre évoque une autre représentation de cet état de choses.

Dans des contextes que G. Kleiber (1993) qualifie d'« opaques », les temps verbaux n'ont pas leur fonctionnement référentiel habituel, car ils ne servent plus au repérage temporel du procès. Soit ils ne donnent du procès qu'une image aspectuelle, soit ils réinterprètent les valeurs temporelles comme des valeurs modales relatives à l'engagement énonciatif du locuteur.

Ces usages non littéraires des tiroirs verbaux s'écartent de leur signifié virtuel sans le mettre en question pour autant : c'est le signifié virtuel qui fournit à l'interprète des instructions de traitement de la forme temporelle en vue de construire des effets



de perspective et des significations modales. En tant qu'ils réclament la construction d'une nouvelle représentation (temporelle ou non), les usages dérivés des temps verbaux reposent sur des procédures interprétatives qui impliquent le traitement conjugué de l'information linguistique (intra-énoncive) et contextuelle (pragmatique).

A l'issue des procédures interprétatives, la nouvelle représentation va donner accès à un autre espace mental – un univers imaginaire où l'on accède par la conjecture ou par un contrat de fiction – ou va donner lieu à un changement de perspective temporelle avec, pour effets contextuels, des significations modales qui concernent autant la modalité propositionnelle que la modalité illocutoire.

Le premier type d'effets contextuels intéresse le présent et le futur « historiques » de même que l'imparfait « d'imminence manquée », « ludique » et « hypocoristique ». Seuls les emplois de l'imparfait seront traités ici, le présent historique ayant fait l'objet d'une étude antérieure (Florea 2005). Le second type d'effets concerne des emplois tels que : présent et passé composé « pro futuro », futur « d'hypothèse » et « de rétrospection ».

## **2. Le transfert mental dans un univers imaginaire**

### **2.1. De l'hypothèse irréaliste à l'imminence manquée**

On décrit d'habitude l'imparfait comme une projection du présent sur le plan du passé. En effet, la formule « Il était une fois » servant de préface aux contes mythiques a une fonction analogue à celle de « Nous sommes à x au temps de y » qui sert de préambule à maints récits littéraires. L'imparfait comme le présent impliquent ici une procédure de réinterprétation de la « deixis primaire » (cf. Lyons 1995) par transfert mental du monde actuel (la « réalité immédiate » de Langacker) dans un monde imaginaire (la « non réalité »).

Ce processus cognitif intervient également dans deux séries d'emplois modaux de l'imparfait : emplois contrefactuels (hypothèse irréaliste et imminence manquée) et emplois fictionnels (IMP mythique, ludique et hypocoristique).

Pour mieux cerner les mécanismes sémantiques qui sous-tendent ces emplois, on va confronter les représentations que l'IMP et le COND donnent du contrefactuel. Si, par ses emplois temporels, l'IMP se montre proche du PR, par ses emplois modaux, il se rapproche plutôt du COND auquel il s'apparente par des traits sémantiques et morphologiques.

Les affinités sémantiques des deux formes en *-ais* s'expliquent par leur manière analogue de signifier « l'inactualité ». Si le PR implique la prise en charge en Mo des deux chronotypes  $\alpha$  et  $\omega$ , pour l'IMP, la prise en charge est limitée à  $\omega$ . L'inactualité de  $\alpha$  concourt à « recréer dans le passé l'incertitude de l'avenir » (Martin 1987 : 130).

Le *si* hypothétique suspend la partie  $\omega$  de l'IMP et la partie restante  $\alpha$  rapproche ce tiroir du COND dont il devient le corrélat obligé dans ce système. La partie  $\alpha$  d'*essence modale* est liée dans le COND comme dans l'IMP à une certaine

« image d'univers » : image de notre propre univers à un moment R du passé ou, dans le cas du discours rapporté, image d'un autre univers. Indépendante de toute validation dans le réel, cette image d'univers confine la situation évoquée dans un monde contrefactuel.

C'est le « calcul » sémantique qui intervient dans les deux cas qui nous intéressent : IMP d'hypothèse irréaliste et IMP d'imminence manquée. Le premier connaît à son tour deux types d'emplois : en subordonnée conditionnelle et en principale relié(e) à un *si* + PQP.

Les exemples 1 illustrent l'emploi canonique de l'IMP en subordonnée conditionnelle.

- (1a) Si j'étais roi, je vous comblerais de faveurs
- (1b) Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous sauriez que...

Cet emploi est à mettre directement en rapport avec le *si* + IMP de modalité optative (exemple 2) et indirectement, car il s'agit cette fois d'un contexte non conjectural, avec l'IMP ludique et mythique (exemples 3 et 4) :

- (2) Ah ! Si vous pouviez lire au fond de mon cœur ! (Diderot)
- (3) Moi j'étais le roi et vous étiez mes filles
- (4) Il était une fois un roi qui avait trois filles

Les exemples (5) et (6) illustrent le second type d'emploi, moins typique mais non moins courant que le précédent : en principale et en corrélation avec un *si* + PQP hypothétiques.

- (5) S'il était resté, il *était* maintenant professeur à la Sorbonne (apud Wilmet 1976)
- (6) Je faillis demander cette fillette en mariage. Certes, si nous avions passé huit jours ensemble, je l'*épousais*. (Maupassant)

L'IMP de (6) a ceci de particulier qu'il commute avec un COND passé. Mais, à la différence de ce dernier, l'IMP ne se limite pas à projeter le procès dans un monde contrefactuel, il signifie qu'à un moment donné le procès a été sur le point de s'accomplir, ce qui fait de l'IMP une réplique de la périphrase *je faillis demander*, donc un IMP d'imminence manquée.

En appliquant à l'énoncé hypothétique de (6) une double transformation : conversion de l'hypotaxe en parataxe et nominalisation de la conditionnelle, on obtient l'énoncé de (7).

- (7) Je faillis demander cette fillette en mariage. Huit jours avec elle et je l'épousais
- (8) Un mètre de plus et la voiture se jetait sur le capot d'un autobus. (Laffitte)

Si en (5) et (6) l'IMP commute sans problèmes avec le COND, en (7) et (8) une telle possibilité est nettement plus réduite. Mais les deux formes peuvent coexister dans un système hypothétique reposant sur la parataxe, comme le montre l'exemple (9), qui peut être réduit par nominalisation à (10).

(9) Il eût fait un geste, il eût seulement touché le bas de ma robe et je l'*abattais* et je me *tuais* ensuite. (Anouilh)

(10) Un seul geste, un simple attouchement et je l'*abattais* et je me *tuais* ensuite

Dans tous les cas de (1) à (10), on a un IMP de modalité irréelle qui permet de construire un univers imaginaire en rupture avec la réalité actuelle.

Remarquons en passant les différences qui séparent (1) de (3) et (4) : l'IMP hypothétique est soumis à des contraintes linguistiques, comme l'IMP optatif en (2), tandis que l'IMP ludique et mythique sont associés à des conventions pragmatiques et discursives.

Dans les exemples (5) à (10) l'IMP se trouve en concurrence avec le COND, auquel il se substitue avec des effets contextuels assez différents d'un cas à l'autre. La présence d'un déictique en (5) montre que l'IMP fonctionne ici à la manière du COND : il sert à construire un monde contrefactuel à partir de la situation présente, liant ainsi l'énoncé au contexte d'énonciation. Mais, la prise en charge du chronotype  $\omega$  confère à l'IMP un signifié modal distinct du COND : si le procès a été invalidé par la réalité actuelle, il y a eu un moment où il avait de grandes chances de se réaliser, où il aurait suffi de peu qu'il se réalise.

Dans les cas où il se substitue à un COND passé, l'IMP est interprétable – conformément à son signifié virtuel – par rapport à un repère passé, explicité en (6) et (7) par le cotexte : le PS qui insère l'énoncé dans la cohésion narrative. L'IMP non corrélatif de (7), (8) et (10) marque un net changement d'optique par rapport au COND.

À une représentation logique, objective du rapport condition-conséquence, l'IMP non corrélatif substitue une *représentation subjective* qui abolit la *consecutio temporum*, gommant ainsi le rapport de cause à effet. C'est que le locuteur se transporte mentalement à un moment R du passé où les deux parties du procès étaient encore perceptibles : la partie  $\omega$  déjà accomplie et la partie  $\alpha$  qui restait encore à accomplir. Non prise en charge par le locuteur, la partie  $\alpha$  se trouve reléguée dans un monde possible, créant ainsi cette « situation d'expectative comparable à l'avenir » dont parle Martin (1987 : 130).

La mémoire discursive à court et à moyen terme, prête à cette représentation la valeur d'une image d'univers où le possible devient impossible et la réalité inconnue devient non réalité. La mise en perspective du procès, qui est aussi une mise en scène, concourt à créer un effet de suspens qui explique, croyons-nous, le côté dramatique qu'on attribue en général à l'IMP d'imminence manquée.

## 2.2. L'imparfait ludique et hypocoristique

Le transfert mental de la réalité actuelle dans un univers imaginaire peut s'effectuer non pour sanctionner une conception périmée du monde mais pour construire un univers de données fictionnelles qui représente une alternative à la réalité immédiate.

À la suite de R. Martin (1987), nous distinguons le contrefactuel du fictionnel. L'un se présente d'emblée comme faux, tandis que l'autre s'évertue à créer l'illusion du vrai. Dans les récits fictionnels le locuteur se double d'un narrateur dont l'univers de croyance fait corps commun avec l'univers de la fiction.

Si l'IMP de *Il était une fois* est associé aux conventions d'un certain genre discursif, ceux que nous abordons ici sont étroitement associés à une activité ludique. Ils présentent sur ce point des similitudes avec le présent historique, qui suppose, selon Langacker (1991: 263), « some kind of mental transfer, whereby the speaker assumes a non-standard vantage point as part of a special mode of discourse ». Le locuteur-narrateur adopte le centre de perspective de la fiction secondaire, à partir duquel les faits passés « are seen as immediate » : c'est qu'ils sont envisagés comme cotemporels de l'acte d'énonciation qui les décrit.

Mais dans le cas de l'IMP ludique et hypocoristique, le transfert mental fait reculer le point de perspective, déplaçant le procès de la réalité immédiate dans une réalité non immédiate que le contexte d'énonciation transforme en non réalité. Les participants se transportent dans un univers alternatif où ils assument les rôles de leur choix (cf. 11) ou dans un monde où les bébés et les animaux familiers sont doués de l'usage de la parole (cf. 12).

- (11) a. On va jouer au papa et à maman. Tu étais le papa et moi j'étais la maman  
(*apud* Wilmet 1976)  
b. Moi j'étais malade et tu appelais le docteur (*apud* Grevisse 1970)
- (12) a. Qu'il dormait bien le bébé dans sa voiture !  
b. Bonjour mon mignon. Que tu étais mignon (*apud* Wilmet 1976)  
c. J'avais de beaux yeux moi ! (*apud* Maingueneau 1981).

Ce qui permet au locuteur d'adopter une « position non standard », en (11) comme en (12), c'est le jeu. Nous suivons sur ce point Wilmet, qui voit dans l'emploi hypocoristique « une sorte d'imparfait de théâtre : l'adulte, tout en s'adressant à l'enfant parle à la cantonnade : « attention, je suis dans le jeu, dans le fictif » (1976 : 104).

Les deux emplois diffèrent en revanche par leurs rapports aux personnes du dialogue. En (11), les pronoms *je* et *tu* indiquent que l'échange est possible, mais qu'il doit observer les règles du jeu. En (12), l'échange est interdit, puisque le locuteur ne peut référer au destinataire qu'en recourant à la 2<sup>e</sup>, à la 3<sup>e</sup>, voire même à la 1<sup>ère</sup> personne.

L'IMP ludique et hypocoristique sont indissociables d'un contexte d'énonciation et d'un type de comportement qui s'apparente à *l'agir dramaturgique* de J. Habermas. Basé sur des mécanismes de mise en scène, l'agir dramaturgique suppose que les protagonistes d'une interaction constituent réciproquement pour eux-mêmes un public devant lequel ils se présentent. C'est le comportement ludique qui permet de réinterpréter le clivage réalité immédiate – réalité non immédiate dans le sens d'un contrat de fiction.

### 3. Effets de perspective et modalités

Les emplois dont il sera question par la suite mettent en œuvre un autre ordre d'opérations mentales. Elles consistent à déplacer le procès du domaine de la réalité inconnue dans celui de la réalité connue ou vice-versa, en vue de produire des effets de perspective propres à susciter une réinterprétation de la modalité propositionnelle et/ou illocutoire de l'énoncé.

Il s'avère ainsi que les significations modales passent par des effets de perspective résultant du décalage entre la référence temporelle actuelle de l'énoncé et la référence virtuelle du tiroir verbal. Seront réexaminés tour à tour le présent et le passé composé d'anticipation, le futur de rétrospection et d'hypothèse.

#### 3.1. Le présent d'anticipation face au futur

Le PR « pro futuro » sert à déplacer le procès à venir d'une région de la réalité inconnue dans la réalité immédiate, directement accessible à partir du contexte d'énonciation. Le procès en question fait référence à des activités ou à des états planifiés dans « une portion d'avenir déterminée à partir du moment présent » (Le Goffic et Lab 2001 : 77).

(13) Jeudi prochain j'*ai* cours à dix heures

(14) Cet été nous *partons* dans le Midi

(15) Jacques *prend* sa retraite en 2011

(16) Attends, je *ferme* la porte et je *descends*

Le sens de futur résulte en (13), (14), (15) de l'interaction entre le morphème de présent et une expression temporelle marquant une datation future: *demain, ce soir, cet été, dans une semaine, jeudi prochain* ou *le jeudi 16 septembre, le 16 septembre 2011, en 2011*, etc.

Ce sont les expressions temporelles déictiques ou non déictiques qui concourent de manière décisive à la construction de la référence future. Qu'il s'agisse d'un moment proche ou éloigné, ce futur apparaît comme nettement distinct du présent d'énonciation. Il diffère par là du « futur immédiat » (exemple 16), qui se présente plutôt comme un *continuum* temporel présent-futur (cf. Florea 2005).

Cet usage est connu non seulement du français et des langues romanes mais aussi des langues germaniques. En anglais, où le futur avec *shall* et *will* a un statut temporel discutable, on recourt couramment au *simple present* ou au *progressive present* pour exprimer l'ultériorité au moment de l'énonciation.

Ce fait est d'autant plus significatif que le *progressive present* était destiné au départ à restreindre le contenu extensible du *simple present*. On peut y voir un argument de poids en faveur de l'idée que le « will-deleted future » tout comme le présent *pro futuro* est un type à part de futur, dont l'interprétation fait intervenir « the notion of control by the speaker or his knowledge of control » (Lakoff cité par Zdrenghea & Townson 1995 : 106).

Ce type de futur, qui réfère, selon Zdrenghea & Townson, « to a definite future occasion », dérive de la réinterprétation de l'événement à venir « as fact », c'est-à-dire comme ayant le degré de certitude qu'on assigne normalement à des événements présents ou passés.

L'analyse de Le Goffic et Lab (2001) va dans le même sens et plus loin encore. Pour eux, l'effet de ce décalage temporel intéresse non pas tant la modalité propositionnelle que la modalité illocutoire de l'énoncé. Le présent *pro futuro* sert à exprimer « un constat anticipé », à affirmer « ce qu'il est prévu que l'avenir sera » (2001 : 79), à savoir un espace temporel maîtrisé par le locuteur, idée qui rejoint la notion de « control by the speaker » de Lakoff.

Un tel énoncé ne peut avoir d'autre valeur modale que celle de « stricte assertion », ce qui fait que le présent « pro futuro » ne saurait être automatiquement remplacé par le futur simple, car ce dernier pourrait transformer le constat anticipé en promesse ou en engagement.

Une telle substitution conduit en (13), (14), (15) à une représentation dénotant un net changement d'optique et d'attitude chez le locuteur. *J'aurai cours, nous partirons, il prendra* ne font plus référence à un fait établi, décidé, planifié mais à un fait projeté, dont la réalisation ne dépend plus du locuteur.

Le PR induit une réinterprétation du procès à venir comme un fait établi, par déplacement de la réalité projetée dans la réalité immédiate sur laquelle le locuteur a un contrôle direct. D'où une réinterprétation de la valeur illocutoire de l'énoncé : la prévision ou l'annonce associées au FS cèdent la place à un constat anticipé, une assertion à part entière.

### 3.2. Le passé composé face au futur antérieur

L'usage « extensif » du passé composé, qui fait pendant au précédent, peut être appelé PC d'anticipation. Il permet de constater qu'un énoncé peut contenir des indications temporelles contradictoires sans donner lieu pour autant à des contradictions temporelles.

Les exemples ci-dessous permettent de comparer deux images du futur : celle que peut en donner un énoncé au PC (ex. 17 à 19) et celle qu'en donne le futur lui-même (ex. 20-21).

- (17) Attends un peu, *j'ai fini* dans un instant
- (18) Demain ils *sont partis* (apud Kleiber 1993)
- (19) Si le petit n'*est pas revenu* avant minuit, on téléphone à la police
- (20) *J'aurai fini* dans un quart d'heure (apud Imbs 1960)
- (21) Demain elle *aura tout consommé et consumé*. (Saint-Exupéry)

Comme dans le cas du PR *pro futuro*, c'est l'expression temporelle qui assigne à l'énoncé sa référence temporelle actuelle : postériorité au présent d'énonciation. Et comme dans le cas précédent, le procès à venir se voit déplacé de la sphère de la réalité inconnue dans celle de la réalité connue. À cette différence près que cette fois il s'agit de la réalité non-immédiate.

Si cet usage extensif du PC ne donne pas lieu à une contradiction temporelle, c'est parce que la valeur qu'il met en jeu n'est pas l'antériorité mais l'accompli. Si l'indication temporelle externe contredit le signifié temporel virtuel du PC, elle ne s'en combine pas moins avec son signifié aspectuel.

Un tel PC se substitue au futur antérieur, une forme plus rarement employée dans la langue courante, comme en témoignent les exemples (20) et (21). Le déplacement du centre de perspective concourt à produire des effets contextuels visant en (17) et (18) la réévaluation de la modalité illocutoire. L'acte de promesse ou de prévision est réinterprété de nouveau comme un constat anticipé, ce qui implique de la part du locuteur une prise en charge totale.

En (19), la présence d'un *space-creating subordinator* signale une prise en charge partielle et confère à l'énoncé la valeur d'une assertion hypothétique. Bien qu'exprimant une hypothèse probable, une telle construction renvoie à un autre espace mental que (17) et (18). Il ne s'agit plus d'une « réalité projetée » mais d'une « réalité potentielle ».

Il faut remarquer aussi que, si les situations évoquées par (17) et (18) trouvent une possible « image alternative » en (20) et (21), l'hypothèse construite en (19) par *si* + PC n'a pas d'équivalent au futur, vu les contraintes qui interdisent d'associer ce tiroir au *si* hypothétique.

### 3.3. Le futur de rétropection face au passé composé

C'est un usage symétrique du précédent : le FA se substitue au PC, donnant lieu à une interprétation modale connue sous le nom de « futur expansif » (Wilmet 1967), « futur de rétropection » (Wagner et Pinchon 1991) ou « futur de bilan » (Maingueneau 1981).

(22) On *aura passé* en somme une très belle soirée

(23) En quelques jours *j'aurai vu* mourir deux mondes (*apud* Grevisse 1970)

(24) Décidément, on *aura tout vu* !

(25) Et Sandoz, se décidant à quitter la fosse à demi comblée, reprit : « Nous seuls *l'aurons connu* [...] Plus rien, pas même un nom ! » (Zola)

En l'absence d'une expression temporelle à référence actuelle, l'interprétation de ces énoncés repose entièrement sur les données contextuelles et sur les connaissances d'arrière-plan. La seule marque lexicale qui peut intervenir est un connecteur argumentatif tel *en somme*, *en définitive*, *décidément*, *en fin de compte*.

Mais son rôle est considérable, car il oriente clairement l'interprète vers une lecture conclusive. Si celle-ci peut être explicitée par l'énoncé, l'interprétation temporelle « on a passé », « j'ai vu », « on a vu », « nous l'avons connu » fait en revanche l'objet d'une implicite obtenue par inférence.

Sur le plan de la représentation temporelle, on assiste à un changement de perspective : le point de perspective est déplacé du présent – où il se situerait avec le PC – dans un futur qui nous semble tenir de la « réalité projetée » (*projected reality*

de Langacker 1991). Le locuteur crée ainsi un espace mental propre à faire augmenter la profondeur de perspective qui permet de porter sur les choses un *regard définitif*. C'est que le locuteur croit avoir acquis une certitude qui exclut désormais toute réserve ou remise en question (cf. Maingueneau 1981).

Cet effet de perspective induit une interprétation modale. Le fait rapporté est soumis à un jugement de valeur : il a une signification particulière (ex. 22), voire exceptionnelle (ex. 23 à 25) pour un locuteur qui tient à manifester ainsi son total engagement intellectuel et affectif. À noter que trois de ces exemples associent le FA à la modalité exclamative et que deux d'entre eux comportent une prédication en *voir* + pronom personnel.

Le futur « expansif » semble donc marquer « une augmentation du degré d'auto-implication » du locuteur, c'est-à-dire un effet de *tension* dans le sens de Vion (1992). Selon cet auteur, les sujets parlants peuvent, par certains choix lexicaux, manifester un degré élevé de subjectivité. Or il s'avère que les modalités d'auto-implication intéressent non seulement le « niveau idéal » du discours mais aussi celui de l'organisation grammaticale, notamment le choix de la forme temporelle.

Cet usage interprétatif du FA dérive de sa valeur aspectuelle de base : l'accompli dans le futur. Dans les exemples précédents le repère futur est implicite, mais, dans l'exemple (26), il est explicité par une double indication temporelle :

- (26) Ce jour viendra et, ce jour-là, nous *aurons remporté* une grande victoire  
(Grevisse 1970)

L'explicitation du repère futur induit une tout autre lecture : assertion prospective associée à un acte de prévision. Si l'on supprime les indications de futur, l'interprète sera amené à construire un contexte où le FA dénote l'accompli par rapport au moment de la parole.

Le décalage entre le temps des événements (passé) et le point de perspective (futur) conduit en fin de compte à modifier la valeur argumentative de l'énoncé. Si le PC en aurait fait un simple constat-rapport (cf. *on a passé, j'ai vu, nous l'avons connu*), le FA lui confère la force d'une conclusion. Ce qui explique la fréquence relative de cet emploi dans le discours journalistique, notamment dans les « genres du commentaire » (cf. de Broucker 1995) qui supposent de la part de l'auteur un degré plus élevé d'implication subjective.

- (27) *Il aura fallu* la mort de 14 personnes lors d'affrontements entre manifestants et forces de police indiennes [...] vendredi 16 mars pour que les autorités locales suspendent le projet d'installation d'une zone économique spéciale.
- (28) Ces conflits *auront mis* en évidence l'iniquité de la loi britannique de 1984 sur lesquelles reposent ces expropriations [...] Ils *auront* aussi *obligé* le gouvernement à mettre en place un comité en vue de la réformer.

(*Le Monde* du 20 mars 2007)



Ces deux séquences figurent dans le premier et respectivement dans le dernier paragraphe de l'article, « lieux stratégiques » de l'information. Mais il ne s'agit pas tout simplement ici de faire passer une information, il s'agit aussi d'évaluer la portée de l'événement, autrement dit d'en construire à la fois une représentation et une interprétation.

Ces exemples confirment l'analyse que nous avons proposée du futur de rétrospection comme tiroir servant à porter un jugement sur le contenu asserté. Toujours est-il que la part du lexique et de la syntaxe dans cet effet de sens n'est point négligeable.

### 3.4. Le futur d'hypothèse face au présent ou au PC

Le futur antérieur « restrictif » se substitue lui aussi à un PC à valeur d'accompli, mais cette fois non plus pour perpétuer cette valeur mais « pour la différer ou la récuser » (Wilmet 1976). En effet, dans les exemples (29) à (32), l'emploi du futur suscite une lecture modale radicalement opposée à celle de 3.3. Cet emploi modal est appelé tantôt « futur de probabilité », tantôt « futur d'hypothèse » ou « futur conjectural ».

- (29) On a sonné deux fois. Ce *sera* le facteur
- (30) Marie n'est pas venue. Elle *aura* encore sa migraine
- (31) Aucune lettre de Paul. Il *aura perdu* mon adresse
- (32) Je ne trouve pas mes lunettes – Tu les *auras laissées* en haut
- (33) Au moins, s'il est dehors, il n'*aura* pas trop froid (Martin du Gard)

De nouveau, le point de perspective se trouve déplacé de l'instance actuelle de discours dans le futur, mais pour des raisons que Damourette et Pichon expliquent en ces termes : « L'instant à venir d'où l'on considère l'événement est l'instant où l'on aura acquis, sur la question débattue, une certitude que l'on n'a pas encore » (*apud* Martin 1987 : 117).

Martin reformule cette idée dans les termes de la sémantique des univers de croyance. Le « futur conjectural » procède d'un décalage entre le temps *de re*, temps des faits évoqués dans la proposition, et le temps *de dicto*, temps de la prise en charge de la proposition par le locuteur. En termes de grammaire cognitive, le contenu représenté est situé dans une région de la réalité inconnue qui n'est plus la « réalité projetée » mais la « réalité potentielle ». Ce sont les deux types de représentations que Langacker associe aux opérations modales portant sur un état présent ou futur de la réalité. On peut remarquer une certaine convergence entre l'analyse sémantique et les approches cognitive et pragmatique.

En (29), (30), (31) le contexte d'énonciation, corroboré par les relations de discours, oriente vers une lecture explicative : le second énoncé fournit à chaque fois l'explication de l'état de choses présenté par le premier. Dans l'exemple (29) il s'agit

d'identifier la personne qui a sonné (présente mais située hors de l'espace perceptif des locuteurs) alors qu'en (30) et (31), il s'agit d'identifier la raison pour laquelle un événement attendu n'a pas eu lieu.

En (32), le constat et l'explication se distribuent entre les deux interventions d'un échange, alors que l'exemple (33) nous fait revenir au discours monologal. Le dernier exemple est intéressant dans la mesure où il pourrait éclairer l'origine de cet emploi modal : la structure corrélatrice *si* + PR + FS servant à exprimer l'hypothèse probable entretient des rapports de paraphrase avec le futur restrictif.

La substitution du FS par le PR et du FA par le PC entraîne, dans la plupart de ces cas, le recours à un verbe ou à un adverbe modalisateur : « c'est peut être le facteur », « elle a sans doute sa migraine », « il doit avoir perdu mon adresse », « tu les as laissées en haut, je crois ».

Le décalage entre la forme temporelle attendue (PR ou PC), en vertu de l'hypothèse contextuelle portant sur les relations de discours, et la forme temporelle choisie par le locuteur (FS ou FA) est interprété comme un décalage relatif à la prise en charge de la proposition. Le fait que la découverte de l'identité ou de la cause se trouve reléguée dans un monde possible (la « réalité potentielle » de Langacker), conduit à inférer que l'explication fournie par le locuteur n'est que *provisoire* et doit être prise pour une simple hypothèse.

Sur le plan de l'engagement énonciatif, les effets de la réévaluation illocutoire visent plutôt ce que Vion appelle *modulation*, car différer le moment de la prise en charge d'un énoncé revient, de la part du locuteur, à diminuer les risques d'une trop forte implication subjective. Si le « futur expansif » donnait lieu à un discours quelque peu emphatique, le « futur restrictif » conduit plutôt à un discours « précautionneux ».

#### 4. La mise en perspective temporelle comme mise en texte

Dans ce qui suit nous essayons d'illustrer par quelques analyses de textes l'apport des temps verbaux à la construction de ces « images alternatives » qui participent, selon Langacker, d'expériences mentales qualitativement différentes.

Nous avons choisi à ce propos deux articles de presse relevant du genre commentaire et respectivement du genre nécrologie. La presse écrite généraliste offre par son contrat de parole, ses stratégies discursives et surtout par ses « normes de lisibilité » un terrain propice pour une telle analyse. La « lecture tabulaire » de la page de journal (Peytard 1975) impose le recours à divers outils de hiérarchisation et de différenciation propres à permettre une organisation optimale de « l'aire scripturale ».

Parmi ces outils, le chapeau, le sommaire et la titraille représentent sans conteste les principaux vecteurs de mise en page de l'information. Ils nous intéressent ici dans la mesure où ils offrent autant de formules de réécriture de l'article-source, qui reposent essentiellement sur la reformulation paraphrastique. Cette opération n'est pas seulement destinée à étayer la fonction pragmatique et l'orientation argumentative du chapeau ou des titres, c'est avant tout une « opération technique » précontrainte par le contexte discursif (cf. Laborde-Milla 1997).

Les temps verbaux, qui assurent le relais des prédicats, y interviennent à côté d'autres procédés de cohésion, notamment des anaphoriques, qui assurent le relais des arguments. Par leur aptitude à créer des effets de perspective en déplaçant le point de référence, les tiroirs verbaux permettent au journaliste de présenter un événement sous divers angles et à différents niveaux de spécification. Les passages ci-dessous montrent comment deux ou trois formes temporelles concourent à la mise en scène d'un même événement.

**4.1.** Le premier exemple réunit le titre, le sous-titre, le 1<sup>er</sup> et le 5<sup>e</sup> paragraphe d'un commentaire portant sur la première réaction de Jacques Chirac à la crise déclenchée en novembre 2005 par l'émeute des banlieues. Le soulignement en gras ou en italique appartient au journal.

**(34) Jacques Chirac réagit dix jours après le début de la crise**

« La priorité absolue est le rétablissement de la sécurité », a affirmé le président de la République.

Il aura fallu dix jours et surtout dix nuits d'émeute dans les banlieues pour que Jacques Chirac décide de se montrer dans la cour de l'Élysée, dimanche 6 novembre, vers 19h45, à l'issue d'un conseil de sécurité intérieure réunissant sept ministres. Et qu'il prononce quelques mots sur la « *priorité absolue* » qu'est « *le rétablissement de la sécurité et de l'ordre public* ».

.....

Depuis le début de cette crise, l'Élysée n'a été clairvoyant qu'une seule fois ... dimanche soir [...] Pour le reste, l'entourage du chef de l'État nie contre toute évidence que celui-ci a trop tardé à se montrer et à intervenir, bref qu'il n'a pas évalué la gravité de la crise qui montait.

(*Le Monde, sélection hebdomadaire* du 12.11.05, page 5)

Par le biais des opérations de reformulation, qui relient le titre au sous-titre et au corps de l'article, l'événement est reconstruit tour à tour par le PR, le PC, le FA et de nouveau le PC.

Le titre lapidaire fournit un simple aperçu de l'événement : le présent concourt à en donner une image globale et à l'inscrire dans l'actualité, assurant au titre la lisibilité et la visibilité dont il a besoin pour remplir ses fonctions d'information et d'incitation.

Le sous-titre se situe à un niveau de spécification supérieur : le PC du verbe *affirmer* sert à introduire le discours du chef de l'État, explicitant ainsi le contenu du verbe *réagir* qui figurait dans le titre. À la différence de *réagit*, qui reconstruit un événement passé, inséré par le journal dans son *agenda setting*, le PR du discours direct est un présent actuel.

Le PC du sous-titre apporte un premier complément d'information au titre, les autres étant apportés progressivement par le corps de l'article. D'abord par le premier paragraphe, qui reformule à la fois les titres et le texte de l'article : les premiers par une paraphrase explicative, le dernier par un résumé à fonction d'attaque.

Ce n'est pas par hasard que ce premier paragraphe commence par « il aura fallu dix jours et dix nuits ». Loin de faire un simple « bilan » des défaillances de l'institution présidentielle face à l'aggravation de la crise, le FA concourt à reconstruire l'événement déjà annoncé sur le mode du commentaire. La construction *il aura fallu* + SN *pour que* + P sert au journaliste à porter un jugement sur le chef de l'Etat, dont il critique le manque de lucidité et la lenteur. Elle confère à l'attaque l'orientation argumentative qui sera aussi celle de l'article tout entier, comme en témoigne la fin du 5<sup>e</sup> paragraphe : « L'entourage du chef de l'Etat nie que celui-ci a trop tardé à se montrer et à intervenir... ».

Les trois paragraphes intermédiaires détaillent le discours du président par un retour au PC qui constitue dorénavant le principal ancrage temporel du texte : *le président a assuré que des décisions avaient été prises ; il a menacé de sanctions « ceux qui veulent la violence » ; il a affirmé que le gouvernement était « déterminé à poursuivre l'effort engagé » dans le domaine de la justice et de l'égalité des chances...*

L'apport de ces quatre unités (deux péritextuelles et deux textuelles) à la construction de l'événement est assez différent autant pour la quantité d'information qu'elles fournissent que pour le degré de prise en charge et d'engagement énonciatif du scripteur. Les plus neutres de ce point de vue sont le sous-titre et les paragraphes 2, 3 et 4 qui ne font que détailler et reproduire en partie le discours de J. Chirac. Le titre laisse déjà entrevoir cette attitude critique qui domine le premier paragraphe et qui adopte à la fin la tonalité d'un réquisitoire.

**4.2.** L'apport des tiroirs verbaux à la mise en forme et à l'emboîtement hiérarchique de l'information est particulièrement manifeste dans le second exemple, qui réunit les passages significatifs d'un article appartenant au genre nécrologie. Un tel article comporte, dans un ordre variable, les trois séquences suivantes : annonce du décès, évaluation synthétique de l'œuvre du défunt et courte biographie marquant des arrêts sur les étapes principales de sa carrière.

(35) **LES GENS DU MONDE**

**Glenn Ford**, acteur américain d'origine canadienne, est mort à Beverly Hills (Californie), mercredi 30 août. Il était âgé de 90 ans.

Le nom de Glenn Ford est attaché à un cinéma hollywoodien qui, après la guerre, commence à exprimer toute une série d'inquiétudes [...] Glenn Ford, avec plus de cent films à son actif, aura représenté un type de héros plus réaliste, en phase avec ce basculement du cinéma américain.

G.S.N. Ford est né le 1<sup>er</sup> mai 1916 à Sainte Christine, au Canada. Sa famille émigre en Californie en 1924. Après quelques années de théâtre, il est embauché par le studio Columbia en 1939. Durant la guerre il interrompt sa carrière, effectue une partie de son service en France. Il épouse l'actrice Eleanor Powell en 1943. Il divorcera de celle-ci en 1959.

C'est donc après guerre qu'il parvient au vedettariat. D'abord un film avec Bette Davis puis surtout *Gilda*, avec Rita Hayworth. Le film deviendra mythique pour une célèbre scène [...] Ford est désormais une des stars de la Columbia. La rencontre avec Fritz Lang sera décisive [...]

Glenn Ford tiendra le rôle principal dans plusieurs westerns [...] Vincente Minelli lui confiera deux rôles importants [...] Il sera en 1961 la vedette du film de Frank Capra [...] Mais, avec les années 1960 c'est toute une période qui prend fin à Hollywood [...] Il y aura encore quelques bonnes surprises [...] Glenn Ford devient alors une vedette de la télévision [...] Celui qui déclarait n'avoir incarné que lui-même à l'écran ne tournera plus après 1991.

(*Le Monde, sélection hebdomadaire* du 9.09.06, page 12)

L'article mobilise les formes temporelles du système orcentrique qui correspondent au plan du discours (Benveniste) ou plan embrayé (Maingueneau). Le relais des tiroirs verbaux s'associe clairement à l'organisation séquentielle du texte et fonctionne comme un vecteur de planification discursive.

Le PC présente deux occurrences qui évoquent la mort de Glenn Ford (début du texte) et sa naissance (début du 3<sup>e</sup> paragraphe). En relation avec les dates chiffrées, le tiroir verbal insère ces moments dans la chronologie objective.

La perspective de locution change au second paragraphe qui propose une évaluation synthétique de la carrière de Glenn Ford et un portrait du type de héros qu'il a incarné à l'écran. Les tiroirs verbaux changent en conséquence : le PC se voit remplacé par le couple PR de caractérisation / FA de rétrospection. Nouvelle occurrence de ce type de futur qui confirme l'analyse que nous en avons proposée en 3.3. Le journaliste exploite l'effet de perspective créé par le FA pour émettre un jugement à la fois qualifiant et classifiant.

Tout le reste de l'article, qui reconstruit la biographie artistique de Glenn Ford, est dominé par l'alternance PR / FS historiques, que nous avons relevée également dans bien d'autres textes du même genre, ce qui confirme le rôle important dévolu à ces tiroirs, surtout après 1980, comme « temps pivots de l'histoire » (cf. Revaz 2002).

Grâce aux tiroirs verbaux, le récit de vie se présente tantôt comme un aperçu biographique (alternance PC / PR historique), tantôt comme un parcours professionnel marquant les étapes de cette carrière artistique (alternance PR / FS historiques). Les nombreux changements de perspective que les temps verbaux impriment au récit, qui passe assez rapidement d'une visée rétrospective à une visée actuelle puis à une visée prospective, constituent une illustration des plus éloquentes de ces *focal adjustments* des processus cognitifs qui permettent des « prises de vue » différentes de la même situation.

À la différence du PR, qui, en supprimant l'écart temporel, place le récit de vie dans la perspective de l'acte d'énonciation, le FS déplace fictivement dans un « monde projeté » ce que l'article présente comme un destin accompli. Le point de vue associé au présent tend ainsi à « aplatir » les choses, alors que la tension du regard anticipatif leur confère un relief particulier. Ce qui explique l'emploi préférentiel du PR pour résumer une époque de la vie (cf. le paragraphe évoquant la jeunesse de Glenn Ford) ou pour présenter le sujet de ses films les plus importants.

C'est le futur qui est préféré en revanche quand il s'agit de marquer les moments décisifs de la biographie artistique du protagoniste : son premier grand rôle dans *Gilda*, la rencontre avec Fritz Lang et avec Vincente Minelli et la série des rôles qui lui apportent la consécration. Une certaine affinité apparaît ainsi entre ce futur historique et le FA « de bilan » qui orientent tous les deux la lecture vers un jugement évaluatif.

## 5. En guise de conclusions

Les usages dérivés des temps verbaux s'écartent de leur signifié virtuel sans le mettre en question pour autant. Le signifié virtuel intervient dans la construction du sens comme signifié aspectuel (voir 3.2. 3.3. 3.4.) et comme signifié temporel en rapport avec le déplacement du point de perspective (voir 2.1. 2.2. 3.3. 3.4.).

Les mécanismes cognitifs ainsi que le fonctionnement discursif de l'imparfait contrefactuel ou fictionnel montrent qu'il est, à l'instar du présent historique, un « embrayeur du point de vue » (cf. Rabatel 1998) et une forme linguistique au service de la subjectivité. Tout en ayant une incidence directe sur la modalité d'énoncé, la nouvelle représentation qu'il sert à construire est liée à un changement de perspective temporelle.

Le déplacement du point de perspective s'associe dans d'autres cas à l'émergence de significations modales qui concernent moins la modalité propositionnelle que la modalité illocutoire de l'énoncé. Celle-ci fait l'objet d'une réinterprétation déterminée par le degré d'*engagement* énonciatif du locuteur à l'égard de ce qu'il dit.

Les emplois modaux, comme les emplois "historiques" des temps verbaux peuvent être décrits « in terms of our capacity for conceiving a situation as it appears from different perspectives » (Langacker 1991 : 266). La grammaire cognitive se sert du terme *image* pour décrire cette habileté que nous avons à représenter une situation de diverses manières. La perspective est une composante essentielle des *focal adjustments* qui interviennent dans ce type d'opérations mentales.

En tant qu'ils concourent à mettre en place une nouvelle représentation discursive, qui concerne non plus le repérage temporel mais les rapports du locuteur à son énoncé et/ou à l'allocutaire, les usages modaux des temps verbaux sont des usages essentiellement interprétatifs, impliquant le traitement conjugué de l'information linguistique et pragmatique.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Bronckart, J.P. (1993). « L'organisation temporelle des discours. Une approche de psychologie du langage », *Langue française*, 97, pp. 3-13.
2. De Broucker, J. (1995). *Pratique de l'information et écritures journalistiques*, Paris, CFPJ.
3. De Saussure, L. (2003). *Temps et pertinence. Eléments de pragmatique cognitive du temps*, Bruxelles, De Boeck. Duculot.

4. Florea, L.S. (1999). *Temporalité, modalité et cohésion du discours*, Bucarest, Babel.
5. Florea, L.S. (2004), « Temps, aspect et perspective de locution », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai - Philologia*, XLIX, 3, pp. 19-25.
6. Florea, L.S. (2005). « Narration au présent, deixis fictionnelle et point de vue », *Revue de sémantique et pragmatique*, 17, pp. 69-88.
7. Grevisse, M. (1970 et 1988). *Le Bon Usage. Grammaire française*, Gembloux, Duculot.
8. Kleiber, G. (1993). « Quand l'anaphore se lie aux temps grammaticaux », *Le temps de la phrase au texte*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, pp. 116-166.
9. Imbs, P. (1960). *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Klincksieck.
10. Laborde-Milaa, I. (1997). « Le chapeau de presse : (re)formulation et visées pragmatiques », *Pratiques*, 94, pp. 101-114.
11. Langacker, R.W. (1987-1991). *Foundations of Cognitive Grammar*, 2 volumes, Stanford University Press, California.
12. Le Goffic, P. et Lab, F. (2001). « Le present *pro futuro* », *Cahiers Chronos 7*, (textes réunis par P. Le Goffic), Amsterdam-Atlanta, Rodopi, pp. 77-98.
13. Lyons, J. (1995). *Linguistic Semantics. An Introduction*, Cambridge, C.U.P.
14. Maingueneau, D. (1981/1994). *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
15. Martin, R. (1987). *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga.
16. Moeschler, J. (1994). « Anaphore et deixis temporelles : sémantique et pragmatique de la référence temporelle », in J. Moeschler, A. Reboul, J. M. Luscher, J. Jayez, *Langage et pertinence*, Presses universitaires de Nancy, pp. 39-54.
17. Moeschler, J. (1998). « Pragmatique de la référence temporelle », in *Le temps des événements* (sous la direction de J. Moeschler), Paris, Kimé, pp. 157-180.
18. Peytard, J. (1975). « Lecture(s) d'une aire scripturale : la page de journal », *Langue française*, 28, pp. 34-60.
19. Rabatel, A. (1998). *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne-Paris, Delachaux-Niestlé.
20. Revaz, F. (2002). « Le présent et le futur historiques : des intrus parmi les temps du passé ? », *Le français d'aujourd'hui*, 139, pp. 87-96.
21. Rocci, A. (2000). « L'interprétation épistémique du futur en italien et en français : une analyse procédurale », *Cahiers de linguistique française*, 22, pp. 241-274.
22. Schnedecker, C. (2005). « Les chaînes de référence dans les portraits journalistiques », *Travaux de linguistique*, 51, pp. 85-134.
23. Sthioul, B. (1998). « Temps verbaux et point de vue », in *Le temps des événements* (sous la direction de J. Moeschler), Paris, Kimé, pp. 197-220.
24. Vion, R. (1992). *La communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette.
25. Wagner, R. & Pinchon, J. (1991). *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.
26. Weinrich, H (1989). *Grammaire textuelle du français*, Paris, Didier-Hatier.
27. Wilmet, M. (1976). *Etudes de morpho-syntaxe verbale*, Paris, Klincksieck.
28. Zdrenghea, M. & Townson, N. (1995). *English Grammar*, 2<sup>nd</sup> ed., Cluj-Napoca, Clusium.

## PRAGMATIQUE CULTURELLE: SUR QUELQUES FAÇONS DE PARLER SPÉCIFIQUES DES ROUMAINS

LIANA POP<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Cultural Pragmatics: On some Specific Romanian Ways of Speaking.* Stemmed from the theoretical background of cultural pragmatics and ethnopragmatics, our paper seeks to find underlying connections between the Romanian ways of speaking (i.e. the Romanian pragmatic types of speaking and self-expression) and the mentality of the speakers themselves.

**Keywords:** ethnopragmatics; ways of speaking; mentality; contrast; Romanian

Le domaine dans lequel s'inscrit notre contribution est celui de la pragmatique culturelle, ou ethnopragmatique, dans ce sens qu'elle essaye de mettre en relation un type ou des types pragmatiques du roumain avec la ou les mentalités de ses locuteurs. Au-delà des considérations plus générales largement consignées par Vasilescu (2007) et Șerbănescu (2007) entre autres, les quelques particularités linguistiques rassemblées ici confirmeront des constats déjà en partie effectués, et analyseront des aspects ponctuels, notamment tels qu'ils nous sont apparus en contrastivité avec le français.

Ces particularités ont été observées à plusieurs niveaux linguistiques:

- *phonétique et graphique* (prononciation, écriture) ;
- *morpho-syntaxique* (préférence pour certaines formes et/ou structures) ;
- *discursifs-textuels* (préférence pour des types de discours-textes).

Nous constaterons, à chacun de ces niveaux, que le roumain semble se distinguer d'une langue comme le français, ce qui nous permettra de conclure en faveur de quelques styles particuliers de communication des Roumains. Ces constatations ne resteront ici que très partielles, mais elles révéleront des aspects plutôt paradoxaux, caractéristiques de ce qu'il faut appeler un style pragmatique.

### 1. Diction et graphie informelles

1.1. Nos constats sur les particularités phonétiques et sur les particularités graphiques chez les Roumains ne sont pas encore le résultat d'investigations systématiques, mais nous pouvons néanmoins avancer l'affirmation générale que la diction de beaucoup de Roumains est marquée par une certaine insécurité, issue de méfiance (grommellement entre les dents) ou par une affectation voulue, signe de nonchalance (écrasement de sons).

---

<sup>1</sup> Liana Pop, conf. dr., Universitatea « Babeș-Bolyai », Facultatea de Litere, 400202 Cluj-Napoca, liananegrutiu@yahoo.fr



**1.2.** D'un autre côté, le discours est surmarqué ou bien par un ton trop haut, que ce soit dans les conversations sur les portables (ce qui gêne les voisins) ou dans les débats télévisés où même les modérateurs<sup>2</sup> lèvent la voix, et ce, pour couvrir celle des invités et se mettre en évidence. Un autre marquage fort, notamment au niveau intonatif, est le résultat d'une dramatisation mal placée des présentateurs de télévision.

**1.3.** Aussi bien la diction que l'écrit sont marqués par l'informel. À l'écrit, on remarque souvent très peu de souci pour la forme, à tous les niveaux de la formulation et de la mise en forme du texte. L'atteste, beaucoup de copies d'étudiants, personnes plutôt instruites, chez qui on attendrait des productions mieux structurées de tous les points de vue. Malheureusement, une vraie culture du document écrit et de la rédaction n'est pas encore le fort de l'instruction roumaine dans les écoles.

## 2. Lexique

### 2.1. L'indéfini catégoriel et lexical: le marqueur *așa* 'comme ça'

*Așa* ('comme ça') fonctionne en roumain comme attracteur ou enclosure (= *une sorte de, comment dire*), dans les cas où le locuteur se représente mal une catégorie ou trouve difficilement le mot pour la catégorie dont il veut parler. On observe, dans des corpus assez vastes, que ce marqueur est très courant dans le discours spontané des Roumains, et qu'il indique une recherche souvent non satisfaisante de catégories ou une insécurité au niveau du choix lexical. Ce sens de l'adverbe *așa* semble avoir été le résultat d'une pragmatization, au sens où un mot lexical, acquérant une fonction subjective, devient opérateur/marqueur discursif.

Cette utilisation, complètement ignorée par les grammaires, est donc celle par laquelle l'adverbe *așa* indiquerait la proximité d'une catégorie ; ceci arrive dans les situations où le locuteur se trouve dans l'impossibilité de fixer une référence catégorielle pour l'objet qu'il dénote et, par conséquent, est obligé de « relativiser ». Quand il a cette fonction, *așa* cotoie souvent d'autres relativiseurs-attracteurs, comme dans la séquence ci-dessous où sont cumulés : *cam* 'un peu', *nu știu cum să-ți spun* 'je ne sais pas comment te dire', *cumva* 'd'une certaine façon', *niște* 'des', *un fel de* 'une sorte de', *dacă poți să-i spui* 'si tu peux l'appeler', *nici nu știu ce era* 'je ne sais pas ce que c'était', *sau ce* 'ou quoi?...', formes hypothétiques de conditionnel (*cât ar fi biblioteca* 'grand peut-être comme la bibliothèque'), ou modalisateurs d'apparence (*mi se pare* 'il me semble'), tous ayant cette fonction d'approximation catégorielle :

- (1) Și el își făcuse-**așa**↓ *cam cam* o treime din /î: *NU știu cum să-ți spun*↓ **așa**↓ *cât ar fi biblioteca și-așa*↓ *unde-avea un fel de pat*↑ *da' poate NICI aTĂta nu era*↓ *că era foarte mic*↓ . *unde s- s-adăpostise-așa cumva*↑(...) *Nu:* ↓ *n- nu putea fi vorba de camere. Era așa*↓ *niște scânduri*↑ *unde am dormit eu*↑ *că el a rămas*

<sup>2</sup> La règle de la modération qui définit le rôle comme essentiellement objectif est bafouée au profit d'une règle subjective, celle de se mettre en avant.

cu Viorica-n cămăruța aia↑ unde mai eRA *așa un fel de: . / m /m masă dacă poți să-i spui↑ nici nu știu ce era↑ . . unde: mai avea mi se pare un reșou↑ sau ce-avea↓ o lampă de-asta↓ (CORV: 60-61)*

(et lui il s'était fait *une sorte de\ environ environ* le tiers du/euh *je ne sais pas comment te dire\ comme ça\* grand peut-être comme la bibliothèque *et tout\* où il avait *une sorte de* lit/ mais *peut-être même pas ça\* car c'était très petit\ où il s'était abrité *si l'on peut dire\ (...)* non\ il ne pouvait pas s'agir d'une chambre\ c'était *une sorte de* planches/ où moi j'ai dormi/ car lui il était resté avec V. dans cette chambrette-l-/ où il y avait encore *comment dire une sorte de/t/t/* table *si on peut l'appeler comme ça/ je ne sais même pas ce que c'était/* où je crois il avait encore un rechaud/ *ou quoi\* une lampe *de celles qui\*)

Le locuteur produit ici, en direct, une description plutôt informelle, où la recherche des catégories se fait souvent par la négation d'une autre, voisine (*Nu: ↓ n- nu putea fi vorba de camere* 'Non\ il ne s'agissait pas de chambres'). De toute façon, *cameră, cămăruță, pat, masă, lampă* ('chambre', 'chambrette', 'lit', 'table', 'lampe') dans l'exemple ci-dessus sont des catégories considérées inappropriées par le locuteur et très approximatives pour pouvoir référer aux objets qu'il désire décrire. Il s'agit d'un déictique donnant une instruction du type :

**Cherche dans ton lexique mental une catégorie proche de la catégorie désignée.**  
(cf. Pop 2008)

D'autres exemples indiquent, en effet, la grande fréquence de ce marqueur :

- (2) ș-o rămas un procuror - în sală ↓ *unu bătrîn așa* - barbă puțin avea - *așa cărunt* - era nu știu ce - și:: ochelari și citea acolo în codul lor penal - *nu știu ce dintr-un (punct) așa* (Corpus Pop) //  
(il est resté un procureur dans la salle un vieux *comme ça* – barbe un peu il avait – *comme ça*, chenu – il était *je ne sais quoi* – et :: il lisait là dans leur code pénal – *je ne sais pas quoi* d'un (point) *comme ça*)
- (3) I. domnule ↓ Meleșcanu pentru mine: /↓ e o:: e un mister /↓ *așa* ↓ el are o delicatețe:: - *dacă vrei* înăscută /↓ care nu se compară ă:: cu:: candidații lu':: - *dacă vreți* cu restul candidaților /↓ adică e un om care n-a supărat pă nimeni /↓ (Corpus Pop)  
(et Meleșcanu pour moi c'est un mystère *comme ça* il a une délicatesse :: - *si tu veux* innée qui ne se compare pas avec celle des candidats de – *si vous voulez* avec le reste des candidats c'est-à-dire c'est quelque'un qui n'a fait de mal à personne)
- (4) nu știu ce naiba am avut ↓ m-am sculat *anapoda așa* de dimineață și m-am sculat cam târziu și: (IV: 122)  
(je ne sais pas ce que j'ai eu je me suis réveillé de travers *comme ça* ce matin et je me suis levé un peu tard)

- (5) I. ai *un mod* /↓ ai *un fel de-a*: de-a: ă: de-a scoate *dacă vrei* realitatea completă /↓ și de-a sintetiza lucrurile fierbinți /↓ *nu știu ce* ↓ și *un ă: ă: dacă vrei un șarm ă: de-ăsta mai*:-  
 R. îți mulțumesc ↓  
 I. *din popor așa* /↓ care prinde la lume /↓ (Corpus Pop)  
 (I. tu as *une manière une sorte de mettre si tu veux* à jour la réalité complète et de synthétiser les événements chauds *je ne sais quoi* et *si tu veux un un charme genre plus* : -  
 R. merci  
 I. du peuple *comme ça* qui a prise au peuple)
- (6) Petre Roman la fel /↓ sportiv ↓ băiat frumos ↓ *nu știu ce* ↓ ă: ă se încordează tare ↓ *nu știu ce* ↓ umeri *mai lați* ↓ *așa* ↓ inclusiv Iliescu /↓ știu ↓ avea *un zîmbet d-ăla lat* ↓ *așa* ↓ da' zîmbea totuși /↓ Ciorbea era rău ↓ rău și cu ochiu:- *pă stînga* ↓ *așa* ↓ (Corpus Pop)  
 (Petre Roman pareil sportif beau gars *je ne sais quoi euh euh* il se corse *je ne sais quoi* des épaules un peu plus larges *comme ça* Iliescu pareil tu sais avait un sourire *un peu large comme ça* mais il souriait quand même Ciorbea il était méchant méchant et avec un œil penchant sur la gauche *comme ça*)

2.2. Une étude reste à faire, celle sur les registres lexicaux : si les inventaires de mots sont généralement pauvres, ils se dirigent de plus en plus vers la zone opaque des néologismes anglophones ou vers celle des mots ultra-vulgaires.

2.3. Aussi bien le premier aspect que le deuxième indiquent un souci insuffisant pour la propriété des sens lexicaux et une sélection brute du lexique.

Dans la plupart des exemples ci-dessus, *așa* 'comme ça' trouve sa fonction d'enclosure confirmée par des expressions renforçantes/redondantes: *nu știu ce* 'je ne sais pas quoi' (2, 4), *dacă vrei/vreți* 'si tu veux/si vous voulez' (3), ou par plusieurs expressions cumulées et répétées (*dacă vrei* 'si tu veux', *nu știu ce* 'je ne sais quoi', *de-ăsta* 'genre' 5 ; *nu știu ce* 'je ne sais quoi', *d'ăla* 'genre' (6). Ce cumul d'expressions « approximatives » confirment ce qui a déjà été appelé « le vague, l'indéfini » ou « la détermination contextuelle de la signification » pour la façon de parler des Roumains (Șerbănescu 2007 : 328 ; 358). Une façon de parler très peu soucieuse de précision.

### 3. Grammaire : le roumain – une langue plus interjective que le français

#### 3.1. Une riche morphologie « vocative »

Le roumain a développé un **système morphologique** contenant des formes d'accès facile au territoire de l'autre, teintées d'intimité et d'agression à la fois, et typiques des civilisations dites « de contact » ; c'est ce que Manu-Magda (2003 : 83) définit comme *type vocatif*.<sup>3</sup>

<sup>3</sup> À l'opposé, il y aurait ce que les chercheurs appellent des formes « de distance » (cf. Wierzbicka 1991 : 30), issues, par exemple, des restrictions sur l'emploi des impératifs en anglais.

En effet, la morphologie du roumain possède un **système appellatif très riche**, avec des formes variées et d'utilisation fréquente. En voici les plus typiques :

- **le vocatif morphologiquement marqué** : *baditule* ! 'bandit !'

Ces formes spécialisées morphologiquement pour le vocatif, tels *domnule* 'monsieur' (3), *banditule* 'bandit' (8), n'existent pas dans d'autres langues romanes ;

- **les vocatifs dérivés** : *domnule*, *dom'le*, *dome* 'monsieur' ; *frate* 'frère'...

Ce sont des mots désignant l'interlocuteur, dont certains se sont usés phonétiquement, se sont désémantisés, ayant perdu leur sens lexical, et sont par conséquent utilisés comme formes figées, **appellatives-interjectives** : *omule* 'homme', *domnule*, *dom'le*, *dome* 'monsieur', *frate* 'frère', *soro* 'sœur', *mamă* 'mère' (7), *tată* 'père', qu'on peut utiliser pour s'adresser à n'importe qui :

- (7) Dacă l-a reclamat, *mamă*, eu ce pot să fac ? (*adressé à un reporter TV*)  
(Et si on l'a réclaté, Ø, qu'est-ce que je peux faire ?) où *mamă* 'maman' = Ø

- **des interjections appellatives** : *e ! hei ! hăi !* 'hé !'

Plusieurs sont perçues comme substitutives du pronom *tu*, senti trop neutre et, donc, trop faible du point de vue expressif. C'est sûrement pour des raisons emphatiques et stylistiques que le roumain a développé les interjectifs *mă! mă! bă! băi!* (m)(8), *fă* (f), *tu!* (f), *bre!*, tous équivalents d'un 'toi' appellatif, mais dont le sens est plutôt insultant.

- **des impératifs dérivés** : *uite !* 'regarde !', *vino !* 'viens !'

Il s'agit de verbes « grammaticalisés »<sup>4</sup>, à emploi figé, pragmatique. Notons les formes :

- *uită-te !* (<*a se uita* 'regarder') réduite à *uite !*, devenue interjection ; ou
- *vină* (<*a veni* 'venir'), qui s'est figée sous la forme de *vino*, où le -o final semble être une désinence analogique du vocatif.

Ces formes hybrides, la première un **verbe-interjection**, la seconde un **verbe-vocatif**, intéressent plus d'un linguiste, car elles ouvrent sur des formes synchroniques encore mal étudiées.

<sup>4</sup> « Grammaticalisé » est ici utilisé dans son emploi général, indiquant un emploi figé, désémantisé. « Pragmatisé » convient pourtant mieux pour cette acception large du phénomène, mais ce terme est encore peu utilisé.

• **des interjectifs dérivés : *hai ! haide !*** ‘viens !’, ‘va !’, ‘allez !’

L’interjection *hai/haide*, quant à elle, s’est forgé, par analogie avec le verbe à l’impératif, une forme de pluriel *haideți*, avec une désinence personnelle *-ți*, normalement impossible avec ces mots par excellence invariables. C’est une autre forme hybride, cette fois de type **interjection-verbe**.

### 3.2. Syncrétisme et isotopies

Une idée nous semble importante à reprendre, même si déjà invoquée : celle du **syncrétisme** des ces formes d’expression, dirigées toutes vers l’interlocuteur. En effet, d’un point de vue formel, on l’a vu ci-dessus, le roumain délimite parfois mal entre les formes impératives, l’interjection et le vocatif, percevant plutôt un flou morphologique et fonctionnel IMPÉRATIF-INTERJECTIF-VOCATIF, avec des formes interchangeables. Pour ces formes morphologiques entrecroisées, le pendant sémantico-pragmatique serait un blend AFFECTIF-AXIOLOGIQUE-INTERACTIONNEL les sous-tendant, car ces formes marquent des attitudes subjectives, tout en qualifiant l’interlocuteur d’une façon ou d’une autre. Ces formes indiquent, avec des degrés différents de désémantisation, la grammaticalisation de l’interaction en roumain.

Enfin, pour ce qui est du fonctionnement discursif de ces formes, une **isotopie appellative** semble souvent être à l’œuvre dans la production du discours, comme dans le texte ci-dessous, où le cumul des marques appellatives est justifié par le contexte conflictuel :

- (8) *bă<sub>1</sub>* când îmi bag mâinile astea în tine îți scot creierii din cap *mă<sub>1</sub>* / **banditule** ce ești/ ți-ai bătut joc de fata asta\ că :: *bă bă bă<sub>2</sub>*\ știi da voiam să vorbesc românește să înțealegă și : ea fata\ și zic cum *mă<sub>2</sub>* cum *mă<sub>3</sub>* tu ești timpită la cap/ *pac pac pac*/ i-am tras vreo patru palme cu capu\ știi cum așa\ și el la mine acolo- a o pus mâna (ce era pe) xxx un cuier din ăla așa\ zic când îți dau una-n cap te omor *mă<sub>4</sub>* spurcat\ animal ce ești/ canibal *bă<sub>3</sub>*/ cîine de om/ (*Corpus Pop*)

(*écoute !* si je m’en prends à toi, je vais t’arracher la cervelle, *tu entends*\ bandit que tu es/ tu t’es moqué de cette fille\ parce que... *ben !* vous savez, je voulais parler en roumain pour que la fille aussi comprenne\ et je dis, mais comment *donc* mais comment *donc*, tu es malade à la tête/ *pac pac pac*/ je lui en ai collé deux avec la tête\ vous savez comme ça\ et lui de son côté- il j’ai saisi (ce qu’il y avait sur) xxx un portemanteau ou quoi\ je lui dis : si je te frappe avec ça je vais te tuer *tu entends toi*, sale animal que tu es, / cannibale *va*/ homme de rien/)<sup>5</sup>

<sup>5</sup> Si cette séquence peut sembler incohérente à la traduction, c’est qu’elle l’est en roumain également. N’oublions qu’il s’agit d’un discours spontané, non planifié d’avance, informel, et la traduction en français reste forcément fidèle à cette particularité typique de l’oral.

Dans le récit oral ci-dessus, la même interjection peut marquer injures (*mă<sub>1</sub>, mă<sub>4</sub>, bă<sub>3</sub>*), menaces (*bă<sub>1</sub>*) ou contrariété (*mă<sub>2</sub>, mă<sub>3</sub>*), parfois en structures combinées ou en alternance (*bă<sub>1</sub>/mă<sub>1</sub>, mă<sub>4</sub>/bă<sub>4</sub>*). Rappelons qu'elles pourraient toutes se traduire par 'toi'. Notons aussi que leur connotation méprisante, évidente dans ce contexte agonal, ne serait nullement annulée dans un contexte affectif « positif » : il est impossible de dire, par exemple, *Mă amabilule!* 'Hé, aimable !', sinon ironiquement. Ce sémantisme confirme le rapprochement de ces formes des injures, et explique pourquoi elles sont déconseillées dans l'usage.

### 3.3. Interjectifs roumains, interjectifs français

L'hypothèse que nous faisons est que le roumain serait, entre les langues romanes, une langue plus interjective que le français.

En premier lieu, une étude ponctuelle concernant les équivalents en roumain de l'interjection française *eh bien* (3.3.1) prouve bien qu'entre les deux langues la différence est dans les types d'interjection utilisés : par rapport au roumain qui utilise notamment des interjectifs d'appel à l'autre, le français se contente plutôt d'interjectifs marqueurs de structuration.

Deuxièmement, une approche contrastive plus générale des interjectifs, fondée sur les traductions de ces expressions en français (3.3.2), a révélé, d'un côté, le fait que le roumain utilise plutôt les interjections primaires, à la différence du français, qui préfère les interjections secondaires ; d'un autre côté, qu'en roumain les interjections sont souvent surmarquées. Tous ces arguments plaident en faveur d'un style communicatif plus interjectif du roumain.

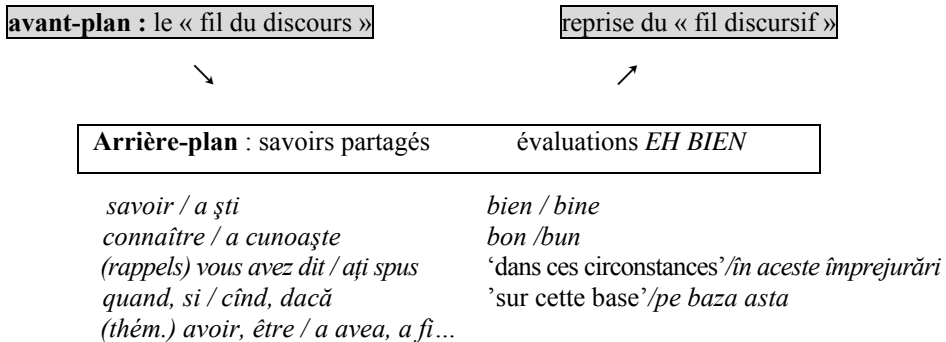
#### 3.3.1. *Eh bien* et ses équivalents en roumain

Une étude antérieure que nous avons effectuée (cf. Pop 2001b), à la suite d'autres études devenues déjà classiques sur l'interjection *eh bien* du français (par ex. Sirdar-Iskandar, in Ducrot et al. 1980 ; Hansen 1996), révèle que beaucoup de ses équivalents en roumain sont, lexicalement et sémantiquement, très différents du matériau linguistique français.

On constate en effet que l'équivalent lexical de *eh bien* – *ei bine* en roumain – n'est utilisé que par une catégorie instruite de locuteurs, vu que cette forme n'est, dans cette langue, qu'un calque de la forme française. Le roumain détient, par contre, d'autres expressions, des plus surprenantes, pour « effectuer » les mêmes opérations discursives qu'effectue *eh bien* dans le discours. Ce constat, nous l'avons soumis à l'épreuve d'un schéma discursif très général, en termes d'**avant-plan** et d'**arrière-plan**. Sur un tel schéma, *eh bien* marqueur semble toujours « annoncer » une fin de séquence. Et il semblerait que ces parcours très généraux se révèlent plus pertinents que le système lexical, du moins pour retrouver les équivalents des marqueurs discursifs d'une langue à l'autre.

Plus précisément, nous avons établi comme parcours prototypique de *eh bien* celui de signaler une **montée en avant-plan** dans tous les types de discours (fussent-ils argumentatifs<sup>6</sup>, dialogaux, narratifs, ou autres), par rapport à un **arrière-plan** explicite ou implicite (l'espace des savoirs partagés, généralement marqués par des verbes comme *connaître, savoir, avoir déjà dit*, présentatifs, rapport d'antériorité, etc.; cf. Pop 2001b). Le rôle de ce marqueur en français (et de ses variantes préférées à l'oral *eh ben, ben*, etc.) est par excellence structurant : il est notamment ce qu'on a appelé « marqueur de structuration de la conversation », MSC, donnant « des indications sur le niveau de textualisation des énoncés sur lesquels il porte » (Auchlin 1981 : 146). Dans une perspective contrastive français-roumain (qui est ici la nôtre), ce qui surprend, c'est que *eh bien* est souvent repris en roumain par des expressions lexicalement très diverses, mais indiquant toutes la même fonction structurante, de passage entre le plan arrière des savoirs partagés vers le premier-plan discursif : or, ce premier-plan n'est autre chose que ce que nous percevons comme le *fil du discours*.

Voici un schéma en termes d'*avant-plan* et d'*arrière-plan* discursifs, tel que nous l'avons envisagé dans Pop 2001b pour le parcours prototypique de *eh bien* :



L'observation des corpus roumains suggère, surtout à travers des formes intraduisibles littéralement en français, que pour l'opération prototypique de *eh bien* – montée dans l'avant-plan discursif – le roumain utilise des formes très variées, des **marqueurs d'attention** plutôt que des marqueurs métadiscursifs structurants : *phatiques* et *questions adressées*, notamment.

**3.3.1.1.** Ainsi, parmi les **marqueurs d'appel** (le locuteur attire l'attention de son interlocuteur sur des informations importantes, indiquant, indirectement, un passage vers l'avant-plan discursif), nous avons remarqué comme synonymes discursifs de *eh bien* :

<sup>6</sup> Cf. notamment l'approche de Sirdar-Iskandar, dans Ducrot et al. (1980), où *eh bien* argumentatif est notamment décrit comme marqueur de conclusion inattendue, ce qui correspond à l'annonce d'une information très forte, à situer sur le premier plan.

- des substituts du pronom personnel *tu* 'toi', comme *mă(i)* 'hé ! toi' (9, 21), *bre* 'hé ! toi' (15), *băi* 'hé ! toi' (19), *he* 'hé' (17) ;
- des appellatifs nominaux dont certains se sont désémantisés, tel *dom(nu)le* 'monsieur'(9, 10, 20, 22, 24, 25), par rapport à *doamnă* 'madame' (12), où le sens lexical reste intact ;
- des formes combinées (pronoms + substantifs) comme *măi frate* 'hé frère'(11), ou syntagmes nominaux comme *mama dracu(lui)* 'mère du diable' (15) ;
- des verbes figés, à utilisation pragmatique, tels *uite* 'regarde', *știi?* 'tu sais ?', *să știți* 'sache(z)' (12, 16) ;
- des déictiques *iată / iacă* 'voici / voilà' (13, 14, 17) ;
- des formes complexes, plus ou moins figées (pronom + verbe + déictique) comme *măi uite-acuma* 'hé ! toi, regarde maintenant' (11).

Leurs équivalents en français pourraient être : *eh bien, eh, hé, regarde, écoute, vous comprenez, il faut dire, donc*, comme l'attestent les traductions de nos exemples<sup>7</sup>:

***dom(nu)le* 'monsieur' = *eh bien***

- (9) făceau diverse scheme/ o dat în geam/ ***mă***/ ș-o prins lumea pe unu care-o dat în geam ș-o spart geamurile la Consiliul Județean de partid și l-o prins/ era securist ***domnule***/ c-avea armă din aia mică/ o femeie când i-a băgat mîinile ***domnule*** în obraz/ așa/ și i-a tras/ așa era ca și cînd tragi în pămînt/\ (*Corpus Pop*)  
(ils ont fait plein de trucs/ ils ont jeté des pierres contre les vitres/ *vous comprenez*/ et les gens ont rattrapé un type qui a jeté des pierres et a cassé les vitres du Conseil Régional du parti et l'ont rattrapé/ *eh bien* c'était un homme de la Securitate/ car il avait une de ces petites armes/ *eh bien* une femme lui a saisi le visage/ oui/ et lui il a tiré/ comme on tire en pleine terre)
- (10) i-au imobilizat vîzînd că ăștia fac uz dă armă/ i-au imobilizat/ i-au degradat/ i-au dezarmat/ au rupt legăturile telefonice și au zis ***domle***/ ori ei ori noi/ mai bine murim\ (Memorialul durerii, *Corpus Pop*)  
(voyant qu'ils se servaient des armes ils les ont immobilisés/ ils les ont immobilisés/ ils les ont dégradés/ ils les ont désarmés/ ils ont coupé les liaisons téléphoniques et ont dit *eh bien (écoutez)*/ c'est eux ou c'est nous/ il vaut mieux mourir\)

<sup>7</sup> Dans les transcriptions d'oral du *Corpus Pop*, nous avons utilisé les symboles suivants : intonations montantes (/), descendantes (\), montantes-descendantes (^) et plates (-). Dans d'autres corpus (CORV), les intonations montantes et descendantes sont marquées par des flèches. Pour ce qui est du corpus Teiuș, nous avons gardé son style de transcription spécifique, où les barres indiquent des pauses simples (/) et des pauses plus grandes (//). Enfin, il va de soi que les signes de ponctuation ne sont présents que dans les exemples tirés de corpus écrits.



**măi frate** 'hé ! frère' = **eh bien**

**măi uite-acuma** 'hé ! regarde maintenant' = **eh bien**

- (11) și ne-am dus acolo și le-am făcut pompă/ le-am tencuit casa/ le-am săpat în grădină cu ascensoare din alea/ seara la nouă pornea/ dimineața la cinci s-oprea/ tot automatizat/ i-am făcut ... și zic/ **măi uite-acuma** ți-am făcut casa/ te-am pus la punct pe tine/ am vrut să plec din Timișoara [...]/ **măi frate** și plec [...] și am plecat (*Corpus Pop*)  
 (on est allés là-bas, on leur a installé une pompe/ on leur a crépi leur maison/ on a creusé dans leur jardin avec ces ascenseurs vous savez/ ça démarrait à neuf heures du soir/ ça s'arrêtait à 5h du matin/ tout ce que je lui ai fait c'était automatisé... et je dis/ **eh bien (regarde)** je t'ai fait ta maison/ j'ai tout mis au point pour toi/ j'ai voulu quitter T [...] **eh bien** je pars [...] et je suis parti)

**să știți** 'sachez' = **eh bien**

- (12) – ați spus înainte că viața dvs aici a fost o luptă pe viață și pe moarte  
 – **doamnă**/ a fost/ **să știți**/ o luptă/ nu s-a...copiii mei și io personal/ io/ am fugit că n-am mai avut ce să fac/ dar am luptat (*id.*)  
 (–vous avez dit avant que votre vie ici avait été une lutte entre la vie et la mort  
 – **eh bien madame**/ c'était une lutte/ on n'a pas... mes enfants et moi personnellement/ moi/ je suis parti car j'avais pas le choix/ mais j'ai lutté)

**iată (iacă)** 'voici', 'voilà' = **eh bien**

- (13) **am cunoscut** ingineri agronomi care/ fiind specialiști în agricultură/ într-o perioadă în care– regimul politic se reclamă de la specialiști– nu/ că așa au venit la putere c-au 15000 de specialiști/ așa/ **iată** mi-am dat seama că specialiștii în agricultură sînt niște sinucigași (*id.*)  
 (j'ai connu des ingénieurs agronomes qui/ étant des spécialistes en agriculture/ à une époque où le régime politique se réclame des spécialistes – n'est-ce pas/ c'est comme ça qu'ils sont arrivés au pouvoir en disant avoir 1500 spécialistes/ bon/ **eh bien** je me suis rendu compte que les spécialistes en agriculture sont des suicidaires)
- (14) cînd mă duc ș-ajung în capu satuli/ auz că se scutură oaia cu clopotu// am cunoscut clopotu/ **iacă** oile-s aicea/ (*Teiuș 1980 : 147*)  
 (quand j'arrive au bout du village/ j'entends la brebis faire sonner sa cloche// j'ai reconnu la cloche/ **eh bien** je dis les moutons sont là)

**3.3.1.2.** Ouvrant sur un discours, **les questions** sont généralement perçues comme indicateurs d'attente, posant des *suspenses*, et suggérant par là des pointes d'intérêt sur des parcours descriptifs, argumentatifs, narratifs ou dialogaux des discours. Or, il s'avère que, sur les parcours discursifs prototypiques de *eh bien*, le roumain s'est forgé de vraies questions figées, spécialisées pour éveiller l'intérêt de l'interlocuteur pour ce qui suit, telles : *aşa că vin și te întreb* 'donc je viens te demander'(15), *ce-mi spui ?* 'qu'est-ce que tu me dis ?' (16), *acuma ce să vezi ?* 'maintenant qu'est-ce qu'on voit ?' (17), *ce-a făcut ?* 'qu'est-ce qu'il a fait ?'(18), traduisibles toutes par *eh bien !*, comme on le voit ci-dessous :

*aşa că vin și te întreb* 'je viens donc te demander' = *eh bien*

- (15) *Bre* Marko ! Noi sîntem cea mai mare minoritate din România. Practic, în raport cu celelalte minorități sîntem o majoritate. *Aşa că vin și te întreb* : de ce *mama dracu* 'să nu învețe evreii, lipovenii și țigani limbă majorității maghiare ? (*Academia Cațavencu 504 : 8*)  
(*Hé ! /Ecoute* Marko ! nous sommes la minorité la plus grande de Roumanie. Pratiquement, par rapport aux autres minorités nous sommes une majorité. *Eh bien je vous demande* : pourquoi *donc* les Juifs, les Lipoveni et les Tziganes n'apprendraient-ils pas la langue de la majorité hongroise ?)

*ce-mi spui ?* 'que me dis-tu ?' = *eh bien ?*

- (16) și strigă la mine/ și io am ieșit afară / și-mi spune : « ți-aduc o bucurie »// zic « *ce-mi spui ?* »// zice « *să știi* că s-o făcut pace » (*Teiuș 1980 : 148*)  
(et il m'appelle/ et moi je sors/ et il me dit : «je t'apporte une bonne nouvelle»// je dis «*eh bien?*»// il dit *eh bien !* c'est la paix »)

*acuma ce să vezi ?* 'et maintenant que voit-on ?' = *eh bien !*

- (17) « ș-am rămas de babă// ș-acuma am pierdut-o și *iacă* am întunecat aicea și... n-am unde să mă culc »// *he*/ feciorii mei/...se gîndiră « oare unde să-l găzduim ?// da l-om duce-aci la Bodorița »// așa-i zice la vecina aia acoalea// *acuma ce să vezi ?*// mă scol/ să mă ieie să mă duc-acoalea... (*ibid : 145*)  
(et je suis resté en arrière// et j'ai perdu ma vieille et *voilà* la nuit qui tombe et... moi sans abri »// *eh bien* / mes jeunes gens/ ...ils se dirent « où lui offrir un toit ?// mais on l'emmènera chez B. »// on l'appelle comme ça cette voisine qui habite là// *eh bien* / je me lève/ pour qu'ils m'y emmènent...)

*ce-a făcut ?* 'qu'est-ce qu'il a fait ?' = *eh bien !*

- (18) și-n marginea râpii acolo unde era/ era un fag// un copac// copacu-acela/ avea mai multă uscătură// și era o uscătură/ un...lemn/ gros așa/ cam cît credea mama/ ca pe mîn-asa/ ca să-l poată să-l rupă ea// *ce-a făcut?*// [...] s-a apucat cu mîinile de creang-aceea ... (*ibid: 147*)

(et au bord du fossé où elle se trouvait/ il y avait un hêtre// un arbre// cet arbre était assez sec// et il y avait un machin sec/ une... branche/ grosse comme ça/ et maman pensait pouvoir la briser// *eh bien* / elle a saisi cette branche-là...)

Vu ces équivalents tellement surprenants, car lexicalement différents de *eh bien*, une première conclusion qui s'impose est celle que **le roumain préfère les marques appellatives-injonctives au marqueur *eh bien***, en français par excellence structurant et métadiscursif (MSC). Ces marques phatiques et interrogatives sont très usuelles en roumain, étant devenues des expressions pragmatiques figées. Même si surprenante, leur équivalence vient, comme on l'a vu, de parcours discursifs de même type, identifiés comme endroits où les locuteurs veulent introduire une information d'avant-plan. La fonction interpersonnelle de ces marqueurs se superpose à une fonction métadiscursive, une forme de pragmatisation entre autres.

### 3.3.2. Autre approches contrastives des interjectifs

D'un autre côté, essayant de traduire en français un corpus de roumain parlé<sup>8</sup>, nous avons remarqué des occurrences d'**interjections appellatives** roumaines (primaires ou secondaires) difficiles à traduire telles quelles en français. Ceci fait penser à deux styles communicatifs (modes pragmatiques) différents pour le roumain et pour le français.

**3.3.2.1. Interjectifs primaires vs interjectifs secondaires.** Pour certains appellatifs roumains (comme *mă, bă(i)* 'hé ! toi' ; *domnule* 'monsieur', dont le dernier grammaticalisé, désémantisé), leurs équivalents lexicaux (en tant qu'appellatifs) s'avèrent des traductions « forcées » en français ; nous avons constaté ou bien que le français s'en passe (équivalent  $\emptyset$  20-23, 27, 28), ou bien qu'on utilise à leur place des interjectifs secondaires – **verbes-marqueurs**<sup>9</sup> (*tu entends* 21, *tu vois* 22, *attends !* 19, *écoutez !* 11, 20) :

*bă* 'hé !' = *attends/moment/hop-là*

- (19) L2 : sub masă avocatu me ::u/ cu avocata ei să jucau cu picioarele așa\ zic  
*bă* ::i/ aici nu e-n regulă\ (*Corpus Pop*)  
 (L2 : sous la table mon avocat et son avocate à elle se faisaient des signes des pieds vous voyez\ je dis *attends* / il y a quelque chose qui cloche là)\  
 (ou *moment /hé là !*)

<sup>8</sup> Je remercie en égale mesure Todor Ionescu et Claude Balmand pour leurs remarques en marge de ces traductions.

<sup>9</sup> Nous appelons ici *verbes-marqueurs* les marqueurs discursifs-pragmatiques issus de verbes, par figement de forme et désémantisation.

**domnule** ‘monsieur’ = *écoutez !/ Ø*

- (20) R : domnul Meleşcanu/\ vi se pare să aibă şanse/  
 I : **domnule**\ Meleşcanu pentru mine:\ e o :: e un mister/\ (*id.*)  
 ((Monsieur M.\ aurait des chances d’après vous/  
 I : Ø M. pour moi:\ est une :: est un mystère) (ou *écoutez*)

**mă** ‘hé !’ = *Ø/tu entends*

- (21) L1 : nu mai înjura **mă**/ da\ nu mai înjura **mă**/ că intrăm înăuntru şi-ţi scoatem ochii **mă**/ (*id.*)  
 (L1: n’injurie plus Ø/ oui\ n’injurie plus Ø/ sinon on va foncer et te crever les yeux, *tu entends* \)

**dom’le** ‘m’sieur’ = *Ø/eh bien !*

- (22) I : păi dacă eşti politician deştept/\ **dom’le** iei compromisuri/\ faci compromisuri/\ (*id.*)  
 (I: car si on est un politicien intelligent/\ Ø on prend des compromis/\ on fait des compromis)(ou *vous voyez ?*)

**domnule uite aici** ‘monsieur, regarde ici’ = *Ø regardez Ø/eh bien !*

- (23) L 1 : şi zice– **domnule uite aici** cine-i comandantul lor/ (*id.*)  
 (L1 : et il dit – Ø *regardez* qui est leur commandant)

Le roumain semble ainsi avoir spécialisé certaines de ses formes d’appel (*dom’le*, litt. ‘monsieur’) pour un type structurant de fonction, et s’être forgé des formules complexes comme *domnule uite aici* (litt. ‘monsieur regarde ici’ : le français ne semble avoir gardé pour cette fonction que la forme verbale *regardez*). Nous concluons donc à un surmarquage appellatif en roumain par rapport au français.

**3.3.2.2. Injonctifs vs marqueurs de structuration.** Dans le corpus oral que nous avons essayé de traduire en français, le français semble préférer aux injonctifs du roumain *hai* ‘viens !’, ‘allez !’ (24, 29), *haideţi* ‘allez !’ (25), *ia* ‘regarde !’ (27) des marqueurs de structuration comme *eh bien* (9, 10, 13-18), *bon* (24), *ben* (8), *mais* (25), des marqueurs de réfutation comme *mais* (26) ou encore des marques d’impatience, *donc* (8) :

**hai domnule** ‘allez ! monsieur’ = *bon ! d’accord*

- (24) I : deci io l-am votat pă Constantinescu fără să mă omor deloc după el/\ în ideea că trebe o schimbare/\ că **hai domnule** încercăm şi altceva/\ (*id.*)  
 (I : donc j’ai voté pour C. sans en raffoler du tout/\ avec cette idée qu’il fallait un changement/\ *bon ! d’accord*, on va essayer autre chose)

**haideți** ‘allez !’ = **mais**

- (25) R : așa e **domnule**  
 I : io nu m-am omorît niciodată după- acest personaj/  
 R : **haideți** că ne-am oprit la domnul C. (*id.*)  
 (R : c’est ça, **oui**)  
 I : je n’ai jamais raffolé de ce personnage/  
 R : **mais** on parlait de M. C.) (ou *bon*)

**domnule** ‘monsieur’ = **mais si**

- (26) I : io n-am cochetat  
 R : **domnule** ați cochetat/ în sensul că l-ați vrut președinte (*id.*)  
 (I : moi je n’ai pas coqueté  
 R : **mais si**, vous avez coqueté / dans ce sens que vous le vouliez président)

### 3.3.2.3. Le cumul des marques

Plusieurs cas surmarqués existent en effet en roumain, comme les expressions cumulant deux interjectifs, dont le premier est généralement un injonctif (interrogatif ou impératif) et le second un appellatif. Il semblerait en effet que les Roumains seraient plutôt tentés d’appeler/nommer leurs interlocuteurs d’une façon ou d’une autre, et bouclent généralement leurs syntagmes injonctifs par des vocatifs : *ce-are domnule ?* ‘qu’est-ce que ça a, monsieur ?’ (28), *hai domnule* ‘allons ! monsieur’ (29), *stai domnule* ‘attendez ! monsieur’, *știi domnule* ‘vous savez, monsieur’ (30), etc. Dans ces structures binaires – syntagmes quasiment stables dans le roumain parlé et faisant bloc – l’interjectif<sub>2</sub> a l’air d’un **intensifieur**, fût-ce pour une interrogation rhétorique (comme en 28), un changement thématique (en 29), ou une difficulté illocutoire (en 30), etc. La même dépendance syntagmatique en roumain, mais avec d’autres marques intensives, est observable pour la réfutation en 26 et pour la confirmation en 25 ci-dessus. Le transfert en français de l’intensifieur se fait parfois par un marqueur non interjectif (*au fond*, en 28), mais la plupart du temps il n’y a pas de marqueur équivalent, ce qui prouve l’inexistence du phénomène en français (marquage  $\emptyset$  en 27, 29):

*ce-are domnule* ‘qu’est-ce que ça a, monsieur’ = **ça veut dire quoi ?**  $\emptyset$  (*au fond*)

- (28) R : și dacă-l îmbracă soția/ **ce-are domnule**/ ce/ (*id.*)  
 (R : et si c’est sa femme qui l’habille/ *ça veut dire quoi*/  $\emptyset$ ) (ou *au fond*)

**hai dom’le** ‘allez, monsieur’ = **laissons**  $\emptyset$

- (29) R : **hai dom’le**/ **să nu** discutăm de firmă:\ vă rog io frumos/ hai să vorbim despre produsele astea românești (*id.*)  
 (*laissons*  $\emptyset$  votre firme/ s’il vous plaît/ et discutons de ces produits roumains)  
 (*ou ne discutons pas de.../ je vous propose de ne pas discuter de...*)

*știu domnule* ‘vous savez, monsieur’ = *tu sais Ø*

- (30) I : *ă* : cum/ *știu domnule* \ e delicat și :- « vegeta » \ domnul C.- cred că domnul C. e « vegeta » \ mai degrabă (*id.*)  
(I : *eah* : comment/ *tu sais Ø* \ il est délicat et :- « vegeta »<sup>10</sup> ...)

Le fait que dans ces syntagmes l'appellatif vienne toujours en position finale pour les équilibrer laisse supposer une fonction **ponctuable** de ces mots d'appel : ils vont s'accrocher à l'élément discursif précédent, clôturer le groupe rythmique, avec cet effet d'« arrêt sur l'image » ou d'« îlot exclamatif » agrandissant les contours. D'un autre côté, ils vont **pointer** déictiquement l'interlocuteur, en fixant ainsi son attention.

La conclusion que **le roumain est du point de vue injonctif plus marqué que le français** (avec, comme cas particuliers, de très nombreux appellatifs figés, ritualisés, dont l'emploi n'est souvent qu'intensif) conforte des affirmations antérieures selon lesquelles les Roumains parleraient sur un mode plutôt émotionnel (cf. Pușcariu, 1976 : 113) et orienté vers les participants à la communication (cf. Manu-Magda 2003). Ce style communicatif, avec un appel intense à l'interlocuteur, est le pendant d'une *loi du territoire* très lâche, où « tout est permis » ou presque. Une loi qui est en usage à tous les niveaux communicatifs, verbaux et non verbaux<sup>11</sup>.

Au niveau de l'expression verbale, les participants aux interactions utilisent facilement des formes dirigées vers l'interlocuteur aussi bien au niveau *micro* du discours – expressions morpho-lexicales, parfois figées, désémantisées et souvent en usage syncrétique – qu'au niveau *macro* de la production discursive : formules dialogales ou pratiques discursives plus développées.

On est donc en droit de conclure que le roumain préfère, d'un côté, les interjectifs adressés (personnels) aux autres interjectifs, et, d'un autre côté, les interjectifs primaires aux interjectifs secondaires (issus de verbes, par exemple). Les interjectifs adressés s'utilisent souvent indirectement, avec d'autres fonctions discursives que l'appellative : ils sont souvent, on l'a vu, des marqueurs de structuration.

Enfin, l'analyse ci-dessus confirme notre intuition que ces formes par excellence appellatives sont des « façon de parler » correspondant à une certaine vision, à un « mode pragmatique » spécifique à une culture, à un style communicatif qu'on peut à juste titre appeler interjectif-appellatif.

<sup>10</sup> La difficulté de saisir le sens de cet énoncé vient du fait que, pour les Roumains, « délicat » et « vegeta » sont perçus comme synonymes, étant tous les deux des marques homologues d'ingrédients culinaires.

<sup>11</sup> Au niveau non verbal, cette loi autorise du point de vue social les visites non annoncées ou encore oblige les invités à boire et à manger tout ce qui est servi, par amabilité et par cette *hospitalité* suffocante, perçue dans certaines communautés comme agressive, car elle ne laisse à l'autre presque aucune option. De même, une curiosité pour les problèmes des autres n'est pas monnaie rare dans la société roumaine, ni, d'ailleurs, la tendance à dévisager l'autre, à regarder si on est... regardé, à se moquer de tout et de tout le monde, dans un esprit de prendre tout plutôt à la légère. Un mélange fait d'*intimité*, d'*immixtion* et de *mépris*, convergeant avec ces formes appellatives envahissantes.

#### 4. Le niveau interlocutionnel : s'en prendre à l'autre

Enfin, ces formes linguistiques sont explicables si on regarde les stratégies générales préférées dans les interactions verbales de type débats, toutes qualifiables de « s'en prendre à l'autre » : à côté de modes et de genres préférés, comme **bavardages, formes de reproche / réprimande, commérages, jurons** ou **médiances**, toutes constitutives de cette idéologie paradoxale, égalitaire et discriminante à la fois, qui a laissé son empreinte dans le système linguistique même du roumain.

Soutenant comme préférence interactionnelle des Roumains celle de s'en prendre à l'autre, nous nous détachons en partie de l'affirmation de Vasilescu 2007 et Șerbănescu 2007 qui qualifie la culture roumaine comme consensuelle. Si, d'un point de vue, cela peut être cohérent avec la préférence des Roumains pour le compromis, beaucoup des interactions révèlent néanmoins des individus plutôt intolérants et non coopératifs : la dispute prend comme objet non les idées, mais les participants.

Au-delà des formes appellatives proprement dites, des formes de phrases semblent s'être stabilisées comme typiques d'une culture (cf. Wierzbicka 1991), ou stéréotypes dialogaux du roumain : *Păi și ce ?* 'Et alors' ? (indiquant l'attitude de 'hargne' : *țifna*); *Da' ce...?* 'Mais quoi' (celle de perplexité); *Da' de ce... ?* 'Et pourquoi faire ?' (*luarea la rost* 'la réprimande'); *Ce, măi ! E ! = Hai mă (las-o baltă) ! = Nu-mi spune mie ! = Du-te, mă !* 'Laisse tomber' (*zeflemeaua* 'le mépris'), autant de formules de minimisation de l'autre et de démobilisation (cf. Manu-Magda 2003 : 91-92). Dans la combinatoire de ces formes de phrase on reconnaît le même **flou vocatif-impératif-interjectif** mentionné ci-dessus au niveau morphologique.

Un type d'interaction en roumain porte le nom de *gâlceavă*, cette dispute où tout le monde parle à la fois et veut s'imposer.

##### 4.1. Étude de cas

Constatant la médiation exagérée d'un personnage public et du type de discours qu'il pratique, nous ferons ici l'hypothèse que le type de discours qui est ainsi exposé en excès serait révélateur d'une mentalité dominante et, partant, d'un prototype culturel-discursif. Ou, du moins, d'un certain goût du jour dans la presse et dans la société. Un tel type de discours surmédiatisé dans la presse télévisuelle et écrite roumaine sera décrit ci-dessous à tous les niveaux de son expression.

Les exemples sont tirés, pour le premier, d'un texte tiré de la presse écrite (noté C1) – la « une » du journal le plus lu en Roumanie (*Evenimentul zilei* nr. 4063, 2005) et, pour le second, d'une émission télévisée récurrente :

- C1 :** L'extrait de *journal (J)* représente un patron d'équipe de football (GB) accusé de propager le rasisme, la xénophobie et la violence.
- C2 :** Dans le texte oral, le même personnage (GB) se défend face à un journaliste qui l'a calomnié (CTP); la défense est médiée par un « médiateur » (DH), et les paroles de CTP ne sont qu'invoquées.

Il s'agit, comme on le verra, de discours par excellence conflictuels, où la perte du contrôle frappe à tous les niveaux. Après *l'état d'esprit* générateur de conflits seront également décrits les *marques verbales, para-verbales et non-verbales* que ces deux discours mettent en scène, comme caractéristiques du type discursif conflictuel.

**CONFORM SMA, ZIARUL NOSTRU ARE 709.119 CITITORI**

**„Evenimentul zilei” cel mai citit ziar de referință din România**

Pe piața ghidurilor TV, dintr-o dată ca supliment ale ziarelor, „Evenimentul zilei” (609.620 de cititori) este devansat doar de „Libertatea” (1.038.630), marcașul, ocupantul poziției a treia, „Jurnalul TV” (285.252). În piața ziarelor de duminică, poziția este ocupată exclusiv de publicațiile ale Institutului Ringier („Libertatea”, „Evenimentul zilei” și „ProSport”).

**Audiența cotidianelor naționale (cititori în medie pe apartate)**

Ziar	Audiență (cititori în medie pe apartate)
Libertatea	1.038.630
Evenimentul zilei	709.119
Jurnalul TV	285.252
ProSport	108.874
Libertatea (duminică)	405.997
Libertatea (zi)	166.895
Libertatea (seară)	104.200
Libertatea (noaptea)	104.200
Libertatea (duminică)	104.200
Libertatea (zi)	104.200
Libertatea (seară)	104.200
Libertatea (noaptea)	104.200

Sursa: Studiul Național de Audiență, 2 februarie 2004-30 ianuarie 2005, BSAI. Universul statisticii populare cu vârstă între 14 și 64 de ani ca locuitori în orașe cu mai mult de 50.000 locuitori, 6.254.100 persoane. Citatele reprezintă numărul de cititori, în medie, pe apartate.

**RASISM, XENOFOBIE ȘI VIOLENȚĂ ÎN CURTEA UNUI CLUB DE LEGENDĂ**

**STEAUA LEGIONARĂ**

Clubul din Ghencea riscă să preia trăsăturile patronului său, Gigi Becali, simpatizant legionar declarat.

Sefi grupării ros-albastre încurajează xenofobia, violența și intoleranța, pe care nu se sfieș să le propage în mod oficial.

Comportamentul lui Becali și al subalternilor săi reprezintă o încălcare flagrantă a legii, precum și o igrănie adușă milioanei de simpatizanți cvoțosi ai Stelei și încaușă glorioși și aroștri dui.

Miercuri seara, fanii stelești l-au înjurat și scuipat pe patronul Rapidului, George Copos, și l-au amenințat cu bătaia pe antrenorul Răzvan Lucescu.

Folosind stăruia de amplificare, crăinul stăcionului Steleau, Gabi Safta (foto medaillon), indigii permanent la violență, mai ales la derby-urile cu Dinamo și cu Rapid.

La meciul de miercuri, Safta l-a zis antrenorului rapidist Răzvan Lucescu: „Du-te, bă, de-aici, țigane!”

Gigi Becali ar face bine să ar aminte de ce spune sociologul Marius Păuleanu: „Există diferență ca violența verbală să se transforme într-o tragedie”.

pag. 17

#### 4.1.1. Le journal

Sur les photos accompagnant le texte écrit, ce sont notamment les particularités non verbales – mimogestuelles et proxémiques – qui sont rendues visibles : en particulier, une *mine dédaigneuse*, moqueuse, gouailleuse (*ro zeflemea*). Les gestes et les actes agressifs et humiliants ont été rapportés par le journaliste, qui accuse le club dirigé par GB de prendre comme modèle le comportement de son patron et d'encourager l'intolérance : les adversaires ont eu droit, apprend-on, à des *crachements, menaces et violences corporelles*, ainsi qu'à des phrases du genre *Du-te, bă, de-aici, țigane !* ('Tire-toi d'ici, tzigane !').

Mais ces événements sont présentés non seulement sur la une du « journal de référence le plus lu de Roumanie » (*cel mai citit ziar de referință din România*, v. en haut de la même page), mais sont aussi diffusés chaque jour sur les postes de télévision, avec, en direct, cette mine de mépris affichée, qui ne peut qu'amplifier une attitude trop caractéristique des Roumains – *zeflemeaua*.

#### 4.1.2. La télévision ou comment s'en prendre à l'autre par tous les moyens

Le texte C2 repris à une émission télévisée sera ici présenté avec un marquage graphique rendant visibles les différents moyens linguistiques utilisés par le locuteur pour cracher tout son venin sur son adversaire. On verra qu'à tous les niveaux linguistiques et interactionnels, ce texte est fortement marqué comme mode de communication dirigé vers l'autre et, rien que par là, virtuellement conflictuel (cf. Pop 2006a).



Ainsi, sont écrits:

- en PETITE MAJUSCULES, les expressions constitutives de la chaîne référentielle polémique, identitaire, faite de pronoms personnels et de noms: IO, TU, EL, EI, ZIARIȘTII, N... (« moi, toi, lui, CTP, les journalistes, N », etc.), ainsi que les appellatifs DOM'LE, MĂI, BĂ...;

- en **minuscules grasses** les expressions exphatiques du pathos et de l'énervement du locuteur ;

- en *italiques simples*, les expressions de contrariété ;

- en **italiques grasses**, les expressions de dédain ;

- en PETITES MAJUSCULES GRASSES, les chaînes argumentatives ;

- avec des soulignements, les chevauchements de paroles.

Certains segments sont polyfonctionnels, et indiquer cette polyfonctionnalité s'avère parfois impossible par des moyens graphiques conventionnels et sur la linéarité de la chaîne.

Nous n'avons pas traduit ce texte en français, car trop destructuré.

#### 4.1.2.1. Le texte

(31)

DH1 : da' nu eu- eu- mi s-a pronunțat numele aicea

GB1 : xxx **așa s-așa ș-așa** ai dreptate GIGI ai și TU dreptate (vezi) că ai demnitatea TA și nu poți să să treci cu vederea (...) *ș-acuma vii și spui* că-i iei apărarea lui CTP\ într-adevăr poți să iei apărarea *ce-i vreo problemă* că ș-așa n-o să conving IO opinia publică- IO **spun din suflet ceea ce spun- și mm:: cu patimă** ș-așa n-o să conving IO opinia publică că sînt IO **ăla** corect\ că tot în CTP are încredere în ce xxx că au sărit ziarele și xxx lumea citește și: EI (...) **MANIPULEAZĂ MASELE\ NORMAL\ CEL MAI BINE\**

DH2 : Gigi

GB2 : și la toți ZIARIȘTII **ăștia**\ că **O SĂ TREACĂ TIMPU' ȘI O SĂ DE- DEMONSTREZE PE TOATE**\ și **ăăă NEGHINA—UO SĂ SE-ALEAGĂ DE GRÎU** asta voiam IO să spun și LUI mm N ȘI LUI CTP xxx NEGHINA SE ALEGE DE GRÎU PĂ LA URMĂ ȘI XXX TIMPUL LE REZOLVĂ PE TOATE și xxx OAMENII CARE- SÎNT- ÎNTR-ADEVĂR ELITA ȚĂRII ĂȘTEIA- O SĂ IASĂ LA SUPRAFAȚĂ- ȘI ADEVĂRU' O SĂ IASĂ LA IVEALĂ ȘI MINCIUNA o să xxx pot să- - garantez EU\ oamenilor asta-ntr-adevăr acuma EI au dreptate **PENTRU CĂ EI- MANEVREAZĂ POPULAȚIA\ CU ZIARELE- ȘI FAC CE VOR EI\**

DH3 : Gigi Gigi Gigi nu are absolut Gigi **nu are absolut nimic**

MI : haideți s-ascultăm pr xxx

DH4 : cu TINE\ EL mi-a spus în discuția care-am avut-o/

GB3 : **dacă n-are nimic cu MINE- TEPE\ de ce atunci zice că l-am amenințat cu moartea**\ *păi ce putea să spună* că GB nu m-a recunoscut/ a țipat LA MINE/ m-a-njurat/ s-a luat degeaba DE MINE xxx **de ce spune că l-am amenințat cu moartea NU-I ADEVĂRAT/** trebuia xxx

DH5 : eu nu eu nu știu treaba aceasta eu știu că că la eu nu știu lucrul acesta dar vizavi de supărarea ta pe care ai avut-o la ceea ce a scris în ziar CTP a spus bine dom'le^ da' *de ce nu* m-a dat în judecată^ *de ce nu* a venit la ziar să- discutăm despre xxx și dacă erau lucruri în care eu am greșit puteam să-mi cer scuze sau puteam să rezolvăm problemele acestea

GB4 : xxx

DH6 : inclusiv față-

GB5 : **așa vede** EL **demnitatea**^ **așa o vede** EL **omu' ăsta demn demnitatea**^ după ce-l te jignește cineva^ te duci și-i dai în judecată^ sau te duci și ceri slm să vorbească

DH7 : nu da' nici măcar nu te dă în judecată^ eu am înțeles că nu te dă în judecată^

GB6 : xxx să poată să calomnieze să jignească pe unu' se duce CTP xxx da' de ce DOM'LE zice că sînt băiat bun^ hai să ne-mpăcăm^ **așa vede** EL **demnitatea**^ păi IO ȘTIU ALTFEL DE DEMNITATE MĂI TEPE IO ȘTIU DEMNITATEA CĂ IO AM AVUT DEMNITATE DIN SÎNGELE ȘI DIN FAMILIA MEA/ am spus DOM'LE EU AM COLABORAT CU AMERICANII EI N-AU ȘTIUT NIMIC ȘI A(U) LUAT **25 DE ANI** xxx ȘI DUPĂ CE A VENIT DUPĂ **25 DE ANI DE LA PUȘCĂRIE/ A SPUS BĂI MACHE**^ *nu ți-e dom'le așa xxx AI PIERDUT-O PENTRU POLITICĂ PENTRU ASTA*^ și a zis DOM'LE AM LUPTAT PENTRU O IDEE^ **DACĂ FĂCEAM 3 ZILE PENTRU CĂ FURAM O GĂINĂ/ MĂ-MPUȘCAM**^ DA' ACUMA DUPĂ **3 ZILE DE LA PUȘCĂRIE MAI DUC FAC 25 DE ANI- PENTRU IDEEA PE CARE AM FĂCUT-O ȘI PENTRU CARE IDEEA PENTRU CARE AM LUPTAT**^ **din mm familia asta mă trag EU**^ **din sîngele ăsta mă trag EU**^ UITE că IO-S UN OM CARE VĂD ALTFEL DEMNITATEA NU SĂ MĂ DUC SĂ MĂ PLOCONESC LA CTP DUPĂ CE MĂ JIGNEȘTE ȘI DUPĂ CE MĂ CA- CALOMNIAZĂ^ IO mă trag dintr-o familie care- un unchi de-al meu ba- avea bani- sac de bani- și maică-sa i-a spus hai să plătim să te fac mai mare^ că se făceau pe acte mai mare pe buletine și nu mai te lua la armată în război și a spus nu cine se luptă pentru țară^ dacă EU mă duc și mă fac mai mare^ și s-a dus în război și a murit și nu s-a mai întors din război XXX EU SÎNT DINTR-O FAMILIE CARE L-AM LUAT ACUM/ DÎN CASĂ DĂ LA MASĂ ȘI L-A EXECUTAT DUPĂ DUOUĂ ORE CĂ SĂ LUA CÎTE **3 OAMENI-DIN FIECARE COMUNĂ/ COMUNIȘTII LUAU ATUNCI 3 OAMENI- DIN FIECARE COMUNĂ CA SĂ BAGE SPAIMA/ ȘI-I EXECUTAU ȘI SĂ XXX PE UN UNCHI DE-AL MEU ȘI L-A LUAT ȘI L-A EXECUTAT- DĂ LA MASĂ**^ DÎN FAMILIA ASTA MĂ TRAG EU^ *și-acuma xxx se zvîrcolesc strămoșii în mormînt să vadă* cum MĂ calomniază și MĂ jignește PĂ MINE CTP- ȘI IO SĂ MĂ DUC SĂ MĂ ÎMPAC CU EL/ NICIODATĂ^ CU PREȚUL LIBERTĂȚII^

#### 4.1.2.2. L'état d'esprit conflictuel

L'état d'esprit conflictuel est fondé sur un *désaccord* et s'identifie à un blend émotionnel mêlant notamment :

- *dépit* (ro *rica* – mot qui connote davantage l'incompatibilité et l'intolérance) ;
- *haine*, ou *hostilité*, se manifestant comme *mépris/dédain* ; et
- *énervement* (*pathos*).

On verra, avec les différentes expressions du texte, que l'état d'esprit est souvent difficilement dissociable des *actes* proprement dits, et que les marqueurs d'*état* ou d'*actions* effectives sont souvent complémentaires.

#### 4.1.2.3. Moyens phonétiques et paradiscursifs

L'écoute du texte révèle une prononciation abrupte et explosive, très typique pour ce genre d'attitude. Parmi les moyens paradiscursifs, ceux qui choquent sont le ton haut, énervé, un rythme très rapide, des gromellements et bredouillements (*mm::, de-, äää, slm*), etc.

Tout ce qui est marqué par des minuscules grasses dans le texte sont des formes emphatiques, prononcées avec le ton élevé et l'accent très fort de l'énervement et de l'emportement. Les difficultés de trouver parfois les mots, ainsi que les pauses et les ruptures dans la livraison du discours, sont des marques, elles aussi, d'un état émotionnel très fort et très chargé, avoué d'ailleurs par le locuteur : *spun din suflet ceea ce spun\ cu patimă* 'ce que je dis je le dis de tout mon cœur\ avec passion'.

#### 4.1.2.4. Moyens lexicaux et morpho-syntaxiques

Les formes segmentales de l'agressivité vont des plus explicites (lexicales) aux plus implicites (formes de phrases, formes morphologiques, etc.).

Les formes lexicales agressives: *Țigane* 'tzigane', *derbedeule* 'voyou', *bădăranule* 'rustre', malpropre', *piticu' ăla* 'ce nain-là', dans le texte de journal, sont complémentaires, dans le discours télévisuel, des formes morphologiques de distanciation (les démonstratifs *ăla* 'celui-la', *ăștia* 'ceux-ci'), des formes ironiques comme *omul ăsta demn* 'cet homme digne', ou des formes d'appel, à connotation méprisante, telles *dom'le, măi tepe, băi Mache*, constitutifs, entre autres, de ce qui semble être un système morphologique de l'appel très riche du roumain (cf. *mă, bă*, substitutifs de *tu* 'toi', *dom'le* 'monsieur', *frate* 'frère', *soro* 'sœur', dans Pop 2006b, ou supra, 3.1.). Enfin, des formes polémisantes car fortement identitaires sont les pronoms personnels *io/eu* 'moi', *tu* 'toi', *el* 'lui', *ei* 'eux' – pronoms thématiques en roumain et témoignant d'un contexte oppositif fort, où les identités en contraste réclament des formes linguistiques « toniques ». Certains noms sont invoqués comme faisant partie de camps distincts: *Gigi, CTP, N* (noms propres), *ziarele* 'les journaux', *ziariștii* 'les journalistes', *la mine* 'chez moi', *familia mea* 'ma famille', etc.

Toutes ces expressions témoignent d'une attitude évidente: celle de marquer fortement les différences et, si possible, de minimiser l'autre.

#### 4.1.2.5. Particularités discursives

Comme stratégies discursives, notons d'abord le non-respect du territoire par des interruptions de répliques (v. rythme rapide, sans pauses du locuteur GB, tentatives échouées de l'interlocuteur DH). Le mode d'adresse est du type *interrogatif-interjectif-appellatif* par excellence (cf. Pop 2006b, et supra, 3.2.), révélateur de cette même attitude de s'attaquer aux interlocuteurs – *ș-acuma vii și spui* 'et maintenant tu viens me dire', *ce-i vreo problemă* 'où est le problème', *da' de ce nu* 'et pourquoi pas' – formes interrogatives quasiment figées de l'agression verbale.

Les types d'activités préférées sont les *injures*, la *médiance* (ro *bîrfa*), les *menaces* de mort et les *instigations* (v. dans le texte de journal), qui concourent toutes à un prototype discursif de type conflictuel : *la dispute* (ro *cearta*). Ce type de dispute minable – *gâlceava* – semble être le cas dans les discours analysés ici.

Pour ce qui est des stratégies argumentatives, elles s'avèrent plutôt difficiles, avec des réfutations fréquentes du genre *dacă n-are nimic cu mine- tepe/ de ce atunci zice că...* 's'il n'a rien contre moi, pourquoi dit-il que...', témoignant d'une 'hargne' (cf. le substantif ro *hartă*, et l'adjectif *arțăgos* 'hargneux'). L'argument d'autorité se fait ridicule car le locuteur se dit lui-même le garant absolu des vérités : *pot să-- garantez eu* 'je me porte garant moi-même' – une construction argumentative évidemment rudimentaire, comme beaucoup d'autres, très mal construites dans le texte C2 (v. l'ex. 32 ci-dessous) :

- (32) *și a zis dom'le am luptat pentru o idee\ dacă făceam 3 zile pentru că furam o găină/ mă-mpușcam/ da' acuma după 3 zile de la pușcărie mai duc fac 25 de ani- pentru ideea pe care am făcut-o și pentru care ideea pentru care am luptat*  
(et il a dit mais j'ai lutté pour une idée\ si je prenais 3 jours parce que je volais une poule/ je me fusillais/ mais maintenant après trois jours d'arrêt je vais encore faire 25 ans- pour l'idée que j'ai faite et pour laquelle l'idée j'ai lutté)

Ce locuteur agressif et sans culture, qui utilise un registre de langue très périphérique et a des manières violentes de parler, exhibe fortement son appartenance à une famille digne, ce qui le rend plus ridicule encore<sup>12</sup>:

- (33) *io știu demnitatea că io am avut demnitate din sângele și din familia mea*  
(je connais moi la dignité car j'ai eu moi de la dignité par le sang et par ma famille)
- (34) *și-acuma xxx se zvîrcolesc strămoșii în mormînt să vadă...*  
(mes ancêtres tournent maintenant dans leur tombent quand ils voient...)

La structuration du discours est difficile, avec des fautes, des anacoluthes (4, 5, 6) et des malheurs de formulation (reprises-piétinements), ponctués d'un seul « bonheur conversationnel » (*asta voiam io să spun* 'c'est ce que je voulais dire') :

<sup>12</sup> Ce personnage est aujourd'hui ... europarlementaire !

- (35) pentru ideea pe care am făcut-o și pentru care ideea pentru care am luptat [...] (pou l'idée que j'ai faite et pour laquelle l'idée pour laquelle j'ai lutté)
- (36) [...] io mă trag dintr-o familie care- un unchi de-al meu ba- avea bani- sac de bani- și maică-sa i-a spus (moi je viens d'une famille qui- un oncle à moi arg- avait de l'argent- un sac d'argent- et sa mère lui a dit)
- (37) eu sînt dintr-o familie care l-am luat acum/ dîn casă dă la masă și l-a executat după două ore (je viens moi d'une famille qui je l'ai enlevé maintenant/ de sa maison de sa table et on l'a exécuté deux heures après)

## 4.2. Conclusion

On a du mal à donner ce type de discours comme mode ethnique dominant, en dépit de la fréquence de diffusion de ce type de communication et, plus particulièrement, de ce type de locuteur, sur les chaînes télévisées ou dans les autres médias roumains. Mais on constate, avec regret, un goût trop poussé des médias roumains pour ce type de discours conflictuel qui en fait un modèle de comportement verbal.

Les conclusions sur ce type interactionnel convergent, du moins la superposition des répliques, le non respect du territoire, constante comportementale des Roumains, ainsi que cette attitude de moquerie (*bășcălie*) qui est tellement destructive en Roumanie.<sup>13</sup>

## 4.3. Ouverture métapragmatique

Une étude métapragmatique sur la terminologie discursive indique, par l'étymologie des termes, des origines plutôt balcaniques de ces pratiques : *gîlceava* < bg. *gălčava*; *zeflemea* < tc. *zevklenmek*; *bășcălie* < et.nec./țig. *bastali*; *țâfnă* < ngr. *tsífna*; *bîrfa*, v. *boarfe* (cf. Ciorănescu 2002). Aspect pertinent culturellement, qui suggère à effectuer des études pertinentes dans ce sens.

## 5. Le niveau monologal

### 5.1. Le fait divers

Nous avons constaté des différences culturelles au niveau d'autres types de discours, dont *le fait divers* dans la presse quotidienne roumaine. Le rire que certains textes roumains de ce type suscitent chez les étrangers a pu faire repérer des expressions non habituelles chez les francophones. Nous avons essayé d'analyser ce type textuel, d'abord en questionnant les sujets étrangers en contact avec ces textes et, en deuxième

<sup>13</sup> Elle est même agréée comme titre de site Internet (*www.bascalie.ro*) ou, encore, comme titre de revue de presse (*Revista preseii la mișto*).

lieu, en analysant linguistiquement les expressions qu'ils nous ont indiquées, notamment les expressions référentielles. Nous avons constaté que les Roumains, d'un côté peu respectueux des territoires personnels et, de l'autre côté, très redevables aux types de discours policiers, exposent « sur la place publique » les identités des victimes ou des coupables dans les récits journalistiques d'accidents routiers. Ceci s'avère ne pas être le cas dans les textes similaires en milieu francophone (ci-dessous, un texte repris à un quotidien suisse).

Comparons les deux textes suivants, l'un en roumain, l'autre en français:

(38)

(39)

<b>Omorătă pe zebra</b>	<b>Double noyade en vacances</b>
<p>Valeria Muntean, o femeie de 51 de ani din Mirăslău, a fost accidentată mortal miercuri seara, în timp ce traversa strada pe o trecere de pietoni. În jurul orei 20.00, pe DN1, pe raza satului Decea, Mihai Necula, de 26 de ani, din Sibiu, aflat la volanul autoturismului proprietate personală, nu i-a acordat prioritate femeii aflate pe „zebră” și a omorât-o pe loc. <i>Conducătorului auto i-au fost recoltate probe biologice, iar cadavrul a fost depus la morga din Aiud.</i> (L.D.) (Evenimentul zilei 3162, vineri 11 oct. 2002) (Tuée sur le passage cloutés /‘le zèbre’. Valeria Muntean, une femme de 51 ans de Mirăslău, a été mortellement accidentée mercredi soir alors qu’elle traversait la rue sur le passage piéton. Vers 20h, sur RN1, dans le périmètre du village Decea, Mihai Necula 26 ans originaire de Sibiu, au volant de son automobile propriété personnelle, n’a pas accordé la priorité à la femme qui se trouvait sur le passage clouté et l’a tuée sur le coup. On a procédé à des prélèvements biologiques sur le conducteur de l’automobile, et le cadavre a été déposé à la morgue de la ville d’Aiud.)</p>	<p>Deux membres d’une famille américaine en vacances - Engelberg (OW) se sont noyés dans un étang vendredi. Le père, qui ne savait pas nager, est mort alors qu’il tentait de sauver sa fille, a communiqué samedi la police cantonale d’Obwald. Le drame s’est produit vendredi après-midi. Deux enfants jouaient près de l’étang se trouvant sur la propriété de la maison où la famille passait ses vacances. La fillette est tombée dans l’étang. Sa mère a tenté de l’en sortir puis a appelé son mari à l’aide avant d’aller chercher les voisins. (ats) (Le Quotidien Jurassien, Lundi 29 juillet 2002, p. 11)</p>

Le texte roumain se caractérise par une référentialisation très précise (indiscreète, même : noms des personnes impliquées, noms des routes, la propriété sur la voiture, procédures de médecine légale) et une interférence avec le discours policier et de médecine légale, ce qui crée des effets ridicules et sordides à la fois. Dans le respect du territoire « privé », le texte français est imprécis sur les identités ou les propriétés sur les véhicules ; il indique les sources policières comme argument de crédibilité (« a communiqué samedi la police cantonale d’Obwald ») mais sans en copier le style. Aucun effet de sens supplémentaire n’est donc susceptible de se produire dans le texte suisse. (cf. Pop, Moldovan 2006).

## 5.2. Imprécision journalistique

On constate dans la presse écrite ou parlée une importante zone d'incertain (par la composante « rumeur » ou « scénario »), ce qui conforte l'idée d'une dominante culturelle vague, même dans les genres écrits de la presse, supposés se soumettre à une exigence de rigueur.

### 5.2.1. La scénarite (*Scenarita*) ou le journalisme fictionnel

Le premier exemple est cette manie qu'ont les journalistes roumains à faire des spéculations sur l'avenir, politique ou autre. Les marques indicatives de ce phénomène sont des procédures diverses, la connotation et le puzzle (40), le conditionnel du possible (41), etc.

- (40) Inalta Curte de Casatie si Justitie. Rostiti aceste cuvinte asa cum trebuie, rar si cu intonatie solemna: Inalta... Curte... Justitie... Puneti apoi langa ele numele Eduard, cu nobilele sale rezonante de coroana britanica. Ce vedeti in fata ochilor? Un imbecil sinistru, zic. Nicidecum, veti spune, vedem robe negre, cravate moy, fete distinse, brazdate de povara raspunderii si stralucind de lumina intelepciunii – prezidiul lui Zeus. (Corpus Matei, *Editorialiști*, D8, ms)  
(La Haute Cour de Cassation et de Justice. Prononcez ces mots comme il faut, rarement et avec une intonation solennelle. La Haute Cour de Cassation... Justice... Mettez ensuite à côté le nom d'Edouard, avec ses nobles résonances à la couronne britannique. Que voyez-vous devant les yeux ? Un imbécile sinistre, dis-je. Mais pas du tout, allez-vous me dire, nous ne voyons que des robes noires, des cravates mauves, des visages détendus, sillonnés par la lourde tâche de la responsabilité et rayonnant de la lumière de la sagesse – le jury de Zeus.)
- (41) Intelectualii acestei tari sunt datori, cred, sa fie mai putin preocupati de ceea ce Borges numea „cea mai grosolana tentatie a artei, aceea de a fi un geniu” si sa faca misionariat cultural media, daca tot nu-l fac preotii ortodocsi pe cel religios. Altfel, viitorul presedinte anticomunist al Romaniei s-ar putea sa fie Gigi Becali. (Corpus Matei, *Editorialiști*, D8, ms)  
(Les intellectuels de ce pays doivent être, je crois, moins préoccupés par ce que Bergson appelait « la tentation la plus grossière de l'art, celle d'être un génie » et servir de missionnaires culturels média, si tant est que les prêtres orthodoxes ne sont pas des missionnaires religieux. Sinon, le futur président anticommuniste de la Roumanie pourrait bien être Gigi Becali).

### 5.2.2. La rumeur comme information (*zvonul și zvonistica*)

Malgré l'interdit, la rumeur peut parfois s'insinuer dans les discours médiatiques. L'exemple 42 ci-dessous est l'extrait d'un journal télévisé roumain qui a cru bon introduire certaines informations concernant les négociations de la Roumanie pour l'entrée dans l'UE par une ironie – type d'information censé ne pas être diffusé par la télévision :

- (42) *un alt zvon a început să circule prin țară și anume că începînd cu 2007 nu va mai fi permisă fabricarea țuicii, băutura... (Antena1, 26 nov. 2003)*  
*(une autre rumeur commence à courir dans le pays, à savoir qu'à partir de 2007 la fabrication de la tzouika, la boisson..., ne sera plus autorisée)*

De même, dans une déclaration à la presse, le parlementaire européen M. Oostlander justifiait sa proposition de suspendre les négociations de la Commission et du Conseil Européen avec la Roumanie

a) d'un côté par le rapport défavorable de Mme Emma Nicholson – source écrite, d'autorité, ayant une garantie de crédibilité difficilement contestable :

- (43) *Am ascultat raportul Emmei Nicholson și am fost cu adevărat șocat de remarcile sale » (EZ 3621 : 9)*  
*(J'ai écouté le rapport de Emma Nicholson et j'ai été réellement choqué par ses remarques )*

b) d'un autre côté, par les « dire » de collègues ayant visité la Roumanie.

- (44) *Am vorbit și cu alți colegi care au vizitat recent România și am impresia că situația s-a deteriorat. »*  
*(J'ai parlé avec d'autres collègues qui ont récemment visité la Roumanie et j'ai l'impression que la situation s'est détériorée)*

Dans les exemples 43 et 44, les informations se confondent avec un *oui-dire* – informations transmises par un référent plutôt vague (d'autres personnes, non spécifiées ; v. le marqueur *am vorbit și cu alți colegi* 'j'ai parlé avec d'autres collègues aussi') et pour lesquelles le locuteur manque de preuves concrètes (v. le marqueur de distanciation *am impresia că* 'j'ai l'impression que').

Il s'agit d'informations à garantie contestable, vu que la source invoquée est d'un côté orale (et non pas écrite), et d'un autre côté plutôt imprécise. Le rapprochement de ce texte informatif de la rumeur est très évident (cf. Pop 2006c).

## 6. Conclusion

Nous avons voulu montrer, par des traces notamment linguistiques, quelques spécificités communicatives des Roumains. Cette étude n'est qu'une approche très partielle et sera continuée par un volume de recherches sur les façons de parler des Roumains effectuées avec des étudiants en master à l'Université Babeș-Bolyai de Cluj<sup>14</sup>. Aux constats intuitifs sur la communication quotidienne, le linguiste se doit d'apporter comme preuve des études ponctuelles et des exemples authentiques. La recherche est en cours.

<sup>14</sup> Le volume, intitulé *Façons de parler.ro* est sous presse aux Éditions Echinoc de Cluj, collection « Atelier ».



## RÉFÉRENCES

1. Ameka, F. (1992) « Introduction », *Journal of Pragmatics* no 18 : 101-118.
2. Ameka, F. (1992) « The meaning of phatic and conative interjections », *Journal of Pragmatics* no 18 : 245-271.
3. Arndt, H., Janney, R.W. (1991) « Verbal, prosodic and kinesic emotive contrasts in speech », *Journal of Pragmatics* 15 : 521-542.
4. Araújo Carreira M. H. (1991) « De l'intentionnel au linguistique : l'expression du désaccord en portugais », *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Université de Trèves (Trier) 1986.
5. Auchlin, A. (1981) « *Mais heu, pis bon, ben alors voilà, quoi !* Marqueurs de structuration de la conversation », *Cahiers de linguistique française* 2 : 141-159.
6. Auchlin, A. (2001) « Compétence discursive et co-occurrence d'affects : 'blends expérimentiels' ou (con)fusion d'émotions ? », in J.-M. Colletta, A. Tcherkassof (éds.) *Émotions, Interactions et développement*, LPS, LIDILEM, Grenoble : 11-25.
7. Barbéris, J.-M. (1995) « L'interjection : de l'affect à la parade, et retour », *Faits de langue* no 6 : 78-88.
8. Brès, J. (1995) « 'Hou ! Haa ! Yrââ' : Interjection, exclamation, actualisation », *Faits de langue* no 6 : 89-99.
9. Buridant, C. « L'interjection en français: esquisse d'une étude diachronique » (ms) Caron-Pargue, J, Caron, J. (1995) « La fonction cognitive des interjections », *Faits de langue* no 6 : 103-107.
10. Charaudeau, P., Maingueneau, D. (2002) *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil.
11. Ciorănescu, A. (2002) *Dicționarul etimologic al limbii române*, București, Ed. Saeculum.I.O.
12. Dascal, M. (1995) « Observations sur la dynamique des controverses » (draft).
13. Dascălu Jinga, L. & L. Pop (éds.) (2003) *Dialogul în româna vorbită*, București, Oscar Print.
14. Ducrot, O. *et al* (1980) *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
15. *Faits de langue* no 6, 1995 « L'exclamation » (éd. M.-A. Morel).
16. Goffman, E. (1981) *Façons de parler*, Minuit.
17. Hansen, M.-B. Mosegaard (1996) : « *Eh bien*: marker of comparison and contrast », In: E. Engberg-Pedersen, M. Fortescue, P. Harder, L. Heltoft, L. Falster Jakobsen (eds) *Content, Expression and Structure. Studies in Danish functional grammar*, Ed. John Benjamins B.V. : 315-342.
18. Janney, R. W. (1999) « Words as gestures », *Journal of Pragmatics* 31 : 953-972. *Journal of Pragmatics* no 18, 1992 « Interjections » (ed. F. Ameka).
19. Kerbrat-Orecchioni, C. (1992) *Les interactions verbales* II, A. Colin.
20. Kerbrat-Orecchioni, C. (2000) « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle? Remarques et aperçus », in C. Plantin, M. Doury, V. Traverso (dir.) *Les émotions dans les interactions*, PU de Lyon : 33-74.
21. Manu-Magda, M. (2003) « Expresii ale mobilizării și demobilizării în dialogul social românesc », in Dascălu Jinga, L. & L. Pop (éds.) : 73-94.

22. Peeters, B. (2002) « La métalangue sémantique naturelle au service de l'étude du transculturel », *Travaux de linguistique* no 45 « La notion d'invariant » : 83-101.
23. Pop, L. (1994) « Dialogue and Mentality », in *European Journal for Semiotic Studies*, vol. 6-3,4, « Semiotics and Mentalities »: 587-601.
24. Pop, L. (1997) « D'un type d'acte non coopératif », in *Dialoganalyse V*, Band 15, Referate der 5. Arbeitstagung Paris 1994 (ed. E. Pietri), Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1997: 487-496.
25. Pop, L. (2000) *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives*, BIG no 42, Paris, Louvain, Peeters.
26. Pop, L. (2001a) « Espaces discursifs et prédication », Actes du Colloque *Aspects de la prédication*, éd. par S. Leroy, A. Nowakowska, Praxiling – U.M.R. C.N.R.S. 5475, Université Paul Valéry, Montpellier III, 2001 : 47-73.
27. Pop, L. (2001b) « *Eh bien* c'est la fin d'un parcours », in Fernando Sánchez Miret (ed.), *Actas del XXIII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románica*, Salamanca, 24-30 septiembre 2001. Tübingen, Niemeyer, 2003: 217-231.
28. Pop, L. (2003a) « Actes vs opérations : vers de nouveaux outils dans l'analyse du dialogue », in *Beiträge zur Dialogforschung*, Band 25, *Dialogue Analysis 2000*, Selected papers from the 10th IADA Anniversary Conference, Bologna 2000 (ed. M. Bondi, S. Stati), Niemeyer, 2003 : 327-338.
29. Pop, L. (2006a) « Voir rouge et en faire voir de toutes les couleurs: le conflit dans tous ses états », in *Cooperation and Conflict in Ingroup and Intergroup Communication*”, Editura Universității din București, București: 339-345.
30. Pop, L. (2006b) « Peut-on parler de style pragmatique interjectif? Le cas du roumain », *Langages* 161: 24-36.
31. Pop, L. (2006c) « *L'oui-dire*, en deçà et au-delà des genres » in Lopez-Muñoz, Juan Manuel, Marnette, Sophie & Laurence Rosier (éds). *Dans la jungle des discours: genres de discours et discours rapporté*. Presses de l'Université de Cadix. Cadix.
32. Pop, L. (2008) « *Așa* et ses équivalents en français (étude de pragma-sémantique contrastive) », *Actes du XXIVe Congrès de linguistique romane*, Maw Niemeyer Verlag : 409-422.
33. Pop, L. (éd.) (2004) *Verba volant. Recherches sur l'oral*, Cluj, Ed. Echinox.
34. Pop, L., V. Moldovan (2006b) « Interférences dans la communication interculturelle. Perspective interculturelle », in colab. Cu Victoria Moldovan, in *The Impact of European Integration on the National Economy, Business Modern Languages and Communication*, Oct. 2005, Cluj-Napoca, Cluj, Risoprint: 21-29.
35. Pușcariu, S. (1976) *Limba română*, Ed. Minerva.
36. Richet, B. (2002) « La traduction au cœur de l'analyse linguistique : l'exemple de la traduction non interjective des interjections », in Ballard, M. & El Kaladi, A. (eds) Actes du colloque *Traductologie, Linguistique et Traduction*, Arras, Artois Presses Université: 83-98.
37. Roulet, E. (1989) « Une forme peu étudiée d'échange agonale: la controverse », *Cahiers de paraxématique* 13: 7-17. Tome II : 257-265, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
38. Sauciuc, G.-A. (2003) « Interjecția *vai* în limba română vorbită », in Dascălu Jinga, L. & L. Pop (éds.) : 262-280.
39. Sirdar-Iskandar, C. (1980) : « *Eh bien !* le Russe lui a donné cent francs », In : Ducrot et al.: 161-191.

40. Șerbănescu, A. (2007) *Cum gândesc și cum vorbesc ceilalți. Prin labirintul culturilor*, Polirom.
41. Traverso, V. (1995) « Stratégies exclamatives dans la conversation », *Faits de langue* no 6 : 221.
42. Tușescu, M. (1998) « Du modalisateur épistémique au connecteur discursif », in Kleiber, G. & M. Riegel (éds.) *Les formes du sens*, Duculot.
43. Vasilescu, A. (2007) *Cum vorbesc românii*, Editura Universității din București.
44. Wierzbicka, A. (1991) *Cross-Cultural Pragmatics*, Mouton de Gruyter, Berlin - New York.
45. Wierzbicka, A. (1992) « The semantics of interjection », *Journal of Pragmatics* no 18 : 159-192.
46. Wilkins, D.P. (1992) « Interjections as deictics », *Journal of Pragmatics* no 18 : 119-158.

### **Corpus**

*Academia Cațavencu* no 504.

CORV – Laurenția Dascălu Jinga (2002) *Corpus de română vorbită. Eșantioane*. București, Oscar Print.

IV - Ionescu-Ruxăndoiu, L., *Interacțiunea verbală (IV II). Aspecte teoretice și aplicative*, Ed. Universității din București, 2007.

Corpus Pop – in Pop, L. (éd.) *Verba volant. Recherches sur l'oral*, Cluj, Ed. Echinox, 2004 : 11-108.

Corpus Matei (corpus ms) - *Birjarul Basescu si premierul pierde-vara* (din Editorialiștii, D8)  
Teiuș, S. (1980) *Coordonarea în vorbirea populară românească*, București, ESE.

## HUNGARIAN – ROMANIAN BILINGUALISM

LÁSZLÓ GÁL<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Hungarian – Romanian Bilingualism.* The paper presents the results of an empirical research about bilingualism. We have studied four groups: Romanian native speakers (Romanian test), Hungarian native speakers studying in Hungarian (Romanian test), Hungarian native speakers studying in Romanian (Romanian test), and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (Hungarian test). Our conclusions are unexpected, even though the test was the same in both languages; all these groups' results are significantly different from each other.

**Keywords:** Hungarian – Romanian bilingualism, logical and statistical comparison,  $\chi^2$  test.

**RÉSUMÉ.** *Bilinguisme hongrois-roumain.* L'étude présente une recherche empirique sur le bilinguisme. Nous avons étudié quatre groups: le premier contenant des étudiants de langue maternelle roumain, poursuivant leurs études en roumain (test en roumain), le second contenant des étudiants de langue maternelle hongrois, poursuivant leurs études en hongrois (test en roumain), le troisième contenant des étudiants de langue maternelle hongrois, poursuivant leurs études en roumain (test en roumain), le quatrième contenant des étudiants de langue maternelle hongrois, poursuivant ses études en hongrois (test en hongrois). Les résultats ont été surprenants, parce que les groups ont montré de différences significatives entre eux.

**Mots-clés :** Bilinguisme hongrois-roumain, comparaison logique et statistique, test  $\chi^2$ .

### Introduction

Bilingualism and multilingualism are historical phenomena which occurred in the earliest phases of the evolution of mankind, as the various ethnic groups first encountered each other. Their connection might have had a great number of reasons and aims, but it always required some kind of linguistic communication. Thus, bi- and multilingualism in its formation and evolution has been defined by various economical, political, geographical, cultural and other phenomena.

---

<sup>1</sup> László Gál, PhD, Associate Professor, Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, No. 1 Kogălniceanu St., RO-400084, e-mail: laszlo\_galro@yahoo.com.

Nowadays, bi- and multilingualism gain more and more ground in all regions of the world; what is more, according to certain experts more than half of all mankind are bilingual, Navracsics (s.a.: 13), while monolingualism is almost non-existent Bartha (1999: 13). Under such circumstances, and in the light of such recognitions, bilingualism is researched by several disciplines, each of them approaching it with their own points of view and specific methodologies. Socio-linguistics has reached important results in the research of community and social bilingualism, while individual bilingualism has been mainly studied by psycho-linguistic experiments.

My personal motivation for writing this paper is my own experience. The results presented here have been achieved in the past three years. If I were to define my own multilingualism on the basis of the criteria offered by the literature of the field, then: my knowledge of Romanian is childhood bilingualism, while my knowledge of French and English is adolescent multilingualism; from the point of view of *linguistic competence*, my Romanian is balanced; from the point of view of French and English my Hungarian is dominant; from the point of view of *language knowledge* my Romanian is perfect, my French and English are partial; from the point of view of *acquisition*, my Romanian is combined, my French and English are co-ordinate; according to its *origin*, my Romanian is spontaneous, my French and English are artificial; according to their *efficiency* all of my languages are active; from the point of view of *language learning* my Romanian is popular, my French and English are elite; from the point of view of *cultural identity* my Hungarian is mono-cultural, my Romanian, French, and English are accultural; and finally my Romanian is *officially* recognized, my Hungarian, French, and English are *de facto* existent.

This list contains categories which do not describe reality in all respects. For instance, from the point of view of its origin, my French has also something spontaneous, and this dates from quite an early age. The spontaneous elements of my learning of English date from much later. From the point of view of language learning, my French also contains popular elements. Therefore, from a socio-linguistic viewpoint, this categorization or classification under a given term is only an approximation. The formation and quality of multilingualism is too complex to be described even with the clearest of terms in all its possible ways of existence.

## 1. The Concept of Bilingualism

As the title of this paper suggests, my aim is to perform a logical survey of bilingualism. The methods and instruments of my experiments were also developed by me during the past years. I shall not introduce a new concept of bilingualism, as I consider the existing definition of François Grosjean suitable for my purposes. Let us see the definition once more: “Bilingualism is the regular use of two languages; bilingual people are those who need and also employ two languages during their daily life.” Grosjean (1992: 51). Thus, for the purposes of this research it is needless to

differentiate between bilingualism and multilingualism, as my methods and instruments refer to the use of two, respectively one, languages. Of these, one is the native language; the other is a language other than the native, in this case Romanian.

## 2. Method of Research

My research made use of the concept of binary truth-function of classical propositional calculus. The basic propositions presented to the subjects of the experiment were considered irreducible, which meant that I did not analyze the inner structure of the propositions. They could only choose the way to connect the basic propositions into complex propositions. The concept of proposition used is defined as follows: *the proposition is a basic logical form, by which something is stated, and which can be joined with either of the truth-values true or false.*

Should we accept that there are two logical truth-values, which can be assumed in turn by each of two logical variables, then the number of the inter-propositional logical operations is  $2^2 = 16$ . These 16 truth-functions are summarized in the table of double-value truth-functions, the idea of which derives from L. von Wittgenstein (1989: 5. 101). The 16 truth-functions were used in Anton Dumitriu's approach (1975: 921).

In order to transpose the propositions formulated in natural language into the language of propositional calculus, I made use of the operation of symbolization. In the course of this I was interested in identifying that logical invariable which connects two basic propositions in a complex proposition. I consider the concepts of logical invariable, truth-function, and logical operation synonymous. In this paper I will primarily use the term logical operation in denoting double-value truth-functions. Let us see the algorithms followed during this operation:

*I. We define the conjunctions connecting the basic propositions of a complex proposition, and on the basis of these we divide it into relatively separate units (basic propositions).*

*II. If the complex proposition is polysemantic, then we make it monosemantic by logical operations.*

*III. In a complex proposition made logically monosemantic, the basic propositions will be replaced by the symbols of logical variables, while the conjunctions with the symbols of logical operations.*

*IV. With the help of auxiliary symbols (brackets) we define the strength of logical operations." Balaiş (1978: 55)*

The weakest point of this method lies in the fact that the natural linguistic expressions of logical operations have multiple meanings. Because of this the identification of logical operations might be quite difficult a task. Thus several logical operations may be expressed by the same linguistic expression, and vice versa, several linguistic expressions may bear the same logical operation. It is precisely

this kind of polysemy which propositional calculus made unambiguous, by defining the logical semantic meaning of logical operations with the help of their value tables. However, it is exactly the opposite direction of the algorithm of symbolization that we now take, which leads from double-value truth-functions to their identification in natural language. The precise meaning of logical operations helps in identifying them in natural linguistic expressions. In the case of texts, it is the context which helps to identify logical operations. As there is no context in our experiment, I could only rely on intuition in the process of symbolization.

For the concrete application of the research method, the subjects were asked to compose monosemantic complex propositions out of the basic propositions presented to them. The task was formulated as follows:

*“You are presented with 2 (3, 4, 5) sentences. We ask you to formulate as many compound sentences as you can by using all the simple sentences, and using only these in such a way that they remain unchanged. That is, the simple sentences cannot be transformed except for matters of grammatical correctness, but you may use any kind of conjunctions in the formulation of your compound sentences. Do you understand your task?”*

In the cases when there was need of clarifications, these were given in the spirit of the directions given above.

The simple sentences presented were the following:

- ***the two sentences variant:***

automobilul este vopsit în roșu [a gépkocsi piros színű] [the car is painted red] (p)  
farurile sunt rotunde [a fényszórók kerek] [the headlights are round] (q)

- ***the 3.1. sentences variant:***

ești ajutat de încă cineva [valaki még segít neked] [you are helped by someone else] (p)  
ești destul de puternic [elég erős vagy hozzá] [you are strong enough] (q)  
ridici 100 de kilograme [felemelsz 100 kg-ot] [you are raising 100 kilos] (r)

- ***the 3.2. sentences variant:***

n-ai învățat lecția [nem tanultad meg a leckét] [you have not learned the lesson] (~q)  
pleci la școală [elmész az iskolába] [you go to school] (p)  
nu ești prezent [nem vagy jelen] [you are not present] (~r)

- ***the 3.3. sentences variant:***

încerci să-l coși [próbálsz megvarrni] [you try to sew it] (q)  
cârpești paltonul [megfoltozod a kabátot] [you patch the coat] (p)  
nu ești obișnuit [nem vagy hozzászokva] [you are not used to it] (~r)

- **the 3.4. sentences variant:**

câinele nu mai mușcă [a kutya többé nem harapott] [the dog did not bite any longer] ( $\sim q$ )

nu putea să meargă acasă [nem tudott hazamenni] [he could not go home] ( $\sim p$ )

poarta nu mai era închisă [a kapu nem volt többé nyitva] [the gate was not open any more] ( $\sim r$ ).

- **the four sentences variant:**

nu cotești la dreapta [nem térsz el jobbra] [you do not turn right] ( $\sim m$ )

ajungi la renumita statuie [elérsz a híres szoborhoz] [you reach the famous statue] (q)

mergi pe calea cea dreaptă [az egyenes úton mész előre] [you take the straight road ahead] (r)

poți să treci [átkelhetsz] [you can cross] (p)

- **the five sentences variants:**

- **subvariant A:**

te urci în primul autobuz [felszállsz az első autóbuszra] [you take the first bus] (q)

iei un taxi [felülsz egy taxira] [you take a taxi] (p)

nu te îndrepti spre scurătură [nem a rövidítés fele mész] [you do not take the shortcut] ( $\sim m$ )

ocolești [kerülsz egyet] [you make a detour] (t)

alegi drumul cel mai bun [legjobb utat választod ki] [you choose the best way] (r)

- **subvariant B:**

umbrela se află lângă cuier [az esernyő a fogas mellett van] [the umbrella is near the coat-rack] (p)

nu a plouat [nem esett az eső] [it did not rain] ( $\sim m$ )

umbrela este închisă [az esernyő be van csukva] [the umbrella is closed] (t)

cuierul se află lângă umbrelă [a fogas az esernyő mellett van] [the coat-rack is near the umbrella] (q)

cerul era doar întunecat [az ég csak be volt borulva] [the sky was only cloudy] (r)

The original logical structural patterns of the compound sentences were the following:

2.  $p \ \& \ q$

3.1.  $(p \ \& \ q) \rightarrow r$

3.2.  $p \ \lceil \ (\sim q \ / \ \sim r)$

3.3.  $\sim(p \leftarrow q) \ \lceil \ \sim r$

3.4.  $\sim p \ \lceil \ (\sim q \ \downarrow \ \sim r)$ .

4.  $(p \rightarrow q) \ \& \ (r \rightarrow \sim m)$

5. A.  $(p \vee q) \rightarrow [r \ \& \ (\sim m \leftarrow t)]$

B.  $(p \leftrightarrow q) \ \& \ [(r \ \& \ \sim m) \rightarrow t]$



As it appears from the list of the simple sentences presented here, the language of the experiments was first Romanian, then Hungarian and Romanian. Since we shall complete our comparative analyses on four experimental groups, we offered both the Romanian and Hungarian versions of the basic propositions. Our following remark refers to the fact that, while choosing the basic propositions, we also started out from complex propositions, regarding these as patterns. The symbolic forms above are the symbolic forms of our original complex propositions formulated in natural language. Finally, we must draw the attention on the fact that during the experiment the basic propositions were presented in the order described here. We did this lest the order of the presentation should suggest to the subjects the original pattern form.

The experiments were conducted in several stages. One group of subjects of the experiment, in 1995, consisted of 58 students of the Faculty of Letters, having Romanian as their native language. We tested them in two groups. 36 of them solved the two, the 3.1., and the four sentences variants. 22 students solved the five sentences variant. The variants were presented only once, in the described order. The time appointed for the formulation of the compound sentences was 10 minutes for each variant and sub-variant. The experiments for the 3.1., 3.2., 3.3., 3.4. sentences variants were conducted with 41 students of Physics, also having Romanian as their native language. The formulation of the task and the time appointed for each variant was the same as in the previous experiment. Thus there were 99 subjects, native speakers of Romanian, who took part in the experiment, who were all students of the Romanian study lines of the Babeş-Bolyai University; naturally, they all solved the problems in their native language. This experiment did not serve the purposes of the research of bilingualism. Back then it never even occurred to me that the method that I had developed could possibly be used for the research of bilingualism. This idea only came to my mind several years later. This is why I started a new series of experiments.

The native language of the Hungarian subjects was clearly defined by the fact that they were all studying in Hungarian in the Hungarian study lines of the Babeş-Bolyai University. The problem was solved by 41 Hungarian native speaker students in 2003. They studied at different departments: Philosophy, Psychology and Social Assistance, that is, several disciplines of the humanities in general. The language of the experiment was again Romanian. This is how the experiment became useful for the research of bilingualism, meaning of course the bilingualism of the Hungarian students. The results of the Romanian students were necessary in order to compare the different sets of results.

The third experiment was conducted with a student group of 27 persons in 2004. They were second-year law students at the Babeş-Bolyai University, who studied in the Hungarian study line. However, the peculiarity of this group lay in the fact that, of the 24 disciplines they studied during the two years, they only had 4 in Hungarian, and the rest in Romanian, naturally also taking their exams in Romanian. This group I called the Hungarian native speaker group studying in Romanian. They solved the problems of the experiment in Hungarian.

The fourth experiment was conducted with 36 students in 2005. They were students of Physics and Law of the Babeş-Bolyai University. They all studied in the Hungarian study line, in Hungarian. The language of the experiment was Hungarian. In conclusion, they were native speakers of Hungarian, who studied in Hungarian, and they solved the problem in their native language. This group was called the Hungarian native speaker group studying in Hungarian. Why was there any need for this group? Because this is how we could compare their results with the results of the native speakers of Romanian, who studied in Romanian; and also, because this way we were able to compare all the possible combinations of the Hungarian and Romanian language results of the Hungarian bilingual groups, establishing the mutual influences of the two languages.

Since the results of the experiments may seem quite complicated, I shall include here a summarizing table, which should help us see more clearly.

As a summary, in our research we followed a 2X2X2 factorial quasi-experimental plan, which came to be this clear in a year and half’s time. The essential question we tried to answer was how the study language influenced the logical structure of the native language usage of bilingual students. The research analyzed in fact the mutual effects of three variables over the logical structure of linguistic manifestations. These variables were the native language, the study language, and the language of the experiment. The figure below clearly indicates that we have completed the analysis of the native language logic of students in groups A and E. At the same time, the comparison of groups A and H, and A and B was also interesting.

		<b>Native language</b>			
		Hungarian		Romanian	
<b>Experiment language</b>		Hungarian	Romanian	Hungarian	Romanian
<b>Study language</b>	Hungarian	<b>A</b>	<b>B</b> (diagonal lines)	<b>C</b>	<b>D</b>
	Romanian	<b>E</b>	<b>F</b> (diagonal lines)	<b>G</b>	<b>H</b> (diagonal lines)

The following table contains the experimental groups in the clearest form:

**Table 1**

*The experimental groups analyzed*

<b>Native language: Romanian</b>	Study language: Romanian	Test language: Romanian (H)
<b>Native language: Hungarian</b>	Study language: Hungarian	Test language: Hungarian (A)
	Study language: Romanian	Test language: Hungarian (E)
	Study language: Hungarian	Test language: Romanian (B)

The conception, planning, and execution of the experiments, the processing and analysis of the data, the publication of the partial results needed a great amount of work and time. This is why the series of experiments lasted between 2003 and 2006. The present paper contains in fact everything we found out during this while.

### 3. The Analysis of Results

The first grouping criterion of the results was the average number of compound sentences per variant.

**Table 2**

*Average number of sentences per variant of Romanian native speaker subjects (in Romanian)*

	Number of sentences						
	2	3.1	3.2	3.3	3.4	4	5
<b>Average</b>	4,9	6	5,8	4,9	4,1	4,5	3,5

We may observe that the averages also differ in the case of different variants. The greatest number of compound sentences was made from the variants containing three basic propositions. The greatest the number of basic propositions, the smallest the number of the compound sentences formulated.

**Table 3**

*Average number of sentences per variant of Hungarian native speaker bilingual subjects (in Romanian)*

	Number of sentences						
	2	3.1	3.2	3.3	3.4	4	5
<b>Average</b>	4,6	5,7	5,2	4,5	3,5	4,7	3,4

As a result of the comparison of Tables 2 and 3, everything said about Table 2 can be stated about the data in Table 3 as well. The group of native speakers of Romanian and Hungarian formulated a similar average number of variants, but the averages of the Hungarians are consistently decreased.

**Table 4**

*Average number of sentences per variant of Hungarian native speaker bilingual subjects studying in Romanian (in Hungarian)*

	Number of sentences							
	2	3.1	3.2	3.3	3.4	4	5.1	5.2
<b>Average</b>	2,5	4,3	3,2	3,4	2,7	3,3	3,2	1,6

Table 4 contains the averages of those Hungarian native speaker subjects who study in Romanian, and who solved the test in Hungarian. The average number of the formulated sentences is much smaller than the averages of the Romanian native speaker subjects, by almost two points. What is really surprising, however, is the fact that this difference exists also in comparison with Hungarian native speakers who solved the test in Romanian. That is to say, in a first approach it would seem that the linguistic competence of Hungarian native speaker students studying in Romanian has somehow changed.

**Table 5**

*Average number of sentences per variant of Hungarian native speaker subjects studying in Hungarian (in Hungarian)*

	Number of sentences						
	2	3.1	3.2	3.3	3.4	4	5
Average	5,0	5,1	4,1	5,2	3,9	5,3	4,3

Table 5 contains the results of Hungarian native speakers who study in Hungarian, and solved the test in Hungarian. Therefore they can most naturally be compared to the average number of sentences written by Romanian native speakers. The results show that Romanian native speakers had better averages in two and three sentences variants, while Hungarian native speakers studying in Hungarian, who solved the test in Hungarian, had better results in four and five sentences variants. It seems thus that it is easier to combine several simple sentences into one compound sentence in Hungarian than it is in Romanian. What is more, the Hungarian native speaker bilingual subjects had better results in Romanian than the other two bilingual groups in Hungarian.

In the case of all four groups the number of variants per compound sentences shows a normal distribution (according to the Gauss-curve). The lower limit of these begins with zero, and the upper limit is situated around 12-13. This can be explained by the fact that, on the one hand, the task had a time limit, and on the other hand, the subjects sooner or later reached the end of the number of conjunctions which were part of their linguistic competence.

Let us now see the statistics on the use of logical operations in variants of different numbers of sentences.

The interpretation of the two sentences variant results shows that Romanian native speaker subjects tended to make the logical connection of the two sentences in a conjunctive way. The Hungarian native speakers studying in Romanian used the smallest number of conjunctions, by almost 11% less than the total value. In the case of bilingual subjects, the conditional has the highest percentage. The calculations

show that in the case of Romanian native speakers the proportion of the two conditionals is 15.9%, while in the case of bilingual subjects it is around 25%. The two conditionals only differ in that in the first case the first part precedes the latter part, while in the second case the latter part precedes the first part, which is why their percentage can be contracted. The almost 10% difference for bilingual subjects derives from the fact that they used less conjunctions to connect the two sentences.

**Table 6**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

Two sentences variant	Romanian native speakers (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)	Total
&	79.26	67.05	59.70	62.79	68.83
→	5.32	10.98	16.42	10.47	9.67
←	10.64	13.87	8.96	13.95	12.33
~	4.26	1.73	14.93	8.72	6.00
Other operations	0.53	6.36	0.00	4.07	3.17
Total	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00

In the category of “other operations” there is again quite a substantial difference in favor of the bilingual subjects, which means that they tried to introduce the use of conjunctions which could be interpreted as other kinds of logical operations as well (postpendence, prependence, or disjunction). Furthermore, Hungarian native speakers studying in Hungarian used less the negation in Romanian than Romanian native speakers, but the percentage of negations used by the two groups who solved the test in Hungarian far exceeds the percentage of the Romanian native speakers’ negations. It is also worth mentioning that we often encountered the case when the bilingual group fused the two different sentences into one single sentence, avoiding thus the use of logical operations. The opposite of this case, the introduction of new sentences, is rarer: only three subjects employed it. Reduction and the introduction of new sentences are rarer in the case of Romanian native speakers.

In this variant the conjunction (&) used by Hungarian native speakers represents more than one third of all logical operations. More than half of the logical operations of Romanian native speakers are conjunctions. Romanian native speakers

used conjunctions above, while Hungarian native speakers below the average. The greatest difference lies in the use of the conditionals. Hungarian native speakers present the greatest differences as compared to Romanian native speakers when they solved the test in Romanian (16.90%), or when they study in Romanian (31.71%). The difference is the smallest when both Romanians and Hungarians solved the test in their native language (12.78%). However, in the Hungarians' case the emphasis lies on the reversed conditional (the proportion thereof is 23.01%). Most reversed conditionals were used by Hungarian native speakers studying in Romanian who solved the test in Hungarian (28.33%).

**Table 7**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

<b>3.1 sentences variant</b>	<b>Romanian native speakers (in Romanian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)</b>	<b>Total</b>
&	53.23	35.80	46.78	47.95	45.61
→	16.13	24.80	18.88	15.34	19.07
←	9.27	17.60	28.33	23.01	17.82
~	21.17	13.40	6.01	8.49	13.61
Other operations	0.20	8.40	0.00	5.21	3.89
Total	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00

Negation is a logical operation still used more frequently by Romanian native speakers. The differences in the category of “other operations” are also significant, with the extra operations of pre- and postpendence, exclusive disjunction, and biconditionals. It is interesting to note that other kinds of operations are most often used by the groups studying in Hungarian. This variant also shows the tendency of reducing three sentences to two, but it is much less frequent than in the case of the two sentences variant, because three distinct sentences are more difficult to be fused into a single one than two sentences, and the fusion most often leaves at least two sentences out of the three.

It is apparent in this variant that the number of conjunctions is much reduced in comparison to the previous two variants, in all four groups. However, there is still a 10%-20% difference between Romanian and Hungarian native speakers, a 5% difference between the two groups of Hungarian native speakers studying in Romanian or in Hungarian, and an almost 10% difference between the two groups of Hungarian native speakers who solved the test in Romanian or in Hungarian.

**Table 8**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

<b>3.2 sentences variant</b>	<b>Romanian native speakers (in Romanian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)</b>	<b>Total</b>
&	43.19	33.10	29.31	24.82	33.07
→	22.30	25.95	7.25	9.74	16.77
←	15.93	17.62	9.97	8.82	13.17
~	15.75	5.24	53.47	49.08	29.84
Other operations	2.83	18.10	0.00	7.54	7.15
Total	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00

As for conditionals, it is obvious that Romanian native speakers use them in a very high percentage (a total of 38.23%). Such a proportion of conditionals are only used by Hungarian native speakers studying in Hungarian, when they solve the test in Romanian (43.57%). The other groups who solved the test in Hungarian use conditionals to a degree of only 17-18%.

It must be mentioned as a novelty that the proportion of predependence ( $\supset$ ) and postdependence ( $\supsetleftarrow$ ) is the highest in the case of Hungarians studying in Hungarian who solved the test in Romanian (18.10% of all operations), while in the case of Romanian native speakers this proportion is of only 2.83%. The highest proportion of negation appears now in the groups who solved the test in Hungarian. This variant is peculiar by containing two negative basic propositions. In spite of this, each group introduces occasionally a new negation, a tendency especially characteristic, as we have seen, to the groups solving the test in Hungarian. However, the opposite of this tendency can also be seen, when single subjects drop certain negations. As a novelty, the negation appears in the operations as well, and not only in the variable. As for the “other operations” category, it is visible that Hungarian native speakers studying in Romanian only employ the most frequent logical operations as solutions.

It is for the first time that we may see the groups of Hungarian native speakers use more conjunctions than the group of Romanian native speakers. Closest to the Romanian native speakers are those Hungarian native speakers who solved the test in Hungarian (39.02%), and farthest from them are the Hungarian native speakers who solved the test in Romanian (51.86%).

**Table 9**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

<b>3.3 sentences variant</b>	<b>Romanian native speakers (in Romanian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)</b>	<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)</b>	<b>Total</b>
&	38.18	51.86	42.59	39.02	42.30
→	17.24	16.62	4.44	8.63	11.94
←	12.07	10.89	5.19	4.88	8.15
~	5.17	2.01	4.82	5.44	4.49
∨	11.58	0.00	0.00	34.90	14.96
Other operations	15.76	18.63	42.96	7.13	18.16
<b>Total</b>	<b>100.00</b>	<b>100.00</b>	<b>100.00</b>	<b>100.00</b>	<b>100.00</b>

The reduced number of conjunctions led to the result that the proportion of conditionals increased, so that the conditionals used by Romanian native speakers outran for the first time the proportion of conditionals used by Hungarian native speakers. This tendency is the most emphatic in the case of Hungarian native speakers studying in Romanian. They used only around a third of the conditionals compared to the Romanian native speakers.

Moreover, Romanian native speakers used much more disjunctions than the groups of Hungarians studying in Hungarian and Romanian, but the Hungarians studying in Hungarian who also solved the test in Hungarian, used three times as many disjunctions than Romanian native speakers. The use of negation is similar in the case of all four groups.

Pre- and postpendence is now more frequent in the compound sentences of all four groups. However, it is the most frequent in the case of Hungarian native speakers studying in Romanian and solving the test in Hungarian.

The peculiarity of the 3.4 sentences variant lies in the fact that all three of its basic propositions are negative. It is quite unusual to form compound sentences with all their simple sentences being negated. The subjects solved the problem in different ways. It is significant that the proportion of conjunctions is 30% higher in the case of Romanian native speakers than in the case of Hungarian native speakers. This means that the Romanians mostly solved the problem of the three negations in a conjunctive way. In comparison, the Hungarian native speakers studying Romanian used three times fewer conjunctions in Hungarian than the Romanian native speakers.



**Table 10**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

3.4 sentences variant	Romanian native speakers (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)	Total
&	66.00	34.34	22.00	35.71	38.41
→	7.00	14.14	6.00	19.93	14.16
←	12.00	14.14	12.00	28.57	20.18
Other operations	15.00	37.37	60.00	15.79	27.26
Total	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00

The differences are visible mainly in the case of pre- and postpendence, counted as other operations. The groups of Hungarian native speakers studying in Hungarian used conditionals in a higher proportion. This proportion is of 18% for those studying in Romanian, and 48.50% for those studying in Hungarian. From the point of view of the use of conditionals, the groups of Romanian native speakers and Hungarian native speakers studying in Romanian have similar results: around 18%. None of the groups introduced negation, because the only possibility for this would have been to negate the operation itself, as all the three simple sentences of the variant were negative. In natural language it means that Romanian native speakers switched between conjunctions used for a conjunctive relation, while the bilingual subjects generally switched between conjunctions used for pre- and postpendences, or conditionals.

**Table 11**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

4 sentences variant	Romanian native speakers (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)	Total
&	70.67	56.54	57.97	49.10	57.63
→	15.35	25.96	10.17	11.45	15.73
←	6.30	12.50	5.77	12.00	9.68
~	7.68	2.69	26.10	25.79	15.82
Other operations	0.00	2.31	0.00	1.66	1.13
Total	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00

Table 11 shows at a first glance that the range of logical operations compared to the previous variants is almost the same. Obviously it is more difficult to form a meaningful complex proposition out of four basic propositions than out of fewer ones. One possible solution was again the fusion of several basic propositions, that is, these were reduced in number, while the number of operations was increased. From the point of view of the conjunctions used, almost each group has a proportion of above 50% compared to the previous variants. Romanian native speakers used conjunctions 15-20% more often than Hungarian native speakers, who compensated for it by the use of conditionals. Hungarian native speakers studying in Romanian or Hungarian used almost four times as many negations as Romanian native speakers, and ten times as many as Hungarians who solved the test in Romanian. Thus groups three and four mainly employed the possibilities offered by negation in order to create the different variants. With the help of negation they so-to-say “switched off” certain simple sentences. The possibilities offered by the other operations category were not used significantly by any of the groups. From this variant onward a new tendency appears: the proportion of conjunctions starts to increase in the case of all groups. This is clearly shown in the table containing the most frequent orders of operations.

**Table 12**

*Distribution of the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers studying in Hungarian, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian (in percent)*

5 sentences variant	Romanian native speakers (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)	Hungarian native speakers studying in Romanian in Hungarian)	Hungarian native speakers studying in Hungarian)	Total
&	63.31	57.94	55.91	45.96	55.76
→	14.65	17.68	9.77	12.04	14.35
←	10.08	12.29	8.64	14.36	11.77
~	5.98	3.78	21.59	21.20	11.45
∨	4.72	6.05	4.09	5.75	5.38
Other operations	1.26	2.27	0.00	0.68	1.29
Total	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00

The range of logical operations used in the five sentences variant is similar to the four sentences variant, the only difference being the higher percentage of disjunction in all four groups. The proportion of other operations is almost insignificant in the five sentences variant. The fewer conjunctions used by Hungarian native speakers resulted once again in more conditionals in the case of those who solved the test in

Romanian, and more negations for those who solved it in Hungarian, regardless of whether they studied in Hungarian or Romanian. Despite all this, the differences between the three groups decreased, perhaps because it was even more difficult to form one single meaningful complex proposition out of five basic propositions than it was in the case of four propositions. The Hungarian native speakers' tendency to reduce two basic propositions to one still exists.

Our analyses and comparisons have so far been mostly intuitive. The differences in percentage may not also signify relevant differences between the results of the four groups. Therefore we turned towards a more reliable statistical instrument, the  $\chi^2$  relevance test. The results are summarized in Table 13.

**Table 13**

*Differences in the use of logical operations in the case of Romanian native speakers, Hungarian native speakers, Hungarian native speakers studying in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P<	Interpretation
2	12	43.25	0.0001	Significant difference
3.1	12	163.12	0.0001	Significant difference
3.2	12	476.48	0.0001	Significant difference
3.3	15	437.08	0.0001	Significant difference
3.4	9	121.42	0.0001	Significant difference
4	12	260.30	0.0001	Significant difference
5	15	236.59	0.0001	Significant difference

The columns of Table 13 contain the numbers of sentences and variants, the degree of freedom of the calculations,  $\chi^2$ , the probability of error, and the interpretation of numbers. For a relevant interpretation we need to know that any value below  $p < 0,005$  as a result of comparison can be regarded as significantly different. The last column of the table shows that the logical operations used by the four groups significantly differ from each other, and this is not due to coincidence. That is, *Romanian native speakers create logically significantly different complex propositions than Hungarian native speakers* when they use the same basic propositions. The significant difference exists in the case of each variant. In other words, we may say that Hungarian native speakers have a different kind of logic in another language (here in Romanian) than Romanian native speakers. Moreover, the Hungarian mental logic of Hungarian native speakers studying in Romanian not accidentally differs from the mental logic of Romanian native speakers, of Hungarian native speakers solving the test in Romanian, and bilingual Hungarian native speakers solving the test in Hungarian. Table 13 shows in fact that there are significant

differences between all four groups in their logicity or mental logic, provided we examine them in an identical natural linguistic context. The comparison in this table is global, meaning that we compared each group to all other groups, and the differences are significant. The following tables offer the details of these results.

**Table 14**

*Differences in the use of logical operations between Romanian native speakers and Hungarian native speakers studying in Hungarian*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P<	Interpretation
2	5	17.406	0.003	Significant difference
3	6	87.662	0.0001	Significant difference
3.2	6	95.043	0.0001	Significant difference
3.3	5	12.337	0.03	Significant difference
3.4	3	22.557	0.0001	Significant difference
4	5	59.449	0.0001	Significant difference
5	5	13.460	0.02	Significant difference

Table 14 details the differences between the test results of the Romanian native speakers and the Hungarian native speakers studying in Hungarian. As we know, these two groups solved the test in Romanian. The interpretation of the test also shows whether or not the significant differences within the global comparison derive only from the results of the Romanian native speakers and the Hungarian native speakers studying in Hungarian. It is obviously not the case.

The calculations show a significant difference in each sentence variant. This means that the differences in mental logic or logicity may be due to some kind of necessary cause-effect connection, and that they are not accidental. Posing the question in a different way, this states that the Romanian language competence of Hungarian native speakers differs from that of the Romanian native speakers. This statement is trivial; however, it is very difficult to prove by experimental means.

**Table 15**

*Differences in the use of logical operations between Hungarian native speakers (in Romanian) and Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P<	Interpretation
2	5	23.138	0.0003	Significant difference
3	6	44.092	0.0001	Significant difference
3.2	6	227.78	0.0001	Significant difference
3.3	5	63.164	0.0001	Significant difference
3.4	3	11.37	0.0099	Significant difference
4	5	145.39	0.0001	Significant difference
5	5	134.09	0.0001	Significant difference

This table compares the results of two groups of Hungarian native speakers, who solved the test in different languages. I concluded in one of my previous experiments that “the significant differences of the  $\chi^2$  relevance test demonstrated without any doubt that there are differences in logicity. From the point of view of logic this means that the second language logicity of Hungarian native speaker students is in some respects different from that of Romanian native speaker students. This situation can have one single source, the native language, in this case Hungarian. This proves that the second language within certain limits suffers the influence of the native language, that is, it also works according to the logicity of the native language”, and that “the two languages are not used independently from each other, but there are certain interferences, which support the holistic theory. In other words while the second language is in use, the first language is not completely blocked, and it may be regarded as dominant”. The significant differences in Table 15 confute these older conclusions. According to these it is not only the second language which suffers the influence of the native language, but in the opposite direction the native language also modifies under the influence of the second language. In this case we may speak of the modification of the meaning of logicity, or mental logic. The extent of this modification cannot be averred on the basis of the data at hand. We must also perform the comparison of the Hungarian language test results of the bilingual Hungarian native speakers studying in Hungarian and the bilingual Hungarian native speakers studying in Romanian. The final conclusion can only be drawn in the knowledge of these results.

**Table 16**

*Differences in the use of logical operations between Romanian native speakers and bilingual Hungarian native speakers studying in Romanian*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P<	Interpretation
2	5	19.60	0.0015	Significant difference
3	6	62.33	0.0001	Significant difference
3.2	6	157.34	0.0001	Significant difference
3.3	5	72.72	0.0001	Significant difference
3.4	3	49.07	0.0001	Significant difference
4	4	56.98	0.0001	Significant difference
5	5	64.75	0.0001	Significant difference

Table 16 shows the expected results. It could be foreseen that the Hungarian native speakers present different results in Romanian than Romanian native speakers even though they study in Romanian. However, it is disturbing that the group of Hungarian native speakers studying in Romanian show significant differences compared to both other groups, the Romanian native speakers, and especially the Hungarian native speakers studying in Hungarian; these differences are not accidental.

What is left thus is the analysis of the significance of differences between the Hungarian native speakers studying in Hungarian and solving the test in their native language and the other three groups. The following tables present these comparisons.

**Table 17**

*Differences between Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian) and Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P	Interpretation
2	4	6.94	0.13	The difference is not significant
3.1	4	16.00	0.003	Significant difference
3.2	4	29.03	<0.0001	Significant difference
3.3	5	219.29	<0.0001	Significant difference
3.4	3	72.29	<0.0001	Significant difference
4	4	19.53	0.0006	Significant difference
5	5	18.60	0.0023	Significant difference

According to this table there is a difference between the two groups in each variant. The only exception is the two sentences variant. This result is not surprising, since there is only one logical operation that can be used in the two sentences variant, and this case had the strongest tendency of reducing two separate sentences to one single sentence.

**Table 18**

*Differences between Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian) and Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P	Interpretation
2	4	9.19	0.056	The difference is not significant
3.1	4	27.32	<0.0001	Significant difference
3.2	4	230.99	<0.0001	Significant difference
3.3	5	181.54	<0.0001	Significant difference
3.4	3	22.97	<0.0001	Significant difference
4	4	140.45	<0.0001	Significant difference
5	5	149.20	<0.0001	Significant difference

The results of Table 18 correspond to the results of the previous table. The non-significant difference can be found again in the case of the two sentences variant. The common element of Tables 17 and 18 is the native language. The different elements are the language in which the test was solved, and the language of study. So the possible modifications of the Hungarian native language in this case could have been caused by Romanian as the language of study and of the test. The results show that these modifications did indeed happen.

**Table 19**

*Differences between Romanian native speakers (in Romanian) and Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)*

Number of sentences	Df	$\chi^2$	P	Interpretation
2	4	15.13	0.004	Significant difference
3.1	4	71.57	<0.0001	Significant difference
3.2	4	173.53	<0.0001	Significant difference
3.3	5	95.15	<0.0001	Significant difference
3.4	3	30.89	<0.0001	Significant difference
4	4	99.39	<0.0001	Significant difference
5	5	83.27	<0.0001	Significant difference

Table 19 is interesting because the study language of both groups as well as the language of the test is the native language. So these are constant. What is then the variable? There is one single such factor, the language itself. That is, the structure of the Romanian language and its logicity, and the structure of the Hungarian language and its logicity. The table tells us that there is a significant difference between the two in all respects. In other words, *the two languages as native languages operate according to different mental logical structures.*

#### 4. Logicity and Linguistic Competence

The concept of logicity is a variant of the term 'logic'. To speak about logicity means to speak about that what makes people logical. In other words, logicity is strongly connected to the mental order characteristic for any rational human being. The most important, though not exclusive, medium of communication of this mental order is precisely the language. However, the means of logic refer only to the analysis of linguistic phenomena. The methods of our research have shown, among other things, that by the term of logical operation we in fact raised the conjunctions to a certain standard form, attaching to them a specific logical meaning. The starting point for the creation of the logical meaning was the natural linguistic meaning. However, there are differences between the two kinds of meanings. The polysemantic conjunctions of natural language may correspond in certain cases to one single standard logical meaning. We consider that such a kind of standardization may reveal a set of advantages proved by the analysis of these research results.

Nevertheless, this method does not exclude the return to natural language. Most probably the analysis of the natural language conjunctions which connected the basic propositions into complex propositions can also be performed. Furthermore, we may also compare languages from this point of view, or we may even regard it as translation. That is to say, in this case the starting language could be any natural language, while the target language is the language of the logic of propositions. Such a question is impossible to solve in any other way.

The tables presenting the distribution of logical operations demonstrate that the natural language expressions of the different variants prevalently contain those conjunctions which in logic can be interpreted as conjunctions or conditionals.

The meaning of the logical conjunction or conditional depends on the truth-value of proposition variables, while the natural linguistic, intuitive meaning is not reduced to merely this much. Thus probably it did not even occur to the subjects of our experiment that the basic propositions we presented could have also been false. They regarded each proposition as true, therefore they created complex propositions from true basic propositions. As a result, by excluding falsity as a truth-value, they wished to express something else with their complex propositions. This was nothing else than the *simultaneity, juxtaposition, succession, spatiality* of the statement in the basic proposition, or perhaps *the emphasis on one statement as opposed to all others* by the use of pre- and postpendences.

The relative frequency of logical operations posed the question whether there are typical operation orders within a variant. Naturally, this question is only meaningful in the three and four sentences variants. Table 20 presents this typicality of the variants. In the case of Romanian native speakers these results could not be calculated, as we do not have the protocols from ten years ago at our disposal any more.

**Table 20**

*The most frequent operation orders per variants*

	3.1	3.2	3.3	3.4	4
<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Romanian)</b>	&→ (19.1%)	&→ (24.3%)	&& (19.8%)	&⌈ (21.4%)	←&& (13.7%) →&& (13.1%)
<b>Hungarian native speakers studying in Romanian (in Hungarian)</b>	←& (28.2%)	&& (19%)	&& (46%)	&← (23.1%) && (20%)	&&& (41%)
<b>Hungarian native speakers studying in Hungarian (in Hungarian)</b>	←& (19.4%)	&~→~ (19.4%)	~&& (13.6%)	~←~&~ (12.8%)	&&~&& (8.9%)

The lower limit of typicality is situated around 19%, the upper limit is of 46%. In the case of the two sentences variant it is meaningless to speak about an order of the operations, while the five sentences variant had to contain at least four operations, most of which were conjunctions, therefore these do not appear in the above table. The range of logical operations used in the case of the Hungarian native speakers who solved the test in Romanian always contains an operation other than



conjunction, as opposed to those who solved the test in Hungarian. Hence the conclusion that the mental logic or logicity of the two groups is different in a certain sense. The  $\chi^2$  significance test showed us that this difference is not accidental. This situation places us in front of the task to identify the cause or causes which could be responsible for these differences.

## 5. Conclusions

1. It could be supposed that given natural linguistic expressions, in this case sentences, require specific, characteristic logical connections, and when they appear in an expression they simply “switch on” those mental logical mechanisms with the help of which they create the expression. However, this situation does not seem very convincing. My investigations on this matter suggest the conclusion that the operations of mental logic precede concrete linguistic expressions; if for no other reason, then only because several natural linguistic expressions may “switch on” the same constant type of logical connection, Gál (2000: 73-74).

2. If mental logic or logicity is a priori to concrete meanings, then one cause of the differences can be the life-world (*Lebenswelt*) in a phenomenological sense (Schütz 1987). The three Hungarian groups of the experiment studied different disciplines. This fact could have had an influence over the results. However, it is quite difficult to assess the extent of this influence, and it is not the subject of this paper.

3. The third factor which may play a role in the appearance of the differences is the language itself. The same meaning in natural language can be processed by either identical or different means of mental logic both in Hungarian and in Romanian. In the first case, if the means of mental logic are identical, this would prove a millennial supposition, according to which Aristotle’s discovery of the logic of Indo-European languages should prove the universality of these languages. However, the facts of the experiment underline exactly the existence of differences. In other words, the logicity of Indo-European languages is not identical, but in a certain respect different from each other. If this is correct, it may lead us to the Sapir-Whorf hypothesis, according to which the languages carry different kinds of mental logic or logicity. If we were to say it differently, we could state that the world looks different in different languages, that the more languages you know the more colorful the world is, that you feel different in different languages, that an identical expression of a natural language may have different meanings in different languages, etc. The diversity of languages means not their hierarchy, but their otherness. Some things can be better expressed in one language, other things in another.

4. The different kinds of logicity that can be found in languages are not isolated. They mix with each other. As a result, the logicity of Hungarian influences the logicity of Romanian, and vice versa. Hence the differences seen in the relevance test. What is surprising however is the fact that the results of the group of Hungarian

native speakers studying in Romanian and solving the test in Hungarian differ from the results of the group of Hungarian native speakers studying in Hungarian and solving the test in Hungarian, and the Hungarian native speakers studying in Hungarian present a different logic in Romanian than those who study in Hungarian.

## BIBLIOGRAPHY

1. Balaiş, Mircea (1978). *Logică simbolică* (Symbolic logic). Cluj-Napoca.
2. Bartha Csilla (1999). *A kétnyelvűség alapkérdései* (The basic questions of bilingualism). Nemzeti Tankönyvkiadó, Budapest.
3. Dumitriu, Anton (1975). *Istoria logicii* (The history of logic). Editura Didactică și Pedagogică. București.
4. Enescu, Gheorghe (1969). “Analiza logică a conjuncțiilor din limba română” (The logical analysis of conjunctions of the Romanian language). *Revista de filosofie* 7. 821-830.
5. Gál László (2007). “Anyanyelv és idegen nyelv használata a közösségben” (The usage of native and the foering language in community). In Demeter M. Attila (ed.) *Egyén, állam, közösség*, Pro Philosophia, Kiadó, Kolozsvár, 234-259.
6. Göncz Lajos (1985). *A kétnyelvűség pszichológiája* (The psychology of bilingualism). Forum, Újvidék.
7. Grosjean, François (1992). “Another View of Bilinguals”. In Harris, R. J. (Ed), *Cognitive Processing in Bilinguals*, Elsevier Science Publication, Amsterdam.
8. Kiss Jenő (1996). *Társadalom és nyelvhasználat* (Society and language usage). Nemzeti Tankönyvkiadó, Budapest.
9. Langman, Juliet (2002). “A kétnyelvűség kutatásának modern irányzatai” (Modern trends in the research of bilingualism). In *Szociolingvisztikai szöveggyűjtemény* (A reading in socio-linguistics). Tinta Könyvkiadó, Budapest.
10. Lanstyák István (2002). “A magyar-magyar diglosszia néhány kérdéséről” (On certain questions connected to Hungarian-Hungarian diglossia). In *Szociolingvisztikai szöveggyűjtemény* (A reading in socio-linguistics). Tinta Könyvkiadó, Budapest.
11. Navracsecs Judit (s.a.) *A kétnyelvű gyermek* (The bilingual child). Corvina Kiadó, Budapest.
12. Péntek János (2002). a “Az anyanyelv ökológiája Erdélyben” (The ecology of the native language in Transylvania). In *Szociolingvisztikai szöveggyűjtemény* (A reading in socio-linguistics). Tinta Könyvkiadó, Budapest.
13. Péntek János 2002. b “Magyar nyelvi különfejlődés a Kárpát-medencében” (The distinct development of the Hungarian language in the Carpathians basin). In *Szociolingvisztikai szöveggyűjtemény* (A reading in socio-linguistics). Tinta Könyvkiadó. Budapest.
14. Schütz, Alfred (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Méridiens Klincksieck, Paris.
15. Wardhaugh, Ronald (1995). *Szociolingvisztika* (Socio-linguistics). Osiris, Budapest.
16. Wittgenstein, Ludwig von (1989). *Logikai-filozófiai értekezés* (Tractatus logico-philosophicus). Akadémiai Kiadó, Budapest.

## GESTURES AND PARALANGUAGE IN SECOND LANGUAGE ACQUISITION: IMMERSION STUDENTS IN ROMANIA

DIANA ROXANA COTRĂU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Gestures and Paralanguage in Second Language Acquisition: Immersion Students in Romania.* Of late, sociocultural theory has inspired a number of applied linguists to forge new lines of research on second language acquisition. Starting from the SCT (sociocultural theory) basic tenet that language, culture and cognition are inextricably linked, and that no social activity – learning a foreign language included – can be studied outside the learner’s sociocultural context, linguists are trying to establish the ways in which cultural specific concepts in the second language are internalized by the L2 learner and the extent to which thinking and meaning making are, or may be, coded in L2. This paper studies the way a group of immersion L2 advanced learners externalize their thoughts and experiences in the foreign language and how they complement their language production with paralanguage and gestures, for appropriate and efficient communication.

**Keywords:** sociocultural theory, immersion students, mediation, internalization, self- and other-regulation

**ZUSAMMENFASSUNG.** *Gebärden und Körpersprache in der Aneignung der Zweitsprache: Immersion-Studenten in Rumänien.* Die soziokulturelle Theorie hat die Sprachwissenschaftler dazu angeregt, neue Forschungsrichtungen im Bereich der Aneignung der Zweitsprache zu erfinden. Ausgehend vom Grundsatz der sozialkognitiven Lerntheorie, dass die Sprache, die Kultur und die Erkenntnis miteinander verbunden sind, und dass keine soziale Tätigkeit, – die Erlernung einer Fremdsprache einbegriffen –, außerhalb des soziokulturellen Zusammenhang des Lerners untersucht werden kann, versuchen die Sprachwissenschaftler die Möglichkeiten festzustellen, wie die kennzeichnenden kulturellen Begriffe in der Zweitsprache vom L2 Lerner verinnerlicht werden, sowie inwiefern die Denkweise und die Bedeutungsbildung in der Zweitsprache verschlüsselt werden oder werden können. Der vorliegende Beitrag untersucht die Art und Weise, wie die fortgeschrittenen L2 Lerner ihre Gedanken und Erfahrungen in der Fremdsprache äußern, und wie sie ihre Sprachproduktion mit Körpersprache und Gebärden zwecks entsprechender Kommunikation ergänzen.

---

<sup>1</sup> Diana Roxana Cotrău, Phd, Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, No. 1 Mihail Kogălniceanu St., [diana.cotrau@gmail.com](mailto:diana.cotrau@gmail.com).

## Introduction

Some substantial research on second language acquisition has set off on a path less trodden, whose main paradigms are *private speech as self-regulation*: L2 learners organize their thinking by internalizing cultural specific concepts, and *gestures and paralanguage as an object-regulating task*: when focusing on their L2 production, L2 learners may have to (and often do) resort to extra-linguistic help. It is both through self-regulation and externalization that the L2 learners mediate themselves, yet the outcome is nascent from more than a mere combination of the two processes.

The basic query as to how L2 learners mediate themselves through the new language has received several answers, most of which stem from the argument<sup>2</sup> that late acquisition of languages (L2, L3, etc.) beyond the first are laid down on the psychological foundation of the system of meanings already internalized in one's first language (L1). The second language will thus be incorporated into the classification system available in the first language and will rely on the extant semantic system. Thus, it has been said that although one may be capable of speaking several languages – L2, L3, etc. in addition to L1, the inner speech is only one – L1. In other words, our thinking processes operate in our L1 code. Indeed, studies focusing on private, self-directed speech in L2 have revealed that even advanced L2 speakers find it difficult to sustain complex thinking processes in L2. However, more studies have found that extensive cultural immersion L2 learners are able to internalize culturally organized L2 meanings and use them to mediate their thinking, which thus may replace gradually and partially, but never completely, the L1 semantics.

## Sociocultural Theory and Second Language Acquisition

There are several approaches to acquiring a new language. It would seem, however, that cultural immersion is among the more successful ones: learners acquiring the language by residing in the country where L2 is spoken progress faster than those learning it at home, be it in a formal institutionalized setting. The former are in a cultural immersion situation that creates the congenial conditions for them to internalize culturally specific meanings and organize their thinking (partially) in the L2 code. Eventually, this will enable L2 speakers to produce more appropriate L2 verbal patterns and structures. Language, culture and thinking are essentially intertwined in the process of second language acquisition and successful acquisition is grounded on the internalization of the L2 cultural specifics.

---

<sup>2</sup> Ushakova (1994) (cf. Lantolf, p. 110).

It is along these lines that I should note that this paper has been inspired by the fairly recent publication (2006) of a volume<sup>3</sup> which resurrects, or rather continues, a strand of theory and research focusing on second language acquisition founded on the Vygotskian<sup>4</sup> tradition, where culture is understood as an objective force that infuses social relationships. The theory purports the understanding of culture as objective, which in turn implies that human activity structures, and is structured by, enduring conceptual properties of the social and material world. The central claim is that everyday cognition, or higher-order mental functions, is enabled and organized by historical and qualitative aspects of symbolic artifacts, material artifacts, and social relationships. While Vygotsky himself used the syntagm *cultural-historical psychology* in his theoretical corpus, the latter (or rather, parts of it) inspired new applications, which were rebranded Sociocultural Theory. The primary concepts within sociocultural theory include the *genetic method*, *mediation*, *internalization*, and the *zone of proximal development*, while the main goal of SCT research is to understand the relationship between human mental functioning and the cultural, historical, and institutional setting<sup>5</sup>. Thus, while SCT is used to refer to social and cultural contexts of human activity, from a narrower perspective it is a theory of the development of higher mental functions (directly stemming from Vygotskian research), which has since been informed by research acknowledging the strong connection between culture, language, and cognition.

Like many other disciplines, applied linguistics, too, has used SCT as a framework for research on second language acquisition, starting from the assumption that human activities are mediated by symbolic artifacts, one of which is language. The mediation is twofold, providing the support through which L2 learners are able to appropriate new conceptual systems in a second language as well as mediate themselves: *self-mediation* through private speech and *other-mediation* through social speech.

Our focus in this paper will be on gesture and the elements of paralinguistic that externalize the speaker and mediate him/her to the speech entourage. We will also make a point of the fact that self- and other-mediation are organically linked, since inner speech can be externalized as private speech and, when audible, can easily pass into the category of other-directed or social speech. We will first summarize some of the theoretical highlights of self-regulation through private speech.

---

<sup>3</sup> J.P. Lantolf, S.L. Thorne. 2006. *Sociocultural Theory and the Genesis of Second Language Development*, Oxford: Oxford University Press.

<sup>4</sup> Lev (Leon) Semyonovich Vygotsky (Vygotskii) (1896 – 1934) was a Belarusian developmental psychologist and the founder of cultural-historical psychology. He was a pioneering psychologist and carried many interests in the fields of developmental psychology, child development, and education. His innovative work in psychology includes several key concepts such as psychological tools, mediation, internalization, and the zone of proximal development (<http://en.wikipedia.org/wiki/Vygotsky>).

<sup>5</sup> J.P. Lantolf, S.L. Thorne. Op. cit., p. 3.

### Inner Speech and Self-regulation

It has been ascertained<sup>6</sup> that inner speech, more appropriately called and defined as psychological speech aimed at regulating our own physical behaviour, is the vehicle through which we gain voluntary control over our elementary biologically endowed brain processes. The ontogenesis of inner speech traces its origins as *social speech* aimed at regulating others. However, the psychological function of inner speech does not emerge suddenly from social speech; rather it passes through an *egocentric* phase in which its formal appearance is social but its function is increasingly psychological (most obvious at children). Egocentric speech represents the ontogenetic phase in which children develop the ability to use social speech as a means of regulating their own mental functioning. Egocentric speech eventually develops into *inner speech* as it discards its social dimension. With adults, we should also further distinguish between *private speech*, or self-directed speech, and *inner speech*. While inner speech regulates one's thinking processes, private speech serves thinking by focusing the speaker's attention on specific features of the task at hand.

For obvious reason, research on inner speech is difficult, if possible, therefore studies and monitoring have been limited to private speech. Where the acquisition of a second language is concerned, the issue at hand is the measure in which private speech is encoded either in L2 or L1 and why. Research in this area has revealed that most L2 intermediate speakers used occasionally affective markers: – laughs and sighs – as well as linguistic forms such as *oh, ok, oho, oh boy, oh no, oh my god*, which were much more frequent in L2 intermediate speakers than in the L2 advanced speakers, both children and adults. However, when more complex cognitive problems had to be solved, even advanced L2 learners switched, eventually, to L1. Researchers have delved into even more refined matters, such as trying to cross the divide between private speech as self-regulating (self-directed) and/or object-regulated, where the locus of task control resides not in the speaker but in the task itself and results are forthcoming.

### Gesture and Mediation

An even more novel venue for SCT L2 research is the appropriation of culture specific gestures and the interface between speech and gesture<sup>7</sup>. McNeill (1992)<sup>8</sup> calls gesticulation *the gestures that co-occur with speech*. According to McNeill (2000), the meanings imparted through gesticulation are global and synthetic and serve to

---

<sup>6</sup> Ibidem, pp. 72-75.

<sup>7</sup> Gestures consist of three phases – the preparation, or onset phase in which the speaker readies the hands to make the gesture; the stroke phase where the hands actually move to present the meaning; the coda, or rest phase, where the hands return to the rest position before another gesture is initiated. The key component is the stroke, which is the portion of the gesture which coordinates with the spoken portion of the utterance. Lantolf. Op. cit. pp.100-101.

<sup>8</sup> According to McNeill (2000) speaking and gesturing form a unit that must be analyzed as a whole, a single meaning system combining two distinct semiotic architectures in which each component can surpass the meaning possibilities of the other. Cf. Lantolf. Op. cit. p. 95.

amplify the meanings expressed in synchronized speech. Gestures that co-occur with speech have been classified as *iconics* – gestures that simulate or portray movements or objects, *metaphorics* – gestures which form imagistic representations of abstract ideas, *beats* – abrupt up-and-down movements of a finger or the entire hand (esp. in narratives), and *deictics* – pointing at objects.

A further element that merits some consideration is that gesture, as part of *kinesics* (including facial expression, eye-contact, body posture), presents patterns that may be either universal or culture-specific<sup>9</sup>. Therefore, it may happen for some gestures to lead to miscommunication, since they might mean different things in different cultural communities. For instance, some gestures or non-verbal actions that are called ‘emblems’ and that may be substituted for words: e.g. nod of the head means agreement, shrug of the shoulders means uncertainty, while deemed universal by most of us, may, nevertheless, be absent from some cultural repertoires, in which case they can lead to serious misinterpretation. Furthermore, in addition to being culturally constructed, gestures may be gender-determined too, yet another possible source<sup>10</sup> of misunderstanding.

However, our concern here is not with possible gesture-induced miscommunication. On the contrary, it is with achieving successful communication with the aid of gestures when an L2 learner/speaker has word difficulties. Moreover, while it is quite natural an occurrence for all speakers to integrate gestures into their speaking activity, our issue here is whether the L2 learners can appropriate gestures in L2 communities even as they develop a new inner order for self-regulation. Speakers synchronize their gestures with their private speech as they struggle to narrate. It is common knowledge that speakers will produce iconic and metaphoric gestures as compensatory strategies when they have word-finding difficulties. As well as all this, with L2 learners gestures take on an additional function: while L2 learners resort to gestures both to help them substitute or give them the respite to find words in their additional language, gestures also become a means of soliciting mediation from the interlocutor, be they the tutor, a native speaker, or a fellow L2 learner. Thus, gestures can serve both a cognitive and communicative function, for they externalize one’s lexical research for a word and then take on a social function if interpreted or intended as a call for help with the word that is eluding the speaker (or is altogether absent from his/her L2 vocabulary).

### **Function of Gestures and Paralanguage at Immersion Students**

In order to reach some conclusions of our own we have studied a group of L2 advanced learners studying Romanian as an additional language. Their status is that of cultural immersion students as they are not merely institutionally learning an

---

<sup>9</sup> Bonvillain, Nancy. 2003. *Language, Culture, and Communication*. 4<sup>th</sup> ed. Upper Saddle Valley: Prentice Hall. Pp. 37-40.

<sup>10</sup> Maltz, Daniel N., Borker, Ruth A. “A Cultural Approach to Male-Female Miscommunication” in Coates, Jennifer (ed.). 1998. *Language and Gender: A Reader*. Oxford: Blackwell Publishers. Pp. 417-434.

additional language, but also actually spending substantial time in the country (Romania) where L2 is spoken. The students in the group are of mixed ethnicities and come from varied states in Europe: Germany, Austria, the Czech Republic, Poland, Italy, and from Russia. They are aged between 20 and 22 and their contact, past or current, with Romania and the Romanian language is diverse. They have either previously studied Romanian at universities in their home countries and are now in a one-year programme in order to advance their L2 proficiency, or have embarked on a long term study course that includes the high-intensity study of Romanian for one year before moving on to studying a speciality of their choice at a Romanian university. Still others may be doctoral students wishing to improve their Romanian language competence for reasons of elaborating their doctoral thesis on a Romanian related issue.

The class taped was a 45 minute course in *Romanian Culture and Civilisation* intended for advanced learners, and was divided into two distinct parts: the one, an introductory section dealing with the day's agenda: the 6<sup>th</sup> of December – St. Nicholas Day, a festival of local prominence judged by the amount of related paraphernalia (sweets, chocolate, fruit, the symbolic St. Nicholas rod) sold prior to and during the day, and by its media coverage. The other was structured around several focal discussions triggered by the students' individual reading assignments. They had been asked in the preceding class to select for individual reading Romanian newspaper columns tackling current social, economic, political, cultural or administrative issues. While both sections supply prolix material for our brand of SCT research, we have found the first to be more congenial to fulfilling our goal, as we noticed at a cursory viewing that the students resorted more frequently to gestures and paralinguistic behaviour than in the second section. Indeed, the methodological unfolding of the first part of the class geared them into recounting personal (cultural) experiences by comparing the celebration specifics of the day in Romania (the immersion country) with those in their countries of origin. They were seen actually struggling to rally their L2 linguistic resources to recount the manner St. Nicholas Day is celebrated 'at home', for the L1 cultural idiosyncrasies are difficult to render in the L2 for lack of equivalents.

The second section of the class posited somewhat less linguistic problems, as the students had already processed the material of their presentations (as home assignments), even while they had become familiar with the issues due to their cultural immersion experience by then almost half a year long (one of the students is actually Romanian born and spent part of her childhood in Romania prior to emigrating to Germany with her family). Even so, the discussions following each of the individual student presentations may lend themselves to SCT research, for the participants deal with L2 concepts discussed against several different L1 thinking grills (given the varied ethnicities of the students in the group we have mentioned above). In addition, we should note that not only is the group ethnically heterogeneous, but the group's language proficiency (although they had been diagnosed as advanced L2 learners) varies in terms of language skills, so that some students were more voluble than others.



Returning to the first section of the class, the first and foremost observation is that the gestures and paralinguistics were more varied and certainly *not* single-functional. Thus, most of the tutor's non-verbal approach was geared towards eliciting the (correct) answers from the learners:

e.g.

T: Chiar aş vrea să vă spun în două câteva cuvinte despre România ce cum se sărbătoreşte ... cred că aţi văzut ... semnul cel mai ăăă semnul simbolic pentru Moş Nicolae este ... [looks invitingly at the students for an answer while mimicking holding a rod in her hands]

*I would really like to tell you in two a few words about Romania what how it is celebrated ... I think you have seen ... the sign most uh: the symbolic sign for Saint Nicholas is ...*

The iconic gesture used by the tutor is readily understood by all the student participants, for, as the discussion unfolds, it turns out that they have all seen the signs of celebrations in the city and, in addition, the festival is common in their own cultural communities. It is natural that the tutor should use the gesture to elicit the word (which is promptly uttered by one of the students – S2), and thus her non-verbal action, where we can also include the pauses made deliberately in an invitation to the students to fill them in, is a purposeful methodological support. A little later on, however, when the tutor provides a description of the typically Romanian Saint Nicholas rod and pauses for as little as a few seconds searching for a particular word, one of the students provides it swiftly in the caveat, perhaps not realising the pause was genuine hesitation on the part of the tutor rather than the usual invitation to speak.

e.g.

T: Da ... sau pur şi simplu se dădea cu un ... mmm ...

*Yes ... or it was simply coated with ...*

S1: spray [rising intonation uncertain whether she provided the right word or whether the tutor actually expected someone to help with the word]

The students in the group, on the other hand, clearly use gesture precisely when they have difficulty in finding the right word or appropriate structure. Quite often the gestures are also synchronized with eye-contact – a glance at the tutor for approval or for an invitation to continue – or with rising intonation, indicating different degrees of uncertainty.

e.g. ăăă un băţ care: arată foarte kitschos deci eu [laughter from students] am umblat prin oraş şi am ... şi nu am ... şi am întrebat ăă ce-i asta şi mi-a spus că e un ... băţ de Moş Nicolae şi ... când am fost eu mică şi noi aveam băţul dar noi le-am ffăcut ăăă [xxx] şi am făcut băţul cu aşa [iconic gesture of a rock] o piatră care străluceşte [uses both hands like sunrays] ăă argintiu ... are aşa ...

*uhhh ... it's a rod that looks very kitschlike so I walked about the town and I ... I didn't ... and I asked uhhh what is this and (s/he) told me it was ... a Saint Nicholas rod and ... when I was little we had a rod too only we made it [xxx] and we fashioned the rod with a stone that shines uh silvery ... it has like ...*

Sometimes the gestures are immediately followed by the word they were supposed to substitute, proving that some apparently latent vocabulary items are easy to retrieve. It may also be a case where the lexical item used is newly introduced into the learners' vocabulary and the learner feels it necessary to reinforce it through gesture. An even further explanation could be provided by the fact that this particular group is formed by students of varied ethnicities and the speaker may feel that accompanying the word by an iconic (in this case) gesture will ensure that it is understood by all the members of the class.

Besides the gestures mentioned above, we have also recorded frequent nodding, the source of which was mostly the tutor showing a supportive attitude<sup>11</sup>, shoulder shrugging mainly from the students, as well as (self- or other-directed) laughter, all of which either substituted or complemented the words the learner had difficulty in finding, or, actually, added some complex and meaningful nuances that all the participants in the class could decipher. Most of the gestures (nodding, facial expression, eye movement), supportive interventions and minimal responses (*da* [yes], *ihi* [uhum]) can also be considered backchannel behaviour<sup>12</sup>, and rather than exposing the speaker's difficulty with words, fill in, instead, the pauses and ensure the swift unfolding of the discussion.

Unfortunately, since we didn't have the technology (individual microphones pinned to each participant) to record and monitor the private speech which was observed to occur in task-regulating situations (e.g. when the tutor introduced new L2 words, some of the students were seen softly pronouncing each item to themselves while noting them down, or they could be seen 'rehearsing' in a low voice some of the words whose pronunciation they were uncertain of before producing them out loud to the class) we cannot venture in drawing any definite conclusions on this particular issue.

## Conclusions

This particular case of L2 immersion students learning Romanian has lent itself generously to gesture and paralanguage study, for, given the varied ethnicities of the group, each student was seen to double his/her effort in trying to achieve

---

<sup>11</sup> Michael Coulthard has discussed at length classroom discourse and the types of conversational contributions made by teachers and pupils.

<sup>12</sup> Coates, Jennifer. 1993. *Women, Men and Language*. New York: Longman.

successful performance and communication in L2: producing ‘correct’ verbal items or patterns in Romanian in a ‘class’ situation and communicating accurately with the fellow participants with different L1s.

The repertoire of gestures ranged from iconic to metaphoric, both of which had a higher incidence in the first part of the class monitored, where the task of the students was to render in L2 some L1 cultural specifics not all of which had ready equivalents. The incidence and variety of gesticulation decreased in the second part of the class, as the students had prepared in advance for this section, having thus psychologically pre-set their mind frames for the L2 semantic system. Compared to the gestures employed in the latter section of the class, the ones in the former were more spontaneous and urgent, and were meant to fill in the verbal gaps and to supplement meaning, fulfilling in a classroom situation a communicational function.

It is quite obvious, on the other hand, that although their primary use was to help communication, the gestures employed also reflected the inner workings of the mind, which was, partially at least, operating along the L2 code, *the* code that could provide successful meaning-making among interlocutors with different L1s. Not only was L2 used as the external verbal code for an ethnically heterogeneous group in a classroom situation, but it also provided the semantic system for the L2 learners’ thinking processes, profusely externalized in gesture and paralinguage.

## BIBLIOGRAPHY

1. Bonvillain, Nancy (2003). *Language, Culture, and Communication*. 4<sup>th</sup> ed. Upper Saddle Valley: Prentice Hall
2. Coates, Jennifer (1993). *Women, Men and Language*. New York: Longman
3. Coulthard, Michael (ed.) (1992). *Advances in Spoken Discourse Analysis*. London and New York: Routledge
4. Lantolf, J.P., S.L. Thorne (2006). *Sociocultural Theory and the Genesis of Second Language Development*, Oxford: Oxford University Press
5. Maltz, Daniel N., Ruth A. Borker (1998). “A Cultural Approach to Male-Female Miscommunication” in Coates, Jennifer (ed.). *Language and Gender: A Reader*. Oxford: Blackwell Publishers
6. <http://en.wikipedia.org/wiki/Vygotsky>

## L'INTERPRÉTATION ÉCHOIQUE COMME CLÉ DES TECHNIQUES DU DIALOGUE THÉÂTRAL CHEZ EUGÈNE IONESCO

NADIA PĂCURARI<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *The Echoic Interpretation as a Key for the Construction of the Dialogue in Ionesco's Theatre.* The present paper concerns the mechanism of the dialogue's construction in the theatre of Eugène Ionesco, from the point of view of *the echoic interpretation* – a component of *the relevance theory* (Dan Sperber & Deidre Wilson 1986/1995). Previous research on this subject has focused on the repetition as a mechanical device. We consider *the repetition* as a type of *echo* and we identify three degrees of echo at the level of the dialogue's construction in the theatre of Ionesco. By providing this analysis, we focus on the *creative* and *play level* of the theatre of Ionesco.

**Keywords:** Eugène Ionesco; “echo” interpretation; relevance theory; game; dialogue construction

### Introduction

Le discours théâtral se présente sous la forme du *dialogue* (un échange verbal entre les personnages) et sous la forme des « non-dialogues » (le terme appartient à Anne Ubersfeld 1996) : *le monologue* (un discours tenu par un personnage seul ou qui s'exprime comme tel, s'adressant à lui-même ou à un absent, « un discours que L n'adresse apparemment à personne d'autre que lui-même<sup>2</sup>») et, plus rarement, *le soliloque* (un discours sans adresse, tenu par un personnage seul).

Dans cet article-ci, c'est le dialogue théâtral chez Eugène Ionesco qui nous intéresse. Nous procédons à une analyse de ses *techniques*, du point de vue *pragmatique*. L'outil de notre démarche est *l'interprétation échoïque*, composante de la *théorie de la pertinence*, élaborée par Sperber & Wilson dans leur livre *Relevance* (1986/1995) / *La pertinence* (1989). Rappelons pour le début en quoi consiste ce concept pragmatique.

---

<sup>1</sup> Nadia Păcurari, doctorand, Universitatea « Babeș-Bolyai », Facultatea de Litere, 400202, Cluj-Napoca, nadiapacurari@yahoo.com

<sup>2</sup> A $\equiv$ L, à la faveur d'un dédoublement du personnage qui joue simultanément les deux rôles actantiels d'émetteur et de récepteur ; A = l'allocataire/le destinataire direct, L = l'émetteur (Kerbrat-Orecchioni 1985 : 245)

## 1. L'interprétation échoïque (composante de la théorie de la pertinence)

### 1.1 La description et l'interprétation

Selon Sperber & Wilson (1989 : 343), tout énoncé, toute représentation avec une forme propositionnelle peut être utilisée pour représenter des choses de deux manières :

- (i) la représentation comme *description* – qui a une forme propositionnelle ; elle représente un état de choses en vertu du fait que sa forme propositionnelle est vraie de cet état de choses (elle est utilisée *descriptivement*) ;
- (ii) la représentation comme *interprétation* – qui représente une autre représentation dotée elle aussi d'une forme propositionnelle, en vertu de la ressemblance entre les deux formes propositionnelles (elle est utilisée *interprétativement*) ; la première représentation est une interprétation de la deuxième. Il s'agit d'une interprétation de deuxième degré ; les énoncés utilisés pour interpréter le discours ou la pensée d'autrui sont à chaque fois des *interprétations de deuxième degré* (Sperber & Wilson 1989 : 357).

### 1.2 L'interprétation échoïque

En expliquant comment les interprétations de la pensée de quelqu'un d'autre sont rendues pertinentes, les mêmes auteurs (Sperber & Wilson 1989 : 357) introduisent le syntagme *interprétation échoïque*.

Il y a deux cas, disent les auteurs, où l'interprétation de la pensée de quelqu'un d'autre est rendue pertinente :

- en informant l'auditeur du fait « qu'Untel a dit quelque chose ou pense quelque chose » – c'est le cas du discours indirect rapporté (il est rendu pertinent en informant le récepteur que le locuteur a dans sa tête ce que quelqu'un a dit ou pense) ;

- en informant l'auditeur que le locuteur a dans sa tête quelque *représentation* qu'il attribue à quelqu'un et qu'il a aussi une certaine *attitude* par rapport à cette représentation – c'est le cas de *l'interprétation échoïque* : « lorsqu'une interprétation doit ainsi sa pertinence au fait que le locuteur se fait à sa façon *l'écho* des propos ou des pensées d'autrui, nous dirons que cette interprétation est *échoïque* » (Sperber & Wilson 1989 : 357).

Le concept d'interprétation échoïque est l'outil linguistique pour l'analyse à laquelle nous procédons dans ce travail. Comme nous allons le voir, il va nous permettre de décrire d'une manière homogène les différentes techniques du dialogue chez Ionesco.

## 2. Le principe de l'écho dans le discours théâtral ionescien

Comme le concept d'*interprétation échoïque* est lié à celui d'*écho* / de *répétition*, nous avons pris comme point de départ de notre démarche l'avis de la critique littéraire sur l'écho et sur la répétition dans le théâtre de Ionesco. En général, il s'agit de l'idée de la mécanisation du langage, comme effet de la répétition simple, répétition qui n'implique pas de changement au niveau phonétique, lexical ou grammatical du mot ou de la construction.

C'est Emmanuel Jacquart (1995, 1998) qui a remarqué le phénomène d'*écho* / de *répétition* pour le dialogue du théâtre ionescien (ainsi que pour celui du théâtre d'avant-garde en général), mais il l'a regardé seulement en relation avec la mécanisation du langage. D'ailleurs, un des sous-chapitres où ce critique littéraire signale la présence du principe de l'écho chez Ionesco est intitulé *Répétition et mécanisation*.

Pour Vernois (1991 : 244), ce type d'écho est le signe de l'instinct grégaire des personnages : « Quant aux répétitions qui se succèdent avec des intonations variées d'un personnage à l'autre, elles réduisent ostensiblement la diversité à l'unité voire à l'uniformité, dénonçant ainsi, au-delà des apparences, l'instinct grégaire. » Il parle d'un exemple comme celui-ci :

« JEAN, examinant Bérenger : Cela ne ferait pas votre affaire. Ce n'est pas d'eau que vous avez soif, mon cher Bérenger.

BÉRENGER : Que voulez-vous dire par là, mon cher Jean ? »

À notre avis, ce point de vue est insatisfaisant. Nous considérons que la critique littéraire confond plusieurs types d'écho / de répétition dans le théâtre de Ionesco, en les plaçant dans une seule catégorie. Dans ce qui suit, nous envisageons de mettre de l'ordre au niveau du principe de l'écho chez Ionesco, en nous appuyant sur le mécanisme de la construction du dialogue.

L'analyse pragmatique du point de vue de l'*interprétation échoïque* permet d'identifier *trois degrés d'écho* dans le théâtre de Ionesco :

1. *l'écho* au sens courant, de *répétition simple*, *réverbération*, *réduplication* ;
2. un type *intermédiaire*, qui renvoie au schéma de l'interprétation échoïque, mais ne contient pas toutes ses composantes ; c'est une répétition au niveau formel (du signifiant), avec des différences au niveau du contenu (du signifié) – les phrases ont des significations différentes dans des conversations différentes, mais il n'y a pas d'attitude nouvelle associée à cette reprise ;
3. *l'interprétation échoïque*.

Commençons par voir quelques exemples de répétition simple, pour présenter en suite, comme contrepoint, les deux autres types que nous avons identifiés.

### 2.1 L'écho sous forme de répétition simple

Le sens courant du mot *écho* est, selon *Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, le suivant : « ÉCHO = Phénomène de réflexion du son par un obstacle qui le répercute ; le son ainsi répété » ; « réverbération »

(= « persistance du son après l'arrêt d'émission de la source sonore, du fait de réflexions successives et rapprochées »).

Certainement, il y a dans le théâtre de Ionesco assez de cas où *l'écho* est un phénomène de pure répétition, de reprise plus ou moins fidèle de parties des mots, comme dans les exemples suivants :

(1) « Le Vieux : [...] oh ! j'aperçois nettement cette fois... j'aperçois...  
La Vieille (*écho*) : Il aperçoit cette fois... il aperçoit... perçoit... çoit... » (*Les chaises*, p. 174)

(2) « Le Vieux : [...] je ne suis qu'un simple maréchal des logis...  
La Vieille (*écho*) : Maréchal des logis... » (*Les chaises*, p. 174)  
« Le Vieux : [...] j'ai été humilié...  
La Vieille (*écho*), *sanglotant* : ...milié... milié... » (*Les chaises*, p. 174)

Le mot « écho » apparaît même dans les didascalies. Ici on voit déjà le fait que l'écho suppose la déformation du son, du mot. Il est de plus en plus assourdi, on voit les étapes de l'écho : « aperçoit... perçoit... çoit... ». L'écho, dans le sens physique, est un son assourdi, déformé par rapport au son initial. De la même manière, dans les exemples donnés, les mots qui représentent l'écho sont de plus en plus courts.

La répétition comme figure syntactique est la reprise du même son/groupe de sons ou du même mot/groupe de mot, etc. Dans un des plus récents dictionnaires de sciences du langage : *Dicționar de Științe ale limbii* (2001: 437-439), on trouve la distinction entre trois types de répétition : *phonétique*, *lexicale* et *grammaticale*. Par rapport à cette classification, dans les exemples (1) et (2) donnés ci-dessus, il s'agit d'une répétition phonétique : « aperçoit... perçoit... çoit... », « humilié... », « ...milié... milié... ».

Après ces exemples d'écho simple, voyons en quoi consiste *l'interprétation échoïque* au niveau des techniques du dialogue chez Ionesco et ensuite *les formes intermédiaires d'écho* annoncés ci-dessus.

## 2.2 L'interprétation échoïque au niveau des techniques du dialogue chez Ionesco

Les deux techniques que nous reprenons à Jacquart (1998) – *la progression par association* et *la répétition* – se constituent, à notre avis, sous la forme de *jeux verbaux*. Nous allons les expliquer à l'aide d'outils linguistiques. En général, ces procédés s'entrelacent et appartiennent, selon le cas, à la sphère des *jeux sémantiques* (la dérivation sémantique, le jeu sur le signifié, le défigement) ou à celle des *jeux morphologiques*.

**2.2.1 Les jeux sémantiques.** Ils supposent le fait de construire le dialogue autour d'un certain mot, repris avec différents sens ou formes. Les variantes de jeux verbaux : les jeux sur le *signifiant* (les jeux paronymiques, la dérivation sémantique, les synonymes), les jeux sur le *signifié* (les jeux polysémiques, homonymiques, le

défigement), etc. Pour « le théâtre de dérision » (le théâtre de Beckett, Ionesco, Adamov), Jacquart (1998 : 204) identifie deux types de progression par association : celui qui repose sur le *signifiant* et celui qui repose sur le rapprochement de divers *référents*. Ce n'est que le premier type qui représente un procédé linguistique.

**a) les jeux sur le signifiant :**

- (1) « TROISIÈME HOMME, au quatrième : Il n'y a pas d'**avenir**.  
 TROISIÈME FEMME, à la quatrième : Rien n'est à **venir**. Tout est à **prévenir**.  
 QUATRIÈME FEMME, à la troisième : Mieux vaut **prévenir** que **guérir**.  
 QUATRIÈME HOMME, au troisième : Rien n'est vraiment **prévisible**.  
 TROISIÈME FEMME, à la quatrième : Rien n'est vraiment **guérissable**.  
 TROISIÈME HOMME, au quatrième : Pas même le **prévisible**.  
 QUATRIÈME FEMME, à la troisième : Pas même le **curable**.  
 QUATRIÈME HOMME, au troisième : Surtout pas le **prévisible** ne peut être **prévu**.  
 TROISIÈME FEMME : C'est surtout le **curable** qui ne peut être **guéri**. C'est du poison. »  
 (*Jeux de massacre*, p. 18)

Le jeu dans cet extrait très riche en procédés sémantiques s'appuie sur la dérivation : *venir/avenir/prévenir*, *prévisible/prévu*, *guérissable/guéri*, sur différentes modalités d'orthographe le même segment – jeu homophonique : *avenir/ à venir*, avec des implications au niveau du sens, du signifié, sur des synonymes : *guérissable/courable*. Voyons en quoi consiste l'interprétation échoïque pour un de ces exemples : ainsi, pour *avenir / à venir*, la *représentation* supposée par le concept d'interprétation échoïque est la reprise du mot *avenir* en l'écrivant différemment – *à venir* ; *l'attitude nouvelle* (l'autre condition imposée par l'outil pragmatique de notre analyse) est donnée, à notre avis, par le sens différent que les deux mots *à venir* ont par rapport au mot *avenir*.

À la fin de l'exemple donné, il y a une contradiction : « C'est surtout le **curable** qui ne peut être **guéri**. », ce qui montre que l'auteur n'est pas intéressé par le contenu, mais par le jeu sur la forme, sur le signifiant. Voici encore quelques exemples dans ce sens-là :

- (2) « IONESCO : [...] Elle [*la nouvelle pièce*] est là, quoi ! Je ne puis vous la lire dans l'état où elle est... tant qu'elle n'est pas...  
 BARTHOLOMÉUS I : ... **faite** !...  
 IONESCO : Non, non... **parfaite, parfaite** ! Ce n'est pas la même chose. »  
 (*L'Impromptu de l'Alma ou Le Caméléon du berger*, p. 426)
- (3) « Roberte II : [...] Ma bouche dégoule, dégoulent mes jambes, mes épaules nues dégoulent, mes cheveux dégoulent, tout dégoule, coule, tout dégoule, le ciel dégoule, les étoiles coulent, dégoulent, goulent...  
 Jacques, *extasié* : **Cha**-a-armant !  
 Roberte II : Mettez-vous à votre aise. Enlevez ceci (*elle montre le chapeau*)... qui vous couvre. Qu'est-ce que c'est ? Ou qui est-ce ?



Jacques, *encore extasié* : **Cha**-a-armant !

Roberte II : Qu'est-ce que c'est, sur votre tête ?

Jacques : Devinez ! C'est une espèce de **chat**. Je le coiffe dès l'aube.

Roberte II : C'est un **château** ?

Jacques : Je le garde toute la journée sur ma tête. À table, dans les salons, je ne l'enlève jamais. Il ne me sert pas à saluer.

Roberte II : C'est un **chameau** ? Un **chaminadour** ?

Jacques : Il donne des coups de pattes, mais il sait travailler la terre.

Roberte II : C'est une **charrue** !

Jacques : Il pleure quelques fois.

Roberte II : C'est un **chagrin** ?

Jacques : Il peut vivre sous l'eau.

Roberte II : C'est un **chabot** ?

Jacques : Il peut aussi flotter sur l'onde.

Roberte II : C'est une **chaloupe** ?

Jacques : Tout doucement.

Roberte II : C'est un **chaland** ?

Jacques : Il aime parfois vivre caché dans la montagne. Il n'est pas beau.

Roberte II : C'est un **chalet** ?

Jacques : Il me fait rire.

Roberte II : C'est une **chatouille**, ou un **chapitre** ?

Jacques : Il crie, il me casse les oreilles.

Roberte II : C'est un **chahut** ?

Jacques : Il aime les ornements.

Roberte II : C'est un **chamarré** ?

Jacques : Non !

Roberte II : Je donne ma langue au **chat**.

Jacques : C'est un **chapeau**.

Roberte II : Oh, enlevez-le, Jacques. Mon Jacques. Chez moi, vous serez chez vous. J'en ai tant que vous voudrez, des quantités !

Jacques : ...de **chapeaux** ?

Roberte II : Non... des **chats**... sans peau !

Jacques : Oh, mon **chat**...

*(Il enlève son chapeau, il a des cheveux verts.)*

Roberte II : Oh, mon **chat**...

Jacques : Ma **chatte**, ma **châtelaine**.

Roberte II : Dans la cave de mon **château**, tout est **chat**.

Jacques : Tout est **chat**.

Roberte II : Pour y désigner les choses, un seul mot : « **chat** ».

*(Jacques ou La soumission, p. 111-112)*

Ce dernier dialogue est construit sous forme de jeu – sous forme de réponses pour une devinette ; le critère est de trouver des mots qui commencent avec la même syllabe : la *progression phonétique* repose sur la syllabe *cha* (la première syllabe du mot *chapeau*, pour lequel les personnages cherchent des suites).

### b) Le jeu verbal sur le signifié :

- (1) Mme SMITH : Qu'est-ce que ça sera ? **Un petit feu de cheminée ?**  
 LE POMPIER : Oh même pas. **Un feu de paille et une petite brûlure d'estomac.**  
 (*La cantatrice chauve*, p. 38)

Dans cet exemple, le jeu sur le signifié s'appuie sur deux mots qui appartiennent au même champ lexical : *feu* (avec les variantes *feu de cheminée* et *feu de paille*) et *brûlure*, avec la remarque que leurs sens ne sont pas sur le même niveau. Ainsi, il s'agit d'un jeu sophistiqué parce que pour le deuxième terme, le texte contient un de ses sens figurés : *brûlure d'estomac* et non pas le sens propre, celui auquel on s'attend en écoutant les paroles d'un capitaine de pompiers. Ce mélange ludique de sens donne un effet d'inconsistance pour la mission qu'il devrait accomplir ensuite ; il paraît être préoccupé plus des jeux des mots que des problèmes concrets supposés par son travail.

- (2) « LUI : Ne m'insulte pas. Ne m'appelle plus séducteur. Tu n'as pas honte.  
 ELLE : Je ne t'insulte pas. **Je te démasque.**  
 LUI : Moi aussi **je te démasque.** Tiens, **j'enlève tes fards.**  
*Il lui donne une forte gifle. »* (*Délire à deux*, p. 646)
- (3) « LE ROI : Je n'ai pas eu **le temps.**  
 MARGUERITE, au Roi : Tu disais que tu avais **tout ton temps.**  
 LE ROI : Je n'ai pas eu **le temps**, je n'ai pas eu **le temps**, je n'ai pas eu **le temps.**  
 JULIETTE : Il remet cela.  
 MARGUERITE, au Médecin : C'est **tout le temps** la même chose. »  
 (*Le roi se meurt*, p. 764)

Au niveau linguistique, ce procédé est un jeu verbal sur le *signifié*, supposant la reprise d'un mot avec un nouveau sens : un jeu polysémique. Il représente aussi un cas d'interprétation échoïque. Dans l'exemple (2), il y a un jeu sur les différents sens du verbe « démasquer » : le sens propre = *enlever un masque, à l'espèce, les fards* et le sens figuré = *montrer les vrais aspects d'un problème, les vrais intentions de quelqu'un*. Le dialogue de l'exemple (3) reprend les différents sens du nom « temps » : *Je n'ai pas eu le temps* – sens propre, *tu avais tout ton temps* = tu avais assez de temps, *tout le temps* = à chaque fois. La reprise du nom *temps* valorise toujours le potentiel polysémique de ce mot.

### b1) le défigement (le détournement linguistique)

Le sketch *Les salutations* est constitué par des réponses à la question « Comment allez-vous ? », qui devient vers la fin « Comment allons-nous ? ». Ces réponses sous forme d'adverbes sont des *variations* pour la réponse standard de cette question : « bien », mais qui n'apparaît pas dans le texte. Nous considérons ces variantes de réponses pour « bien » des cas d'interprétation échoïque.

La question « Comment allez-vous ? » est considéré en linguistique une *expression idiomatique* : « On appelle expression idiomatique toute forme grammaticale dont le sens ne peut être déduit de sa structure en morphèmes et qui n'entre pas dans la constitution d'une forme plus large : *Comment vas-tu ? How do you do ?* sont des expressions idiomatiques. » (*Dictionnaire de linguistique*, Larousse). Cette définition suppose le fait que les expressions idiomatiques ne permettent pas la substitution de leurs composantes et n'ont pas de sens littéral. Par contre, c'est justement cet aspect que Ionesco transgresse ; l'exemple suivant supporte une interprétation échoïque (au niveau de chaque adverbe qui prend la place de « bien ») grâce au fait qu'il transgresse cette définition.

- (1) « PREMIER (*au Troisième*) : Heureux de vous voir. Comment allez-vous ?  
 DEUXIÈME (*au Premier*) : Merci. Et vous ?  
 TROISIÈME (*au Premier*) : Comment allez-vous ?  
 PREMIER (*au Troisième*) : **Chaudement**. Et vous ? (*Au Deuxième*) :  
**Froidement**. Et vous ?  
 TROISIÈME (*au Premier*) : **Agréablement**. Et vous ?  
 DEUXIÈME (*au Troisième*) : **Désagréablement**. Et vous ?  
 PREMIER et DEUXIÈME (*au Troisième*) : Et vous ?  
 TROISIÈME : **Drolatiquement**. Et vous ?  
 DEUXIÈME (*au Troisième*) : **Mélancoliquement**. Et vous ?  
 PREMIER (*au Deuxième*) : **Matinalement**. Et vous ?  
 DEUXIÈME (*au Troisième*) : **Crépusculairement**. Et vous ?  
 [...] » (*Les salutations*, p. 79)

- (2) « LES TROIS SPECTATEURS : Et nous ? Et nous ? Et nous ? Et nous ? Et nous ?  
 Et nous ?  
 LES TROIS MESSIEURS et LES TROIS SPECTATEURS, ensemble :  
**Comment allons-nous ?**  
**Comment allons-nous ?** » (*Les salutations*, p. 83)

Les associations des mots par « des raisons de stricte homophonie, au mépris du sens » représentent le principe de composition de cette pièce (Marie-Claude Hubert 1990 : 65). Les trois personnages « sur un rythme de plus en plus rapide, se lancent des mots comme une balle – des adverbes en « *ment* » de quatre à six syllabes ».

Jacquart (1998 : 208, 212) considère que, à la différence du dialogue traditionnel, où « la progression s'associe à la continuité sémantique », la progression du dialogue dans le *théâtre de la dérision* est caractérisée par la « discontinuité sémantique ». En conséquence, l'auteur se demande comment on pourrait assurer la progression dans ce second cas. Sa réponse est que « il faudrait choisir le *signifiant*, et non plus le signifié, comme principe moteur (d'où une impression de jeu ou de non-sens fréquente chez Ionesco) ». Comme le signifiant est une image acoustique, il s'agit alors d'un « *enchaînement phonétique* ». À notre avis, c'est la discontinuité sémantique qui facilite l'attitude nouvelle impliquée par l'interprétation échoïque dans cet exemple de ce que Jacquart appellerait *progression par association*.

### 2.2.2 Les jeux verbaux morphologiques

« LA DAME : Oh, merde... **Fichez-moi la paix.** (1)

DUPONT, à Martin : **Fichez-lui la paix.** (2)

MARTIN, à Durand : **Fichez-lui la paix.** (3)

DURAND, à Dupond : **Fichez-lui la paix.** (4)

CHACUN DES HOMMES, aux deux autres : C'est à vous qu'elle demande de lui laisser la paix.

LA DAME, aux trois autres : **Fichez-moi tous la paix.** (5)

DURAND, DUPONT, MARTIN, étonnés : Moi ? Moi ? Moi ? » (*Scène à quatre*, p. 380)

Les destinataires de ces répliques/les sujets de ces actions ne sont pas les mêmes, mais c'est soit Martin, Durand, ou Dupont, soit tous les trois. Dans (1) on sous-entend *Fichez-moi la paix vous (=tous les trois)*., donc c'est l'idée de pluriel ; dans (2), (3) et (4) on sous-entend *Fichez-moi la paix vous (=Martin, Durand, respectivement Dupond)*., donc c'est l'idée de singulier. Ce jeu implique le côté morphologique : « fichez » représente la forme d'impératif singulier dans (2), (3), (4) et pluriel dans (1) et (5) ; c'est un jeu sur la catégorie grammaticale de nombre.

### 2.2.3 L'écho en abîme

Cette catégorie se justifie par rapport au fait que les situations d'écho discutées jusqu'ici contiennent de l'écho à l'intérieur de la même conversation. Cette fois-ci, il s'agit des cas où l'écho se produit par rapport à des extraits qui se trouvent dans une autre conversation d'une certaine pièce.

Le morceau initial de la pièce *L'imromptu de l'Alma* est repris comme début pour la pièce à laquelle le personnage Ionesco travaille. Rappelons de quoi il s'agit dans cette première partie : alors que Ionesco est en train d'écrire une pièce (intitulée « *Le caméléon du berger* »), arrivent l'un après l'autre, à l'improviste, trois docteurs en théâtre : Bartholoméus I, Bartholoméus II et Bartholoméus III – deux pédants et un sot, devant lesquels Ionesco prend un allure bonhomme et malléable.

Bartholoméus I demande à Ionesco de lire le début de sa pièce et ce que Ionesco lit pour Bartholoméus I c'est en fait le début de la pièce que nous sommes en train de lire. Quand Bartholoméus II arrive, les personnages disent les mêmes répliques qui ont été dites au début de la pièce *L'imromptu de l'Alma* et de la pièce *Le Caméléon du berger*. La même chose se passe à l'arrivée de Bartholoméus III. Ainsi, le même extrait se répète quatre fois, entièrement ou partiellement.

Le titre de la pièce que écrit Ionesco est significatif, parce que le caméléon est un animal qui change la couleur de sa peau en fonction du cadre où il se trouve. L'interprétation échoïque s'explique de la même façon : le morceaux sur lequel joue la pièce prend des formes diverses par rapport à la partie où il se trouve – il représente d'abord le début de la pièce *L'imromptu de l'Alma*, et ensuite le début de la pièce *Le Caméléon du berger*.

a) Le début de la pièce *L'Impromptu de l'Alma* :

« Parmi les livres et les manuscrits, Ionesco dort, la tête sur la table. Il a, dans une main, un crayon à bille qu'il tient le bout en l'air. On sonne. Ionesco ronfle. On sonne de nouveau, puis on frappe de grands coups à la porte. On appelle : « Ionesco ! Ionesco ! » Finalement Ionesco sursaute, se frotte les yeux.

VOIX D'UN HOMME : Ionesco ! Vous êtes là ?

IONESCO : Oui... Une seconde !... Qu'est-ce qu'il y a encore ?

*Arrangeant ses cheveux décoiffés, Ionesco se dirige vers la porte, ouvre. Apparaît Bartholoméus I, en robe de docteur.*

BARTHOLOMÉUS I : Bonjour, Ionesco !

IONESCO : Bonjour, Bartholoméus !

BARTHOLOMÉUS I : Heureux de vous trouver ! Bon Dieu, j'allais partir. Ça m'aurait ennuyé, et, comme vous n'avez pas le téléphone... Que faisiez-vous donc ?

IONESCO : Je travaillais, travaillais... j'écrivais !

BARTHOLOMÉUS I : La nouvelle pièce ? Elle est prête ? Je l'attends.

IONESCO *s'assoit dans son fauteuil, montre un siège à Bartholoméus* : Asseyez-vous. » (p. 425)

b) Le début de la pièce *Le Caméléon du berger* :

« IONESCO : Bon. Je vais vous lire cela quand même, pour que vous ne soyez pas venu pour rien. (*Bartholoméus I s'installe confortablement.*) Voici le début de la pièce : « Scène I. Parmi les livres et les manuscrits, Ionesco dort, la tête sur la table. Il a, dans la main, un crayon à bille qu'il tient le bout en l'air. On sonne. Ionesco ronfle. On frappe de grands coups dans la porte et on entend appeler : “ Ionesco ! Ionesco ! ” Ionesco, en fin, sursaute, se frotte les yeux. Voix derrière la porte. “ Ionesco ! Vous êtes là ? ” Ionesco : “Oui... Une seconde !... Qu'est-ce qu'il y a encore ? ” Ionesco arrangeant ses cheveux décoiffés (*Ce disant, Ionesco fait le geste :*) se dirige vers la porte, ouvre, apparaît Bartholoméus. Bartholoméus : “ Bonjour, Ionesco !... ” Ionesco : “Bonjour, Bartholoméus ! ” Bartholoméus : “ Heureux de vous trouver ! Bon Dieu, j'allais partir. Ça m'aurait ennuyé, et, comme vous n'avez pas le téléphone... Que faisiez-vous donc ? ” Ionesco : “ Je travaillais, je travaillais... j'écrivais ! ” Bartholoméus : “ La nouvelle pièce ? Elle est prête ? Je l'attends !... ” Ionesco, s'asseyant dans son fauteuil, montre un siège à Bartholoméus : “ Asseyez-vous ! ”. » (p. 429)

La répétition des répliques a des significations différentes pour les différents personnages : pour les trois Bartholoméus, c'est un signe de mécanicité, tandis que pour Ionesco, c'est un signe de moquerie de sa part à l'adresse des trois Bartholoméus. Ionesco ne prend pas au sérieux ses interlocuteurs. Au-delà du fait qu'il se donne de la peine pour que ce qu'il est en train de lire ait la forme d'une pièce (il y a même la

marcation « Scène I », qui n'existe pas dans la grande pièce), tout ce qu'il fait est en effet d'inventer un morceau à partir de la situation où il se trouve avec ses « invités ». Un autre argument pour le fait qu'il s'agit d'une attitude de moquerie est l'exemple suivant, d'ailleurs toujours un cas d'interprétation échoïque :

a) « BARTHOLOMÉUS I : [...] Précisons : on ne se distancie, par exemple, du cercle vicieux, qu'en n'en sortant pas ; on en sort, au contraire, en restant dedans. Il s'agit d'un intérieur expérimentalisé de l'extérieur, ou d'un extérieur expérimentalisé de l'intérieur. Car, plus on est distant...

BARTHOLOMÉUS II : ... plus on est proche...

BARTHOLOMÉUS I : ... et plus on est proche...

BARTHOLOMÉUS II : ... plus on est distant... C'est l'électrochoc de la distanciation, ou effet Y.

BARTHOLOMÉUS III, à part : C'est de la **philosophicaillerie** !

Des **philosophicailleurs**. » (p. 432)

b) « IONESCO, *bredouillant* : Je ne m'en allais que pour mieux rester, je m'enfuyais, **justement, c'est-à-dire injustement**, je m'enfuyais pour ne pas partir... (*Avec plus d'assurance* :) Oui, je m'en allais pour rester... » (p. 446)

L'interprétation échoïque se trouve dans le fait que le faux raisonnement des trois Bartholoméus (exposé par eux comme une grande idée philosophique, même si elle contient l'idée de l'identité des contraires) devient pour Ionesco une modalité de s'échapper, d'arriver à expliquer son intention de s'enfuir. Même à ce moment-là, les trois ne se rendent pas compte de la fausseté de leur idée ; ils tombent dans le piège de leur propre faux raisonnement.

### 2.3 Quelques types de dialogues qui renvoient au schéma de l'interprétation échoïque – les dialogues entrelacés/alternés et les dialogues simultanés

Toujours comme types d'écho, nous avons identifié deux types particuliers de dialogue chez Ionesco : *les dialogues simultanés* et *les dialogues entrelacés* ; ce sont des dialogues joués simultanément en scène (formellement simultanés), mais qui se différencient par la manière dont ils sont construits dans le discours théâtral. Dans ces cas, il y a un certain flou entre le sens courant d'*écho* et le sens linguistique d'*interprétation échoïque* (Sperber & Wilson).

#### 2.3.1 Les dialogues entrecroisés

Dans l'article *Une variante dramaturgique du quiproquo : les conversations croisées* (1985), J. L. de Boissieu s'occupe d'un extrait de la pièce *Les Poissons rouges*, de Jean Anouilh. L'objet de son étude est l'« entrecroisement des deux dialogues », le « système d'enchevêtrement », présent dans le premier acte de cette pièce. Les sujets de ces conversations entrelacées sont la perte d'un parapluie et le récent veuvage

d'une des dames qui participent au dialogue ; c'est évidemment une association qui produit un effet comique. De Boissieu (1985 : 45) montre que ce sont « les similitudes d'expression » (se situant sur « deux plans distincts d'énonciation »), qui « permettent de jeter des passerelles entre les deux conversations réputées distinctes. Elles appartiennent nécessairement à des répliques contiguës, et à des places telles que l'écho soit aussi immédiat que possible. ». C'est de cette façon que s'établit le contact entre les deux dialogues supposés indépendants.

Comme le montre Éric Eigenmann (2007 : 95), ce phénomène existait déjà avant le théâtre de l'absurde : « Bien avant le Théâtre de l'Absurde [...] des auteurs dramatiques se sont amusés à rompre l'unité du dialogue en *entrecroisant* des échanges étrangers les uns aux autres » (je souligne). C'est le cas de Molière dans les pièces *Le Bourgeois gentilhomme* et *Le Malade imaginaire* et le cas de Musset dans la pièce *Il ne faut jurer de rien*. Pour le théâtre de la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, le même auteur mentionne Ionesco avec les *Rhinocéros* et aussi la pièce d'Anouilh que nous venons de mentionner.

a) J. L. de Boissieu et Éric Eigenmann appellent donc ce phénomène *entrecroisement*. Quelques didascalies de la pièce *Les Poissons rouges* le signalent explicitement : « Une conversation s'engage, *croisée* entre les quatre dames. » (je souligne).

Chez Ionesco, on trouve un premier exemple de *dialogues entrecroisés* – c'est-à-dire de conversations qui progressent en zigzag – associés au phénomène de la *répétition*, dans la pièce *Rhinocéros*. Ce sont des dialogues entrelacés dans le texte écrit et joués simultanément en scène. Il s'agit de discussions parallèles, où les mêmes répliques concernent des sujets différents, dans des contextes différents. Le texte dramatique de Ionesco reprend notamment des stéréotypes de langage : « Ainsi, une modeste variation dans un discours fait de clichés permet de préserver l'imbrication et le parallélisme des deux conversations. » (Jacquart 1995 : 70).

Nous considérons que cette technique du dialogue est un cas particulier du phénomène d'*écho*. De Boissieu parlait lui aussi de l'écho dans l'article dont mentionné ci-dessus.

- (1) JEAN, à Bérenger : [...] Devenez un esprit vif et brillant. Mettez-vous à la page.  
 BÉRENGER, à Jean : Comment se mettre à la page ?  
 LE LOGICIEN, au Vieux Monsieur : J'enlève deux pattes à ces chats [*deux chats*]. Combien leur en restera-t-il à chacun ?  
 LE VIEUX MONSIEUR : **C'est compliqué.**  
 BÉRENGER, à Jean : **C'est compliqué.**  
 LE LOGICIEN, au Vieux Monsieur : C'est simple, au contraire.  
 LE VIEUX MONSIEUR, au Logicien : **C'est facile pour vous, peut-être, pas pour moi.**  
 BÉRENGER, à Jean : **C'est facile pour vous, peut-être, pas pour moi.**  
 LE LOGICIEN, au Vieux Monsieur : **Faites un effort de pensée, voyons. Appliquez-vous.**

*Jean, à Bérenger* : **Faites un effort de pensée, voyons. Appliquez-vous.**

LE VIEUX MONSIEUR, *au Logicien* : **Je ne vois pas.**

BÉRENGER, *à Jean* : **Je ne vois vraiment pas.**

LE LOGICIEN, *au Vieux Monsieur* : **On doit tout vous dire.**

*Jean, à Bérenger* : **On doit tout vous dire.** (*Rhinocéros*, p. 50-51)

(2) *Le vieux Monsieur, au Logicien* : Il y a plusieurs solutions possibles.

LE LOGICIEN, *au Vieux Monsieur* : **Dites.**

BÉRENGER, *à Jean* : Ensuite, quoi faire ? **Dites...**

LE LOGICIEN, *au Vieux Monsieur* : **Je vous écoute.**

BÉRENGER, *à Jean* : **Je vous écoute.**

*Jean, à Bérenger* : Vous êtes timide, mais **vous avez des dons.**

BÉRENGER, *à Jean* : Moi, j'ai des dons ?

*Jean* : **Mettez-les en valeur.** Il faut être dans le coup. Soyez au courant des événements littéraires et culturels de notre époque.

LE VIEUX MONSIEUR, *au Logicien* : Une première possibilité : un chat peut avoir quatre pattes, l'autre deux.

BÉRENGER, *à Jean* : J'ai si peu de temps libre.

*Le Logicien* : **Vous avez des dons**, il suffisait de **les mettre en valeur.**

*Jean* : Le peu de temps libre que vous avez, mettez-le donc à profit. Ne vous laissez pas aller à la dérive.

LE VIEUX MONSIEUR : Je n'ai guerre eu le temps. J'ai été fonctionnaire.

LE LOGICIEN, *au Vieux Monsieur* : **On trouve toujours le temps** de s'instruire.

*Jean, à Bérenger* : **On a toujours le temps.**

BÉRENGER, *à Jean* : **C'est trop tard.**

LE VIEUX MONSIEUR, *au Logicien* : **C'est un peu tard** pour moi.

*Jean, à Bérenger* : **Il n'est jamais trop tard.**

LE LOGICIEN, *au Vieux Monsieur* : **Il n'est jamais trop tard.** (*Rhinocéros*, p. 52-53)

Les quatre personnages de la scène sont organisés en deux paires (Jean et Bérenger, d'un côté, le Logicien et le Vieux Monsieur, de l'autre), chacune installée à une table ; même si les sujets de leurs conversations sont différents, ils utilisent les mêmes répliques, parfaitement intégrables dans chaque discussion. Ce qui nous intéresse dans ces exemples c'est le fait que les mêmes répliques ont des significations différentes par rapport au sujet concerné par chaque discussion (dans le deuxième exemple, le sujet est plus explicite que dans le premier). C'est à ce niveau que le phénomène d'écho se manifeste.

Par rapport aux cas d'interprétation échoïque que nous avons analysés auparavant, dans cet exemple nous considérons qu'on peut parler d'un degré intermédiaire d'écho (le deuxième type que nous avons précisé ci-dessus), et pas tout à fait d'un schéma d'interprétation échoïque. C'est vrai que la phrase a des sens nouveaux par rapport à chaque contexte, mais il s'agit plutôt d'un élément de régie que d'une reprise consciente des répliques ou d'une attitude nouvelle assumée.



b) Pour les cas où il y a un personnage qui participe à deux discussions indépendantes et où les passerelles entre les deux discussions sont réalisées par ce personnage, nous proposons un terme distinct – celui de *dialogues alternés*. C’est un cas particulier de *dialogues entrelacés*, où un des personnages participe à deux conversations différentes en même temps, ayant deux interlocuteurs qui sont indépendants l’un de l’autre :

- (1) « Madeleine : Allô ? Le président de la République ? Le président lui-même ou la secrétaire ?... Ah, le président...  
Amédée, *à sa table, relit ce qu’il a écrit* : La vieille au vieux : “**Crois tu que ça va marcher ?**”  
Madeleine, *au standard* : Le président de la République est en tournée, monsieur, téléphonez dans une demi-heure !...  
Amédée, *à sa table* : ... “Le vieux à la vieille...”  
Madeleine, *au standard ; nouveau appel* : **Allô, j’écoute...**  
Amédée, *à sa table, même jeu* : ... “Le vieux à la vieille...” » (*Amédée ou Comment s’en débarrasser*, p. 270)
- (2) Amédée, *à Madeleine* : Que faut-il acheter alors ?  
Madeleine, *à Amédée* : **Achète ce que tu veux... (Au téléphone :) ... sauf autorisation écrite...**  
Amédée, *s’adressant à quelqu’un qui se trouve vraisemblablement en bas, dans la rue* : Mettez-moi une livre de prunes, s’il vous plaît !... Un demi-sel.  
Madeleine, *au téléphone* : ... **sauf autorisation écrite du ministre de la Santé publique...**  
Amédée, *même jeu* : ... **Deux biscottes, deux yaourts...**  
Madeleine, *au téléphone* : ... **que l’on peut obtenir en adressant une demande à la préfecture...**  
Amédée, *même jeu* : ... **Cinquante grammes de sel fin...**  
Madeleine, *même jeu* : ... **visée par le commissaire.**  
Amédée, *même jeu* : C’est tout... Merci... Lâchez tout. » (*Amédée ou Comment s’en débarrasser*, p. 275-276)

Au-delà du fait que les didascalies clarifient la limite entre les deux dialogues, en écoutant l’exemple (1), on a l’impression que les répliques des personnages concernent le même sujet : « Allô, j’écoute... » c’est la réplique de Madeleine, mais elle peut aussi paraître la réplique que le vieux donne à la vieille dans la pièce qu’Amédée est en train d’écrire.

L’aspect est valable aussi pour l’exemple (2), où les répliques semblent se constituer en une seule phrase, sur un seul sujet, même si Amédée parle de ses achats et Madeleine porte une conversation au téléphone, concernant des affaires administratives, liées à son travail. En plus, les deux personnages ne parlent entre eux que dans les premières répliques, chacun ayant ensuite un interlocuteur différent – les répliques de ces interlocuteurs ne sont pas marqués dans le texte, donc en scène on n’entend pas leurs répliques.

Dans l'exemple (1), c'est seulement Madeleine qui a deux interlocuteurs – un présent, Amédée, et l'autre, absent, qui se trouve à l'autre bout du fil téléphonique ; dans l'exemple (2), il y a deux paires, chaque personnage participe à deux dialogues, à part le dialogue qui a lieu entre eux-mêmes au début.

Le texte joue sur les phrases qu'on pourrait obtenir en complétant les répliques d'un personnage avec celles de l'autre. C'est ici que l'interprétation échoïque a lieu – au niveau des morceaux qui ont des sens différents par rapport aux différents niveaux de l'énonciation : la conversation Amédée – Madeleine, la conversation téléphonique de Madeleine et la conversation entre Amédée et celui d'où il achète.

**Remarques.** *Les dialogues entrecroisés et les dialogues alternés* consistent en des conversations distinctes qui se déroulent en même temps. L'écho se produit dans une conversation par rapport à une autre conversation. Parce que ces conversations sont indépendantes, comme sujet et comme interlocuteurs, nous considérons que dans ces cas on ne peut pas parler d'interprétation échoïque, mais d'une forme intermédiaire entre écho et interprétation échoïque. Les personnages ne sont pas délégués par l'auteur à prendre une attitude nouvelle par rapport à l'énoncé qui est repris en écho (l'attitude nouvelle étant une des composantes de l'interprétation échoïque).

### 2.3.2 Les dialogues simultanés

Dans la pièce *Jeux de massacre* (1970), dans la partie *Scènes simultanées à l'intérieur*, il y a deux scènes jouées simultanément. Tandis que dans l'exemple donné de la pièce *Rhinocéros* les personnages sont tous dans le même café/la même salle, cette fois-ci, le plateau est partagé en deux parties, représentant des chambres différentes pour les deux dialogues. Une autre différence est le fait que dans *Scènes simultanées à l'intérieur* les répliques sont identiques, les deux paires de personnages (Jean et Jeanne, Pierre et Lucienne) disent exactement les mêmes répliques jusqu'à la fin de la scène, où apparaissent quelques différences ; dans *Rhinocéros*, les répliques identiques alternent avec d'autres répliques.

SCÈNE A	SCÈNE B
JEANNE : Comment as-tu fait ? JEAN : Je me suis glissé la nuit entre les sentinelles qui gardent la ville. Aux portes, dans l'avenue, j'ai failli être surpris plusieurs fois par les patrouilles.	LUCIENNE : Comment as-tu fait ? PIERRE : Je me suis glissé la nuit entre les sentinelles qui gardent la ville. Aux portes, dans l'avenue, j'ai failli être surpris plusieurs fois par les patrouilles.

(*Jeux de massacre*, p. 56)

Les dialogues parallèles sont une forme de jeu avec les limites. Le dialogue théâtral transgresse les lois de la conversation. Dans cette partie, les répliques sont identiques. Vers la fin de cette scène, les répliques sont différentes, mais toujours simultanées.

SCÈNE A	SCÈNE B
JEAN : Veux-tu que j'ouvre la fenêtre ?	LUCIENNE : Veux-tu que j'ouvre la fenêtre ?
JEANNE : Qui sait ce qui peut venir de la rue ?	PIERRE : Qui sait ce qui peut venir de la rue ?
JEAN : Tu voulais sortir ! Comme ton front est brûlant ! ( <i>Il dégrafe son corsage.</i> )	LUCIENNE : Pourtant, tu voulais sortir, mon chéri. Comme ton front est brûlant ! Mon Dieu !
Mon Dieu !	PIERRE : Mon Dieu !
JEANNE, <i>elle porte la main à sa gorge</i> :	LUCIENNE : On dirait que tu gonfle !
Ne suis-je pas gonflée ? Regarde, les paumes de mes mains rougissent. J'ai mal au ventre.	Regarde, les paumes de tes mains rougissent.
Je me sens faiblir. J'ai des douleurs partout.	PIERRE : J'ai mal au ventre. Je me sens faiblir. J'ai des douleurs partout.

(*Jeux de massacre*, p. 59)

Le coté phénoménologique de la lecture (dans le sens d'Edmund Husserl) permet de remarquer tout de suite, en regardant les tableaux, que ces dialogues se déroulent simultanément, même si en scène c'est difficile de les représenter de cette manière. Dans la même pièce *Jeux de massacre*, dans la partie *Autres scènes simultanées toujours à l'intérieur*, il y a aussi deux scènes jouées simultanément, mais, cette fois, les répliques ne sont pas les mêmes.

**Remarques.** Parmi les nombreux types de techniques du dialogue identifiés chez Ionesco par Emmanuel Jacquart (1995, 1998), nous avons gardé pour notre analyse *la progression par association* et *la répétition*, en les plaçant sous une seule catégorie, celle des jeux verbaux. Ensuite, nous avons identifié quelques catégories nouvelles de techniques du dialogue, comme : *les jeux verbaux sémantiques* – sur le *signifiant (la dérivation)* et sur le *signifié (le défigement)*, *les jeux verbaux morphologiques*, *l'écho en abîme*.

Nous nous sommes occupée aussi d'une série de *dialogues entrelacés* et de *dialogues simultanés*. Au niveau de ces types de dialogues, nous considérons qu'il y a de différents degrés d'écho :

- *les dialogués alternés* et *les dialogues entrelacés* sont des types d'écho qui renvoient, mais qui ne respectent pas rigoureusement le schéma de l'interprétation échoïque : même si les répliques ont des sens nouveaux dans les nouveaux contextes (conversations), il manque l'attitude nouvelle assumée de la part d'un locuteur concernant les morceaux qui se répètent ;
- comme nous l'avons vu, *les dialogues simultanés* représentent des conversations contenant des répliques identiques ; ainsi, nous considérons qu'il s'agit ici d'un écho qui est assez proche de la répétition plate, donc du premier type défini à la page 21.

Chez Emmanuel Jacquart (1998 : 192) on retrouve l'affirmation de Souriau sur le caractère agonistique du dialogue dramatique : « Les personnages en effet luttent les uns contre les autres avec des paroles. ». Nous voyons cette lutte comme

un jeu (une compétition) à l'intérieur duquel les différentes significations d'un mot/d'un syntagme sont mises en valeur. Les personnages sont délégués par l'auteur à réagir à ce que leur interlocuteur a dit, en actualisant de nouvelles significations des mots-clé, et c'est, dans la plupart des cas, l'interprétation échoïque qui est impliquée.

### Conclusions

On appelle *interprétation échoïque* le fait qu'une assertion atteint la pertinence en informant l'auditeur que le locuteur a dans sa tête quelque *représentation* qu'il attribue à quelqu'un et qu'il a aussi une certaine *attitude* par rapport à cette représentation. Nous considérons que, dans les exemples signalés ci-dessus comme contenant une interprétation échoïque, l'attitude nouvelle nécessaire de la part du locuteur qui reprend les répliques pourrait être représentée par le nouveau sens (respectivement la nouvelle forme, pour les jeux sur le signifiant) que l'énoncé obtient dans le second énoncé, dans le nouveau contexte. L'enjeu du recours à l'*interprétation échoïque* est, à notre avis, le fait que ce mécanisme, c'est-à-dire l'interprétation d'une représentation, suppose un écart de sens *innovateur* par rapport à la représentation initiale.

Comme nous l'avons précisé ci-dessus, Emmanuel Jacquart et Paul Vernois insistaient sur le côté mécanique du langage chez Ionesco – manifesté principalement par la répétition. Au-delà de cet aspect, nous avons identifié trois types de répétition/d'écho chez Ionesco, qui donnent le côté créatif et ludique de son discours théâtral. Le nom *théâtre de l'absurde* est une étiquette assez simpliste pour le théâtre de Ionesco. Par cet article-ci nous avons montré que derrière cette étiquette se cache la cohérence d'un discours saturé du sens. Ionesco trouve une solution pour la crise du langage (le point de départ de son œuvre) en adoptant une manière ludique d'écrire, en jouant avec des sens qui se cachent derrière d'autres sens.

### BIBLIOGRAPHIE

1. BIDU-VRÂNCEANU, Angela, CĂLĂRAȘU, Cristina, IONESCU-RUXĂNDIOIU, Liliana, MANCAȘ, Mihaela, PANĂ DINDELEGAN, Gabriela (2001). *Dicționar de Științe ale limbii*, București, Nemira.
2. DE BOISSIEU, Jean-Louis (1985). « Une variante dramaturgique du quiproquo : les conversations croisées », in *Mélanges de langue et de littérature française offerts à Pierre Larthomas*, Ouvrage publié avec le concours du Centre national des lettres, Paris, Cedex, p. 37-52.
3. EIGENMANN, Éric (octobre-décembre 2007). « La voix comme espace théâtral. De Thespis à Michel Tremblay », *Revue des sciences humaines*, no. 288, p. 91- 106.
4. GROUPE μ (2001). *Dictionnaire de linguistique*, Paris : Larousse.
5. HUBERT, Marie-Claude (1990). *Eugène Ionesco*, Paris : Éditions de Seuil.

6. IONESCO, Eugène (1954/2007). *Théâtre complet*, Édition présentée, établie et annotée par Emmanuel Jacquart, Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard.
7. JACQUART, Emmanuel (1995). *Rhinocéros d'Eugène Ionesco*, Paris : Gallimard.
8. JACQUART, Emmanuel (1998). *Le théâtre de la dérision. Beckett, Ionesco, Adamov*, Édition revue et augmentée, Paris : Gallimard.
9. KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1985). « Le dialogue théâtral », in *Mélanges de langue et de littérature française offerts à Pierre Larthomas*, Ouvrage publiée avec le concours du Centre National des Lettres, Paris, Cedex, p. 235-249.
10. ROBERT, Paul (2008). *Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Nouvelle édition du *Petit Robert*, Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert.
11. SPERBER, Dan & WILSON, Deirdre (1986/1995). *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
12. SPERBER, Dan & WILSON, Deirdre (1989). *La Pertinence. Communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection « Propositions ».
13. UBERSFELD, Anne (1996). *Lire le théâtre III. Le dialogue de théâtre*, Paris, Éditions Belin.
14. VERNOIS, Paul (1991). *La dynamique théâtrale d'Eugène Ionesco*, Préface d'Eugène Ionesco, Deuxième édition augmentée et mise à jour, Paris, Éditions Klincksieck.

## ALTERITY AND DISCURSIVE METAMORPHOSES OF NEWSPEAK

CRISTIAN PAȘCALĂU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Alterity and Discursive Metamorphoses of Newspeak.* In this paper, we critically and selectively review arguments that are relevant for assessing the case for wooden tongue stability. We identify several main arguments in favor of such a regime. Under specific communicative expectations wooden tongue preserves itself by making words operating like automatic stabilizers. After a negative shock to the public opinion, the ideologists, correctly anticipating a persistent policy response that will reverse the effect on the nude consciousness, adjust their linguistic trade, thereby mitigating the impact of the intruding language. Moreover, focusing on the wooden tongue contributes to circumventing credibility problems that certain speakers may face. Such arguments are of general interest as they highlight the importance of ideological patterns for the conduct of linguistic policy.

**Keywords:** alterity, newspeak, newdiscourse, ideological pattern, distorted reference.

### 1. Introductory Remarks

In this study we aim to discuss some aspects related to the issue of alterity and the way in which discursive strategies of newspeak act upon it. The preliminary distinction between newspeak and the effective discourse field comes implicitly along, as newspeak represents an abstract notion rather than a functional one. It tends to incorporate a metalinguistic structure by a process of code-centering. This phenomenon, particularly taken into consideration by the majority of the researchers<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> Pașcalău Cristian, PhD., "Babeș-Bolyai" University, Faculty of Letters, 400202 Cluj-Napoca, c.pascalau@lett.ubbcluj.ro; "Investing in people!" PhD scholarship in "The Operational Regional Program of Human Resources Development 2007-2013, co-financed by the European Social Fund".

<sup>2</sup> Newspeak tends to become a self-referential space, not only due to the cohesion given by the pro-form's univocity or the thematic and rhematic relationships, but also due to the reiteration schemas and structures. "Each text taken separately, made within the newspeak, presents itself as an 'emical text' internally determined, submitted to its own immanence but functioning at the intertextual level as an 'ethical text' with real cohesive valences. In the case of newspeak, the global aspect of the text-sign operates a regime that Carmen Vlad (2000: 64) defines as part of the 'ad-textual' strategy in a sense in which 'the type of the relationships in which the text itself – globally or through certain specific textually features – becomes element of a relationship to another (sequence of) text.'" (Irimiaș, 2005). As an ideological vehicle, new discourse suddenly becomes a repressive (meta) discourse, a block of words that suffocates the initiative and the creative freedom of the human being. Terms with preestablished and irreducible significance, totally taken out of context, ensure a large field of manifestation for the new discourse, with certain ideological impact aiming to create a public target (the individual, the people, the humanity).

does not imply the fact that newspeak should be thought as a simple structure among other structures of the natural languages. Moreover, it rather functions in the sense of an automatic language, as part of a large linguistic mechanism enhancing many strategies: a completely distorted reference processing, a reconfiguration of ideal objects in order to make them compatible with the ideological frames, a validation of the strategies of vagueness, ambiguity, imprecision, equivoque. However, the functionality of this amorphous structure at the text-discourse level marks quite specific perlocutionary effects (manipulation, maintaining ideology, discrediting the regime opponents, threatening, disestablishment, brain wash etc.). The immediate and devastating consequences of imposing new discourse are clearly cut in eliminating intersubjectivity, dislocating the sense of reality, maintaining the natural language in discursive stases. What the new discourse artisans really ignore is the fact that natural languages are emergent, symbiotic processes, not already-given or well-formed structures. In the following sections of the present article, we will present some lines of investigation for this matter, starting from the Humboldtian concept of alterity and configuring a theoretical frame by using, on the one hand, the work of Eugeniu Coseriu and, on the other hand, some results and conclusions of Cognitive Semantics.

## 2. The Problem of Alterity

### 2.1. Linguistic *Energeia* and Spaces of Consciousness

As an ideal activity, inherent to the human essence, language is tridimensional, concentrating the result of three types of energy: 1) the informational-congruent energy; 2) the formative-cohesive energy; 3) the holistic-coherent energy of meaning. The space of consciousness gives the totality of existence, and, at the same time, offers the primary model of the extra linguistic reality.<sup>3</sup> Unless speakers had the linguistic intuition of their own discourse, the possibility for structuring reality would not exist. This is due to the fact that the categories of reality do not exist in the form in which we perceive them, but as entities mediated by our consciousness. Reality is doubtlessly a dimension of consciousness. Language emerges in three spaces of consciousness, without which human mind cannot devise a unity of vision for reality. The energies that correspond to the so-called spaces (designatum, significatum, and sense) activate patterns molded by the very essence of language, determining not only the extra linguistic reality, but any kind of mental project (virtual reality etc.). Moreover, these essential underpinnings for the linguistic *energeia* are at the same time the basis for the primary language-functioning laws, namely congruency, cohesion, coherence.

---

<sup>3</sup> In Cognitive Semantics, Fauconnier reaches the problem of the spaces of consciousness in a partial and distorted way. As a matter of fact, mental spaces should be considered spaces of existence created not on models or steps of structuring reality, but rather on models that determine reality by themselves as a form of linguistic energy, so to say, not as products of the energetic organizing, but in fact as exactly what produces this objective organization or reality structuring.

Language has *in nuce* the whole complex of reality and human culture (religion, science, philosophy, art) and civilization, merging them from the same starting point and unifying them beyond the primary consciousness reality.

Beyond meaning processing, reference and the linguistic insight of *energeia* are two other contributing factors. Word creation presupposes that two consciousnesses meet, so to say, the creator and his virtual collocutor, alleged by the speaker in each moment of his constructive activity in / through language. In this way, words are created by the speakers' power of signification and by their specific will or intention. We can find the fundamental strength of the human being in the process of meaning creation as well as in the process of being understood by others. *Energeia* is totality in itself at the deepest level of understanding. Speakers create language by expanding primary significata within the spaces of consciousness. That is why it is very important for linguists not to find the primary material structures but the principle of creation which underlies the emergence of language in the human being.

Form is the correspondent dimension of the global space and, implicitly, of sense. New discourse formally concentrates the unities of speech disregarding any kind of referential or meaningful contents. Therefore, the informational and the formative energies are dispersed, this process determining the separation between content and expression.

## **2.2. Mediation of Alterity. World Opening and Opening towards the World**

Alterity is a kind of multiplication of the spaces of consciousness through a subjacent mechanism of transposing self-consciousness in a collective hypostasis, preserving, at the same time, the individual essence and the own modes of consciousness unaltered. In a dialogue, the speaker remains the speaker but in each moment, he takes into consideration his collocutor; otherwise the communicative process would be compromised. Linguistics does not stipulate, though, an arbitrary globalization of the individual consciousnesses into an Impersonal Consciousness<sup>4</sup>, but rather the transformation of the collocutor's consciousness into a personal consciousness. Alterity cannot determine the depersonalization of the ego in the mass of collectivity, but rather the givenness of the ego to the community of speakers and the acceptance of the collectivity as its own consciousness; this process of superpersonalization is made in each moment of speaking. As a matter of fact, this process implies that each consciousness is determined by another, the speakers remaining this way in consonance. Alterity means double consciousness, the actual simultaneity of meaning creating intention. Even if two speakers are separate entities, they are able to develop a mutual understanding through alterity.

---

<sup>4</sup> The Saussureian notion of *mass brain* can stand out as a classic example for not understanding the intersubjective dimension of language.



Alterity refers to the combination of two consciousnesses that do not actually absorb one another, but complete themselves in the act of speaking. Natural language is a space where consciousnesses meet. In the intersubjective dimension of discourse we have to distinguish between the capability of consciousness to open the world (by means of signification) and its capability to open itself towards the world / community (by means of communicative intention). In second terms, alterity does not require the automatic reflexion of two essences, but their mutual correspondence. Alterity cannot be considered as a self-reflection within another image in which the same ego projects itself. Instead, it is the transfiguration of the other ego, taken as the own ego of the speaker. Speakers do not communicate in order to reflect themselves, but meet themselves in the unifying space of natural language. They neither lose, nor mingle themselves. Therefore, alterity means communion, in which the speaker takes his listener's place.

The spiritual power of language theorized by Humboldt implies that the individual cannot make abstraction of others, because his consciousness is the center of the other consciousnesses, not by excluding, but by completing them in order to make possible this very unique individual consciousness. This freedom of the individual consciousness is absolutely amazing, for it is able to open so many realities that do not constitute limits, but creative tendencies. Furthermore, each consciousness recreates the reality of the other consciousnesses, in its own way, as a synthesis of multiple modes of being. In other words, it transposes itself in a multitude of consciousnesses, not as mechanical iteration, but as development in different modes. This way, each human being has its own participation to the very same reality panorama, creating a mutual vision of the world.

### **2.3. Alterity in Newspeak**

The necessity of replacing a real dialogue determines the ideology artisans to deny alterity. In newspeak, consciousnesses are reshaped in an empire of empty forms. The centrifugal orientation of the individual means already withdrawing in a narrow vision of its own limits, and that is the ultimate goal which ideologists wish to achieve by means of imposing totalitarian discourses. The power-keepers bet on these intrusive models of consciousness stasis, on eliminating critical thinking and creativity, for that matter.

Newspeak eliminates intersubjectivity from the process of human construction through natural language. This is made possible due to the isolation of some meanings and their connectiveness within the parasite matrix of the ideology. Newspeak perfection relies on meaning voids and on the exclusion of the verb from syntactic structures.

Newspeak tends to compensate reality, to give a holographic picture of the human destiny. In order to achieve this goal, it is necessary to annihilate consciousness and to replace it with a new negative reversing one. The magic of the totalitarian

discourse relies on the very nothingness of consciousness, with tremendous effects on creative individuality.

The discursive pattern promoted by ideologists enhances alterity alteration. Although two absolute subjects are postulated, they are isolated from one another by virtue of a no communicative discourse. The receiver becomes a kind of retro projector, words are empty, and they create a false resonance from which any kind of intersubjectivity is gone.<sup>5</sup> What ideology is trying to ignore is that a space of consciousness is never one-dimensional. Consciousness is suspended in a void, by denying its configurative multidimensionality. Linguistic *energeia* will have, therefore, an implusive dynamics, with the immediate effect of total isolation and dispersion in a mass strictly controlled by means of ideological superstructure.

The monstrous dystopia of the mass brain implies a disruptive way of reshaping consciousnesses, which can never lead to a real collective consciousness. Newspeak represents the white noise of the individual massification.

### 3. Discursive Strategies in the Newspeak Articulation

#### 3.1. Eliminating Abstract Thinking

In order to obtain maximal range of action for newspeak, abstract thinking is constantly cast aside. Reality is placed into an imaginary frame which tends to constitute the only mental dimension that counts. Abstract thinking becomes an illusion, by means of which a reality may be presupposed or excluded. Newspeak determines the individuals to think that abstract thinking means a negative form of disrupting the mind. That is why the first step in constructing newspeak implies stopping the "unnecessary" flow of thinking. For this purpose, decontextualization is the best tool. Paradoxically, ideologists fight against abstract thinking using the very devices of abstractisation.

The silence of minds is governed by the totalitarian devices of newspeak. Ideology creates a false and temporary agreement between speakers and the Power. Taking this course of actions, the center of gravity is submerged to a reductionist dimension of signification. By estranging from the natural language, speakers lose their sense of reality and create for themselves an imaginary one, a kind of reality substitute.

Eliminating abstract thinking is made possible through strategies of vagueness and ambiguity. Irimiş (2005) considers that "**newspeak** maintains the whole process at the level of the enunciator who operates in these terms – generically called vague – in a uniform and discriminative way for all the enunciatively contexts. Our presupposition is that the necessary inferential processes are replaced in the totalitarian discourse by false referential processes that designate reality in the sense wanted by the speaker.

---

<sup>5</sup> Nevertheless, we frequently meet forms of the enunciatively marks in newspeak. They do not mark, however, intersubjectivity, but rather a simulacrum of dialogue, an apparent communion of mutual intersubjective contents that emerge in the one and the same social cultural space.

This operation leads, from the enunciator's perspective, to validation of extended portions of reality in which intertextuality functions as an uncontested argument."<sup>6</sup> This phenomenon takes place only in strictly perlocutionary marked cases. In the case of maintaining ideology, enunciators function as permanently recyclable instances, in the same sense in which "the conversational subjects" or the scenarios are recycled. Stereotypes also play an important role in the advent of newspeak. The excessive allegorical images do not imply the cult of personality as much as imposing a linguistic model or complex of verbal strategies, inducing, at a subliminal level, a vague sentimentality and creating a false empathy. The metaphorical mechanisms of the natural language are completely distorted in newspeak.

### 3.2. Eliminating Memories

Newspeak provides a mixture of realities that form a negative mode for the creative human spirit. The real memories must be replaced with peripheral ones and the speaker has to repress himself in each public discursive situation. The linguistic change is stopped, and the natural language is severely distorted<sup>7</sup>. The natural language processing is reversed in what concerns the functional point of view. Newspeak becomes an addendum model, preserved not only by politicians and ideologists, but also by common people.

In a country lead by communists, the period before elections is a decisive moment for ideology reinforcing. Such a country is the Moldavian Republic. *The Communist* (with a circulation of 40000 copies per day) is a newspaper that intoxicates the public opinion with titles such as: *Numai împreună vom obține victoria!* (Only Together Will We Obtain Victory!); *Poporul decide: undă verde sau undă roșie* (The People Decides: Greenlight or Redlight); *Mediul de afaceri va fi îmbunătățit* (Business Environment Will Be Improved); *Nu cădeți pradă promisiunilor dulci ale „democraților”* (Do not Fall Prey to the Sweet Promises of the "Democrats").

The 6 March 2009 edition of *The Communist* is entirely dedicated to the electoral period. The first page captures precisely the glorification of the local *statu quo*:

---

<sup>6</sup> Furthermore: "We notice that logocracy manifests itself explicitly at the syntactic and semantic level by cliché, catachresis etc., and implicitly at the pragmatic level by virtue of inferential type processes, which orient the processing of the previous text at the very moment of its production. What in fact constitutes collaboration, an agreement, ultimately a communicative act concentrates, in the political totalitarian discourse, on a single pole of communication, which should validate the discursive act in itself."

<sup>7</sup> What is relevant from a pragmatic viewpoint is the configuration of a "rhetoric of text that would reflect this very tendency towards fixity, to a dogmatic aspect, repeated in specific structures". „Ceea ce prezintă relevanță din punct de vedere pragmatic este configurarea unei „retorici a textului care să reflecte tocmai această propensiune spre fixitate, spre caracterul de dogmă, reiterat în structuri specifice” (Irimiaș, 2005).

„Vladimir Voronin continuă întâlnirile sale cu alegătorii în alte raioane din republică. În toate orașele și satele, președintele V. Voronin este întâlnit cu deosebită căldură și se desfășoară discuții interesante.”<sup>8</sup> (Vladimir Voronin continues his meetings with the electors in other administrative departments of the republic. In all the cities and the villages, the President V. Voronin is extremely well received and interesting discussions take place).

At the same time, the newspaper aims to discredit the opponents: „Nu cădeți pradă promisiunilor dulci ale „democraților”” (Do not Fall Prey to Sweet Promises of the "Democrats"). The day of March 8<sup>th</sup> gives the opportunity for another sequence of newspeak regarding the general orientation towards a glorious future:

„Pentru noi sunteți cele mai scumpe, sunteți întruchiparea dragostei, bunătații, optimismului continuu. Pentru Dvs și împreună cu Dvs vom contribui la ameliorarea calității vieții, vom traduce în realitate cele mai ambițioase proiecte și vom realiza toate cele planificate.” (For us you are the most precious, you are the embodiment of love, kindness, permanent optimism. For you and with you we will contribute to the improving quality of life, we will make our most ambitious projects real and we will realize all that we planned for).

### 3.3. Reality Substitution

Newspeak artisans substitute the lack of any experiential basis with an illusory reality, affecting reference, representation and understanding. The second reality is added with the precise goal to replace the cognitive / experiential background. As a matter of fact, newspeak adds an illusory meaning to striking expressions, creating an artificial content. Discourse becomes confusing, the receivers mixing up all sort of partial realities and reshaping phenomena in a distorted way.

Language changes its function by virtue of decontextualising all phenomena and, in this process, it extends ambiguity. The reeducation discourse takes the forms of a discourse oriented towards absolute for it imposes to masses with overwhelming authority. Scenarios become peripheral ideological constructs. Human mind disruption derives from a censorship targeting pieces of information that could give a modal substance to knowledge, and also from creating an ideatic system which is extremely schematic, in order to empty the mind of any conceptions or representations that are politically opposed. The systematic lies intoxicate human spirit, words are empty, meanings are useless, and terms such as justice, freedom, and kindness are trapped in the linguistic structures of ideology, and are used without their primary finality.

---

<sup>8</sup> Of course, the cold receiving of the President in some regions goes unnoticed. The Moldavian press is not entirely submitted to the repressive Communist apparatus / censorship, fact which determines an interesting dynamics of voice separation. Newspeak coexists with the discourse that claims objectivity: „Vladimir Voronin a fost huiduit la Strășeni” (“Vladimir Voronin was booed at Straseneni) (*Timpul*, Friday, March 6<sup>th</sup> 2009, p. 9); (*Jurnal de Chișinău*, Friday, March 6<sup>th</sup> 2009, pp. 1/4).

Ideological discourse is cohesive<sup>9</sup>, but the only organizing factor remains the power, The Great Anonymous behind the ideology. Assimilating an official reality, given in its rhetorical forms follows the corrosive action of lie. Repression leads to critical thinking annihilation, to cheating public opinion with formal truths and certainties. Routine will then serve the ideologists to perpetuate power, mass confusion and domination. Ideology creates resisting cells in the peripheral spaces of society, as these spaces preserve the memory of the center even when it is gone. Power is a self-replicating factor, puzzling all sort of propagandistic mind games.

Mass consciousness manipulation through totalitarian ideologies represents the widespread mechanism that ensures power functionality. In this perspective, we cannot talk about ontological good or evil, sin or guilt, divine authority. The situational ethics was excessively used by both Fascists<sup>10</sup> and Communists, as they considered that killing people was fully acceptable under the terms of achieving noble goals.<sup>11</sup> Power is revealed in totalitarian discourse, and scenarios are part of this process driven to its last consequences. In this context, both the negative mechanism of the oppressors and the guilt of certain victims (informing authorities etc.) make the destruction of moral and creative essence of the individuals possible.

Ideological connectiveness implies, on the one hand, an operational program in reshaping moral values, imposing schemas that justify situational ethics and, on the other hand, insidious maneuvers, abusive projection of the original schema, professional deforming (press, politic analysts), and manipulation techniques. The social and professional categories create and receive scenarios syndrome, depending mainly on their field of activity and secondly on connection with a motivational optics of the social group. Newspeak induces a *scenarios syndrome*, as it contributes to the emergence of a global perspective that is misleading and manipulating. In fact, recreating history and reality distortion engage the logistics and the strategies of the *scenarios syndrome*. The negative results are the partial or the total distortion

---

<sup>9</sup> "Regarded this way, the contextual, codic network will determine progressively the communicative, referential, thematic chains by transferring them not only the cohesive content, but also the typological opportunities (occurrences). Selecting certain syntactic aspects in spite of others is a pragmatic action that confers the text those characteristics that singularize it in one typological class" (Irimiaș, our translation). Textual indices of cohesion are, among others, anaphors, pro-adverbials, accents, pitch, emphasis, contrast, causal relationships between sentences, alternance of the verbal tenses etc.

<sup>10</sup> The method by which Hitler gained mass adherence was manipulation. It is known that to create a climate of hatred against Communists, he set on fire the palace where the Reichstag was meeting and blamed Communists for this crime.

<sup>11</sup> Frederic Engels, a close friend of Karl Marx wrote: "Leaving outside the problem of morals, any means, both violent and apparently smooth are right for a revolutionary, if and when they achieve their goal." Making appeal to the same logic, V. I. Lenin wrote once: "The power of Communism relied on a force that cannot be limited to any kind of law or other established rules. Proletariat dictatorship is nothing else than power relying on force. We have to combat religion. This is the alphabet of any materialism and, therefore, of Marxism. Communism abolishes eternal truths, any religion and any morals." Of course, Communism substitutes these truths to the only truth of the dialectic materialism and to any other notions useful to impose its ideology.

of meanings. The human person is reified in an imaginary collective void, its subjectivity being severely damaged. The myth of invisible terror functions as a means of annihilating the power of decision.

Ideology stands for a system of negative polarities, ascertainable through psycho-social reconversions. Facts are dislocated from the monolithic structure of reality and fragmented in methodological derivative projections. The patriotic discourse, for instance, is radically taken out of context and, therefore, becomes meaningless. Its ideology-content is reduced to an expression of violent rhetoric, without any axiological or semantic bases. What really counts is an advertising subliminal message, constructed by all means of persuasion and insinuation. This message tends to keep the mind asleep and therefore to reduce the inner voice of the public opinion. The political field conquers the collective and cultural memory. Press becomes an appendix, a channel for a meaningless discourse, or for propagandistic issues. The style suffers from stereotypy, the vocabulary is full of political terms and the natural language is trapped into the propagandistic canons. The political terms are decontextualized, their reference being abolished. Words such as patriotism or social order are semantically void, as the original space in which they appeared is no longer an option for the new ideologists. The newspaper reporter proceeds to a deconstruction of the cognitive background, making proof of a discontinuity between knowing facts, context, actors and a false subjectivity brought under the appearance of surface objectivity. His statements will have to be considered truth-worthy. Now this is the first step to a massive distortion of reality, which continues to manipulation and imposing newspeak all over the social communicative spaces.

### **3.4. Destruction of creativity**

As an ideological projection, newspeak sets free the ghosts of the intellect, disrupts the alterity, isolates and rewrites meanings in an immanent dialectics of the shown and the not-shown. Logics associate any semantic nucleus with an ideological pre-determinate pattern. Newspeak destroys creativity by inventing a significant addendum, under the angle of a set of rules which are contrary to the primary creative principles. Articulating newspeak means the transposition of the absolute ideological dimension within the frames of a new arbitrary reality. In fact, new models of crystallizing doctrine are constantly created. The parasite meanings cannot destroy the referent itself (although some words are actually eliminated from every day discourse), but it perverts the referentialization. In a void of meaning, the ideological pattern takes many forms of instrumentalization power.

Newspeak presupposes a technique of automatization. Words are transformed in markers for the ideology, and are constantly charged with a super-significant content. Discourse becomes an inertial, hollow structure, without any expressive value or capacity of turning on itself. It is sufficient to add a damaging mechanism in articulating language in order to get the picture of a distorted natural language.

Newspeak is self-limitation and self-singularization. It gives a closed view of a distorted reality, not an open view on the world. Newspeak is a system of signs that are knowledgeable by some distinctive features: newspeak is external to the very essence of language, has a fund of words, creates intermediary meanings, gives a way of thinking through manipulation and aggressiveness.

A solution for alluding stereotypes of this kind is to reinforce metaphor, as in the example above: *Moldovenii s-au vindecat de daltonism* (Moldavians have cured themselves from daltonism). A parallel between the political colors (red – for Communists, and green – for a Democratic Alliance) is submerged to a metaphorical structure and new meanings are created.

### 3.5. Selection and sense disruption

The strategy of newspeak changes the natural direction in which the universe of discourse is engaged and the selection of terms which designate a state of affairs. While the natural language gives a wide opening to sense, newspeak determines a closure of meanings, and a disruption of the global sense. The spurious meanings will always be partial, fragmentary, distorted. If selection of terms is no longer produced on a creative basis, the freedom of speech and the global character of the sense are destroyed. Associating heterogeneous contents with spurious schemas determines a massive collapse of logics, cuttings of meaning being reproduced on the basis of momentarily necessities.

Being separated from natural language, the meaning is taken out from the conscious levels, and is replaced with a symbolic referent. In newspeak, meanings construct a void super-context which separates the essential in a scale of qualities that would hardly be related to the whole context.

### 3.6. Subject-object confusion

Ideology separates meaning from the referent, and, in such a process, uttering is deprived of its own speaker. Sometimes, speakers try to solve this problem by exposing their real agenda or beliefs, in private space.<sup>12</sup>

---

<sup>12</sup> In Roman (2007) Kligman and Lemercier's analyses are taken into consideration, by specifying that in the space of social interactions in Communist Romania a fractalization of consciousnesses was perpetuating, in the sense of a dissimulation and a dedublation of the self in a public component and, irrespectively, in a private component. This act would bring important consequences especially for the discursive behavior. The public facet had a dynamics according to the imperatives of power, fulfilling ideology and adopting newspeak as an official language in all domains of activity, while the inner self was concentrating the real consciousness of the individual, his inland empire, with all his dreams, desires, tendencies, ideals. Implicitly, this dual core personality, this split mind and consciousness will be perpetuated even after the Revolution, with a tendency to become chronic. Scenarios are globally used to create panic, to explain different states of affairs (feminism, the PRO Generation, the Anti-Semitic politics etc.) (Roman 2007). The process of fractalization is continued by repeated separations, creating a private sphere in the public area, a public sphere in the private area and so on.

Many researchers are astonished by a central aspect of the newspeak: the dual existence subject-object. Of course, newspeak brings a mixture of the kind, up to falsifying their status in the activity of speaking.

Newspeak trains the receiver to orientate in the field of ideology. An ideological matrix is designed so that the speakers could unconditionally surrender to the new way of things. The primary need of creating new meanings is no longer an option for the speaker. If he wants to regain the basic status of the natural language, he will have to change his consciousness and to find the truth. Newspeak has a prolonged emergence, permanent restrictiveness in regarding forms, even brutal manifestations of power in creating proper terms for perpetuating ideology.

Ideology and law define in their forms the self and the collective consciousness. Corrupted notions are necessary to be taken off in order to cut the consciousness free from certain forms brought abusively in the foreground.

### **3.7. Immanent dialectics**

Dialectics presupposes not only the intersection of contrary contents, but also their unification and their integration, as a kind of reconfiguration of the reality data, until their complete annulations. In doing so, the ideologists tend to create another state of reality, using a totally different kind of discourse tools.

For instance, communists see reality as a basic necessity, as a struggle of class, but reality in itself does not need to maintain its existence, because it is an existence in itself. There is no sense of necessity for reality to take its course.

## **4. Concluding remarks**

Newspeak is created on false circumstances; therefore it lacks clear-cut referential and informational support. The difference between this type of discourse and, for instance, the scientific one is almost clear: the analytic functionality of the second one is taken in newspeak to dramatize, exaggerate or distort the factual reality. Newspeak does not process reliable pieces of information and, even more, does not refer to facts that would be scientifically demonstrated. Practically, newspeak pinpoints a field of discursive attractors (cultural myths and stereotypes, pre-established schemas for interpretation, misconceptions, clichés, and false images).

By filtrating information at any level (inferential, semantic, referential, cognitive, contextual, actionable), distorting individual perceptions, rewriting history, manipulating public opinion, exaggerating facts, lie, imposing models to behave in society according to the Communist "morals", promoting auxiliary theories, newspeak is constructed as an anarchic discursive space, with submerged levels of discursivization.



## BIBLIOGRAPHY

1. Cappelen, Herman, Lepore, Ernest, 2007, *Language Turned on Itself: The Semantics and Pragmatics of Metalinguistic Discourse*, Oxford University Press.
2. Coseriu, Eugenio, 1987, *Lenguaje y política*, El lenguaje político ed. M. Alvar, Madrid, p. 9-31.
3. Daisa-Neșu, Nicoleta, 2005, *Textul politic. Limite și deschideri semiotice*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință.
4. Fauconnier, Gilles, 1984, *Espaces Mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Les éditions du Minuit.
5. Ficeac, Bogdan, 1996, *Tehnici de manipulare*, București, Nemira.
6. Humboldt, Wilhelm Von, 1836/1999, *On Language. On the Diversity of Human Language Construction and its Influence on the Mental Development of the Human Species*, ed. M. Losonsky, Cambridge: Cambridge University.
7. Hutton, Christopher, 1999 / 2001, *Linguistics and the Third Reich. Mother-tongue Fascism, Race and the Science of Language*. London, New York, Routledge.
8. Irimiaș, George, 2003, *Structuri textuale ale discursului politic totalitar. Studiu din perspectiva semioticii textului*, Cluj-Napoca, Clusium.
9. Irimiaș, George, 2005, *Pragmatică sau uniformizarea discursului ideologic*, site [http://www.uab.ro/reviste\\_recunoscute/philologica/philologica\\_2005\\_tom2/49.doc](http://www.uab.ro/reviste_recunoscute/philologica/philologica_2005_tom2/49.doc)
10. Oltean, Ștefan, 2006, *Introducere în semantica referențială*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană.
11. Roman, Denise, 2007, *Fragmented Identities. Popular Culture, Sex, and Everyday Life in Postcommunist Romania*, second edition, Paper Books. Site: [books.google.ro/books?isbn=0739121189](http://books.google.ro/books?isbn=0739121189).
12. Tămăianu-Morita, Emma, Ulrich, Miorița (coord.), 2008, *Limbaj primar vs. Metalimbaj. Structuri, funcții și utilizări ale limbii*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană.
13. Thom, Françoise, [1987] 1993 / 2005, *Limba de lemn*, traducere de Mona Antohi, studiu introductiv de Sorin Antohi, București, Humanitas.
14. Vlad, Carmen, 2000, *Textul-aisberg*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință.

## SEMANTICĂ / SEMANTICS

### ON THE SEMANTICS OF PROPER NAMES AND OF COMMON NAMES

ȘTEFAN OLTEAN<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *On the Semantics of Proper Names and of Common Names.* This article proposes an account within a framework of logical semantics and syntax of aspects associated with the denotation of proper names (of individuals) and of descriptive and non-descriptive common names, i.e., common nouns. The first three sections address theoretical notions (meaning, possible worlds, transworld identity), while the following sections go on to discuss the semantics (and syntax) of proper names in comparison with those of common names. Proper names of individuals are seen as singular terms whose meaning lies exclusively in their denotation. They designate rigidly and occur in syntactic configurations of specific kinds. Common names are general terms that have internal structure. They can also designate rigidly, as is the case with non-descriptive terms denoting natural kinds, natural phenomena, and colors. Descriptive common names, however, designate non-rigidly, since they pick out different entities in different worlds.

**Keywords:** sense, reference, intension, extension, possible worlds, transworld identity, singular terms, general terms, rigid designators, non-rigid designators, proper names, causal theory of proper names, descriptive terms, non-descriptive terms, natural kinds

#### Meanings

Out of the various accounts of meaning – representational, meaning as social practice, referential (see e.g., Bach 1989; Chierchia and McConnell-Ginet 1990; Saeed 1997; Portner 2005) –, the last is of greater relevance for this paper. According to it meanings are things out there in the world, having to do with the reference of linguistic expressions (e.g., to describe something as “dog” means identifying it as an individual entity that belongs to a class / set of entities called *dogs* and thus distinguish it from other entities; in other words, the *semantic value* of linguistic expressions is identified with their *extension*). This is not to say that

---

<sup>1</sup> Ștefan Oltean, Ph.D., Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, 1 Mihail Kogălniceanu St., RO-400084, e-mail: stoltean@lett.ubbcluj.ro.

the notion of representation is alien to referential theories of meaning. It figures, implicitly, with G. Frege (1960 [1982]), who identified *sense* “Sinn” and *reference* “Bedeutung” as two sides of meaning, the former displaying a representational nature, while the latter, which ranks more importantly in his account, is referential. Here is an illustration in tabular form, based on Chierchia and McConnell-Ginet (1990: 58), of the Fregean distinction in referential noun phrases (NPs), predicates and sentences:

**Table 1**

*Sense and reference according to Frege*

Category	Example	Sense	Reference
Referential NPs	the morning star	individual concept	individual object: Venus
Verbs / predicates	run / is a dog	property	set of individuals
Sentences	The morning star is the evening star.	thought or proposition	truth value: true

The meaning of linguistic expressions is thus specified in terms of individual concepts and individuals in the case of referential NPs, of properties and classes / sets in the case of predicates, and of propositions / situations and truth values in the case of sentences.

The notion of *situation*, however, is not without problems, for the following reasons: situations are temporally located (“The Chancellor of Germany is a woman” – true now, but false in the past), are spatially unlimited (we can talk about president Barack Obama wherever he is), and are not necessarily actual (“The Pope is a woman” / “The Roman emperor is a woman”), i.e., they can be mere *possibilities* or *possible worlds* (PWs). Now, all possibilities or PWs at particular times make up the *logical space*. In light of these remarks, Frege’s distinction has been reformulated such that the assignment of semantic values to linguistic expressions can take into account the *entire* logical space, as the table bellow illustrates:

**Table 2**

*The reformulation of the notions of sense and reference within possible world semantics*

Category	Example	Intension / sense	Extension / reference
Referential NPs	the morning star	function from PWs to individuals	individual (at each PW)
Verbs / predicates	run / is a dog	function from PWs to sets of individuals	set of individuals (at each PW)
Sentence	The morning star is the evening star.	function from PWs to truth values	truth value

In the new account, the *intension* corresponds to Frege's sense and it is the function that assigns the extension at each PW; the *extension* corresponds to Frege's reference and it is determined starting from individuals (referential NPs), sets (predicates), and truth values (broadly, in the case of sentences).

### Possible worlds

Let us now take the following sentences:

1. The Pope is a woman.
2. The Roman emperor is a woman.

These sentences describe non-actual, possible situations or *possible worlds* – *alternative, counterfactual circumstances*, or “a way things might be, not necessarily the way they are” (Lewis 1979 [1973]). There are also ways things could not have been, i.e., *impossible worlds* (e.g., worlds in which the sum of the angles of a triangle is 90 degrees); they enable us to work with the *reductio ad absurdum*.

### Transworld identity

Closely associated with possible worlds is *transworld identity*. It concerns the issue of individuals at one world being identical with themselves at every other world. David Kaplan (1979 [1978]) identifies three major attitudes taken to it:

- a. The *skeptical attitude*, according to which transworld identification can't be done – “everyone to his own world”. It is of course reasonable to try to locate “an individual-under-a-description” in another world, e.g., Walter Scott under-the-description “author-of-*Waverley*” (our example), but this may not yield the expected result in a world in which Walter Scott is not the author of *Waverley*, but someone else is, e.g., a person whom Walter Scott secretly hires to write the book for him, and then deceitfully passes it as his own making. The skeptic concludes that there is no favored way or “transworld heir line” of making the identification<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> This stand is illustrated, among others, by David Lewis (1979 [1969]), according to whom transworld identity of individuals does not exist, since the individuals are *worldbound* and can only have their *counterparts* at other worlds. The identity relation is thus replaced by Lewis by the *counterpart relation*: we exist only in this world, nowhere else; still, things might have been otherwise, and so we have our counterparts at other worlds; these counterparts are not us, but they merely resemble us, being closer to us than anything else at that world. Lewis' *counterpart theory* seems to solve the problems associated with transworld identity, but at the cost of violating our intuitions of what we mean by possible. For when we say, e.g., that Walter Scott might not be the author of *Waverley*, we are talking about *Walter Scott*, not some other individual, some counterpart of Scott, in some PW.

- b. The *metaphysical attitude*, which is the typical one among logicians. It is illustrated, for instance, by Saul Kripke (1982 [1972]) and Nicholas Rescher (1979 [1973]), according to whom transworld identity exists and thus one and the same individual can inhabit different PWs. In this view, the solution to transworld identification is identification by *bare particulars*, which are individuated by their *intrinsic* characteristics: e.g., the transworld identification of Walter Scott (to use our previous example), as author of *Waverley* in one world and as a deceitful individual only pretending to be so in another, is made by isolating Walter Scott as a common bare particular of the two (which turn out to be merely contingent properties) – the “substance-before-accident” view (Kaplan, *ibid.*)<sup>3</sup>.
- c. In addition, Kaplan (*ibid.*) identifies the *relativistic attitude*, which is associated with the *bundle-of-features* metaphysics and derives from his notion of *transworld heir line*, which is involved in locating individuals in other worlds. In this view, we identify individuals in terms of their *prominent* features, defined relative to various interests or beliefs. Identity is thus relative, not absolute<sup>4</sup>. It can be an identity of “origin” (Kienzle 2006), as is the case in (3):

3. The old Wittgenstein is the young Wittgenstein.

(“Wittgenstein” contains an *essence*, a *transworld heir line* that runs through the different Wittgenstein phases and unifies them, securing the old Wittgenstein’s identity with the young one.)

### **Rigid vs. non-rigid designators**

Even though transworld identity is a logical issue, it is interestingly intertwined with the semantics of linguistic expressions. Among other things, it proves illuminating in an account of referential terms in natural language, which fall into two main categories, depending on whether they denote *the same individual(s) in every possible world*, or *different individuals in different worlds*. The one who addressed this issue is Kripke (1982 [1972]), who classified the referential terms into *rigid* and, respectively, *non-rigid designators*, the former designating an object *rigidly* with respect to every possible world in which that object exists, and denoting nothing else with respect to worlds in which the object does not exist (see also Salmon 2005).

---

<sup>3</sup> In this case an individual would not be *numerically* identical with itself. Moreover, in saying that Walter Scott is not the author of *Waverley*, we are talking about the same person, Walter Scott not-being-the-author of *Waverley*. In this case an individual is not *qualitatively* identical with itself either, for if *x* is qualitatively identical with *y*, then every property of *x* is also a property of *y*, and vice-versa.

<sup>4</sup> Among other things, Kaplan’s notion of relative identity allows us to treat individuals that are the same in a world to be distinct in another. In this respect, one could treat, e.g., the names Mark Twain and Samuel Langhorne Clemens, which denote the same individual, as standing for different individuals, given his/her belief system (someone unfamiliar with the writer’s biography).

*Proper names of individuals* are the most typical case of rigid designators<sup>5</sup>; they are *singular terms*, since they denote a single individual with respect to a given possible world. In other words, they introduce a *constant* – the entity associated with the name – at the level of logical form (LF). Kripke also includes into the class of rigid designators certain *common names*, such as *tiger*, *water*, *heat*, *hot*, *blue*; they are *general terms*, since they are applicable to any number of individuals. The latter are proper names of a special kind, namely “proper names of universals” (D’Angelo and Napoli 2000: 203) – the universal meant by the common noun –, since they introduce a “higher order constant” at LF (ibid.). Descriptions, be they definite or indefinite, like “the author of *Waverley*” (“the NP”) or “a dog” in “a dog is chasing a cat”, are *non-rigid* designators, since they pick out other entities in different worlds; in other words, they introduce a variable at LF, e.g., Walter Scott in worlds in which he writes this novel, another individual in worlds in which someone else writes the book for him, an arbitrary, non-specific dog (quantificational description), or a specific dog (non-quantificational, referential, description). Descriptions can contain words of different categories, their meaning is compositional, being a function of the meaning of the parts, and the entities they identify are not conventionally associated with them. They introduce a sortally constrained variable at LF and the universal or existential quantifier binding it (Russell, apud D’Angelo and Napoli: 2000: 207).

### Proper names

According to Kripke (ibid.), proper names are nondescriptational; they are like labels, whose meaning lies exclusively in their denotation. In this view, a name like *Walter Scott* would function as a symbol that cannot be analyzed into constituent parts, which designates the individual “Walter Scott”; in other words, it does not have “meaning”. But given that the same individual can also be identified by the definite description *the author of Waverley*, whose meaning *is* compositional, i.e., it is a function of the distinct meaning of the parts, some scholars (Frege, Russell – see Moeschler 1999 [1994]: 151-152) suggested that proper names can in most cases be reduced to abbreviated definite descriptions, i.e., that they have inherent “meaning,” the exceptions being represented by situations in which the user of a proper name is in direct sensory contact with the individual denoted, in which case the name refers in a direct, unmediated way. On this view, sentences (4), (5) and (6) below should be semantically equivalent, since they differ only in terms of one expression (“Walter Scott”) being replaced by the purportedly synonymous expression (“the author of *Waverley*”) and vice-versa:

---

<sup>5</sup> Of course, several individuals can bear identical names. This, however, does not challenge the claim of uniqueness associated with proper names. According to D’Angelo and Napoli (2000), in this case we have to do with “many different, though homophonous names, rather than with one shared name”.

4. Walter Scott is the author of *Waverley*.
5. Walter Scott is Walter Scott.
6. The author of *Waverley* is the author of *Waverley*.

This does not happen, since (4) does not mean the same thing as (5) and (6): the first is a contingently true and informative sentence, while the second (5) and the third (6) are necessarily true and uninformative identity statements. This indicates that the name *Walter Scott* and the description “the author of *Waverley*” do not have identical sense and reference, as they should if they were equivalent: the first designates “Walter Scott,” the second, “the author of *Waverley*,” whoever he is.

It follows that the meaning of a name like *Walter Scott* does not lie in some essential property (or bundle of features) semantically associated with the name<sup>6</sup>; as such, (7) can be true if an appropriate scenario is provided, e.g., in worlds in which the writer of *Waverley* is not Walter Scott but someone else.

7. Walter Scott is not the author of *Waverley*.

Now this does not imply that Walter Scott is the same as this other person or that

8. Walter Scott is not Walter Scott.

---

<sup>6</sup> According to Kripke (1982 [1972]) names are like labels attached to individuals within a ceremony of baptism, whereby a connection is established between the name and its bearer. The link thus established becomes a necessary link which is retained and propagates within the community of speakers. It is not a consequence of the features of the individual and is not affected by the individual’s life history; thus, *Walter Scott*, to use our example, would denote “Walter Scott” even if the latter had not written *Waverley*. Theoretically speaking, we could imagine a genuine *causal chain* of links from name user to name user that extends from Scott’s baptismal ceremony down to us today, our use of the name being grounded on the original act of naming. Names can nevertheless change their reference, as Portner (2005) indicates. He cites an example from Gareth Evans: *Madagascar* originally was applied to part of the African mainland, but Marco Polo mistakenly used it for the island and gradually its meaning became that of an island. Thus the causal chain does not go back to an original act of naming, e.g., by a speaker who named the island, but reflects (mistaken) *speaker meaning*. It is thus grounded on the beliefs that the members of the community have in connection with the name: *Madagascar* refers to “Madagascar” because our beliefs about the name originate from the island and not from African mainland. Things would be similar with our *Walter Scott* example: this name denotes “Walter Scott” because our beliefs about him originate in the texts he authored, and even if he hadn’t written *Waverley*, we would still believe that he did, since our beliefs are associated with his actions of publishing the novel as his own. While we have reason to believe that Evans is right, Kripke’s causal theory is nevertheless preferable, given that it is possible to imagine a scenario, suggested by Portner (2005), in which authorities decide to switch to Madagascar’s original name because the present name is the result of a historical mistake. This highlights, in our opinion, the importance of the original use of the name and the relevance of Kripke’s causal theory. In both cases however, names emerge as rigid designators.

These indicate that proper names of individuals and descriptions are semantically different (see also Portner 2005). The denotation of the former is direct or unmediated by any description or feature assignment, while that of the latter is mediated by descriptive content. In other words, proper names only denote, and do so rigidly.

But how about appellatives like “Rabbit” used for an individual, as in (9), or expressions like “John Brown” or “Shakespeare” in (10) and (11)?

9. Rabbit was happy (cf. Tănase Dogaru 2006)
10. “the John Brown who lives next door” / “the John Brown in Ithaca”
11. “a Shakespeare of our time”

Such expressions do not contain everyday, paradigm occurrences of proper names like the previous *Walter Scott*, but are grammatical. Now, if for “Rabbit” in (9) it can be argued that this originally descriptive term functions as a referential symbol (a DP “determiner phrase”) following the dilution of its content, the other cases are different. As a first approximation it can be said that the proper names they contain are, unlike the canonical *Walter Scott*, ambiguous, as indicated by the disambiguating contexts with which they are associated: “...who lives next door” (relative clause), “...in Ithaca” (PP “prepositional phrase”), and “...of our time” (PP).

An analysis of the syntax (S-structure / spell-out and LF) of such names can shed light on the difference between these names and genuine proper names. In this respect, in their canonical use proper names seem to occupy the N (“noun”) position at S-structure in English (unlike Italian, where they move under the D [“determiner”] node [14 – 17] – see D’Angelo and Napoli 2000; Longobardi 1994), as illustrated by (12) and (13).

12. Old John lives next door
13. \*John old lives next door
14. Il mio Gino è arrivato (D’Angeli, Napoli 2000)
15. Gino mio è arrivato (ibid.)
16. Gino vecchio è arrivato (ibid.)
17. \*Vecchio Gino è arrivato (ibid.)

However, they raise to the D position at LF, in order to have their definite feature checked:

18.  $[_{DP} [_D \text{John}_i] [_{NP} [_N t_i]]]$

This raising occurs after the spell-out, i.e., by the end of LF operations, but cases like (9), repeated here as (19), which contain appellatives, confirm how relevant the D position is for proper names, since it is unoccupied and thus it is available for movement; hence the contrast with (20) – a definite description with the noun under the N node in the spell-out and the definite article in the D position:



19. Rabbit was happy.  
20. The rabbit was happy.

Now, the names in (10) and (11) occur in configurations different from (9/19), occupying the N position at S-structure (see [21] and [22]) and being not so much names of individuals as descriptions, given that the restrictive relative clause or PP with which they are associated modify descriptions, yielding more specific descriptions. Thus, “John Brown” and, respectively, “Shakespeare” in these examples are not genuine proper names, but rather common names, since only the latter can be descriptions:

21. [DP [D the [NP [N John Brown [CP who lives next door]]]]]  
22. [DP [D a [NP [N Shakespeare [PP of our time]]]]]

But what kind of descriptions are they? If for “Shakespeare” in “a Shakespeare of our time” a universal is available, and thus some existing individual is assigned the property associated with this universal (e.g., “displaying an excellence similar to Shakespeare’s”), “John Brown” in “the John Brown who lives next door” describes the individual that it picks out (one from the neighborhood) as “bearer of the name John Brown”, i.e., it ascribes to him a linguistic, not an extralinguistic property, like the former expression (see D’Angeli and Napoli 2000: 216).

### Common names

In addition to singular terms like proper names, Kripke (ibid.) claims that certain *general terms*, such as common names denoting natural kinds (*tiger*, *cat*, *water* – substance name), natural phenomena (*heat*, *hot*) and colors also designate rigidly and nondescriptively, thereby sharing features with proper names. They are “proper names of universals” (D’Angelo and Napoli 203) or “logically proper names” (Salmon 2005: 133, fn. 23) of the species, substance or color in question and thus are not descriptions. It would follow that, like proper names, common names of this kind (e.g., *water* in [23]) occupy the D position at the level of LF (see [24]), when they have a generic meaning and a non-descriptive use:

23. Water is H<sub>2</sub>O.  
24. [DP [D water [NP [N ]]]] [is H<sub>2</sub>O]

Furthermore, an identity statement containing two rigid general terms, if true, it is necessarily so (25), as Kripke claims, just like identity statements containing proper names (26):

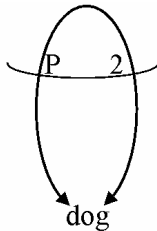
25. Gold is Au.  
26. Mark Twain is Samuel Langhorne Clemens.

These sentences are quite different from identity statements that contain non-rigid descriptive terms, which are not necessarily true, since they can get different values (see [27], from Salmon 2005):

27. Paul's favorite color is the color of the sky. ("blue", "purple", etc.)

Now, the classic problem of common names is that, unlike proper names or pronouns, they *refer* and *simultaneously predicate* by assigning the referent the attribute of membership to a class. In other words, they have internal structure. In relational grammar, for instance, a common name like *dog*, which is a general term, is represented by using two arcs (see Rosen 1991), as in (28):

28.



where "P" stands for the internal predicate (the predicate arc) and "2" for the argument (the nominal arc) to which the property is assigned (unaccusative)<sup>7</sup>. The representation makes sense in natural language, since it captures the simultaneity of reference and predication.

In formal semantics the noun in question is treated like a function, and its meaning is transcribed by two little clauses:

29.  $[[\text{dog}]] = \lambda x. x \text{ is an entity. } x \text{ is a dog,}$

where the double brackets are the interpretation function, which gives the semantic value of linguistic expressions. The formula captures the idea that *dog* is a function that takes entities and gives back entities that are dogs, which make up the set / collection of dogs.

But to treat a common name like *dog* as a rigid designator or as a proper name of a universal is not without problems, for the simple reason that in semantics its denotation is specified as a set / class of individuals. If this is the same as the set of actual dogs, things are fine, but, as Nathan Salmon (2005) points out, if its denotation is

<sup>7</sup> The representation indicates that the internal structure of the common noun *dog* and of nominals in general, contains a predicate arc, P, and a nominal arc, 2. In other words, nouns as predicates are unaccusatives and they initialize their (internal) argument as a 2, i.e., assign it an initial object status (see Rosen 1991). It turns out that *dog* is both a *referential argument* and a *predicate*, i.e., it "can both refer and predicate at the same time" (see also La Fauci, Loporcaro 1997).

a characteristic *function* from possible worlds to sets, identical with the *property* expressed by the noun (i.e., being a dog), then problems arise. This can be seen, he indicates, in Scott Soames' (2002) account, who considers that the rigidity of a general term lies in the *property* that it expresses which is essential for membership of a class. This rigidity would thus be granted by the internal predication contained in the common name ("is a dog"), and reference would be identified with the predication, in the sense specified in (28). But this view is wrong, on the grounds that it collapses reference and predication and encourages identifying the denotation of predicates (including that of common nouns), with the properties they express, and thus, since the property or relation expressed by a predicate (or common name) does not differ from one world to another, every predicate would turn out to be a rigid designator. Now, Salmon (ibid.) proposes that general terms designate some universal or other: a biological taxonomic general term (e.g., *tiger*) designates a biological kind (a species – "tiger" –, an order, etc.), a chemical-element general term (e.g., *gold*) designates an element or substance (e.g., "gold"), a chemical-compound general term designates a compound element or substance ("water"), a color term (e.g., *red*) a color (e.g., "red"), and a natural-phenomenon general term (e.g., *heat*) a natural phenomenon (e.g., "heat"). Salmon thus identifies the semantic content of common names that are general terms with the designated kind / substance / phenomenon, etc., rather than with the predication, and proceeds to demonstrate that while on this definition all single-word non-descriptive general terms turn out to be rigid designators, descriptive general terms emerge as non-rigid<sup>8</sup>.

Below are some examples, based on Salmon (2005), which illustrate this view:

30. Paul's favorite shirt is the color of the sky.

Under normal circumstances, this would be equivalent to

31. Paul's favorite shirt is blue.

However, given that the color of the sky is purple at dusk, it could also mean

32. Paul's favorite shirt is purple.

The examples illustrate that *the color of the sky* designates the color of the sky, and so it can have the semantic value *blue* (31), or *purple* (32) with respect to other worlds (e.g., at dusk); it is therefore non-rigid. Unlike this, *blue* is non-descriptive and rigid, designating the color "blue" everywhere; it is not equivalent to the description *the color of the sky*, just as *gold* and *water* are semantically

---

<sup>8</sup> It is not clear, however, whether natural kinds are sets or concepts (properties), i.e., whether their members are individuals or abstract (hyper-)individuals. According to D'Angeli and Napoli (2000: 211) natural kinds are concepts, and it is their extensions that are sets. This allows the identification of the latter (sets) with the members of the kind; otherwise, if kinds are sets, it is not very clear what things should belong to them, they claim.

different from *the yellow precious metal that does not rust*, and respectively *the transparent, colorless, tasteless liquid that supports life on Earth*. As such its meaning and that of non-descriptive terms in general cannot be explained away by bundles of descriptions, Salmon claims. If this were possible, sentences (33), (34), and (35) would express *a priori* truths, while (36) and (37) contingent identities. Now, this is hardly tenable, since, e.g., a liquid that looks exactly like water, in Putnam's Twin Earth thought experiment, but has formula XYZ, is not water, knowing that water has formula H<sub>2</sub>O. This indicates that (36) and (37), which are necessarily true, are not equivalent to identity statements that contain non-rigid descriptive terms ([33], [34], [35]), which are contingently true.

33. Blue is the color of the sky.
34. Gold is the yellow precious metal that does not rust.
35. Water is the transparent, colorless, tasteless, potable, thirst-quenching liquid that fills oceans, rivers and lakes.
36. Water is the substance that contains two parts of hydrogen and one part of oxygen.
37. Gold is the element with atomic number 79 in Mendeleev's periodic table.

### **Conclusions**

The meaning of proper names, which are non-descriptive rigid designators, lies exclusively in their denotation. This also applies to some appellatives (e.g., *Rabbit*), which function as purely referential symbols. Unlike these, names like *Shakespeare* and *John Brown* in "the John Brown who lives next door" and "a Shakespeare of our time," are not genuine proper names, but rather common names, since they describe the individuals that they pick out by ascribing to them extralinguistic or linguistic features (the universal associated with Shakespeare, the bearer of a specific name, etc.). Non-descriptive common nouns of natural kinds, natural phenomena, and colors (e.g., *dog*, *water*, *blue*) designate rigidly too, like proper names, but unlike the latter, they are general terms that have internal structure. Descriptive common nouns, on the other hand, are non-rigid, since they designate different entities / phenomena in different worlds.

### **REFERENCES**

1. Bach, Emmon (1989). *Informal Lectures on Formal Semantics*. State University of New York Press.
2. Chierchia, Gennaro, Sally McConnell-Ginet (1990). *Meaning and Grammar: An Introduction to Semantics*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.

3. D'Angelo, Mario, Ernesto Napoli (2000). "Proper Names, Descriptions and Quantifier Phrases". In Diego Marconi (ed.), *Knowledge and Meaning*. Vercelli: Edizioni Mercurio, pp. 195-234.
4. Frege, Gottlob (1960 [1892]). "On Sense and Reference". In G. P. Geach and M. Black (eds.), *Philosophical Writings of Gottlob Frege*. Oxford: Blackwell.
5. Kaplan, David (1979 [1978]). "Transworld Heir Lines". In Michael J. Loux (ed.), pp. 88-109.
6. Kripke, Saul (1982 [1972]). *Naming and Necessity*. Oxford: Blackwell.
7. Kienzle, Bertram (2006). "Identität und das Drei-Ebenen-Modell". Lectures presented at the *Identität. Nation. Nationenbildung* Summer School, Rostock: Rostock University and Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca.
8. La Fauci, Nunzio, Michele Loporcaro (1997). "Outline of a Theory of Existentials on Evidence from Romance". *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, XXVI, pp. 5-55.
9. Lewis, David (1979 [1973]). "Possible Worlds". In Michael J. Loux (ed.), pp. 182-189.
10. Lewis, David (1979 [1968]). "Counterpart Theory and Quantified Modal Logic". In Michael J. Loux (ed.), pp. 110-128.
11. Longobardi, Giuseppe (1994). "Reference and Proper Names: A Theory of N-Movement in Syntax and Logical Form". In *Linguistic Inquiry*, 25/4, pp. 609-665.
12. Loux, Michael J. (ed.) (1979). *The Possible and the Actual: Readings in the Metaphysics of Modality*. Ithaca and London: Cornell University Press.
13. Moeschler, Jacques, Anne Reboul (1999 [1994]). *Dicționar enciclopedic de pragmatică* [translation into Romanian]. Cluj: Editura Echinox.
14. Portner, Paul H. (2005). *What Is Meaning? Fundamentals of Formal Semantics*. Oxford: Blackwell.
15. Putnam, Hilary (1975). "The Meaning of 'Meaning'". In *Philosophical Papers*, vol. 2, *Mind, Language, and Reality*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 215-271.
16. Rescher, Nicholas (1979 [1973]). "The Ontology of the Possible". In Michael J. Loux (ed.), pp. 166-181.
17. Rosen, Carol G. (1991). *Nonlinear Syntax. Course Notes*. Ithaca, New York: Cornell University.
18. Saeed, I. John (1997). *Semantics*. Oxford: Blackwell.
19. Salmon, Nathan (2005). "Are General Terms Rigid?". In *Linguistics and Philosophy*, 28, pp. 117-134.
20. Scott, Soames (2002). *Beyond Rigidity*. Oxford: Oxford University Press.
21. Tănase Dogaru, Mihaela (2006). *The Category of Number. Its Relevance for the Syntax and the Semantic Typology of the Nominal Group* (Doctoral dissertation). Bucharest: The University of Bucharest.

**THE SYNTAX-SEMANTICS OF JAPANESE/KOREAN  
INTERNALLY HEADED RELATIVE CLAUSE CONSTRUCTIONS\***

**ALEXANDER GROSU<sup>1</sup>**

**ABSTRACT.** *The Syntax-Semantics of Japanese/Korean Internally Headed Relative Clause Constructions.* This paper argues for a number of substantive modifications in earlier analyses of the syntax-semantics of I(nternally) H(eaded) R(elative)s of Japanese and Korean. In contrast to Hoshi (1995), Shimoyama (1999), and especially Kim (2007), who view the relative clause as a proposition containing a DP that forms an E-type anaphoric dependency with a relative-external anaphor, the analysis proposed in this paper views the relative clause as denoting a singleton predicate, thereby bringing these IHRs under a common semantic umbrella with other syntactically distinct relative clause constructions that share with these IHRs the property of necessarily having definite/maximalizing semantics. This paper also offers solutions for certain types of data that raise serious empirical problems for Kim's analysis, in particular, IHRs whose internal head forms a long-distance island-sensitive dependency with the 'anaphor', and IHRs whose head is something other than a singular definite or existentially quantified nominal.

**Keywords:** internally headed relative, restricted e-type anaphora, unbounded dependency.

---

<sup>1</sup> *Alexander Grosu, Professor Emeritus, Department of Linguistics, Tel Aviv University, Tel Aviv 69978, Israel, Email: grosua@post.tau.ac.il.*

\* This paper owes a great intellectual debt to Fred Landman, with whom I had numerous discussions on various aspects of Japanese IHRs, and with whom I wrote a joint earlier manuscript (Grosu & Landman 2008). In particular, the formal solution proposed in section 4 has borrowed heavily from our earlier manuscript. It is only due to his current two-year sabbatical leave, which made joint discussion of substantive issues hard, that this article has not emerged as a joint one.

I am also indebted to Hadas Kotek for careful reading of earlier versions of this paper and for sharp critical remarks, which led to distinct improvements in form and content.

Finally, I wish to thank Junko Shimoyama, Kazuko Yatsushiro and especially Akira Watanabe for considerable help with the Japanese data.

None of these persons is in any way responsible for the use I have made of their ideas, or for remaining imperfections in the paper, I am alone responsible for everything.

This research was supported by the **ISRAEL SCIENCE FOUNDATION** (grant No. 700/06)

## 1. INTRODUCTORY REMARKS

The literature of the last thirty years or so has recognized the existence of a semantic type of relative clause construction that is distinct from the traditionally known restrictive and appositive types, and is characterized by necessarily definite (or, sometimes, universal) force, to the exclusion of existential force<sup>2</sup>. In what follows, I will refer to them as 'definite relatives', universal force not being relevant in the context of this article.

Definite relatives occur in a variety of syntactic garbs, in particular, as free relatives (Jacobson 1995), correlatives (Srivastav 1991), externally-headed relatives (Carlson 1977), and internally-headed relatives (Hoshi 1985); see Grosu (2002) for a survey of the relevant literature up to the time of its publication. In this paper, we will be concerned with certain aspects of the semantics of definite internally-headed relatives (henceforth: IHRs), in the form in which they are realized in Japanese and Korean. In addition to having definite semantics, the IHRs of these languages also exhibit certain semanto-pragmatic constraints, which were pointed out in Kuroda (1976-77), where they were dubbed the 'Relevancy Condition'; these constraints were subsequently elaborated on and refined in Y.-B. Kim (2002) and M.-J. Kim (2007, 2008). It is not known at the moment whether these constraints are present in the definite IHRs of other languages (Hastings 2004, Chapter 4, shows that the IHRs of Imbabura Quechua have definite semantics, but is silent in relation to the presence/absence of relevancy effects).

The IHRs of Japanese/Korean differ superficially from syntactically distinct definite relatives, in particular, from the free relatives and externally-headed relatives (henceforth: EHRs) of English and languages with comparable properties, in the following way: While the latter typically exhibit a relative-internal 'gap', the former have the appearance of complete sentences. This can be appreciated by comparing the English data in (1a-d), which include, respectively, a free relative (adapted from Jacobson 1988), an individual-denoting degree relative (adapted from Carlson 1977 and Grosu & Landman 1998), a degree-denoting relative (adapted from Grosu 2009), and an intensional equational 'reconstruction' relative" (adapted from Grosu & Krifka 2007), with the Japanese example in (2) (= (9) in Shimoyama 1999), which includes an IHR, whose internal head (henceforth: IH) is boldfaced.

(1)

- a. I ate [what Mary gave me \_\_\_] (i.e., everything she gave me, not just some of it).
- b. I took away [\*?(the) three books that there were \_\_\_ on the desk]
- c. [\*?(The) nine kilos that your hand-luggage weighs \_\_\_] will not prevent you from boarding the plane.

---

<sup>2</sup> The term 'definite relative' is in fact proposed in Dayal (1996). Grosu & Landman (1998) proposed the more encompassing term 'maximalizing relative', which is also suitable for universally quantified cases. As noted in the text, the former term is sufficient for the constructions discussed in this article.

d. [{The, \*a} gifted mathematician that you claim to be \_\_\_] should have solved this trivial problem with greater ease.

(2)

Taro-wa [<sub>DP</sub>[<sub>CP</sub>Yoko-ga reezooko-ni **kukkii-o hotondo** irete-oita]-no]-o  
Taro-Top Yoko-Nom refrigerator-Loc **cookie-Acc most** put-Aux-no-Acc  
paatii-ni motte itta.

party-to brought

‘Yoko put most cookies in the refrigerator and Taro brought {them, \*some} to the party.’

In fact, the IHRs under consideration also differ superficially from IHRs with restrictive, rather than definite, semantics in certain languages, in that the IHs of the former, but not of the latter, are ‘deficient’ in some way. For example, the IHs of the (restrictive) IHRs of Lakhota necessarily lack strong determiners (Williamson 1987), and the IHs of the (restrictive) IHRs of Cuzco Quechua necessarily lack Case (Hastings 2004, Chapter 3). In contrast, the IH in (2) exhibits both Case and a strong determiner, thereby contributing to the impression that the relative clause in (2) is a complete sentence.

The state of affairs just outlined has typically led to quite distinct analytical approaches to data like (1) and (2). Thus, the relative clauses in data like (1a-d) were analyzed in the studies cited in the preceding paragraph as denoting **predicates** of some sort, with the gap within them denoting a variable that undergoes abstraction at the relative CP level. In contrast, most earlier studies that focused on the semantics of Japanese/Korean IHRs analyzed the relative clause as including no gap and as denoting a **proposition**, with the IH functioning as the antecedent of a relative-external E-type anaphor. In particular, this approach was prominently adopted in Hoshi (1995), Shimoyama (1999, 2001), and Kim (2007). A somewhat different approach was adopted by Watanabe (1992), who assumed a gap within the relative clause, but without addressing the semantics of the construction (the gap was posited for syntactic reasons; I return to this point below).

The proponents of an E-type approach just cited observed that the anaphoric dependency they posited is subject to a number of limitations on the range of possible antecedents, and that these limitations are not found in discourses. These authors made certain proposals for dealing with this state of affairs, and in what follows, we will be primarily concerned with the proposals made by Kim (2007), who refines the characterization of the class of possible IHs, and provides analytical tools for dealing with her proposed refinements. Kim (op. cit.) is also important in that she attempts to provide a precise characterization of certain aspects of the Relevancy Condition, which her predecessors had left somewhat vague.

The remainder of this paper is organized as follows: In section 2, I summarize the major ingredients of Kim’s analysis of IHRs, briefly illustrating the kind of facts it purports to account for. In section 3, I show that Kim’s analysis, while adequate for the range of data she considered, runs into empirical difficulties in relation to data



where the IH and the external anaphor form a 'long-distance dependency', and in some cases, even when they form a 'short dependency.' I also argue that certain aspects of Kim's analysis are conceptually non-optimal. In section 4, I offer an analysis that avoids the empirical and conceptual problems faced by Kim's approach. While essentially retaining Kim's treatment of the relevancy effects, with relatively small changes, my alternative analysis offers a different characterization of the choice of IHs. It also views the input to the semantics as essentially the overt syntactic representation, rather than as a different LF representation, as Kim did. Section 5 is a summary of results.

## 2. THE GIST OF KIM'S (2007) PROPOSALS

As alluded to already, Kim pursues two goals, which she views as inter-related: (A) a characterization of the constraints that determine the range of possible IHs, and (B) a characterization of certain effects that had been viewed as falling under the Relevancy Condition; in particular, certain aspectual and temporal dependencies between eventualities described by the relative clause and eventualities described by its matrix.

Concerning (A), Kim assumes a number of factual observations made in Shimoyama (1999, 2001), and adds a few of her own. The following are observations made by Shimoyama and assumed by Kim:

First, in contrast to discourses, the antecedent of the E-type anaphor can only be located inside the relative clause (not, e.g., in an earlier independent sentence), as shown by the contrast between (3) and (4) (= Kim's (14)). In (3), the anaphor may refer to both the books and the newspapers mentioned in earlier sentences, while in (4), the denotation of the IHR is restricted to the newspapers (mentioned in the relative), and may not include the books (mentioned in an earlier sentence), although it is plausible that Chelswu may have shelved both the books and the newspapers that Yeonghee bought and brought.

(3)  
Mary bought and brought home three books. She also bought and brought home some newspapers. Bill put *them* (= the books and the newspapers) on the bookshelf.

(4)  
Yeonghee-ka **chayk**-ul sey-kwen sa ossta.  
Y.nom **book**-acc three-cl buy.came  
Chelswu-nun [Yeonghee-ga ttohan **shinmwun**-to sa o]-un  
C.-top Y.-nom also **newspaper**-also bought.came]-rel  
kes]-ul chaykcang-ey neh-ess-ta.  
kes]-acc book-shelf-loc place-past-decl  
'Yeonghee bought and brought home three books. She also bought and brought home newspapers and Chelswu put *them* (= the newspapers) on the bookshelf.'

A second observation made by Shimoyama is that a suitable antecedent may not be created by pragmatic accommodation, something that is allowed in discourses, as shown by the contrast between (5a) and (5b) (= (53) and (52) respectively, from Shimoyama 2001, Chapter 3).

(5)

a. Honno suunin-no insee-sika doyoobi-no party-ni ikanakatta.  
*only a-few-Gen grad-student-sika Saturday-Gen party-to go-Neg-Past*  
 Karera-wa jitsuwa uchi-de term paper-o kaite ita.  
*they-Top in-fact home-at term paper-Acc writing were*  
 'Only a few graduate students came to the party on Saturday. In fact, they were writing term papers at home.'

b.\*[[Honno **suunin-no insee-sika** doyoobi-no party-ni ikanakatta] -no] -ga  
*only a-few-Gen grad-student Saturday-Gen party-to go-Neg-Past-no-Nom*  
 jitsuwa uchi-de term paper-o kaite ita.  
*in-fact home-at term paper-Acc writing was*  
 '#Only a few graduate students came to the party on Saturday, and they (= those very students) were in fact writing term papers at home.'

A third point made by Shimoyama is that the IH must play a thematic role within the event described by the relative clause, it being insufficient for it to be properly included in a nominal that plays such a thematic role, as illustrated by the deviance of (6) (= Kim's (16b), which is adapted from Shimoyama's 2001, Chapter 3, example (65)).

(6)

\*[E<sub>nu</sub> namca-na [<sub>DP2</sub> [<sub>DP1</sub> **caki anay**]-uy kimpap]-ul sonnim-kkey  
 [every man-indet [ [ **self wife**]-gen sushi]-acc guest.dat.hon  
 taycepha-∅]-un kes]-ul sonnim-i cwuksi chingchanhayssta.  
 serve-perf]-rel kes]-acc guest-nom immediately praised  
 Intended: 'Every man served *his wife's* sushi to the guest and the guest praised *her* immediately after that.'

In addition to these observations of Shimoyama's, Kim shows that the IH need not be explicitly expressed by a nominal constituent, it may also be merely implied by the event's predicate, so long as the latter provides a sufficiently 'salient' characterization of it (see Kim's (18) and her subsequent discussion thereof). For the sake of simplicity, I will ignore this particular refinement in what follows, as well as other observations that rely on the notion 'saliency.'

Concerning (B), Kim exploits proposals made in Parsons (1990) to the effect that certain types of aspect introduce a state, and she combines Parsons' proposals with the analysis of aspect in Kratzer (1998), where aspect mediates between events and times by relating the event/situation time to the topic time. In descriptive terms, Kim proposes to assume the following two necessary conditions for the felicity of IHRs:

(7)

- a. The relative clause must describe a temporary state that temporally intersects with the eventuality described by the matrix clause.
- b. The intended IH must bear a thematic role in that state.

(7a) is crucial for dealing with (B). To illustrate, Shimoyama (2001, Chapter 3) provides examples (43a) and (57b), which translate into English as (8a) and (8b) respectively (the bracketed strings are expressed in Japanese by IHRs, with the boldfaced phrases as IHs).

(8)

- a. [**A white cat** cat came in from the kitchen window] (and it) stole a fish and ran away.
- b. [**A gray cat** came in from the kitchen window yesterday] (and it) came back again this morning.

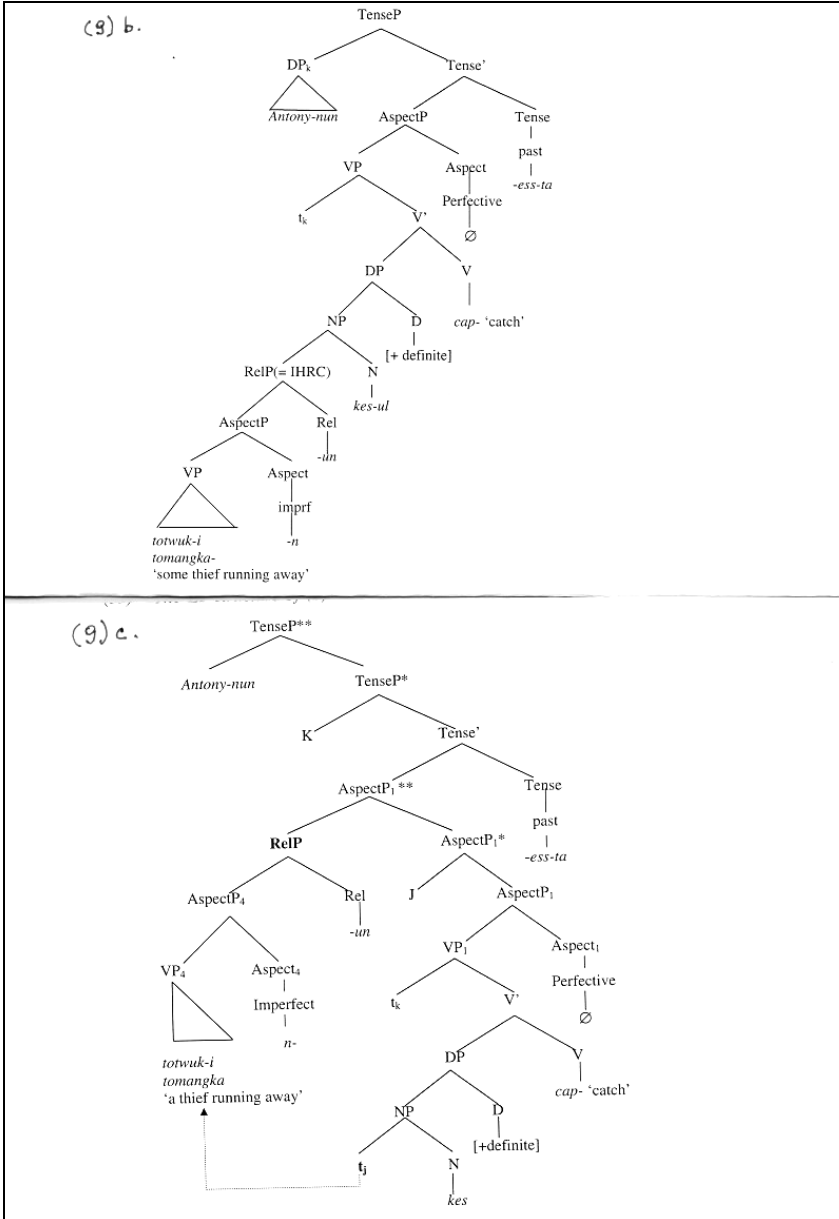
Observe that in both (8a) and (8b), the event described by the IHR fails to temporally intersect with the event described by the matrix. However, the Japanese example corresponding to (8a) is felicitous, while the one corresponding to (8b) is not. (7a) provides an explanation for this contrast: In (8a), the cat was in a temporary state of being in the kitchen as a result of coming in through the window, and this state temporally intersects with the fish-stealing event. In (8b), on the other hand, the cat was no longer in the state brought about by its coming into the kitchen when it returned to the kitchen the following morning. Note also that the felicity of (2) is consistent with (7): the cookies were in a temporary state of being in the fridge when the bringing-to-the-party event was initiated by Wasaburo's taking the cookies out of the fridge.

(7b) is important for dealing with certain aspects of (A). Thus, the state described by the relative may not contain all the thematic participants in the event that gives rise to it (this typically happens when the aspect is perfect; see Kim's (48)), and if the selected IH plays a role in the event described by the relative, but not in the corresponding state, infelicity ensues (see Kim's discussion of her example (25)).

Having noted the principal facts and assumptions that concern (A) and (B), I now briefly outline the formal machinery with which Kim proposes to capture them. I follow Kim in using her example (2), reproduced as (9a) below, for illustration. The surface syntactic representation that Kim attributes to (9a) is shown in (9b) (= Kim's (38)), and the LF representation she proposes, and which thus serves as input to the semantics, is shown in (9c) (= Kim's (39)).

(9)

- a. Antony-nun [<sub>CP</sub> **titwuk-i tomangka-n-un**] kes-ul cap-assta.  
 Antony-top [thief-nom run.away-imprf-rel] kes-acc caught-past  
 'A thief was running away and Antony caught him (=the thief).'



As can be seen in (9b), Kim assumes that the relative CP, which she labels RelP, consists of a VP that consists of the verb and all its thematic arguments), and which serves as complement to the functional head Aspect. The maximal projection AspectP serves as complement to the relative complementizer *-un* (whose Japanese counterpart is null). RelP is sister to the element *kes* (in Japanese, *-no*), which has received a number of analyses in the literature (in particular, it has been viewed by various writers as a nominalizer, a complementizer, or a pronoun; see Kim's footnote 1), and which Kim proposes to view as a Noun. The complex NP parent node is complement to a null determiner, which is stipulatively assigned the feature [+definite]. Importantly, Kim assumes that the relative, in contrast to the matrix, contains no TenseP, and this assumption is crucial for capturing the temporal intersection constraint in (7a). Thus, the translations of the two AspectPs in the relative and the matrix are assumed to include time variables, and these ultimately get un-selectively bound by the matrix Tense, a move which captures the temporal dependence of the state introduced by the subordinate Aspect on the topic time.

In relation to point (A), that is to say, the delimitation of the E-type antecedent to the status of thematic participant in the state introduced by the subordinate Aspect, Kim ensures this result through the combined effect of the following devices: (i) the logical types and specific translations of the various kinds of Aspect, (ii) the type and translation of the relative complementizer *-un*, (iii) the type and translation of *kes*, and (iv) a number of axioms that define the temporal relations between event types and corresponding state types, as well as the constraints on the thematic roles that event-state pairs may or must share. The translations of the imperfective Aspect (which is the relevant one for (9)), of *-un/∅*, and of *kes/no* are provided in (10a-c) respectively (with minor adaptations). The axioms that concern the imperfective say essentially that an event and its in-progress state are contemporaneous, and that they have identical thematic roles, with identical values (reproduction omitted).

(10)

a.  $[[\text{Imprf}]] = \lambda Q_{\langle e, t \rangle} \lambda s \lambda t_i \exists e [Q(e) \ \& \ \text{In-progress}(s, e) \ \& \ t \subseteq \tau(s)]$

b.  $[[un/\emptyset]] = \lambda K_{\langle s, \langle i, t \rangle \rangle} \lambda L_{\langle s, \langle i, t \rangle \rangle} \lambda t_i \exists s [K(s)(t_i) \ \& \ L(s)(t_i)]$

c.  $[[kes/no_{r,p}]]^g = \lambda s_s. \lambda x_e [g(R)(x)(s) \ \& \ g(P)(x)]$

d.  $[[un(\alpha)]] = \lambda L_{\langle s, \langle i, t \rangle \rangle} \lambda t_i \exists s [\alpha(s)(t_i) \ \& \ L(s)(t_i)]$

where  $e, s, i/t_i, t, x, R, P$  are variables over events, states, times, truth values, individuals, thematic roles and properties respectively,  $\tau$  stands for 'running time', and  $g$  is an assignment function.

In the compositional interpretation of (9b), the application of *-un* to the denotation of the subordinate AspectP (abbreviated as ' $\alpha$ '), yields (10d) as the translation of RelP. (10d) cannot combine with *kes*, because the types do not match. Kim proposes to assume that this mismatch coerces the raising of RelP, with attachment to the

matrix AspectP, leaving behind a trace, as shown in (9c). Kim further proposes that this trace is interpreted as a variable whose type is determined by the need to combine with *kes*, and this variable thus receives the type of states. When the derivation reaches the level of the matrix AspectP, this state variable gets abstracted over, forming AspectP1\*, which gets interpreted as a set of states. This set of states can combine with the denotation of RelP, yielding a set of times. This set of times combines with the denotation of Tense, yielding a truth value. This last step also brings about the binding of the temporal variables within the two AspectPs, thus capturing (7a), as noted earlier.

The solution to point (A) relies on the following steps: (i) assignment of the type of states to the variable denoted by the trace of RelP, (ii) abstraction over this variable, (iii) combination of the resulting abstract with (10d), which identifies the variable with the state introduced by AspectP4 in (9c), and (iv) application of *kes* to this variable. Owing to this combination of steps, the assignment function *g* picks out a thematic role only from the roles defined by the state identified at step (iii). Note that *kes* introduces a set of individuals to which the definite article can apply, much as in E-type anaphors found in discourses, with the difference that these individuals must bear a thematic role in the state defined by *kes*'s sister.

The derivation just outlined takes care of the principal observations concerning (A) that were noted earlier in this section. Thus, the IHR in (4) may not include entities mentioned in an earlier sentence, because these do not play a thematic role in the state described by *kes*'s sister. Similarly, in (5b), the IHR can only denote the students who were at the party, because those who stayed at home play no role in the state at issue. Furthermore, the possessor in (6) is disqualified from serving as IH by the fact that it is not one of the thematic participants in that state. Finally, Kim's example (25) (to which I alluded earlier) is taken care of by the fact that the choice of IHs can be made only with respect to the thematic roles of a state, not of the event that gave rise to it.

### 3. EMPIRICAL AND CONCEPTUAL PROBLEMS FOR KIM'S ANALYSIS

As we saw in section 2, Kim's 'formal linking' approach adequately takes care of the facts that fall under points (A) and (B). However, Kim's analysis works straightforwardly only for the kind of data she considered, in particular, data in which (i) the IH is a member of the **highest clause** within the relative, and (ii) the IH is a singular definite or existentially quantified expression. Neither (i) nor (ii) are necessary conditions for IHRs, and constructions that do not exhibit one of these properties raise problems for Kim's analysis, as will be seen below.

That (i) is not a necessary condition is shown by the examples in (11)-(12). (11a) = (39a) in Watanabe (2003), (11b) was kindly provided by Akira Watanabe (p.c.), and (12) = (41) in Watanabe (2003), where it is pointed out that the acceptability of such data was earlier signaled by Hoshi (1985) and Kuroda (1999).

(11)

- a. Mary-ga [John-ga [zibun-no gakusei-ga **yuuyouna kasetu-o**  
Mary-Nom John-Nom self-Gen student-Nom important hypothesis-Acc  
teianshita to] jimanshite-ita-no]-no kekkan-o shitekishita.  
proposed Czer boasted-had- no-Gen defect-Acc pointed-out  
'[John had boasted [that his student proposed **an important hypothesis**]]  
and Mary pointed out a defect in **it**.'
- b. [[[Zibun-no gakusei-ga juuyouna kasetu-o  
self-gen student-nom important hypothesis-acc  
teianshita to] John-ga jimanshite-iru to] minna-ga  
proposed Czer John-nom boasting-is C everyone-nom  
itte-ita-no]-no kekkan-o Mary-ga shitekishita.  
say-had-C-gen defect-acc Mary-nom pointed out  
'[Everyone said [that John is boasting [that his student proposed  
**an important hypothesis**]]] and Mary pointed out a defect in **it**.'

(12)

- a. [[Mary-ga itsu **ronbun-o** shiageru-ka] John-ga Tom-ni tazunete-ita]-no-ga  
Mary-nom when paper-acc finish-Q John-nom Tom-dat asked-had-no-nom  
shuppan-sareta.  
publish-pass  
'[[John had asked Tom [when Mary would finish **a (certain) paper**]] and  
that paper was published.
- b. [[Mary-ga itsu **ronbun-o** shiageru-ka] John-ga Tom-ni tazunete-ita]-no-no  
Mary-nom when paper-acc finish-Q John-nom Tom-dat asked-had-no-gen  
shuppan-ga okureta.  
publication-nom was delayed  
'[[John had asked Tom [when Mary would finish **a (certain) paper**]] and  
the publication of that paper was delayed.

These data show that the IH may form an unbounded dependency with its anaphor. However, Watanabe also observed that this dependency shares with other unbounded dependencies of Japanese the property of being subject to certain locality conditions, in particular, to the Complex NP Constraint, as illustrated in (13) (kindly provided by Akira Watanabe, p.c.); additional examples of sensitivity to the Complex NP Constraint can be found in Watanabe (1992, 2003). Concerning the fact that (12a-b), which violate the wh-island constraint, are acceptable, in contrast to (13), see the discussion in Watanabe (2003); this point need not concern us here. This type of sensitivity to a typically syntactic locality restriction constitutes a further way in which the dependencies found in IHRs differ from those found in discourses, as can be appreciated by contrasting (13) with (14).

(13)

\*Mary-ga [John-ga [atarashii kasetu-o  
 Mary-Nom John-Nom new hypothesis-Acc  
 teianshita gakusei-o] homete-ita-no]-no kekkan-o shitekishita.  
 proposed student-acc praise-had- no-Gen defect-Acc pointed-out  
 'Mary pointed out a defect of the new hypothesis that John praised the student  
 who proposed (it).'

(14)

- a. Jon-wa [**hitsuji-o san-tou** katteiru *hitujikai-o*] shitteiru.  
 John-top sheep-acc 3-cl keep shepherd-acc know  
 Sore-ni-wa meshitsukai-ga esa-o yatteiru.  
 that-dat-top servant-nom food-acc give  
 "John knows a shepherd who owns three sheep. The servant feeds them."
- b. Jon-wa hitsuji-o san-tou katteiru.  
 John-top sheep-acc 3-cl-KA keep  
 [**Sore-ni** yesa-o yaru *meshitsukai-wa*] kyoo-wa yasumi-da.  
 that-dat food-acc give servant-top today-top holiday-cop  
 "John has three sheep. The servant who feeds them is on holiday today."

The facts in (11)-(13) obviously require changes in Kim's analysis of IHRs, because the generalizations in (7a-b), on which this analysis is based, incorrectly rule out (11)-(12). In (11a), for example, the relative clause describes a boasting event, and the state induced by this event, whatever its precise nature, does not include the IH as a thematic participant; similar remarks apply to the remaining examples in (11)-(12). To investigate the minimally required analytical changes, it is first necessary to change (7) to an empirically more adequate generalization. I am not at the moment in a position to conduct an extensive investigation of the relevant kinds of data, so I will confine myself to an educated guess, which is formulated in (7') (with modifications of (7) shown in boldface).

(7')

- a. **Some clause within** the relative clause must describe a temporary state that temporally intersects with the eventuality described by the matrix clause (**in worlds in which both are defined**).
- b. The intended IH must bear a thematic role in that state, **and the dependency it forms with the relative-external anaphor must respect locality conditions**.

As far as I can tell, (7') seems adequate for the examples under consideration, where the clause referred to in (7'a) can only be the one that most immediately contains the IH, if we want (7'b) to be satisfied. Thus, propose in (11a-b) is a telic (achievement) predicate whose Theme is in a temporary state of having been proposed at the time



when Mary points out a defect in it (presumably, this state comes to an end when the proponent discards the hypothesis). In (12a-b), finish is also a telic (achievement) predicate, which culminates in some world, with the result that its Theme (i.e., the paper) is in a state of completion in that world, and can thus undergo publication in it. I note that in (12a), one may also infer that the paper was finished in the real world, where it was subsequently published, while in (12b), one may only assume that the paper was finished in some world in which it can undergo publication, but whether this also happened in the real world is left open, since the delay in publication may have been caused by Mary's failure to finish it.

On the assumption that something like (7') is basically correct, it is not obvious how Kim's approach can be extended in a natural way to cope with it. If a property of individuals is created as part of the lexical entry of *kes/no*, this entry will need to be endowed with the power of 'looking' arbitrarily deep inside the thematic participants of the state described by the relative, clearly, a non-compositional move. In addition, this operation will need to be sensitive to syntactic locality conditions. Furthermore, it is not clear how the absence of a TenseP in the minimal clause that contains the IH can be ensured (if we want (7'a) to be respected), since the minimal clauses in (11)-(12) exhibit a variety of complementizers that cannot plausibly be argued to require complements without a TenseP.

Kim's analysis also runs into problems with data that do not exhibit property (ii), and which were brought up in the first paragraph of this section, i.e., data in which the IH is something other than a singular definite or existentially quantified nominal. The problems in question can be illustrated in relation to the Japanese example (2), reproduced in (15) with minor changes; note that 'Aux' in the relative clause has been replaced by 'perf.'

(15)

Taro-wa [<sub>DP</sub>[<sub>CP</sub>Yoko-ga reezooko-ni **kukkii-o hotondo** irete-oita]-no]-o  
 Taro-Top Yoko-Nom fridge-Loc **cookie-Acc most** put-perf-no-Acc  
 paatii-ni motte itta.  
 party-to brought  
 'Yoko put most cookies in the fridge and Taro brought them to the party.'

In view of the fact that the predicate of the relative is telic, the perfect aspect introduces a target state (according to Kim; see her discussion of event structure in section 3.1). Kim defines this type of aspect as in (16) (= her (46a); for her definitions of the remaining types of Aspect, see her section 4.2.3).

(16)

[[Prf-Targ]] =  $\lambda Q_{\langle e, t \rangle} \lambda s \lambda t_i \exists e [Q(e) \ \& \ \text{Target}(s, e) \ \& \ t_i \subseteq \tau(s)]$   
 where  $e, s, t_i$ , are variables over events, states and times respectively.

Now, (15) is necessarily understood as saying that Yoko put in the fridge a majority of cookies out of a contextually assumed heap of cookies, and that Taro brought to the party **all** the cookies that Yoko had put in the fridge. Assume now a scenario in which there were eight cookies in the heap, and Yoko put seven of them in the fridge. Kim makes the widely accepted assumption that VP denotes a set of events, and in the scenario under consideration, the VP of the relative denotes a set with more than one member, in particular, with the events in which Yoko puts five, six, and seven cookies in the fridge. Now, when (16) is applied to the VP at issue, there is no guarantee that the event whose existence is asserted is the one in which Yoko puts seven cookies in the fridge, and correlatively, there is no guarantee that the Theme of the state induced by that event will be all the cookies put in the fridge by Yoko. But if the Theme of that state happens to consist of less than seven cookies, the set of entities defined by *no* will also have less than seven atoms (see (10c)), and the definite operator will pick up the maximal sum of cookies in this set, **whose cardinality will be less than 7**. What this means is that (15) is incorrectly predicted to (also) be true in a situation where Taro brings to the party a plurality of cookies that constituted a majority in the heap from which Yoko took them, but is nonetheless smaller than the total sum of cookies that Yoko put in the fridge. In other words, the correct truth conditions cannot in general be guaranteed under Kim's analysis.

I submit that the problem just noted is directly traceable to the fact that Kim's analysis is based on the E-type strategy, in which – crucially – maximality is imposed by the anaphor, not by the antecedent (Kadmon 1990). Correlatively, this appeal to the E-type strategy also has two consequences that are arguably non-optimal from a conceptual viewpoint: The relative clause is characterized as a proposition, rather than as a predicate, and the CP-external Determiner is marked as [+definite] by fiat, rather than as a consequence of maximality/uniqueness introduced within the relative clause, as has been proposed for the various constructions in (1) (in the studies cited in section 1). These features of Kim's analysis, and in fact of any analysis that makes crucial use of the E-type strategy, constitute enrichments of Universal Grammar, and alternatives that do not introduce such enrichments, such as the one to be presented in section 4, ought to be preferred, *ceteris paribus*.

For all the reasons brought up in this section, I believe that Kim's analysis needs to go back to the drawing board. In the next section, I present an alternative analysis which, while preserving the essentials of Kim's treatment of the relevancy effects described by (7a), seeks to avoid the empirical and conceptual problems that confront her analysis. For perspicuousness, I list these problems here. They are: (i) the lack of an obvious analytical extension to data like (11)-(12) with preservation of compositionality and exclusion of TenseP in the minimal clause that contains the IH, (ii) the failure to guarantee correct truth conditions for certain data whose IH is not a singular nominal, (iii) the failure to assign predicate status to the relative clause, and (iv) the need to stipulate the definiteness of the relative-external determiner.

#### 4. A MODIFIED ANALYSIS OF JAPANESE/KOREAN IHRs

The goal of this section is to outline an analysis of Japanese/Korean IHRs that avoids the problems faced by Kim's, and to do so with a minimum of assumptions<sup>3</sup>. The analysis assumes as semantic background a neo-Davidsonian theory of events and plurality, as in Landman 2000, 2004, with the following central types:

- d is the type of singular and plural individuals.
- e is the type of singular and plural events.
- <e,d> is the type of roles like Agent, Theme, Goal, Experiencer, Concomitant, Instrument, Location, etc.
- <e,t> is the type of sets of events.
- <s,t> is the type of sets of states.

In line with much earlier work (including Kim 2007), I assume that VP (i.e., the constituent that consists of the verb and all its thematic arguments) has a denotation of type <e,t>, and I follow Kim in assuming that VP is a complement of Aspect, and that Aspect is interpreted essentially, but not exactly, in the ways she proposes. In particular, I differ from her in assuming that the denotation of Aspect does not introduce existential binding of the event variable, but merely abstraction over it, and that all eventuality variables, in particular, event and state variables, undergo existential closure at the highest clausal level below CP. This means that existential closure applies at the TenseP level if there is a TenseP, and at the ChP level otherwise. The reason for this modification will become clear below.

Relativization-abstraction over an individual variable of type d at the relative CP-level will create an abstract of type <d,t>, a predicate of individuals.

The theory of plurality assumes that the relevant semantic domains are complete atomic Boolean algebras ordered by the part-of operation  $\nu$  and the sum operation  $t$ . The central notions here are:

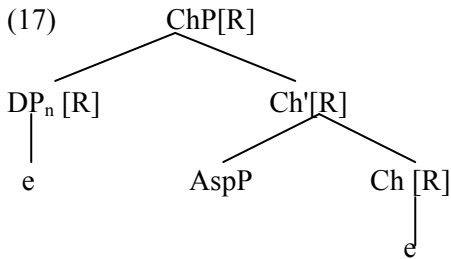
- Pluralization as closure under sum:  $*P = \{x: \text{for some } X \subseteq P: x = tX\}$
- Definiteness as maximalization:  $\sigma(P) = tP$  if  $tP \in P$ ; undefined otherwise.
- Cardinality as counting atomic parts:  $|x| = |\{a \in \text{ATOM}: a \nu x\}|$
- $(a \text{ } j \text{ } b)$  as the relative complement of b in a, the maximal part of a such that  $(a \text{ } j \text{ } b) \text{ } t b = a$ .

The heart of the analysis consists of assuming a functional category  $\text{Ch}(\text{oice})P$ , whose head takes as complement  $\text{Aspect}P$ , and which, at least in Japanese and Korean, is in complementary distribution with  $\text{Tense}P$ . This category, which I propose to view as a necessary condition for some clausal constituent that properly contains it to have IHR status, makes it possible to meet all the objections that were raised in the

---

<sup>3</sup> An earlier substantially different version of this analysis was proposed in Grosu & Landman (2008). The modifications introduced in the present analysis follow largely from the fact that the earlier paper was basically a reply to Shimoyama (1999), while the present one is a reply to Kim (2007).

preceding section with respect to Kim's analysis, and also to substantially simplify the highly complex types and translations that Kim assigns to the relative complementizers *-un/Ø* and to the relative-external nouns *kes/no*, bringing these elements in line with the analyses typically assigned to comparable elements in the definite relatives of other languages, in particular, in data like those in (1). The internal structure of ChP is shown in (17)<sup>4</sup>, and the translations assigned to its Head and Specifier are shown in (18a-b) respectively.



- (18)
- a.  $Ch[R] = \lambda S \lambda s. S(s) \wedge R(s) = R(tS)$
  - b.  $DP_n [R] = \lambda S \lambda s. S(s) \wedge R(s) = x_n$

ChP performs a number of important functions. The first is performed by the head Ch, and consists in choosing a thematic role by assigning a value to [R], a semantic feature ranging over thematic roles. The choice of a value is free, but the interpretation resulting from the application of Ch to its complement will be defined just in case the chosen value exists in the set of states denoted by AspectP. In this respect, the assignment of a value to [R] is comparable to the application of the function *g* to the variable *R* in Kim's definition of *kes/no* (see (10c)), so that (18a) could also have been formulated as in (19). For reasons of convenience, in particular, because features can spread by Spec-Head agreement, I will adopt the notation in (18a) in what follows.

- (19)
- $$[[Ch_R]]^g = \lambda S \lambda s. S(s) \wedge (g(R))(s) = (g(R))(tS)$$

<sup>4</sup> I have placed the head Ch on the right of its complement in (21) to preserve parallelism with the (overt and null) functional categories that appear in (9b).

This function of Ch is thus comparable to the function of *kes/no* in Kim's analysis<sup>5</sup>, with the crucial difference that the choice of an IH is made **locally within the relative**, and this procedure avoids the compositionality problems that were seen to be faced by Kim's analysis with respect to data like (11)-(12) (see section 3). – For completeness, I note that the value assigned to [R] may be a sum of roles, an assumption that is needed in relation to data like (20) (= (i) in Kim's footnote 8).

(20)

John-un [Mary-ka ku alumtawun yepawu-ekey Sue-lul sokayha-ko  
 J-top M.-nom that beautiful actress-dat Sue-acc introduce-comp  
 iss-n-un kes]-ul (takaka-se) ses ta kkyeanassta.  
 cop-imprf-del kes-acc (approach-and) three all hugged  
 'Mary was introducing Sue to the beautiful actress, and John hugged all three of them.'

A second important function of Ch is to maximalize the IH via maximalization of the state in which the IH plays a thematic role. This step is crucially needed to avoid the problem encountered by Kim's analysis with respect to data like (15) (see section 3). Recall that Kim's analysis was unable to guarantee that the denotation of the IHR in this example will end up as the totality of the cookies put in the fridge by Yoko. The maximalization imposed by (18a) can guarantee this result, if combined with the assumption introduced earlier in this section that existential quantification over events needs to be replaced with abstraction over them in Kim's translations of the various kinds of Aspect. To see this, let us first make explicit an assumption that underlies (18a): if  $tS$  is the sum of atomic states  $s_1, \dots, s_n$ , then  $R(tS)$  is the sum of  $R(s_1), \dots, R(s_n)$ . Now, if (16) is modified as in (21), in which the entire set of events is kept available, it is ensured that the output of applying (21) to VP will include the entire set of corresponding states, so that the subsequent application of (18a) to AspectP will yield the desired result<sup>6</sup>.

(21)

[[Prf-Targ]] =  $\lambda Q_{\langle e, t \rangle} \lambda s \lambda t_i \lambda e [Q(e) \ \& \ \text{Target}(s, e) \ \& \ t_i \subseteq \tau(s)]$   
 where  $e, s, t_i$ , are variables over events, states and times respectively.

<sup>5</sup> As alluded to in section 2, I ignore the salient property variable in (10c) in this paper, in order to keep matters reasonably simple. If desired, this aspect of Kim's analysis can easily be incorporated into mine.

<sup>6</sup> Presumably, Kim could overcome some of the problems raised by data like (15) by incorporating some of my assumptions into her analysis, in particular, by replacing (16) with (21), and by stipulating in the translation of *kes/no* that the R picked out by the function g must belong to the maximal member of the set of states. For this to have the desired effect, however, it will also be necessary to delay the existential closure of the corresponding set of events until after the application of *kes/no* to its argument, an arguably unnatural step.

In addition to achieving empirical adequacy, the imposition of maximality on the IH makes good sense from a conceptual perspective. As Kadmon (1990) points out, maximalization in discourse E-type anaphora is imposed by **the anaphor**, since antecedence is not an inherent property of any expression. That is to say, an expression acquires antecedent status just in case an anaphor purports to refer to it, as illustrated in (22), where both continuations of the first sentence yield felicitous results, even though the boldfaced nominal functions as an antecedent in only one of them.

(22)

**Three boys** walked into the building. An hour later, {*those boys* walked out, the building collapsed}.

In the analysis I am proposing, the thematic participant chosen as IH is a **necessary antecedent**, and it thus makes sense to assign maximality to it as part of assigning to it antecedent status.

Important functions are also performed by the specifier of ChP. As can be seen in (18b), a free individual variable is introduced, and this free variable is equated with the previously maximalized IH. Thus, (18b) performs one of the functions of (10c), the introduction of an individual variable. However, in contrast to (10c), this free variable is not abstracted over in (18b). Therefore, it can remain free until the level of the relative CP, thereby enabling CP to end up as a **predicate** of entities, rather than as a **proposition**, a result whose conceptual desirability was pointed out in section 3. Note also that abstraction can be delayed as long as desired, with the result that data like (11)-(12) are in no way problematic.

There are a number of additional welcome consequences of the way in which ChP has been characterized in (17)-(18).

First, the relative complementizer *-un/∅* can be interpreted in essentially the same way as, say, *that/∅* in English relatives, i.e., the identity function on propositions, or, if one prefers, as a trigger for abstraction (i.e., a function from propositions to properties). The complex and rather exotic translation in (10c) is thus no longer necessary. Correlatively, the noun *kes/no* can also receive a far simpler translation than (10c), in particular,  $\lambda x.x$  (i.e., the identity function on entities), which enables it to combine with CP by intersection, as is typically the case in other non-appositive relative constructions.

Second, due to the maximalization implemented by the head Ch, the relative CP is interpreted as a **singleton** predicate, thereby making it unnecessary to stipulate the definiteness of the CP-external Determiner. Just as in other constructions whose input to a determiner is a singleton predicate (in particular, in (1a-d)), existential quantification gives infelicitous results, since it conflicts with the denotation of that predicate by implicating that it may fail to be a singleton. There is thus no need to stipulate the definiteness of the determiner, since only a definite determiner will achieve felicity.

Third, the deviance of data like (13) can be accounted for by assuming that the null category in [Spec, ChP] is the trace left by the cyclic A-bar raising of a null operator (henceforth: NO). This approach to data like (13) was in fact proposed in Watanabe (1992), with the difference that Watanabe assumed that the NO originates in the very specifier of the DP that forms the IH. This proposal is non-optimal for a number of reasons: (i) placing the NO within the IH makes it hard to assign distinct interpretations to the NO and the IH, unless we want to view the IH as the non-maximal projection D', an undesirable state of affairs; (ii) Watanabe's proposal allows any DP to serve as IH, so long as island restrictions are respected, and this may overgenerate, since the VP may contain DPs that do not play a thematic role in the state defined by Aspect; (iii) finally, it is unclear how data with 'multi-headed' IHRs, such as (20), can be analyzed. For all these reasons, I propose that the NO needs to be launched from [Spec, ChP].

Fourth, the absence of a TenseP in clauses that immediately contain an IH can be expressed by stating that Tense may not select ChP as complement (in languages that exhibit the restriction in (7'a)).

This concludes our general description of the functions performed by ChP. I will now illustrate how the theory works in relation to the example in (2)/(15).

I assume that the input to semantics has the general form in (9b), augmented with the category ChP. The relevant structure of the IHR in (2)/(15) is thus as shown in (23).

(23)

Taro-wa [<sub>DP</sub>[<sub>NP</sub>[<sub>CP</sub>[<sub>ChP</sub>∅]<sub>ChI'</sub> [<sub>ASPP</sub>[<sub>VP</sub>Yoko-ga reezooko-ni **kukkii-o hotondo** irete]  
 Taro-Top Yoko-Nom fridge-Loc **cookie-Acc most** put-  
 -oita]∅]] ∅]-no]-∅]-o paatii-ni motte itta.  
 perf-Ch-Czer-no-Det-Acc party-to brought  
 'Yoko put most cookies in the fridge and Taro brought them to the party.'

The structure in (9c) plays no role in my analysis, because the raising of RelP and its adjunction to the matrix AspectP is no longer necessary. Recall that Kim's principal reason for raising RelP was to ultimately create a sister of *kes/no* from which the latter could pick out a suitably delimited IH. Since this task is accomplished by Ch in my analysis, there is no need to raise RelP. For completeness, I note that the restriction in (7'a) is captured effortlessly without appeal to RelP raising. As noted in section 2, Kim accounts for the temporal dependency between the relative and its matrix by assuming that at the point where the matrix Tense combines with AspectP<sub>1</sub>\*\* in (9c), Tense binds the temporal variable within the denotation of both the matrix clause and the relative clause. But since this double binding constitutes un-selective binding, which is unbounded

(and, I note in passing, insensitive to syntactic islands as well<sup>7</sup>), Tense can bind the temporal variable within the relative in a structure like (9b), as well as in the more complex structures necessitated by data like (11)-(12).

The compositional interpretation of (23) starts with the VP, which receives the interpretation in (24) (for ease of analysis, *most cookies* has been assigned the semantics of 'more than half of the cookies').

$$(24) \quad \lambda e. \text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)|$$

The next step concerns the level of AspectP, where (16) applies to (24), yielding (25).

$$(25) \quad (\lambda Q_{\langle e, t \rangle} \lambda s \lambda t_i \lambda e [Q(e) \ \& \ \text{Target}(s, e) \ \& \ t_i \subseteq \tau(s)]) \\ (\lambda e. \text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)|) =$$

$$\lambda s \lambda t_i \lambda e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \ \& \ \text{Target}(s, e) \ \& \ t_i \subseteq \tau(s)]$$

The next level is that of Ch', where (18a) needs to apply to (25), after a value has been chosen for [R]. The only choice that will yield an interpretation consistent with Kim's axioms regarding thematic roles in events and corresponding states is Theme, so assume that (18a) and (18b) get specified as in (26a-b). We thus apply (26a) to (25), and then apply (26b) to the output. The output of the latter operation is (27).

$$(26) \quad \text{a. Ch}[\text{Th}] = \quad \lambda S \lambda s. S(s) \wedge \text{Th}(s) = \text{Th}(\text{tS}) \\ \text{b. DP}_n[\text{Th}] = \quad \lambda S \lambda s. S(s) \wedge \text{Th}(s) = x_n$$

---

<sup>7</sup> The absence of locality restrictions on un-selective binding is demonstrated in (i) with respect to a donkey-construction, which shows that this process is unbounded, as well as insensitive to the Complex NP Constraint. The reading of interest here is the one where the italicized expression has the same scope as *a professor*, both being un-selectively bound by *whenever*.

(i) Whenever a professor<sub>i</sub> rewards [every student who visits *{some, a particular bank<sub>k</sub>}*], he<sub>i</sub> receives a nice cheque from its<sub>k</sub> director.



(27)

$$\lambda s \lambda t_i \lambda e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)] \& \\ \text{Th}(s) = \text{Th}(\text{t} \lambda s \lambda t_i \lambda e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)]) \& \wedge \text{Th}(s)=x_n$$

Observe that the maximalization of the set of states in conjunction with the specification that these states are target states of corresponding events ensures that the maximal state corresponds to a maximal event, and also that the themes of both eventualities are themselves maximal.

We have now reached the highest level (below CP) of the clause that most immediately includes the IH (in this case, the entire relative clause), and Existential Closure applies to the two eventualities, yielding (28).

(28)

$$\exists s \lambda t_i \exists e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)] \& \\ \text{Th}(s) = \text{Th}(\text{t} \lambda s \lambda t_i \lambda e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)]) \& \wedge \text{Th}(s)=x_n$$

In this particular case, the next level is that of RelP, but in constructions like (11)-(12) there are intervening levels of representation, whose interpretation proceeds in the normal way. In either type of situation, the free variable  $x_n$  gets abstracted over when RelP is reached. In the derivation at issue here, we get (29).

(29)

$$\lambda x_n. \exists s \lambda t_i \exists e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)] \& \\ \text{Th}(s) = \text{Th}(\text{t} \lambda s \lambda t_i \lambda e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |\text{t}(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)]) \& \wedge \text{Th}(s)=x_n$$

At the level of the Complex NP, (29) vacuously intersects with  $\lambda x.x$  (the denotation of *no*), yielding (29) again.

(29) denotes a set that contains only the unique maximal sum of cookies that Yoko put in the fridge, which constituted a majority out of a contextually assumed heap of cookies, and which once put in the fridge, temporarily remained in a state of being in the fridge. The application of the determiner (which, recall, can only be definite) to (29) yields (30) as the denotation of the complex DP, whose content is, in words, the unique maximal sum of cookies put in the fridge by Yoko.

(30)

$$\sigma(\lambda x_n. \exists s \lambda t_i \exists e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |t_i(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)] \& \\ \text{Th}(s) = \text{Th}(t_i \lambda s \lambda t_i \lambda e [\text{PUT}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{Yoko} \wedge * \text{COOKIE}(\text{Th}(e)) \wedge \text{IN}(e)=\text{FRIDGE} \wedge \\ |\text{Th}(e)| > |t_i(* \text{COOKIE})_i \text{Th}(e)| \& \text{Target}(s, e) \& t_i \subseteq \tau(s)] \& \wedge \text{Th}(s)=x_n)$$

When the matrix is interpreted, Tense will bind the temporal variables within the matrix and the relative, and (23) will receive the interpretation that Taro brought to the party the sum of cookies defined by (29), which was in a temporary state of being in the fridge at the moment when the event of bringing them to the party was initiated by Taro picking the cookies out of the fridge. This is the intuitively correct interpretation.

## 5. SUMMARY OF RESULTS

This paper has closely examined the most ambitious attempt to date (as far as my knowledge goes) to analyze Japanese/Korean IHRs in terms of the E-type strategy, with the twin goals of accounting both for the delimitation of possible IHs and for temporal dependencies between the relative and its matrix: Kim (2007). It was shown that while the analysis presented in this study is empirically adequate for the specific data it addresses, it runs into serious problems when confronted with additional data, in particular, with IHRs whose IH exhibits a long-distance dependency with its anaphor, and/or with IHRs whose IH is something other than a singular definite or indefinite nominal. It was also argued that this analysis is conceptually non-optimal for reasons that follow from its reliance on the E-type strategy; in particular, from the fact that the relative clause is characterized as a proposition, rather than as a predicate, and from the fact that uniqueness/maximality is imposed by the anaphor, rather than by factors internal to the relative.

On the positive side, this paper has proposed an alternative analysis that overcomes both the empirical and the conceptual problems just noted.

This paper also raises a number of interesting issues, which at this stage can only be left for further research. Among them, I note the following:

- [I] While the proposed functional category  $\text{Ch}(P)$  does the necessary analytical work, and can also be invoked to distinguish definite IHRs from other superficially similar constructions, it dominates no overt material other than its complement in the languages we have considered. It would thus be of interest to investigate whether independent morphological support for can be found in other languages.
- [II] Is the temporal dependency of the relative on its matrix a necessary property of definite IHRs in general, or is it limited to certain languages only?

Answers to these questions will have to await a detailed investigation of a wider variety of languages.

## BIBLIOGRAPHY

1. Carlson, G. (1977), Amount Relatives. *Language* 53, 520-542.
2. Dayal, Veneeta Srivastav (1991), The syntax and semantics of correlatives. *Natural Language and Linguistic Theory* 9, 637-686.
3. Dayal, Veneeta Srivastav (1996), *Locality in Wh-quantification: Questions and Relative Clauses in Hindi* [Studies in Linguistics and Philosophy 62]. Dordrecht: Kluwer.
4. Grosu, A. (2002), Strange relatives at the interface of two millennia. *GLOT International*, 6, 145 – 167.
5. Grosu, A. (2009), Romanian Unexpected Relatives. *Revue Roumaine de Linguistique*, LIV, 1.
6. Grosu, A. and Landman, F. (1998), Strange relatives of the third kind. *Natural Language Semantics*, 6, 125 – 170.
7. Grosu, A. and Landman, F. (2008), Internally headed relative clauses in Japanese. Ms., Tel Aviv University
8. Grosu, A. and Krifka, M. (2007), The gifted mathematician that you claim to be:
9. Equational Intensional 'Reconstruction' Relatives, *Linguistics & Philosophy* 30, 4.
10. Hastings, R. (2004), The syntax and semantics of relativization and quantification: The case of Quechua. Doctoral dissertation, Cornell University.
11. Hoshi, K. (1995), *Structural and interpretive aspects of head-internal and head-external relative clauses*. Doctoral dissertation, University of Rochester.
12. Jacobson, Pauline (1995), On the quantificational force of English free relatives. *Quantification in Natural Languages*, vol. 2, edited by E. Bach, E. Jelinek, A. Kratzer, and B. Partee, 451-486. Dordrecht: Kluwer.
13. Kadmon, N. (1990), Uniqueness. *Linguistics and Philosophy* 13, 273-324.
14. Kim, M.-J. (2007), Formal Linking in Internally Headed Relatives. *Natural Language Semantics*, 15, 279-315.
15. Kim, M.-J. (2008), Relevance of Grammar and Pragmatics to the Relevancy Condition. *Language Research*, 44, 95-120.
16. Kim, Y.-B. (2002), Relevancy in Internally Headed Relative Clauses in Korean. *Lingua*, 112, 541-559.
17. Kratzer, A. (1998), More structural analogies between pronouns and tenses. In: D. Strulovitch et al. (eds.), *Semantics and Linguistic Theory* 8, 92-110, NY: CLC Publications.
18. Kuroda, S.-Y. (1976-77), Pivot-independent relativization in Japanese III: Types of Japanese relatives. *Papers in Japanese Linguistics*, 5, 157-179.
19. Kuroda, S.-Y. (1999), Shubu naizai kankeisetsu. In: Kuroda, S.-Y., Nakamura, M. (eds.), *Kotoba-no Kaku-to Shuen*. Kurosio, Tokyo, 27-103.
20. Landman, F. (2000), *Events and Plurality*, Kluwer, Dordrecht
21. Landman, F. (2004), *Indefinites and the Type of Sets*, Blackwell, Oxford.
22. Ink, G. (1983), The logical analysis of plural and mass terms: A lattice-theoretical approach. In: E. Bauerle et al (eds.), *Meaning, use and the interpretation of language*, 302-323. Berlin: de Gruyter.

23. Shimoyama, J. (1999), Internally headed relative clauses in Japanese and E-type anaphora. *Journal of East Asian Languages*, 8, 147 – 182.
24. Watanabe, A. (1992), WH in situ, Subjacency and chain formation. *MIT occasional papers in linguistics* 2.
25. Watanabe, A. (2003), Wh and operator constructions in Japanese. *Lingua* 113, 519-558.
26. Williamson, Janis (1987), An indefiniteness restriction for relative clauses in Lakhota. *The representation of (in)definiteness*, edited by Eric Reuland, and Alice ter Meulen, 168-190. Cambridge/Mass: The MIT Press.

## CONTROL CONDITIONS TO ROMANIAN SUBJUNCTIVE AND INFINITIVE CONSTRUCTIONS

ADRIANA TODEA<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Control Conditions to Romanian Subjunctive and Infinitive Constructions.* As the Romanian control data fails to accommodate the standard NULL-case-checking theory, which seems rather tailored on the specificity of English non-finiteness, the syntactic conditions that generate obligatory or non-obligatory control readings in Romanian are identified and interpreted from a new perspective: specific conditions that may support the reevaluation of PRO as a phonologically unselected DP rather than a specific syntactic primitive.

**Keywords:** PRO, pro, NULL case, anaphoric Tense, obligatory control (OC), non-obligatory control (NOC)

According to Noam Chomsky (1995: 119-120), PRO is a “minimal” NP-argument, with no phonetic form, and no independent reference. But as an argument, nevertheless, its movement from its theta domain to the functional domain has to be justified by *Last Resort*, that is, movement to a functional specifier position must be triggered either by Case-checking or Agreement. Such matching functional parameters to justify a functional spec-head relation in control situations are taken to be the abstract case of PRO, called minimal, or null case, and the non-finite inflection (infinitives, -ing’s), which, because of its consistent failure to check Nominative case in English, is supposed to check instead the NULL case feature of PRO. Control structures, therefore, can be reconsidered as belonging to the domain of Case Theory, specifically in terms of the parametric choices made for non-finite inflection phrases. In other words, PROs are c-selected and theta-marked by lower lexical predications because they can move and satisfy the “null case” feature of the non-finite inflection: that is, although c-selected by a lexical head, PRO is licensed by a non-finite, “null case”-checking inflection. Such an account may satisfy English structures in which control cannot occur in lower finite clauses, and Nominative case is ungrammatical in non-finite clauses.

Both English and Romanian allow **Obligatory Control (OC)** readings in subordinate clauses under syntactic-specific conditions, but English and Romanian do not share the same features of non-finiteness. English non-finiteness unites anaphoric Tense with lack of subject agreement and failure to check Nominative case, whereas Romanian has a rather uneven distribution of non-finite features, as below:

---

<sup>1</sup> *Adriana Todea, lect. dr., Babeș-Bolyai University, Faculty of Letters, 400202 Cluj-Napoca, atodea@yahoo.com, English Department.*

[1]

Non-finiteness features Subordinate moods	anaphoric Tense	subject agreement	Nominative case checking
conjunctive	+	+	+
infinitive	+	-	+
gerund	+	-	+
participle	+	-	-

As the Romanian subjunctives, infinitives and gerunds display OC irrespective of their uneven non-finiteness, we assume that it is the anaphoric tense feature, shared by all, and not the absence of the agreement feature, or lack of Nominative case checking, which is the core property of non-finite forms. Thus the Romanian subjunctive mood, although displaying subject agreement, could be interpreted as a minimal inflection on a par with the infinitive. But Romanian subjunctive's inflectional minimality fails to support the *PRO-licensing by NULL case checking inflection* standard theory.

### Romanian subjunctive clauses

Consider the following examples in Romanian. [2] and [3] display two subjunctive purpose clauses. The Romanian subjunctive is mainly a subordinate mood, but, unlike the infinitive or the gerund, it is a finite form, that is, it marks subject agreement

1 <sup>st</sup> sg să câștig	1 <sup>st</sup> pl să câștig <b>ăm</b>
2 <sup>nd</sup> sg să câștigi	2 <sup>nd</sup> pl să câștiga <b>ți</b>
3 <sup>rd</sup> sg să câștige	3 <sup>rd</sup> pl să câșt <b>ige</b>
... to <sub>SUBJ</sub> win <sub>SUBJ-agr</sub>	... to <sub>SUBJ</sub> win <sub>SUBJ-agr</sub>

and checks Nominative case.

As Romanian is a pro-drop language, the phonetic form of Nominative pronominal subjects in subjunctive clauses is generally dropped, the  $\phi$ -features of the agreement marking on the subjunctive verb would license an interpretable small pro. As we can notice by comparing [2] and [3] the lower  $\phi$ -features can either match or not the higher  $\phi$ -features, therefore no control chain can be assumed so far. On the other hand, the finite subjunctive inflection can either check Nominative case or license pro, therefore the null case of PRO seems to be out of the checking list of subjunctive inflections.

[2]

Am plecat ca (Maria) să se liniștească.  
 have<sub>1st.sg</sub> gone so (Maria<sub>Nom</sub>) to<sub>SUBJ</sub> CL<sub>REFL3rdsg.Acc</sub> calm-down<sub>SUBJ3rd.sg</sub>  
 'I left so Maria/she could calm down.'

[3]

Am plecat ca (eu) să mă liniștesc.  
 have<sub>1st.sg</sub> gone so (I) to<sub>SUBJ</sub> CL<sub>REFL1stsg.Acc</sub> calm-down<sub>SUBJ1st.sg</sub>  
 ‘I left so I could calm down.’

But consider then the following ‘promise’ constructions in Romanian. The subjunctive clause is this time an object clause, sister of the verb ‘promise’ and the structure displays obligatory control. The question is, of course, why in this case the subjunctive licenses and checks only PRO and its null case (see [4]), and fails to license small pro, although agreement  $\phi$ -features are available, or to check Nominative case (as it fails to do in [5]).

[4] I-am promis Mariei să plec devreme.  
 CL<sub>1stsg.Dat</sub> have<sub>1st.sg</sub> promised Maria<sub>Dat</sub> to<sub>SUBJ</sub> leave<sub>SUBJ1st.sg</sub> early  
 ‘I promised Maria to leave early.’

[5] \* I-am promis Mariei (ca Ion) să plece devreme.  
 CL<sub>1stsg.Dat</sub> have<sub>1st.sg</sub> promised Maria<sub>Dat</sub> (so Ion<sub>Nom</sub>) to<sub>SUBJ</sub> leave<sub>SUBJ3rd.sg</sub> early  
 ‘I promised Maria that Ion would leave early.’

The case of ‘promise’ constructions is not singular. Other verbs, such as ‘învăță’ [learn]-when transitive, [teach]-when ditransitive, display obligatory control in their subjunctive object clauses. The pattern control in [6] and [7] and their ungrammatical counterparts [8] and [9] show that the controller is always the closest higher argument: the higher subject can become a controller only if the higher object is missing. The unacceptable [8] construction also shows that small pro cannot be licensed, even if the subjunctive verb displays agreement  $\phi$ -features.

[6]

Maria învață să scrie. OC  
 Maria learns<sub>SUBJ</sub> to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ3rd.sg</sub>  
 ‘Maria learns to write.’

[7]

Maria mă învață să scriu. OC  
 Maria CL<sub>1st.sg.Acc</sub> learns to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ1st.sg</sub>  
 ‘Maria teaches me to write.’

[8]

\*Maria învață să scriu.  
 Maria learns<sub>SUBJ</sub> to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ1st.sg</sub>  
 ‘Maria teaches (me) to write.’

[9]

\*Maria            mă învață        să        scrie.  
 Maria CL<sub>1st.sg.Acc</sub> learns<sub>█</sub>        to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ3rd.sg</sub>  
 ‘\*Maria teaches me (Maria) to write.’

The infinitive counterparts of the above ‘învață’ constructions display an identical obligatory control behaviour, as predicted by the non-finite-inflection-checking-the-‘null’-case-of-PRO theory.

[10]

Maria învață    a        scrie. OC  
 Maria learns    to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub>  
 ‘Maria learns to write.’

[11]

Maria            mă învață        a        scrie. OC  
 Maria CL<sub>1st.sg.Acc</sub> learns        to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub>  
 ‘Maria teaches me to write.’

Presuming that a subjunctive inflection’s non-interpretable case feature can be checked by either NOMINATIVE or NULL, depending on c-selection circumstances, as it seems to do in non-obligatory control constructions, the question that remains is why in obligatory control situations the agreement features present in the finite subjunctive clause fail to break the control pattern as it theoretically should by Nominative case checking or pro licensing. Or, in other words, if the *Visibility Condition* allows the c-selection and theta-marking by the lower lexical head of a nominal bearing a case feature that can be checked in spec-IP<sub>subjunctive</sub>, and that case feature can be either NOMINATIVE or NULL, as exemplified in [4-9], what is the condition that blocks Nominative checking and small pro licensing in some ([4-9]), and PRO and null case checking in others ([2-3])?

One explanation can be found in the syntactic distribution of the subjunctive clause itself: obligatory control occurs in object subjunctive clauses, whereas non-obligatory control is displayed in adjunct clauses. But, as the following examples show, this is not necessarily true, at least for the obligatory control distribution.

[12]

Maria se                    așteaptă    (ca eu)    să        reușesc.  
 Maria CL<sub>REFL3rd.sg.Acc</sub> expects<sub>█</sub>    (that I)    to<sub>SUBJ</sub> succeed<sub>SUBJ1st.sg</sub>  
 ‘Maria expects me to succeed.’



[13]

Maria se                    așteaptă    (ca Ion)    să    reușească.  
 Maria CL<sub>REFL3rd.sg.Acc</sub> expects    (that Ion<sub>Nom</sub>) to<sub>SUBJ</sub> succeed<sub>SUBJ3rd.sg</sub>  
 ‘Maria expects herself/ Ion to succeed.’

[14]

\*Maria se                    așteaptă    a    reuși. OC  
 Maria CL<sub>REFL3rd.sg.Acc</sub> expects    to<sub>INF</sub> succeed<sub>INF</sub>  
 ‘Maria expects to succeed.’

Constructions with the Romanian ‘REFL-aștepta’ [expect] are not control constructions, and infinitive complements are not allowed. In [13], for example, the 3<sup>rd</sup> person sg. features of the subjunctive verb can be interpreted as either controlled by higher subject or by another antecedent from the context. Clearly, a unifying explanation of [12-13] is lower small pro licensed by the  $\phi$ -features of the subjunctive verb and the interpretation effects of applying Principle B of Binding Theory. But if object clauses are not necessarily controlled, maybe the syntactic distribution of controlled subjunctive clauses can be described by testing equivalent-infinitive-clause substitutions. Unfortunately this assumption does not hold either. As we can see in the examples below, the Romanian verb ‘hotărî’ [decide] c-selects both subjunctive and infinitive object complements. But, whereas the infinitive object clause is obligatory controlled (see [16]), the subjunctive object clause is not (see [15a,b]).

[15a]

Maria a hotărît să studieze                    vioara.  
 Maria has decided to<sub>SUBJ</sub> study<sub>SUBJ-3rd.sg</sub> violin-the.  
 ‘Maria decided to study the violin.’

[15b]

Maria a hotărît să studiez                    vioara.  
 Maria has decided to<sub>SUBJ</sub> study<sub>SUBJ-1st.sg</sub> violin-the.  
 ‘Maria decided that I should study the violin.’

[16]

Maria a hotărît a studia                    vioara. OC  
 Maria has decided to<sub>INF</sub> study<sub>INF</sub> violin-the.  
 ‘Maria decided to study the violin.’

Hence some Romanian verbs, like the Romanian *expect* can c-select only non-obligatory-controlled subjunctive clauses, others, like *promise* or *learn/teach*, can c-select only obligatory controlled clauses, whether subjunctive or infinitive, and others, like Romanian *decide* can c-select both subjunctive and infinitive object clauses, but the latter are obligatory controlled, whereas the former are not.

[17]

Subjunctive complement	Infinitive complement	
promite, învăța	promite, învăța, hotărî	Obligatory control
REFL aștepta, hotărî		Non-obligatory control

Thus, so far, the null-case-of-PRO theory of control can only account in Romanian for the selection and interpretation of the *decide* complements, that is lower agreement  $\phi$ -features of finite subjunctive inflection break control by small pro licensing or the finite subjunctive inflection checks Nominative case, whereas the absence of such Nominative case checking and agreement  $\phi$ -features in the infinitive clauses leads to PRO c-selection and null case checking. But if the finiteness of the lower subjunctive inflection breaks the control pattern of Romanian *decide* complements, why does it fail to do the same for the Romanian *promise* and *learn/teach* complements? The answer that emerges from the Romanian OC and NOC data is that control structures depend first of all not on the *Agree*-rich or *Agree*-less aspect of the clausal complement, but on the type of verb c-selecting the complement itself.

Additional evidence in support of this assumption comes from infinitive obligatory control constructions in Old Neapolitan (see [18]), in which, even if the infinitive bears agreement  $\phi$ -features, the infinitival clause is still obligatory controlled.

[18]

...li quali tu commandarray de liberarenosse.  
 who you order<sub>Fut</sub> to<sub>INF</sub> free<sub>INF-3rd.pl.REFL</sub>  
 ‘...who you will order to free themselves.’ (Vincent 1998:136)

The obligatory controlled Romanian subjunctive, as well as the obligatory controlled Old Neapolitan agreement marked infinitive, questions Chomsky’s null case account of control (1995:120) in terms of NULL being a “minimal” abstract case that can be checked only by a “minimal”, non-finite inflection. So how “minimal” is a subjunctive inflection after all?

First of all, the Romanian present subjunctive always displays agreement-with-the-subject features, which match the matrix verb’s in OC structures, but may be independent in NOC ones. On the other hand, the tense feature is not independent, its interpretation depends on the matrix tense, as we can see in examples [19-21]: the subjunctive clause is interpreted as present in [19], past in [20] and future in [21] in direct relationship with the higher tense feature. Assuming that it is this tense feature dependency, and not the absence of the agreement feature, which is the core of non-finiteness, the subjunctive mood could be interpreted as a minimal inflection on a par with the infinitive. Suppose that this “minimal” tense feature in both subjunctives and infinitives is in fact the one responsible for checking NULL, how can we account for [19-21] being NOC instead of OC?

[19]

Maria vrea să plece. NOC  
 Maria wants to<sub>SUBJ</sub> leave<sub>SUBJ-3rd.sg/pl</sub>  
 ‘Maria wants (Maria)/ he/she/ they to leave.’

[20]

Maria vru să plece. NOC  
 Maria wanted<sub>3rd.sg</sub> to<sub>SUBJ</sub> leave<sub>SUBJ-3rd.sg/pl</sub>  
 ‘Maria wanted (Maria)/ he/she/ they to leave.’

[21]

Maria va vrea să plece. NOC  
 Maria will<sub>3rd.sg</sub> want to<sub>SUBJ</sub> leave<sub>SUBJ-3rd.sg/pl</sub>  
 ‘Maria will want (Maria)/ he/she/ they to leave.’

Let’s suppose that the features that the subjunctive can check are hierarchically organized and one feature checking may invalidate the checking of others that are lower on this feature-checking scale. First of all the non-interpretable  $\phi$ -features of the subjunctive have to be checked. This can be done in three ways:

- by a Nominative overt nominal, checked by the subjunctive’s +Agr feature;
- by a small pro licensed by the +Agr feature of the subjunctive;
- by the head of a control chain with its tail, the big PRO, licensed by the “minimal”, dependent  $T_{\text{subjunctive}}$ .

The problem lies in deciding the hierarchy among these three means of  $\phi$ -feature checking as one always invalidates the other two: a Nominative nominal will block both small pro and big PRO licensing, a small pro invalidates both NOMINATIVE and NULL checking and big PRO licensing blocks both NOMINATIVE checking and small pro licensing. (The optional control in [19-21] may as well be interpreted not as control proper but as small pro bound by matrix subject under Principle B of Binding Theory.) Moreover, NOC structures allow either NOMINATIVE checking or pro licensing, whereas OC structures allow big PRO licensing exclusively. A hierarchy may be decided on once we understand what triggers or blocks a specific type of feature-checking. Nominative case-checking fails in NOC structures because of the unavailability of a Nominative-marked nominal in the Numeration, therefore small pro is licensed instead by the +Agr<sub>subjunctive</sub>, which means that NOMINATIVE checking is hierarchically higher than small pro licensing. But this is not the case in OC structures where the availability of a Nominative nominal in Numeration cannot break control (see [5]), and thus big PRO licensing seems to be hierarchically higher than both NOMINATIVE checking and small pro licensing. In other words the subject of the subjunctive is licensed by the tense feature (OC), and when it fails (although it is not clear why it does), subject licensing is taken over by the agreement feature (NOC). But if PRO is licensed by a dependent  $T_{\text{subjunctive}}$ , the question that arises is what blocks PRO licensing and consequently obligatory control in NOC structures?

Table [17] shows that OC or NOC distribution depends rather on the type of matrix verb, presumably on the requirements made by its argument structure.

Moreover, the perfect subjunctive evidence in Romanian questions the reasoning above: the perfect subjunctive has a dependent tense feature (the higher tense feature is back shifted in the subjunctive clause), but no-agreement-with-the-subject feature is present or overt, therefore all perfect subjunctives should be exclusively OC. But as [22] shows, that is not true: the lack of agreement does not block NOMINATIVE checking or small pro licensing, hence both of them must be features of  $T_{\text{subjunctive}}$  and not of  $\text{Agr}_{\text{subjunctive}}$ .

[22]

Maria ar vrea să fi plecat (toți copiii). NOC  
 Maria would<sub>3rd.sg</sub> want to<sub>SUBJ</sub> be<sub>SUBJ</sub> left all children-the<sub>Nom</sub>  
 ‘Maria wishes that they/ he/ she/ we...all children had left.’

But if  $T_{\text{subjunctive}}$  can check NOMINATIVE and license small pro as well, then it is no longer clear why it should check sometimes NULL (like a minimal inflection), and sometimes NOMINATIVE (like a proper one) depending, as we have seen, on contexts controlled by specific matrix verbs.

### Romanian infinitive clauses

Just like the Romanian subjunctive, the Romanian infinitive is a subordinate mood/ form, and as such it can appear either as an argument or as an adjunct clause. The Romanian *promise*, *learn/teach*, and *decide* matrix verbs discussed above, irrespective of their OC or NOC subjunctive complements, select only OC infinitives, which is consistent with the causal link between non-finiteness and null case. But Romanian infinitive clauses, at least when adjuncts, allow Nominative subjects, which means that infinitive inflections, just like the subjunctive ones can check both NOMINATIVE and NULL.

Let’s consider examples [23-25]. In all three of them the infinitival clauses are adjunct clauses modifying a matrix verb which takes, without fail (see [4-5]), an obligatory controlled object clause. But the arguments of the matrix control verb fail to control the infinitival spec-IP, when the infinitive clause is an adjunct, not an object clause. This may be so because, as the adjunct clause is adjoined to  $\nu\text{P}/\text{VP}$ , its spec-IP is not visible via c-command to any of the arguments of the matrix verb, the way the spec-IP of an object clause, the sister of  $V_{\text{matrix}}$ , is. Further more, an adjunct infinitival clause allows a Nominative nominal as a subject argument, although its position in the structure suggests a covert, rather than overt, movement to spec-IP<sub>infinitive</sub> to check the Nominative case. If the Nominative nominal selection fails, the  $\phi$ -features of the reflexive clitic accompanying the retroherent unaccusative ‘îmbolnăvi’ [get-sick] can license small pro, as we can see in [23] and [24] where the Nominative nominals can be dropped in the adjunct infinitival clause, without disrupting its interpretation.

[23]

Maria mi-a promis înainte de a se îmbolnăvi  
(ei/ea/el/ Ion) mai rău.

Maria CL<sub>1st.sg.Dat</sub> has promised before of to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL3rs.sg/pl.Acc</sub> get-sick<sub>INF</sub>  
(they/she/he/Ion<sub>Nom</sub>) more badly

‘Maria promised before she got sicker/ he got sicker/ they got sicker/ Maria got sicker.’

[24]

Maria mi-a promis înainte de a mă îmbolnăvi (eu)  
mai rău.

Maria CL<sub>1st.sg.Dat</sub> has promised before of to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL1st.sg.Acc</sub> get-sick<sub>INF</sub> (I)  
more badly

‘He/She/They’d better leave before I get sicker.’

[25]

Maria i-a promis înainte de a-l alunga eu. NOC

Maria CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has promised before of to<sub>INF</sub> CL<sub>3rd.masc.sg.Acc</sub> drive-away<sub>INF</sub> I

‘Maria promised him before I drove him away.’

The case of [25] is more problematic. As ‘alunga’ [drive-away] takes only a non-reflexive Accusative clitic marking its direct object, there are no expressed  $\phi$ -features to license a small pro, which makes the Nominative nominal undroppable. If the Nominative nominal selection fails as in [26], the interpretation turns to OC.

[26]

Maria i-a promis înainte de a-l alunga. OC?

Maria CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has promised before of to<sub>INF</sub> CL<sub>3rd.masc.sg.Acc</sub> drive-away<sub>INF</sub>

‘Maria promised him before driving him away.’

Considering the ways in which an infinitive inflection in an adjunct clause licenses its subject argument, we may say that PRO licensing seems to be used as a sort of last resort only when overt Nominative nominal selection and small pro licensing fail, therefore, in a hierarchy of feature checking, NOMINATIVE checking is highest and NULL checking is lowest.

On the other hand, the interpretation in [26] may not be an OC one after all. In [27] the lower infinitival clause is not controlled because its impersonal predication fails to theta-mark any argument whatsoever. A subjunctive impersonal object clause counterpart is not allowed in clear obligatory controlled structures such as [28a], but an adjunct subjunctive one is (see [28b]).

[27]

Maria i-a promis înainte de a ploua.

Maria CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has promised before of to<sub>INF</sub> rain<sub>INF</sub>

‘Maria promised him before it rained.’

[28a]

\*Maria i-a promis să plouă.  
 Maria CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has promised to<sub>SUBJ</sub> rain<sub>SUBJ3rd.sg</sub>  
 ‘Maria promised him to rain.’

[28b]

Maria i-a promis înainte să plouă.  
 Maria CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has promised before to<sub>SUBJ</sub> rain<sub>SUBJ3rd.sg</sub>  
 ‘Maria promised him to rain.’

Moreover, [29] and [30] show that, when there is semantic incompatibility between the higher argument and the theta-role assigned to lower subject argument, the interpretation does not turn to OC even when the lower Nominative nominal is dropped.

[29]

Așa arăta casa înainte de a muri poetul.  
 This looked house-the before of to<sub>INF</sub> die<sub>INF</sub> poet-the  
 ‘This is what the house looked like before the poet died.’

[30]

Așa arăta casa înainte de a muri.  
 This looked house-the before of to<sub>INF</sub> die<sub>INF</sub>  
 ‘This is what the house looked like before he/she/ they... died.’

Specifically, when in [30] the lower Nominative subject is dropped, the higher argument fails to control the spec-IP<sub>non-finite</sub> as the theta-role experiencer assigned by the lower predication ‘muri’ [die] is incompatible with the inanimacy feature of the higher argument ‘casa’ [the house]. [30] is not ungrammatical though, which means that PRO licensing is not truly the last resort operation an infinitive inflection can perform: the structure is repaired when small pro is licensed— although no  $\phi$ -features are present to license it properly— and bound under Principle B of Binding Theory. [31] is another example of semantic incompatibilities that block a control interpretation, which go deeper than theta-role assignment: as it is the engine of the car, and not the car as a whole, that needs tuning in order to run properly, the adjunct infinitive clause licenses a small pro to be bound under Principle B of Binding Theory by [the engine] nominal in the context, instead of licensing the [car]-controlled PRO.

[31]

*Motorul nu merge cum trebuie.* [The engine doesn’t work properly.] NOC  
 Trebuie să duci mașina în service înainte de a se  
 deregla de tot.  
 Must to<sub>SUBJ</sub> carry<sub>SUBJ-2nd.sg</sub> car-the in garage before of to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL3rd.sg.Acc</sub>  
 disarrange<sub>INF</sub> completely  
 ‘You must take the car to a garage before it (the engine) goes completely out of order.’

We may conclude so far that what looks like obligatory control in adjunct infinitive clauses is probably a matter of semantic interpretation, or a type of semantic obligatory control encoded in the semantic properties and/or causal relations between the higher and the lower semantic predications, which we are not going to discuss here. As [30] shows, small *pro* can be licensed by the infinitive inflection, even if  $\phi$ -features are completely absent, in order to satisfy a lower theta-role and to preserve the grammaticality of the sentence (or, in other words, *pro* can be licensed by an unassigned theta-role), which makes it the “final resort” subject licensing operation in infinitive adjunct clauses. Moreover as [27] vs. [28] shows, when PRO control fails, adjunct infinitives and adjunct subjunctives can repair it, whereas subjunctive object clauses cannot. We can infer that it is not the hierarchies of means of subject licensing specific to either the infinitive or the subjunctive that make the difference between OC and NOC readings, but the position in the structure of the lower clause as object or adjunct. If object clauses are obligatory controlled by control verbs, adjunct clauses, infinitive or subjunctive, seem to escape at least syntactic OC. Thus the apparent OC of [26] should break when we change the lower predication with one semantically compatible not only with the higher subject, but also with the higher dative object, and be repaired by *pro* licensing and contextual binding: [32] can be interpreted as either *the person who promised also brought the water*, or *the person who was promised was the one to bring the water*.

[32]

Maria i-a promis înainte de a aduce apa. NOC  
 Maria CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has promised before of to<sub>INF</sub> bring<sub>INF</sub> water-the<sub>Acc</sub>  
 ‘Maria promised him before she/he brought the water.’

Another argument in favour of adjunct clauses being inherently NOC, irrespective of the control matrix verb, is that when they land in the left periphery, their overt Nominative subject can bind a main *pro* argument: subject as in [33] or dative object as in [34].

[33a]

Pentru a ajunge ea/ fata la împărăție, a trecut țări  
 și mări.  
 For to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom, has crossed countries  
 and seas  
 ‘In order to reach the kingdom, she/ the girl traveled across many countries and seas.’

[33b]

[Pentru a ajunge ea/ fata<sub>i</sub> la împărăție] *pro*<sub>i</sub> a trecut țări  
 și mări [pentru a ajunge ea/ fata la împărăție.]  
 For to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom, has crossed countries  
 and seas for to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom

[34a]

Pentru a ajunge ea/ fata la împărăție, i-a dăruit  
un cal alb.

For to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom, CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has given  
a horse white

‘In order for her/ the girl to reach the kingdom, she gave her a white horse.’

[34b]

[Pentru a ajunge ea<sub>i</sub>/ fata<sub>i</sub> la împărăție] pro i<sub>i</sub>-a dăruit  
un cal alb [pentru a ajunge ea/ fata la împărăție.]

For to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom, CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> has given  
a horse white for to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom

In these examples PRO licensing is out of the question, the clause lacking an overt subject is the main finite one: the  $\phi$ -features of the finite perfect auxiliary licenses a pro<sub>3rd.sg</sub> which, in principle, could be bound under Principle B to any antecedent outside its governing category. Nonetheless, the interpretation of [33] is OC-like, that is, the causal semantic link between the main predication and the purpose lower predication leads to the interpretation of the entity who travels and the entity who reaches the destination as identical. Similarly, in [34] the entity who ends up in possession of a means of transport is the one assumed to reach the destination. In other words, irrespective of the availability of eligible antecedents, but observing syntactic limitations, such as binding conditions, a small pro can be subject to some sort of obligatory control, which is generated not by the syntax but by the semantics of the sentence.

In support of this assumption, we can also show that Romanian sentences with adjunct clauses in left periphery display something similar to the partial control of the English example in [35], where the controller’s reference is embedded into the lower collective reference of the controlled position.

[35] The chair<sub>i</sub> preferred [PRO<sub>i+</sub> to gather at 6.] (from Landau, 2003)

[36]

Pentru a ajunge ea<sub>i</sub>/ fata<sub>i</sub> la împărăție, pro<sub>i+</sub> au trecut  
țări și mări.

For to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom, have<sub>3rd.pl</sub> crossed  
countries and seas

‘In order for her/ the girl to reach the kingdom, they traveled across many countries and seas.’



[37]

Pentru a ajunge ea<sub>i</sub>/ fata<sub>i</sub> la împărăție, pro le<sub>i+</sub>-a dăruit pro<sub>i+</sub>  
un cal alb.

For to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> she/ girl-the<sub>Nom</sub> to empire/ kingdom, CL<sub>3rd.pl.Dat</sub> has given  
a horse white

‘In order for her/ the girl to reach the kingdom, she gave them a white horse.’

But the interpretation of [36] and [37], although it is *partial*— object and subject main small pros have collective references including the individual reference of the antecedent in the infinitive clause— cannot be called *control* as well, as no PRO can be licensed in finite main clauses. Therefore we may have to call it *obligatory partial binding*. Again we can pin down this obligatory binding between an antecedent and a pro with different  $\phi$ -features (singular vs. plural) to semantic control due to the semantic properties of the higher and lower predication and the logical relations established between them. To be specific, the singular entity whose goal is to reach the destination must be among the entities taking the trip, or the entities beneficiary of a means of transport. Therefore, we cannot actually speak of *obligatory partial binding*, as there are no syntactic conditions to introduce such a syntactic restrictive operation. Rather, there must be some sort of *obligatory semantic control* (OSC), which can be syntactically realized under syntactic OC, or syntactic NOC, or under indifferent binding conditions (Principle B). The issue is of course to make the distinction between what is syntactically OC and what is semantically OC.

Let us consider below the control equivalents of [34] and [35].

[38]

A trecut țări și mări pentru a ajunge la împărăție.

has crossed countries and seas for to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> to empire/ kingdom

‘She/he traveled across many countries and seas in order to reach the kingdom.’

[39] I-a dăruit un cal alb pentru a ajunge la împărăție.

CL<sub>3rd.pl.Dat</sub> has given a horse white for to<sub>INF</sub> arrive<sub>INF</sub> to empire/ kingdom

‘She/he gave her/him a white horse in order to reach the kingdom.’

We may well assume that as [34] and [38], and [35] and [39] are equivalent in terms of the semantic properties of the higher and lower predications and the logical relations established between them, semantic control remains obligatory as well. Therefore, when the infinitival adjunct clause lacks an overt subject argument, we may account for it as either

- big PRO is licensed and is controlled by either main subject or dative object, according to the properties of semantic control;

or

- small pro is licensed by the lower theta-role, and is bound by either the  $\phi$ -feature licensed main subject or dative object pro, according to the properties of semantic control.

Clearly, if we consider PRO-control as a syntactic operation restricting semantic interpretation, PRO licensing under obligatory semantic control makes no sense whatsoever. But if we assume that semantic control properties may be syntactically encoded as PRO-control as well, the problem that remains is to identify the syntactic conditions that can match only an obligatory semantic control interpretation and nothing else. So far, Romanian adjunct infinitival, as well as subjunctive, clauses failed to identify such specific syntactic conditions. Moreover, revisiting examples [29] and [30], we may observe that, when small pros can be licensed by unassigned theta-roles in infinitival clauses, and controlled by semantic conditions, it may prove superfluous to operate with PRO-licensing and syntactic control. In other words, *all things being equal*, we may safely operate with a small pro, and drop big PRO, in adjunct clauses, at least.

A troublesome case may be [40] where the matrix clause is impersonal, therefore its expletive subject cannot control the spec-IP of its infinitival argument clause; instead the controller is actually the subject of the finite adjunct clause, a pro<sub>2nd.sg.</sub>.

[40]

E ușor a scrie versuri  
is easy to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> verses  
'It is easy to write verses,'

Cînd nimic nu ai a spune,...  
When nothing not have<sub>2nd.sg.</sub> to<sub>INF</sub> say<sub>INF</sub>  
'When you have nothing to say,...' (Mihai Eminescu, *To My Critics*\*)

The sentence can be rephrased, substituting a non-finite subordinate mood (the infinitive) with a finite one (the subjunctive), and still the OC interpretation is preserved. The question of course is whether this is a case of semantic OC doubled by syntactic OC or not, and how exactly an adjoining adjunct clause can rightward control an argument one.

[41]

E ușor să scrii/ \*scriu versuri  
is easy to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ-2nd.sg.</sub> / write<sub>SUBJ-1st.sg.</sub> verses  
'It is easy to write verses,'

Cînd nu ai nimic să spui,...  
When not have<sub>2nd.sg.</sub> nothing to<sub>SUBJ</sub> say<sub>SUBJ-2nd.sg.</sub>  
'When you have nothing to say,...'

---

\* Eminescu, Mihai 1960. *Poezii*. București: Editura de Stat pentru Literatură și Artă, p.168

For the first question, at least, there is an easy answer: writing and communicating are logically interrelated, at least the meaning of this sentence assumes that one writes in order to communicate. It is expected therefore that the agent performing the writing is identical with the agent performing the act of communication, therefore the higher agent controls the lower agent. Control in this case can be broken if we change semantic properties and relations, although the syntactic configuration stays the same (see [42]).

[42]

E ușor să scriu/ a scrie versuri *în timp ce* tu speli vase.  
 is easy to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ-1st.sg</sub> / to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> verses *while* you wash dishes  
 ‘It is easy to write verses while you are washing the dishes.’

Writing verses and washing dishes are not logically interrelated; furthermore it is assumed that when you do one, you cannot do the other, therefore, semantically there is no control between the agent of *writing verses* and the agent of *washing up*, on the contrary, there is a logical disjunction between the two. The configuration creates a sarcastic effect in the sense that literary efforts are thought as rewarding and comparatively easy, whereas housework is dirty, hard and thankless.

Because of this semantically controlled disjunction the non-overt subject of the subjunctive/ infinitive argument clause gets a contextual interpretation, something only a small pro, and not a big PRO, can do. A generic/ abstract interpretation of the PRO<sub>arb</sub> kind is possible only when correlated with a generic/ indefinite nominal in the adjunct clause (see [43]).

[43]

E ușor a scrie versuri *în timp ce* alții/ unii spală vase.  
 is easy to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> verses *while* others/ some wash dishes  
 ‘It is easy to write verses while others are washing the dishes.’

The generic interpretation also shows that the agent of *writing verses* and the agent of *washing up* are semantically, and not syntactically, correlated not as identical, but as disjunct.

Furthermore, [44] and [45] clearly show that it is this semantic disjunction that controls the referential assignment to the infinitival subject: ‘Maria’ is an eligible antecedent for infinitival pro, if and only if it is not co-referential with the agent of *washing up*. When so, infinitival pro is simply contextualized.

[44]

Maria crede că e ușor a scrie versuri *în timp ce* Ion spală vase.  
 Maria believes that is easy to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> verses *while* Ion washes dishes  
 ‘Maria believes that it is easy (for Maria) to write verses while Ion is washing the dishes.’

[45]

Maria<sub>i</sub> crede că e ușor a scrie versuri *în timp ce* ea<sub>i</sub> spală vase.

**Maria** believes that is easy to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> verses *while* **she** washes dishes  
 ‘Maria believes that it is easy for me/ you/ Ion/ \*Maria... to write verses while she (Maria) is washing the dishes.’

Note also that the disjunctive interpretation is not necessarily obligatory: [46] is grammatically correct and semantically interpretable: Maria finds her inspiration while doing housework, therefore the two activities are not sensed as incompatible. In this semantic context, both the infinitival pro and the adjunct finite pro can find an eligible antecedent in the higher subject ‘Maria’ and therefore become co-referential.

[46]

Maria<sub>i</sub> crede că e ușor a scrie versuri *în timp ce* spală vase.

**Maria** believes that is easy to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> verses *while* washes **she** dishes  
 ‘Maria believes that it is easy for her (Maria) to write verses while she (Maria) is washing the dishes.’

Revisiting example [40] we may conclude that small pros are licensed in both argument clause and adjunct clause, and their semantically required co-referentiality is syntactically satisfied under Principle B of Binding Theory. There is no requirement that finite pro must bind a non-finite one and not the other way around, therefore, the leftward pro binds the rightward one, even if the binder is not marked by subject-agreement, whereas the bindee is. We need not stipulate therefore either rightward control or rightward binding to account for [40].

Again, there are no identifiable specific conditions which would require syntactic OC. Thus, we may conclude that so far as the Romanian infinitive and subjunctive adjunct clauses are concerned, they cannot be involved in syntactic OC: the spec-IPs of such subordinate forms in adjunct positions, whether finite or non-finite, are neither controlled nor controllers themselves; OC interpretations are determined only by semantic properties or predicates and/or logical configurations.

Impersonal constructions of the [40-46] kind, though, taking a subjunctive or an infinitive argument, can display syntactic OC only if they license a dative experiencer (see [47]).

[47]

Mariei îi e ușor a scrie / să scrie/ \*să scriu  
 versuri.

Maria<sub>Dat</sub> CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> is easy to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> / to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ-3rd.sg</sub> / to<sub>SUBJ</sub> write<sub>SUBJ-1st.sg</sub>  
 verses

‘It is easy for Maria/ \*for me to write verses.’

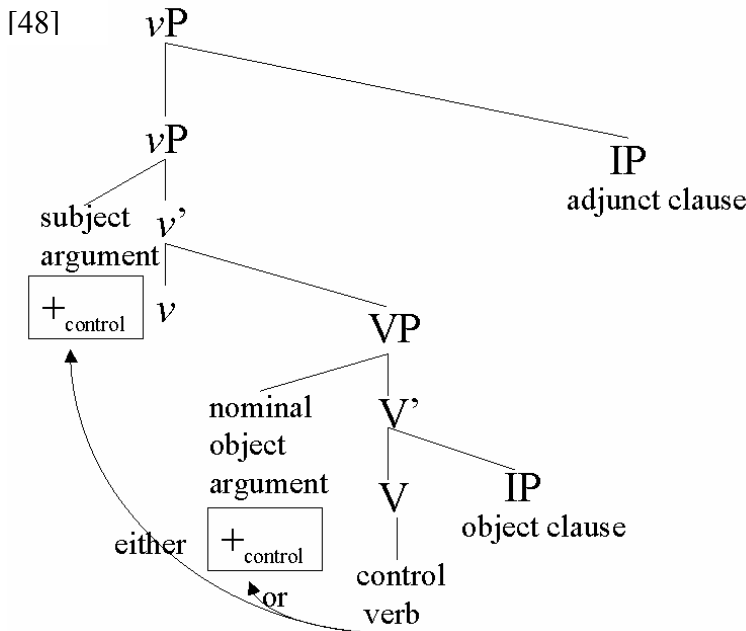
This time the non-overt lower subject, whether finite or non-finite, is not free to pick a contextual antecedent, but it is strictly controlled by the higher dative argument. Still it is counterproductive to account for the [40-46] vs. [47] contrast in terms of small pro licensing vs. big PRO licensing depending on the absence or presence of the higher dative experiencer. As paramount as the dative experiencer is to the OC interpretation, PRO licensing in the lower argument clause cannot be pinned down to it. It seems more likely that it is via the predicative adverb ‘ușor’ that its experiencer argument “controls” inside its stimulus clausal argument. If we consider a PRO-control analysis unsatisfactory for its lack of specific syntactic conditions to differentiate it from the small pro licensing and binding contexts, how can we account for the obligatory co-referentiality between the higher dative object and the lower silent infinitival subject? One answer could be raising to a theta-marked position.

The GB account of raisings, in contrast to PRO control, is that the former generates a single theta-marked chain, whereas the latter creates a control chain between two singly theta-marked chains. This is mainly due to the theoretical account of syntactic levels such as Deep-structure and Surface-structure and the idea that movement can occur only to empty positions in phrases already generated: specifically there is a pre-established order of syntactic operations, and *Movement* cannot apply before *Projection Principle* and *Theta-Criterion* are done. If *Theta-Criterion* operates in Deep-structure, it means that all theta-positions are filled before any movement can take place, therefore no movement to theta-positions is possible, so it is perfectly logical to assume that chains must be singly theta-marked. But, following Norbert Hornstein (1999), if we assume that *Theta-Criterion*, as a principle operating under syntactic conditions, but with semantic information, actually applies at LF, and *Movement*, as a *Copy & Merge* operation, takes part in structure building, as the Minimalist program assumes, there is no reason to ban movement to theta-marked positions and multiply theta-marked chains. In these new theoretical circumstances it is possible to reconsider some cases of control as Copy&Merge to theta-marked positions.

As we have seen so far some predicates allow their nominal arguments to control inside a lower clause, as long as the lower clause is an object one. Using a VP-shell analysis of verb phrases (see [48]), we notice that the higher subject argument’s (spec-*vP*’s) or the dative object argument’s (spec-*VP*’s) control targets the object clause which is actually *the* c-command domain of the head verb and inside the control argument’s c-command domain as well.

So far we have identified syntactic OC in subjunctive object clauses, but failed to identify any in subjunctive or infinitive adjunct clauses. As adjunct clauses are neither in the c-command domain of the predication nor in the c-command domains of the predication’s higher arguments, the failure to identify syntactic OC in adjunct clauses confirms the above assumption that the first condition to OC is a proper control domain defined in terms of c-command. In other words, a proper control domain is a clause projected by a dependent tense feature (subjunctive/ infinitive)—and not necessarily non-finite in terms of lack of agreement features— which is

c-commanded by the control predication. The second condition to control requires that the higher predication is a control one: specifically, obligatory co-referentiality between a higher and a lower argument is encoded in the syntactic valence of the higher predication, that is, if and which higher argument controls inside the c-command domain of the predication is encoded in the argument structure of that control predication.



If the above assumptions are correct, before analyzing control in infinitive object clauses, we may predict the following:

- ◆ as the control domain requires a TP projected by a dependent tense, the infinitive is on a par with the subjunctive in making proper control domains as long as they are in the c-command domain of the control predication;
- ◆ if the argument structure of the higher predication lacks the control feature, the c-commanded infinitive clause may license either a Nominative overt subject or a small pro and the control pattern can be broken.

Let us consider an infinitive clause c-commanded by a control verb such as 'obişnui' [use to]: as [50] and [51] parallel constructions with the subjunctive prove, the control pattern in [49] is triggered not by the null subject licensed in the object clause, but by the control quality of the matrix predication. Specifically, as the subject-agreement marked subjunctive inflection fails to break the obligatory control

pattern in [51], we may assume that the control pattern in the [49] infinitive object structure can be pinned down primarily to the control feature assigned by the matrix predication to its nominal, c-commanding argument.

[49]

El obișnuia a se culca odata cu găinile. OC  
 He used<sub>3rd.sg</sub> to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL3rd.sg,Acc</sub> go-to-bed<sub>INF</sub> once with hens-the  
 ‘He used to go to bed with the chickens.’

[50]

El obișnuia să se culce odata cu găinile. OC  
 He used<sub>3rd.sg</sub> to<sub>SUBJ</sub> CL<sub>REFL3rd.sg,Acc</sub> go-to-bed<sub>SUBJ-3rd.sg,Acc</sub> once with hens-the  
 ‘He used to go to bed with the chickens.’

[51]

El obișnuia \*să mă culc odata cu găinile. OC  
 He used<sub>3rd.sg</sub> to<sub>SUBJ</sub> CL<sub>REFL1st.sg,Acc</sub> go-to-bed<sub>SUBJ-1st.sg,Acc</sub> once with hens-the  
 ‘He used to go to bed with the chickens.’

Even though distinct  $\phi$ -features of the subject of the infinitive clause can be expressed via reflexive clitics as in [52], the control pattern cannot be broken, which proves that ‘obișnui’ [use to] controls its dependent lower clause irrespective of null case PRO licensing, or  $\phi$ -features small pro licensing.

[52]

Maria obișnuia a-și (-\*mi) manifesta nemulțumirea...  
 Maria used<sub>3rd.sg</sub> to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL3rd.sg,Dat</sub> CL<sub>REFL1st.sg,Dat</sub> express<sub>INF</sub> discontent-the ...  
 ‘Maria used to express her discontent’  
 ...în cele mai nepotrivite momente.  
 ‘at the worst possible time’.

Furthermore, distinct  $\phi$ -features of the subject of the infinitive clause *can* and *will* license a small pro via reflexive clitics as we can see in [53], where the control pattern is broken for two reasons: firstly, that the matrix predication ‘accepta’ [accept] lacks a control feature to assign to its nominal argument, which, secondly, allows the lower subjective  $\phi$ -features signaled by the reflexive possessive clitic to license an interpretable deictic small pro.

[53]

Maria acceptă a- mi manifesta nemulțumirea  
 Maria accepts<sub>3rd.sg</sub> to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL1st.sg,Dat</sub> express<sub>INF</sub> discontent-the ...  
 ‘Maria accepts that I express my discontent’  
 chiar și în cele mai nepotrivite momente.  
 ‘even at the worst possible time’

Again we can conclude that control is triggered not necessarily by null subjects of non-finite clauses, but by the control features of a c-commanding head. Whether the c-commanding head may be placed at a distance or it must be an adjacent one is another interesting question. Consider examples [54] and [55] in which the infinitival clause is a post modifier of the nominal object of the matrix verb. Although the infinitival clause is not adjacent to the matrix verb, its subject is controlled by one of the higher arguments of the verb.

[54]

Mihai<sub>i</sub> îi dădu lui Ion<sub>j</sub> satisfacția PRO<sub>j</sub> de a  
 se simți superior.  
 Mihai CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> gave Det<sub>3rs.sg.mascDat</sub> Ion satisfaction-the of to<sub>INF</sub>  
 CL<sub>REFL3rd.sg.Acc</sub> feel<sub>INF</sub> superior.  
 ‘Mihai gave Ion the satisfaction of feeling superior.’ OC

[55]

Mihai<sub>i</sub> îi făcu lui Ion<sub>j</sub> surpriza PRO<sub>i</sub> de a sta la masă  
 cu el<sub>j</sub>. OC  
 Mihai CL<sub>3rd.sg.Dat</sub> made Det<sub>3rs.sg.mascDat</sub> Ion surprise-the of to<sub>INF</sub> sit<sub>INF</sub> at table  
 with him.  
 ‘Mihai made Ion the surprise of sitting with him at the table.’

The problem is that neither ‘face’ [do] in [55] nor ‘da’ [give] in [54] are control verbs. Most likely the true controllers are the head nouns taking the infinitival clauses as their postmodifiers. In [56] and [57] both head nouns take possessor arguments which also end up controlling the lower subject.

[56]

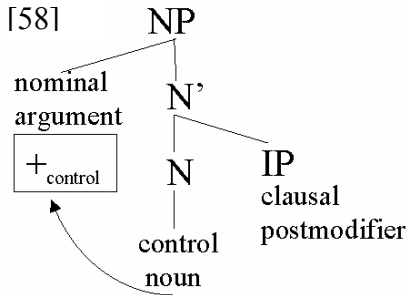
[<sub>NP</sub> satisfacția lui Ion<sub>j</sub> PRO<sub>j</sub> de a se simți superior.]  
 satisfaction-the Det<sub>3rs.sg.mascGen</sub> Ion of to<sub>INF</sub> CL<sub>REFL3rd.sg.Acc</sub> feel<sub>INF</sub> superior.  
 ‘Ion’s satisfaction of feeling superior.’

[57]

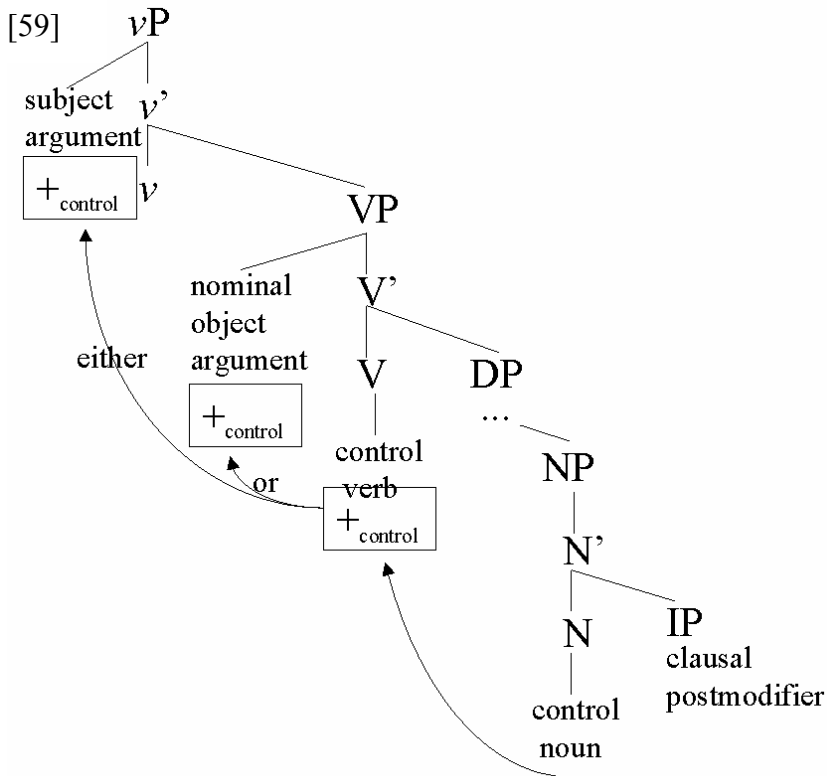
[<sub>NP</sub> surpriza lui Mihai<sub>i</sub> PRO<sub>i</sub> de a sta la masă cu Ion<sub>j</sub>.]  
 surprise-the Det<sub>3rs.sg.mascGen</sub> Mihai of to<sub>INF</sub> sit<sub>INF</sub> at table with Ion.  
 ‘Mihai’s surprise of sitting with Ion at the table.’

We therefore conclude that the head nouns ‘satisfacție’ [satisfaction] and ‘surpriză’ [surprise] as control predications assign a control feature to their c-commanding nominal arguments (see diagram [58]).





But what happens when such control nouns fail to c-select a spec-NP argument, as is the case in the previously discussed examples [54-55]? We may assume (see diagram [59]) that the unassigned control feature of the head noun is transferred, or inherited by the higher verbal predication, which becomes a sort of contextual control verb, assigning the control feature to either its nominal dative object argument, as ‘da’ [give] does, or to its subject argument as ‘face’ [do] does.



But what does it mean exactly if we interpret a control feature as the possibility to c-select a higher argument from the c-command domain of a predication? It simply means that c-selection of already merged constituents from a c-command domain is syntactically encoded in the argument structure of a head (predication) as a syntactic feature and when unsatisfied it can climb/ be transferred or inherited up the structure through the merger process, and be applied to a higher predication which was previously control-free, e.i. normally c-selects its nominal arguments from Numeration or un-merged phrases.

Control nouns in Romanian can occur also in “inversion” impersonal structures similar to the adverbial kind we have discussed before. As in ‘ușor’ [easy] structures, a noun such as ‘fear’ has a control quality, that is, its dative experiencer controls either its infinitive (see [60]) or its subjunctive (see [61]) lower clause. In an argument-based, non-linear Relational grammar analysis of inversion structures the dative experiencer is first generated as an initial subject and subsequently demoted to an indirect object relation. Following this insight we may assume that in a GG binary tree representation, in which an initial subject is assimilated with the specifier position in the theta domain, a dative experiencer c-selected by a head noun in an impersonal inversion construction is in a c-commanding position relative to the lower, dependent object clause. That is to say that both the matrix control predication and the c-commanding condition to control are satisfied in [60-61].

[60]

Îmi va fi frică a mai ieși singură noaptea. OC  
 CL<sub>1st.sg.Dat</sub> will<sub>3rd.sg</sub> be fear to<sub>INF</sub> more go-out<sub>INF</sub> alone<sub>fem.sg.Nom/Acc</sub> night  
 ‘I’ll be afraid to go out alone at night any longer.’

[61]

Îmi va fi frică să mai ies singură noaptea. OC  
 CL<sub>1st.sg.Dat</sub> will<sub>3rd.sg</sub> be fear to<sub>SUBJ</sub> more go-out<sub>SUBJ-1st.sg</sub> alone<sub>fem.sg.Nom/Acc</sub> night  
 ‘I’ll be afraid to go out alone at night any longer.’

An interesting case of control heads is the ‘în stare’ [in state] compound with the adjectival value ‘capable/ able’. It cannot be accounted for in terms of prepositional phrase, as the sister of the preposition is neither an NP nor a DP, but a bare noun. When the noun projects, and/ or is selected by a determiner, the adjectival value is lost (see [62]).

[62]

în starea mea  
 in state-the my  
 ‘in my state’

Therefore we interpret the structure not as a phrase but as a compound, a morphological merger between a preposition and a noun which results in an adjective projecting an adjective phrase. But this adjective is a control predication c-selecting its nominal argument from its c-command domain, and thus controlling the lower subject of its object infinitival clause.

[63]  
 Esti în stare a scrie o recenzie a filmului... OC  
 Are<sub>2nd.sg</sub> in state to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> a review D<sub>DUMMY</sub> \* film-the<sub>Gen</sub>  
 ‘You are able to write a review of the film...’

But the controlling argument of an adjectival compound as the one in [63] can be controlled in its turn by an argument of a higher controlling verbal predication such as ‘crede’ [believe] (see 64-65)), as long as, of course, the verb c-commands the adjective phrase. The control verb assigns its control feature only to its nominal object and never to its subject, according to its argument structure: [64] compared to [65] shows that ‘crede’ allows its subject argument to control only via reflexivity.

[64]  
 Dacă te crezi în stare a scrie o recenzie a filmului... OC  
 If CL<sub>REFL2nd.sg.Acc</sub> believe<sub>2nd.sg</sub> in state to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> a review D<sub>DUMMY</sub> film-the<sub>Gen</sub>  
 ‘If you believe you are able to write a review of the film...’

[65]  
 Dacă te cred în stare a scrie o recenzie a filmului... OC  
 If CL<sub>2nd.sg.Acc</sub> believe<sub>1st.sg</sub> in state to<sub>INF</sub> write<sub>INF</sub> a review D<sub>DUMMY</sub> film-the<sub>Gen</sub>  
 ‘If I believe you are able to write a review of the film...’

The c-commanding condition to control must be doubled by the dependent/anaphoric tense feature condition: that is, we may say that the subject of an infinitive subject clause, such as the one in [66], for lack of a higher c-commanding controller, gets an arbitrary or a contextualized interpretation; but even when a higher c-commanding controller is present, as in [67], the lower finite existential [be] blocks obligatory control, although the binding of the infinitive-licensed pro by the higher Dative clitic under Principle B is still possible.

[66]  
 A găsi un cumpărător și a aranja lucrurile cu banca  
 to<sub>INF</sub> find<sub>INF</sub> a buyer and to<sub>INF</sub> settle<sub>INF</sub> things-the with bank-the  
 ‘To find a buyer and to settle things with the bank’

---

\*We analyze the Romanian possessive article as an expletive or possessor dummy which merges with an agreeing definite enclitic determiner.

erau treburile cele mai urgente. NOC  
 were problems-the those more urgent  
 ‘were the most urgent problems.’

[67]

Mi-e teamă că a găsi un cumpărător și a aranja lucrurile cu banca  
 CL<sub>1st.sg.Dat</sub> is fear that<sub>to<sub>INF</sub></sub> find<sub>INF</sub> a buyer and to<sub>INF</sub> settle<sub>INF</sub> things-the with bank-the  
 I believe that to find a buyer and to settle things with the bank’  
 erau treburile cele mai urgente. NOC  
 were problems-the those more urgent  
 ‘were the most urgent problems.’

Therefore we may rephrase the c-command condition to control in the following terms: the proper control domain of a controller is a phrase c-commanded by the controller and projected by a dependent Tense feature as long as there are no intervening projections of other independent Tense features. An intervening “finite” IP blocks higher control not because of the presence of agreement, but because of its independent Tense feature which binds, so to speak, the dependent tense feature of the controlled embedded IP. In other words, a TP projected by a dependent T constitutes a proper control domain if it is c-commanded by a control predication and its dependent T is bound by the T feature of the controller’s functional host. To resume the above, referential control uses the channel opened by a Tense chain.

To sum up, obligatory referential control between the higher overt argument and the lower silent subject must satisfy the following conditions:

- a) the lower dependent infinitive/ subjunctive Tense is bound by the higher Tense, whose projection is functional host to the control predication, thus a control channel/ chain is formed;
- b) the higher predication has a control feature in its argument structure which it assigns to one of its nominal arguments;
- c) the lower infinitive/ subjunctive IP is in the c-command domain of the control predication.

The *Tense control chain* condition explains why referential control patterns can be found in Romanian not only in non-finite forms, such as the infinitive or the gerund, but also in the finite, agreement rich subjunctive mood, although it is excluded from other finite forms, which, by the way, happen to have independent Tense features (see [68-69]).

[68]

Îți promit că voi pleca înainte de 9.  
 CL<sub>2nd.sg.Dat</sub> promise<sub>1st.sg</sub> that will<sub>1st.sg</sub> leave before of 9  
 ‘I promise you I will leave before 9 o’clock.’

[69]

Îți promit că va pleca înainte de 9.  
 CL<sub>2nd.sg.Dat</sub> promise<sub>1st.sg</sub> that will<sub>3rd.sg</sub> leave before of 9  
 ‘I promise you she/he will leave before 9 o’clock.’

‘Promite’ [promise] is a control verb in Romanian, which assigns its control feature to its subject argument. But a control pattern in [68-69] is blocked, even if the lower subject is not overt, and the lower clause is in the c-command domain of [promise]. But it is not agreement or case-checking that makes the difference between a controlled infinitive or subjunctive and an uncontrolled indicative, but the presence or absence of the tense control chain, which assigns tense value to an anaphoric lower T.

### Conclusions

As we move from the English to the Romanian data, the generative standard theory of PRO-control reveals some theoretical inconsistencies as the specificity of Romanian obligatory control readings seems less dependent on the Null case of non-finiteness licensing PRO, and more tuned to the inherent properties of an upstairs head controller. The analyses here on Romanian subjunctive and infinitive data confirm the view that at least some Obligatory Control interpretations are higher predicate-generated and not entirely functionally determined.

As the Romanian subjunctives and infinitives display OC irrespective of their *Agree*-rich or *Agree*-less type of inflection, we assumed that it is the anaphoric tense feature, shared by both, and not the absence of the agreement feature, or lack of Nominative case checking, which is the core property of non-finiteness.

We established, therefore, that syntactically determined OC readings in Romanian are generated by upper head control features activated in syntactic environments that check the following conditions: a Tense chain generated by the anaphoric tense feature of the subjunctive/ infinitive inflection; a higher controller predication functionally hosted by the binder of the anaphoric tense; and the controlled position is in the c-command domain of both the control predication and the nominal argument to which the control predication assigns its control property.

### BIBLIOGRAPHY

1. Blake, Barry J. (1990), *Relational Grammar*. London and new York: Routledge
2. Chomsky, Noam (1995), *The Minimalist program*. Cambridge, Mass.: MIT Press
3. Eminescu, Mihai (1960), *Poezii*. București: Editura de Stat pentru Literatură și Artă
4. Hornstein, Norbert (1999), Movement and Control. *Linguistic Inquiry* 30: 69-96

5. Hornstein, Norbert and Cedric Boeckx (2003), Reply to “Control is not movement”. *Linguistic Inquiry* 34: 269-280
6. Hornstein, Norbert, Jairo Nunes, and Kleanthes K. Grohmann (2005), *Understanding Minimalism*. Cambridge University Press
7. Landau, Idan (2003), Movement Out of Control. *Linguistic Inquiry* 34: 471-498
8. Vincent, N. 1998. On the grammar of inflected non-finite forms (with special reference to Old Neapolitan). In Iørn Korzen and Michael Herslund (eds.), *Clause combining and text structure*. Copenhagen: Samfundslitteratur, 135-158
9. *Gramatica Academiei* (1963), București: Editura Academiei

## ARE THERE RESULTATIVE CONSTRUCTIONS IN ROMANIAN?

IMOLA ÁGNES FARKAS<sup>1</sup>

**ABSTRACT:** *Are there Resultative Constructions in Romanian?* The systematic differences between the resultative constructions in Germanic languages and those in Romance languages have posed numerous problems, many of which still constitute the ground for heated debates among linguists from various theoretical backgrounds. Changing the point of view largely adopted in the literature, centered on the existence/non-existence of AP resultatives in Germanic, respectively Romance languages we argue in this paper that there are AP resultatives in Romanian, but only if they are built on accomplishment-type verbs. English resultative constructions can be built on activity, as well as accomplishment-type verbs; whereas Romanian allows only resultatives built on accomplishment verbs.

**Keywords:** resultative construction, EPS, causative constructions, activity-type verb, accomplishment-type verb, aspect, telicity

Resultative constructions are far less represented in Romanian than in English; these structures are not only lexically, but also syntactically less productive in Romanian, as they do not follow the same lexical-syntactic rule that operates so productively in a language such as English. An important difference between English and Romanian as far as the building of these constructions is concerned, consists in the availability/non-availability of AP resultatives denoting change of state. It has been argued that English and other Germanic languages abound in AP resultatives which are impossible in Romance languages. Having as a starting point the so-called ‘Aristotelian’ classification of verbs, in this paper we investigate the typology of resultatives in Romanian, thus answering the major question whether there are resultatives in Romanian or not.

The paper is organised as follows: section 1 discusses the relationship between Romanian resultatives and two other predicate constructions largely illustrated and discussed for this language. Section 2 answers the question incorporated in the title of the article. Section 3 analyses the differences between English and Romanian resultatives from the point of view of the matrix verb they are built on and section 4 gives an explanation for the lack of activity-based resultatives in Romanian. Finally, section 5 evaluates the final conclusions on this construction.

---

<sup>1</sup> *Farkas Imola Ágnes, PhD student, ‘Babeș-Bolyai’ University, Faculty of Letters, 400202, Cluj-Napoca, farkas\_imola\_agnes@yahoo.com*





- (2) a. Legumele le mâncăm crude.  
 vegetables-THE, PL FEM them-ACC eat-PRES raw-PL FEM  
 ‘We eat the vegetables raw.’
- b. Îi consideră foarte potrivită.  
 them-ACC, PL M consider-PRES very adequate-PL M  
 ‘He/she considers them very adequate.’
- c. L-au văzut fără sânge n obraz.  
 him-ACC have see-PERF without blood in face  
 ‘They have seen him very pale.’

What we notice from this typology is that EPS is illustrated with a large variety of constructions, both complement non-verbal SCs, as well as adjunct SCs: (2a) is an object-oriented depictive construction, whereas (2b) is a consider-type construction and (2c) is another small clause construction based on a perceive-type verb. Thus, the term EPS is used as a broader term covering what is more largely referred to as a predicate construction in the English literature.

Restricting ourselves to pointing out those elements that are relevant to our analysis, we notice that EPS is a hypernym covering a large and diversified class of predicate constructions without making further typology among them. It is true that a resultative construction is a type of predicate construction, along with depictives, consider-type constructions and causatives; but all these constructions differ from one another. Only in resultatives does the XP predicate express the result of the action of the matrix verb; however, this is not the case in any of the above-illustrated examples. The term EPS corresponds to what has been largely called a small clause predicate construction in the English literature. Moreover, comparing to other predicate structures, resultatives are poorly illustrated. We find only here and there some constructions in which the sentence-final predicate denotes the result of the action denoted by the matrix verb.

More recently, *Gramatica limbii române* (2005) (henceforth GALR) makes one step further in delimiting and defining different predicate constructions in Romanian by making two major distinctions between causative-factitive and EPS constructions, on the one hand and *complementul predicativ al obiectului* (predicative complement of the object) and EPS constructions, on the other hand. In what follows, we briefly illustrate this approach.

Causative-factitive constructions are defined as verbal constructions with two participants, the first representing the person/cause which initiates an action determining a certain effect (the causer) and the other representing the person/object which is affected by the effect of the causing event denoted by the verb (the causee). In this approach, causative verbs, on which these constructions are built are classified into primary (the basic semantics of the verb is the notion ‘causative’ and these verbs denote

a causing event without defining exactly what the action is) and secondary/derived (verbs which have acquired the notion ‘causative’ during a derivational process and thus this notion is secondary). However, there is a subclass of secondary causative verbs made up of verbs, like *a vopsi* ‘paint’ (cause to be covered with paint) and *a spăla* ‘wash’ (cause to be clean) which are not derived from other verbs, NPs or APs, but can optionally express actions implying a certain effect. Only some of these verbs, like *a vopsi* ‘paint’, *a sparge* ‘break’ or *a croi* ‘tailor’ accept the lexicalisation of the resulting state by the expression of a postverbal AP or NP, like:

- (3) a. Maria s- a vopsit roșcată.  
 Mary herself-REFL has dye-PERF red-SG FEM  
 ‘Mary has dyed her hair red.’
- b. A spart vaza în bucăți.  
 has break-PERF vase in pieces  
 ‘He/she has broken the vase into pieces.’
- c. Fusta a croit- o strâmtă.  
 skirt-SG FEM has tailor-PERF it-ACC, SG FEM tight-SG FEM  
 ‘He/she has tailored the skirt tight.’  
 GALR(2005: 170, 172)

These constructions with a secondary causative verb followed by an AP or a PP express the effect/result of the causing event. The sentence-final predicate is considered to be the EPS and the construction itself is treated among the EPS constructions.

The first important step made by GALR (2005) is the distinction made between causative-factitive and EPS constructions. However, as far as our domain of research is concerned, the resultative construction is not clearly defined and it is not treated as a separate grammatical construction. GALR treats the different predicate constructions as a mixture of constructions. As such, without any difference between them, primary causative verbs, like *a face* ‘make’ and secondary causative verbs, like *a vopsi* ‘paint’ express the effect or the result of the causing event in the same way. As such, there is no clear distinction drawn between causative constructions, resultatives and EPS. What we call a resultative construction is considered here to be a predicate construction in which a causative matrix verb combines with an EPS to express the effect or the result of the causing action. It is true that there is a close relationship between causatives and resultatives, but we consider that they should be treated as different predicate structures.

Furthermore, the obscurity of the borderline between different predicate constructions is further emphasized in a subsection, where different resultative matrix verbs, like *a vopsi* ‘paint’ and *a sparge* ‘break’ are taken to be secondary causative verbs together with other verbs, like *a convinge* ‘convince’, *a forța* ‘force’, *a permite* ‘allow’, *a interzice* ‘prohibit’, *a sfătui* ‘advise’, *a sugera* ‘suggest’, *a tenta* ‘tempt’ etc. which are used in analytic constructions.

Last but not least, it is stated that a current classification of EPS focuses on two semantic types, according to its relation to the matrix verb. As such, EPS can be resultative, as in (4a,b) showing the result of the action denoted by the matrix verb and descriptive, as in (5a,b) describing one or more of its participants during the time delimited by the matrix verb. However, even from these examples we see that (4b) is not resultative, but rather descriptive:

- (4) a. A tăiat merele bucățele.  
has cut-PERF apples-THE, ACC pieces  
'He/she has cut the apples into pieces.'
- b. Și mă lasă pustiit.  
and me-ACC leave-PRES devastated-SG M  
'And she leaves me devastated.'
- (5) a. Mă trântesc jos, istovit.  
me-ACC knock- PRES down exhausted-SG M  
'I knock myself to the ground, exhausted.'
- b. A plecat enervată la culme de prezența lui.  
has leave-PERF nervous-FEM to top by presence his  
'She has left extremely frustrated by his presence.' GALR (2005: 299)

What we conclude from this section of the paper is that resultatives are not treated as a separate linguistic phenomenon in the Romanian literature. Rather, they are taken together with other predicate constructions under the umbrella term of EPS or they are placed somewhere between EPS and causative constructions. Viewing from this perspective, we can say that, according to the Romanian literature, there are no resultative constructions in Romanian.

## 2. Are there resultative constructions in Romanian?

This question seems to be well-motivated if we take into consideration the facts presented in the previous section of the paper. As noted already, in the Romanian literature, resultatives have never been treated as a distinct linguistic phenomenon.

Whether Romance languages allow resultative constructions or not has been a hotly debated issue throughout the history of generative syntax. The central debate has been whether a certain type of resultative construction, namely the change-of-state AP resultative construction exists in Romance languages or not. It has been argued that English and other Germanic languages abound in AP resultatives which are impossible in Romance languages. Mateu (2000), for instance, claims that typical AP resultatives, like the English *the river froze solid* is at best marginal and at worst ungrammatical in Romance languages.

That in Romanian the AP is not the preferred category in expressing the result state has also been noted by Ionescu, who emphasized that ‘English exhibits AP, PP and particle resultative secondary predicates, whereas Romanian freely exhibits PP resultatives, NP resultatives and much less commonly – AP resultatives’, cf. Ionescu (1998: 159).

We would like to change this point of view about the difference in the productivity of resultatives in the two languages and tackle the problem not from the point of view of the part of speech the sentence-final predicate is expressed by, but from the point of view of the type of the matrix verb. Hence, the basic argument in this paper is that there are resultatives in Romanian, but only in those cases where the construction is based on an accomplishment-type verb. The following AP resultatives are possible in Romanian exactly because they are based on change-of-state accomplishment verbs (see below the definition of these verbs):

- (6) a. Ea     a        tăiat                rochia        scurtă.  
           she   has    cut-PERF        dress-SG FEM   short-SG FEM  
           ‘She has cut the dress short.’
- b. Ea     a        crescut            întă.<sup>2</sup>  
           she   has    grow-PERF        tall-SG FEM  
           ‘She has grown (tall).’
- c. Tata   a        vopsit     ușa                roșie        /în roșu /\*roșu.  
           father has    paint-PERF door-SG FEM   red-SG FEM   /in red /red-SG M  
           ‘Father has painted the door red.’

Here an important question is whether resultatives are limited to particular syntactic categories; namely, whether the predicate can be expressed by a PP. As such, Simpson (1983) admits that the predicate can be an AP, an NP or even a PP. Many agree with Simpson in admitting PP resultatives. It seems, however, that some works embody the implicit claim that PPs cannot be resultatives; hence, particular languages, especially Romance languages lack resultatives. But if PPs are admitted as XP predicates, these languages surely have resultatives.

We argue in this paper that PPs are admitted as XP predicates in resultatives, hence we can assert that Romanian does have resultative constructions. A PP structure, like *a sparge geamul în cioburi* ‘break the window into splinters’ is a resultative construction, because the sentence-final PP predicate *în cioburi* expresses the result of the action of the matrix verb. However, what we would especially like to emphasize is

<sup>2</sup> Although more preferred versions would be *ea s-a făcut mare* or *ea s-a făcut înaltă*, the given construction is not as redundant as in Italian, where *E’ cresciuta* is preferred over *\*E’ cresciuta alta*; cf. Napoli (1992)

that, contrary to English, Romanian and generally Romance languages allow only a restricted range of resultative construction, namely they mostly allow change-of-state accomplishment-type verbs as matrix verbs and lack resultatives based on activity-type verbs, like *hammer the metal flat*, *span the sheets dry* or *race the horses sweaty/hungry*.

The answer to the question from the title of the present article (and the title of this subsection) is affirmative. Knowing that there are resultatives in Romanian, the more precise question to which we try to find the answer in the following section of the paper is what kind of resultatives there are in Romanian.

### 3. The telicity of resultative constructions

If there is any aspect of resultatives that is completely uncontroversial, it is that they are always telic; that is, they always describe events with a definite endpoint. As stated also in Tenny, ‘when the resultative predicate is added, the verb phrases are exclusively delimited, with the end of the event defined as the arrival of the direct argument in its new state’, cf. Tenny (1994:38)<sup>3</sup>. In this section of the paper we show in what respects Romanian resultatives are different from their English counterparts.

Following Vendler’s (Vendler, 1967) aspectual classification of verbs into states, activities, accomplishments and achievements we analyze resultative constructions and their relationship to different types of verb. It has been noted as early as 1983 (Simpson, 1983) that states are incompatible with resultatives owing to the simple fact that the matrix verb must necessarily affect the object. Therefore, resultative constructions will never be built on matrix verbs, like *have*, *know*, *love*, *understand*, *desire* etc. Resultatives are also incompatible with achievement-type verbs, like *reach (the summit)*, *win (the race)* or *notice (the problem)*.

In this classification of verbs, states and activities are always atelic, whereas accomplishments and achievements are telic. Verbs which are of an atelic type (states and activities, but states are excluded from resultatives) may be *converted* to have a telic interpretation by the addition of a verb particle or a resultative secondary predicate. In this case the telicity of the construction is rendered by the particle or the secondary predicate. In case the verbs are of a telic type or are ambiguous between a telic and an atelic interpretation (accomplishments and achievements, but achievements are excluded from resultatives) adding the resultative predicate only *enforces* a delimited reading (that is maybe already there). In this case the telicity of the construction is rendered by the matrix verb.

Thus, following Baci (2007) we claim that there are at least two ways the telicity of the resultative construction is induced; namely, either by the sentence-final predicate or by the matrix verb. Romanian allows rendering the telicity to a

---

<sup>3</sup> We consider that constructions with bare plural postverbal NPs, like *hammered cans flat* or *sing babies asleep* should be treated separately, because there is no predication relation between the postverbal DP and the predicate, there is no telicity implied and no resultative meaning involved.

resultative construction only by the latter method and hence it completely differentiates itself from English and other Germanic languages as far as the building of these structures is concerned.

First, we discuss the cases where the telicity of the construction is rendered by the sentence-final predicate. Resultative XPs derive accomplishments from activities; that is, simple activity verbs are converted into accomplishments by the addition of a telic predicate denoting the state achieved by the postverbal NP as a direct result of the action denoted by the verb. In English this is the case with activity verbs, like *hammer* and *race* which form resultatives, like *hammer flat* and *race sweaty*, as illustrated in (7a,b); none of which are possible in Romanian, as shown in (7c,d). In order to prove that these verbs are activities (non-delimited) and not accomplishments (delimited), we use the classic test of *in an hour/for an hour* expressions: *hammer the metal for an hour* /\**in an hour*, *race the horses for two days*/\**in two days*. These verbs are compatible with the *for* time adverbial, hence they are unbounded.

- (7) a. John hammered the metal flat.  
 b. The jockeys raced the horses sweaty. Carrier and Randall (1992: 184)

c.\*Ion a ciocănit fierul plat.  
 John has hammer-PERF metal-THE, SG M flat-SG M  
 ‘John has hammered the metal flat.’

d.\*El a gonit caii transpirați.  
 he has race-PERF horses-THE, PL M sweaty-PL M  
 ‘He has raced the horses sweaty.’

Second, the telicity of the construction can be rendered by a telic, change-of-state matrix verb, in which case the XP predicate does not act as a mark of telicity, but simply describes the resultant state inherent in the semantics of the verb. This is the case of verbs, like *break* and *tear*, respectively *a sparge* ‘break’ and *a rupe* ‘tear’ which form resultatives, like *break into splinters* and *tear into rags*, illustrated in (8a,b); respectively *a sparge țandări* ‘break into splinters’ and *a rupe zdrențe* ‘tear into rags’ illustrated in (8c,d). The compatibility of the matrix verb with the *in*-phrase is a proof of its accomplishment status, cf. *break the window in two seconds*/\**for two seconds*, *tear the dress in half an hour*/\**for half an hour*.

- (8) a. The child broke the window into splinters.  
 b. She tore the dress into rags.

c. Copilul a spart geamul țandări.  
 child-THE has break-PERF window-THE splinters  
 ‘The child has broken the window into splinters.’

- d. Ea a rupt rochia zdrențe.  
 she has tear-PERF dress-SG F rags  
 ‘She has torn the dress into rags.’

Third, we have to say a few words about neuter verbs some resultatives are built on. These verbs, depending on the context, allow both a telic and an atelic reading and in this case the sentence-final predicate only enforces the telic interpretation. This is the case of the English verbs *boil* and *sweep* which form resultatives with the predicates *hard*, respectively *clean*. As we see in (9a,b), English allows both of these verbs to form true resultatives, whereas Romanian presents certain restrictions to this paradigm. These verbs are compatible with both *in* and *for* time adverbials, as illustrated in *boil the eggs in five minutes/for five minutes* and *sweep the floor in half an hour/for half an hour*.

- (9) a. I boiled the eggs hard.  
 b. She swept the floor clean.  
 c. Am fiert ouăle tari.  
 have boil-PERF eggs-THE, PL N hard-PL N  
 ‘I have boiled the eggs hard.’  
 d. \*Ea a frecat podeaua curată.<sup>4</sup>  
 she has wipe-PERF floor-THE, SG F clean-SG F  
 ‘She has wiped the floor clean.’

The generalisation that we get from this presentation is that Romanian resultatives can be built on change-of-state accomplishment verbs or, in cases, on neuter verbs, but they can not be built on activity verbs. As such, all the XP predicate does in Romanian constructions is to further specify the change already entailed in the meaning of the telic matrix verb or to enforce the telic interpretation, but it does not contribute with any additional resulting state.<sup>5</sup> However, there is one exception, noted also in Baciu (2007), where the matrix verb is inherently atelic:

- (10) Mama a bătut albușul spumă.  
 mother has beat-PERF egg white-THE foam  
 ‘Mother has beaten the egg white creamy/fluffy.’

<sup>4</sup> There are no true resultatives in Romanian built on the matrix verb *a freca*; the construction *a freca podeaua lună/oglinďă* is rather idiomatic and it is based on comparison. Therefore, it will not be taken into consideration; cf. also Drăgan (2005).

<sup>5</sup> That this is so, is further supported by the observation given by a native speaker, saying that in a construction, like *a sparge geamul țândări* the sentence-final NP predicate is useless or even redundant, as it is lexically contained in the meaning of the matrix verb.

The fact that (change-of-state) accomplishment verbs, contrary to activity-type verbs allow only a result predicate which further specifies the state entailed in their meaning is supported by event structure evidence, where change-of-state accomplishment verbs have a complex event structure, involving an abstract *STATE* event. The complex event structure assigned to them is illustrated in (11), whereas the simple structure assigned to activities is illustrated in (12):

(11) [ [ x ACT ] CAUSE [ BECOME [ y < STATE > ] ] ]

(12) [ [ x ACT ] Rappaport Hovav and Levin (1998: 104)

In the case of an accomplishment-type verb, like *break* where the template associated with it cannot be augmented further with another state or location except with a result state, all this added XP predicate would do within a resultative pattern is to lexicalize the *STATE* incorporated in the meaning of the verb.

A further evidence in favour of the lexical entailment of the result predicate in the meaning of the matrix verb is supported by the definition of the verbs these constructions can be built on; cf. *a crește* ‘grow’ = a se mări, a deveni mai mare (cf. the resultative construction *apele au crescut mari* ‘waters grew big’), *a măcina* ‘grind’ = a preface diverse boabe/materiale în pulbere (cf. *a măcina cafeaua în pudră* ‘grind the coffee into powder’), *a pisa* ‘mash’ = a zdrobi, a sfărâma o substanță/un corp solid pentru a le preface în praf (cf. *a pisa ceva pulbere* ‘mash something into power’), *a rupe* ‘tear’ = a face bucăți (cf. *a rupe ceva în bucăți* ‘tear something into pieces’), *a sparge* ‘break’ = a preface în bucăți, în cioburi (cf. *a sparge geamul în cioburi* ‘break the window into splinters’) etc., cf. <http://dexonline.ro/>.

A caveat is in order here: there is a difference between the lexical entailment of the XP predicate into the meaning of the matrix verb and the semantic selection of the same predicate by the verb. The main idea about the semantic selection is based on the fact that the predicate in transitive resultatives is c- and s-selected by the verb. Although the English result predicate is fairly free in terms of category; still, not every potential predicate is allowed, as shown by these examples:

- (13) a. The gardener watered the tulips flat/soggy/\*flattened/\*wilting.  
 b. The jockeys raced the horses hungry/thirsty/sweaty/\*exhausted.  
 Carrier and Randall (1992: 173, 184)

In the Romanian example, where the verb is inherently atelic, cf. (10), the sentence-final predicate *spumă* ‘foam’ is semantically selected by the verb (the natural result of beating the egg white is to have it creamy), but it is not lexically entailed in the meaning of the verb *a bate*.



#### 4. Resultatives and the silent UP TO

In this section of the paper we give an explanation for the facts presented above; namely, we give an explanation to why Romanian allows mostly (change-of-state) accomplishment-based resultatives, whereas English, besides this pattern, also allows activity-based resultatives. It is exactly the lack of this latter type of resultative, also called ‘true’ resultative which determined the majority of linguists to claim that there are no resultatives in Romance languages.

Some researches, like Snyder (1995) have tried to explain this difference in the two (families of) languages from the point of view of a strong association between syntactic constructions, like AP resultatives, verb-particle constructions or double object constructions and morphological compounds. Ramchand’s (2008) First Phase Syntax argues in favour of the existence of a null *res* head which must license a Specifier to host the postverbal NP and which must provide the ‘leads-to’ semantics necessary for a result interpretation. She argues that in English this null *res* head is available, thus this language allows AP resultatives; but as Italian does not have a null *res* head, it cannot have productive AP resultatives.

The explanation we give for the lack of these ‘true’ resultatives is the following. Contrary to other predicate constructions, for a resultative interpretation the idea of an abstract ‘path’ must be implicit somewhere in the construction. Thus, in *John hammered the metal flat* the XP predicate *flat* treats the final state as an endpoint to a path of a change of state rather than just a pure state. Thus, the event of hammering ends when the maximum or complete flatness of the metal has been achieved; in other words, when the metal reaches the end of the path. The paraphrase for such a resultative is that ‘John hammered the metal up to the point when the metal was (completely) flat/up to complete flatness’.

Additional argument in favour of the abstract path idea is provided by Hungarian, where, contrary to the state AP, the result AP is in translative case and this is marked phonologically by a word-final suffix. NP predicates are also marked resultatives when they describe the result as a goal rather than as a state. Compare the state AP *piros* ‘red’ with the path AP *pirosra* ‘red-onto’:

- (14) a. Ez        az        ajtó    piros.  
           this    the     door    red  
           ‘This door is red.’
- b. János piros-ra        festette        ezt        az        ajtót.  
           John red-onto        paint-PERF    this-ACC    the     door-ACC  
           ‘John has painted this door red.’

We borrow from Kayne’s (2005) theory the argument about the existence of silent/covert elements in English which do not exist in Romance languages. As argued

by Kayne, all the following examples contain a silent element, notably the silent NP *years*, which must be overtly expressed in Romance languages. Example (15a) is illustrated for French (15d), Italian (15e) and Romanian (15f):<sup>6</sup>

- (15) a. At the age of seven YEARS, John could ride a bicycle.<sup>7</sup>  
 b. Even at two and a half YEARS, John could not talk.  
 c. Nobody can make it to a hundred YEARS without medical help.  
 d. À l'âge de sept \*(ans), Jean....  
 e. All'età di sette \*(anni), Gianni....

Kayne (2005: Chapter 10)

- f. La vârsta de șapte \*(ani) Ion nu putea  
 at age of seven years John not can-PERF  
 să meargă cu bicicleta.  
 to go with bicycle  
 'At the age of seven, John could not ride a bicycle.'

Now, as far as resultatives are concerned, the silent element that they contain is a silent UP TO element. An AP resultative, like (16) has the meaning that 'the soldiers beat/kicked the enemy up to/until the enemy died'.

- (16) The soldiers beat/kicked the enemy UP TO dead.

Interestingly, the silent UP TO element is compatible only with activity-based resultatives; in other words, exactly with the resultatives that are available only in English. That this silent element is incompatible with accomplishment-based resultatives is shown by the following examples, where (17a) has the unacceptable meaning that 'Raid kills bugs up to the point they are dead' and (17b) has the unacceptable interpretation that 'the children broke the window up to the window became into pieces'.

- (17) a. ??Raid kills bugs UP TO dead.  
 b. ??The children broke the window UP TO into pieces.

Thus, the explanation for the lack of activity-based resultatives in Romanian is strongly associated with the lack of silent elements in this language. As Romanian does not allow silent elements, like the silent NP *years* in an age context, it does not

<sup>6</sup> The notation with capital letters, taken from Kayne indicates lack of phonetic realization.

<sup>7</sup> An example like *At the age of seven, John...* can only contain the silent NP YEARS and cannot contain silent NPs, like WEEKS or DAYS. The latter two are not available as silent elements in English.

allow the silent UP TO element, either. The silent UP TO element is compatible only with activity-based resultatives, where the verb is converted into an accomplishment by the addition of a result phrase. The reason why only activity verbs are compatible with this silent element is also explained by the event structure of this type of verb as opposed to the event structure of accomplishment verbs (see above).

## 5. Conclusions

In this paper we have tried to find an answer to the basic question whether resultative constructions exist in Romanian or not. Viewing this question from the perspective of the Romanian literature, the answer is negative, as resultatives have never been discussed as a separate linguistic phenomenon. However, we have concluded that there are resultatives in Romanian, but only if they are built on accomplishment-type verbs. In most of the cases, Romanian lacks activity-based resultatives, where the telicity of the construction is rendered by the telic predicate. This difference between English and Romanian has been explained by the presence/absence of silent elements in the two (families of) languages.

## BIBLIOGRAPHY

1. Baci, Ileana (2007). „Aspect și construcții rezultative”, *Limba română. Stadiul actual al cercetării. Actele celui de al 6-lea colocviu al catedrei de limba română*, București, Editura Universității din București, pp. 51-58.
2. Carrier, Jill & Randall, Janet (1992). „The Argument Structure and the Syntactic Structure of Resultatives”, *Linguistic Inquiry* 23, pp. 173-234.
3. Drăgan, Ruxandra (2005). „On Resultative Constructions and ÎN/IN (-EN) Prepositions/Prefixes in Romanian and English”, *Conference on British and American Studies*, Brașov, pp. 99-104.
4. Guțu-Romalo, Valeria (coord.) (2005). *Gramatica limbii române*. București, Editura Academiei Române.
5. Ionescu, Daniela Corina (1998). *Small Clauses in English and Romanian*. PhD Dissertation, București, Editura Universității din București.
6. Kayne, Richard (2005). „Silent Years, Silent Hours”, in R. Kayne, *Movement and Silence*, Oxford, Oxford University Press.
7. Mateu, Jaume Fontanals (2000). „Why Can't We Wipe the Slate Clean? A Lexical-Syntactic Approach to Resultative Constructions”, *Catalan Working Papers in Linguistics* 8, pp. 71-95.
8. Napoli, Donna-Jo (1992). „Secondary Resultative Predicates in Italian”, *Journal of Linguistics* 28, pp. 53-90.

9. Ramchand, Gilliam (2008). *Verb Meaning and the Lexicon*. Cambridge, Cambridge University Press.
10. Rappaport Hovav, Malka & Levin, Beth (1998). „Building Verb Meanings”, in M. Butt and W. Geuder (eds.), *The Projection of Arguments: Lexical and Compositional Factors*, CSLI Publications, pp. 97-134.
11. Secrieru, Mihaela (2001). *Cumulul de funcții sintactice în limba română („elementul predicativ suplimentar”)*. Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”.
12. Simpson, Jane (1983). „Resultatives”, in L. Levin, M. Rappaport and A. Zaenen (eds.), *Papers in Lexical-Functional Grammar*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club, pp. 143-157.
13. Snyder, William (1995). *Language Acquisition and Language Variation: The Role of Morphology*. PhD dissertation, MIT Press.
14. Tenny, Carol (1994). *Aspectual Roles and the Syntax-Semantics Interface*. Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
15. Vendler, Zeno (1967). *Linguistics in Philosophy*. Ithaca/London, Cornell University Press.
16. [www.dexonline.ro](http://www.dexonline.ro)

## THE INFLUENCE OF ENGLISH SYNTAX ON SOME FASHIONABLE “ROMANIAN” NICKNAMES

MELANIA DUMA<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *The Influence of English Syntax on Some Fashionable “Romanian” Nicknames.* The present paper aims at offering insight into the problem of language change. The influence of English on the choice of some Romanian show-biz nicknames is scrutinized as it shows a “creolization”<sup>2</sup> of Romanian not only at the lexical level, but at the syntactical level as well. The “creolized” Romanian syntax (rom. *sintaxa “romgleză”*) is used in social contexts that impose an individuation of the average persona, thus displaying interesting pragmatic influences upon culture.

**Keywords:** default lexical insertion; phrase structure; linguistic change; nickname; cultural pragmatics; variation within grammar

### 0. Introduction

The Romanian language has long been under assault from foreign languages<sup>3</sup>, thus confirming the common-sense reality of societies and cultures in contact<sup>4</sup>. Approaching this issue with a descriptive goal in mind, Romanian researchers have painstakingly rendered interesting inventories of neologisms/borrowings/linguistic calc<sup>5</sup> for the Romanian language. Two attitudes are to be found alongside such important lexicographic matters: on the one hand, vocabulary enrichment methods are vital and regular, as, from a historical point of view, society evolves, discovers and re-invents itself<sup>6</sup>; on the other hand, though, one is quite often taken aback by the large amount of borrowings which have no practical motivation<sup>7</sup> other than prestige, fashion or mood.

---

<sup>1</sup> The author is a Ph.D Student at Babeș-Bolyai University, Faculty of Letters, 31 Horea Street, 400202 Cluj-Napoca, Romania (melania.duma@lett.ubbcluj.ro) and an intern at Geneva University, Faculty of Letters (autumn semester 2009-2010), 5 Rue de Candolle, 1211 Geneva 4, Switzerland. The author benefits from a Ph.D. scholarship, “Invest in People!”, as part of “The Operational Sectorial Program of Human Resources Development 2007-2013 – a Project co-financed by the European Social Fund”.

<sup>2</sup> Pinker (1995).

<sup>3</sup> Boc (2003:19).

<sup>4</sup> Vasilescu (2007a).

<sup>5</sup> Avram (1997); Nevaci (2002); Stoichițoiu-Ichim (2003; 2006); Gruică (2006); Pașcalău (2009).

<sup>6</sup> Coșeriu (1997).

<sup>7</sup> see Rodica Zafiu’s articles in “România Literară”, gathered under the heading *Păcatele limbii (Language Sin)*.

Hence, from the point of view of cultural pragmatics, the adaptation of English words by using Romanian functional categories or, vice-versa, the filling in of the English structure with Romanian lexical terms represent the means through which slang and jargon are perpetuated. It has been noticed that the Romanian language used by the mass-media encourages the trendy sinking in of all items pertaining to the English tradition up to the point where linguists were forced to accept the existence of *romgleză*<sup>8</sup>.

Long are the days<sup>9</sup> when the “hybrids” of Romanian and a fashionable foreign language were used only for humorous reasons, for, nowadays, these are becoming the norm for the younger generation.

Fewer are the linguistic studies that deal with the syntactic interaction of Romanian with other languages, for an obvious reason: the first changes in language happen at vocabulary level, as syntactic changes are more insidious and long-term. Some might say, by simply casting a glance at Romanian grammar, that there isn't any influence upon it from the part of English syntax. This is the point where we beg to differ, as we have found evidence that the English influence upon Romanian has not avoided syntax. Of course, the evidence we speak about does not amount to hundreds of different examples, but to merely a handful, examples which are most likely to be found in the media and which strike us with their widespread presence.

The impact of English syntax upon the Romanian language is still looming in the cradle, but our belief is that it will become more prominent in the years to come, as media is the major channel of information and attitude diffusion.

## 1. Aim and methods

The examples we deal with consist either in nicknames, or in the Romanian adaptation of English cartoon names. While the first category (i.e. the nicknames) is used in order to attach a social connotation to a person, the latter merely represents a case of strange translation.

While dealing with both categories, the paper will aim at displaying:

- a. the overlap of Romanian functional categories with English ones;
- b. the borrowing of English word order and noun phrase structure.

In order to do this, we will use traditional and generative accounts of Romanian and English grammar. Notions such as *functional category* and *phrase structure* will be very useful in our approach.

The linguistic material to be surveyed consists in the following list of examples: *Freakadadisk* (Diskspinner); *Sexy Brăileanca* (Sexy woman from Brăila); *Tom motanul și Jerry* (Tom the cat and Jerry), *Jurrasic potaia* (Jurrasic pooch), *Dino potaia* (Dino pooch), *Bugs Iepurele* (Bugs the rabbit), *Galactic fotbal* (Galatic football), *Samurai Jack* (Samurai Jack), *chimicale X* (chemical X).

---

<sup>8</sup> Stoichițoiu Ichim (2003).

<sup>9</sup> Gaur (1970).



interfere. In order to clarify this “portmanteau” status of syntactic elements, we will further identify the syntactic levels embedded within the analyzed nickname.

### 2.2.1. *The first layer*

At the first level of analysis one could have the representations in either (2) or (3):

- (2) X freacă discul. (regular transitive structure)  
*X spins disk-the.*  
*X spins the disk.*
- (3) Se freacă discul. (impersonal structure)  
*It-ACC spins disk-the.*  
*The disk is spun.*

The examples show an agentive pattern. If nominalization<sup>14</sup> occurs, then either (4) or (5) can appear:

- (4) Frecat(ul) de disc  
*Spin- (the) of disk*  
*Spinning of the disk*
- (5) Frecare(a) de disc  
*Spinning-(the) of disk*  
*Spinning of the disk*

Examples (4) and (5) clearly show that *de* and *of* are counterparts and that the DP in (5) resembles (1) very much. From this point of view, *de* would be assimilated as part of *da*. Despite the resemblance between (1) and (5), the structures are different. If in (5) we have a derived/deverbal noun, in (1) we have what appears to be a simple definite noun, obtained either by a deletion operation of the final morphemes in *frecearea/spinning* or by making an extravagant derivation from the verb *el freacă*. Whatever path we take, we end up owing preposition *de* to the verbal tracking of *freaka*.

### 2.2.2. *The second layer*

If our analysis takes into consideration only 2.2.1., then it only accounts for one aspect that *da* displays, namely its prepositional feature. However, nothing we said so far predicts the shift from *de* to *da*. In order to account for it, we must identify the second layer embedded in *Freakadadisk*.

---

<sup>14</sup> Romanian de-verbal nouns correspond to the nominal use of supine and infinitive – see Stan (2003).



If we take (2) and shift the Romanian parameters to English ones, then we would get (6):

(6) X spins the disk.

It is here that we notice something intriguing: the phonetic transcription of *the*, i.e. /ðə/ (Romanian *dă*). From a phonetic point of view, *dă* is closer to *da*, then *de*<sup>15</sup>. The transition from *dă* to *da* can be explained by the fact that many Romanian speakers of English pronounce *the* as *da*.

### 2.2.3. *The Spell-Out*

If we take the first layer of representation, then *da* has prepositional features, thus licensing the derivation. If we take the second layer, then we account for the article features of *da*, its pronunciation and confirm that *freaka* is an extravagant de-verbal noun.

### 2.3. *Conclusion*

On the one hand, the phonetic similarity between the Romanian default preposition *de* and the English definite article *the* enables the “creole” structure *da*.

On the other hand, *da* shares properties of both the Romanian preposition and the English article, as the governing category displays nominal as well as verbal features.

## 3. “SEXY BRĂILEANCA”

### 3.1. *Adjective Sexy and its relation with Romanian NP/DP phrase structure*

An overview of present mass-media shows a preference towards structures that are Romanian non-specific. Thus, instead of using *brăileanca sexy* (woman from Brăila sexy), Romanian tabloids and magazines opt for the “mirror” expression, *Sexy Brăileanca* (sexy woman from Brăila). In order to explain the odd structure of *Sexy Brăileanca*, we will first give its English interpretation:

(7) Sexy Brăil -ean -ca  
 Sexy Brăil<sup>16</sup> -Suffix indicating individuals -Suffix indicating the female gender+Definite article  
 Sexy woman from Brăila

<sup>15</sup> Vowels *a* and *ă* are both central, while *e* is not.

<sup>16</sup> *Brăil-* is not a word proper, but a stem which comes from the name of a Romanian city, *Brăila*. Therefore, *Sexy Brăileanca* means *The Sexy Woman from Brăila*.

In Romanian, the adjective determines the noun, by agreement in number, gender and case. In order to do this, the adjective's position is after the noun. It is true that the adjective can also be placed before the noun, but this is quite rare and it happens in order to stress the quality the adjective embodies. The DP in (8) is the direct object of the verb and occupies the focus position:

- (8) Frumos băiat am văzut ieri.  
 Nice boy AUX see-Past participle yesterday.  
 I saw such a nice boy yesterday.

The structure in (8) must not be confused with (9):

- (9) Frumos băiatul, n -am ce zice.  
 Nice boy-Definite article NEG AUX what say-Present.  
 (i.e. Quite nice this boy, no doubt about it.)

In (9) *frumos băiatul/nice boy-the* means *frumos e băiatul/nice is boy-the*. The structure has an elliptical predicate.

If we compare (9) with (7), we will notice that both *frumos băiatul* and *Sexy Brăileanca* have roughly the Spell-Out structure: Adjective+Noun+Definite Article. However, if (9) is a case of ellipsis (*frumos [e] băiatul*), (7) is not, for *Sexy Brăileanca* does not mean *Sexy e brăileanca*.

These notes are very important as they show that in Romanian:

- (10) we don't have structures of the type Adjective+Noun+Definite Article, unless there is an elliptical verb between the adjective and the noun;  
 (11) the structure *Sexy Brăileanca* does not comprise an elliptical verb, therefore it is not Romanian specific.

Since the structure is not Romanian specific, it means that it was borrowed, which indeed is the case here. The NP/DP phrase structure in English is roughly Determiner/Adjective+Noun. This exact pattern can be seen in the case of our nickname [*SEXY*<sub>ADJECTIVE</sub>+*Brăileanca*<sub>NOUN</sub>].

In the case of *Sexy Brăileanca*, the syntactic pattern is English, while the lexical material is Romanian.

### 3.2. *Sexy*+NP/DP – a common pattern?

Nowadays, Romanian mass-media, show business and tabloids in particular, promote sensational news, extreme stories and gossip in order to create and satisfy, at the same time, the public demand for shows. In this context, public image, as superficial as it may be, it offers the viewers a momentary quench of the need to share the glamorous life of false stars. By repetition and, therefore, overuse of certain words with dramatic impact, the audience internalizes the underlying patterns. A vicious circle is thus formed. The successful pattern inflates and becomes a strange type of common-sense.

In the case of Romanian media, the adjective *sexy* is attached to every worthless heading in order to transform it into sensational news. It is because of this tendency to invent events that Romanian mass-media is filled with expressions like: *sexy coșărița*<sup>17</sup> (~sexy chimney sweeper lady), *sexy mămică*<sup>18</sup> (~sexy mother), *sexy politicienele*<sup>19</sup> (~sexy politician women), *sexy purtătoarea de cuvânt de la pompieri*<sup>20</sup> (~sexy spokeswoman from the fire department), *sexy polițista*<sup>21</sup> (~sexy police woman), *sexy-asistenta lui Mircea Radu*<sup>22</sup> (~Mircea Radu’s sexy assistant), *sexy emisiuni sportive*<sup>23</sup> (~sexy sport shows), *toate sexy dinamovistele din țară*<sup>24</sup> (~all sexy Dinamo female fans in the country), *sexy președinta CS Buftea*<sup>25</sup> (~the sexy female president from CS Buftea), *sexy bruneta*<sup>26</sup> (~sexy brunet woman), *sexy prezentatoarea de la Meteo*<sup>27</sup> (~sexy Weather girl).

For the time being, the use of *sexy*+NP/DP (i.e. the English phrase structure) is confined to singularize an individual from the crowd, while the use of NP/DP+*sexy* (i.e. the Romanian phrase structure) is confined to describe or to qualify, without singularizing the individual.

### 3.3. Conclusion

The English pattern of NP/DPs is associated with the star-like character of an individual. The Romanian pattern of NP/DPs represents the usual way of qualifying individuals.

What rests to be seen is whether the fashion of placing the adjective in front of the noun, in accordance to the English pattern, will indeed catch on in other cases as well. The case of adjective *sexy* leads us to such horizons for now.

## 4. Cartoon names and their Romanian equivalents<sup>28</sup>

The world known channel, Cartoon Network, is an enjoyable presence for Romanian children and adults alike. A couple of years ago, the English cartoons

<sup>17</sup> <http://www.cancan.ro/2009-06-11/Sexy-cosarita-din-Mures.html>

<sup>18</sup> <http://www.cancan.ro/2009-06-01/Corina-si-a-crestinat-baietelul.html>

<sup>19</sup> <http://www.cancan.ro/2009-05-30/Sexy-politicienele-isi-petrec-vacanta-in-tara.html>

<sup>20</sup> <http://www.cancan.ro/2009-05-16/Sexy-purtatoarea-de-cuvant-de-la-pompieri.html>

<sup>21</sup> <http://www.cancan.ro/2009-05-14/Sexy-politista-a-scris-o-carte-despre-viata-ei.html>

<sup>22</sup> <http://www.cancan.ro/2009-05-13/Mi-e-mila-de-fosta-sotie-a-iubitului-meu.html>

<sup>23</sup> <http://www.cancan.ro/2009-05-05/Admiratoarea-lui-Piti-junior-prezinta-stirile-sportive-topless.html>

<sup>24</sup> <http://www.cancan.ro/2009-05-02/Mi-se-mai-spune-quotTurcuquot-pentru-ca-sunt-tare-ca-iataganul.html>

<sup>25</sup> <http://www.cancan.ro/2009-04-27/Cancan-41425.html>

<sup>26</sup> <http://www.cancan.ro/2009-03-24/Scandal-erotic-politic-in-Parlamentul-britanic.html>

<sup>27</sup> <http://www.cancan.ro/2009-03-27/Lovita-de-o-nevasta-geloasa.html>

<sup>28</sup> Since dubbing allows for material to be noticed on the spot, we provide the reader with examples from the following sites in order to match our audio observations with written fact:

<http://www.cartoonnetwork.ro/>; <http://www.desene.us/categories/25/laboratorul-lui-dexter.html>;

[http://ro.wikipedia.org/wiki/List%C4%83\\_de\\_episoade\\_ale\\_serialului\\_%E2%80%9ELaboratorul\\_lui\\_Dexter](http://ro.wikipedia.org/wiki/List%C4%83_de_episoade_ale_serialului_%E2%80%9ELaboratorul_lui_Dexter)

<http://www.desene.us/categories/16/bugs-bunny.html>;

[http://ro.wikipedia.org/wiki/Familia\\_Flinstone](http://ro.wikipedia.org/wiki/Familia_Flinstone).

began to be dubbed on this channel, in order to make it easier for children to understand their favorite characters.

During the process of making English cartoons sound good in Romanian, many strange expressions have spread.

#### **4.1. Bugs Iepurele – Iepurele Bunny. On adpositions**

The first set we will analyze is *Bugs Iepurele* (i.e. Bugs Bunny) and *Iepurele Bunny* (i.e. Bunny Bunny). To make it clear, from the start, both of these names refer to Bugs Bunny.

It is obvious why *Iepurele Bunny* is an incorrect translation, for it assumes that *Bugs* means *rabbit/iepure*. *Bugs Iepurele*, on the other hand, contains a hidden mistake. It is a common fact in Romanian to say *domnul doctor Popescu* (i.e. mister doctor Popescu) or *președintele Marinescu* (i.e. President Marinescu). There are no examples that display a reversed phrase structure *\*Popescu domnule doctor* (i.e. Popescu mister doctor) or *\*Marinescu Președintele* (i.e. Marinescu the President). To make these latter cases valid, Romanian uses the comma between the name and the function of the individual. If we apply this to *Bugs Iepurele*, we notice that there is no comma between the two terms.

One could argue that still *Bugs Iepurele* is acceptable in Romanian as it can be considered a juxtaposition of two terms that form a proper name together. Indeed this is correct judgment. However, if we consider this to be the rule, we would expect all the English structures of the form Name+Function/Entity to be translated in Romanian accordingly, Name+Function/Entity. Unfortunately, this is hardly the case, as the one and the same Cartoon Network gives the following translations: *Tom motanul* vs. *Cățelul Scooby Doo*; *Jurrasic potaia* vs. *Curaj, cățelul fricos*; *Galactic Fotbal*; *Samurai Jack sau chimicale X*. We will discuss them one at a time under 4.2.

#### **4.2. Free translations**

In the case of *Tom motanul* (i.e. Tom the Cat) and *Cățelul Scooby Doo* (i.e. Scooby Doo the Dog), Romanian adds the words *motanul* and *cățelul* which are not mentioned in the initial name. The unstable way of naming cartoon characters is well seen in the fact that *motanul* (cat) and *cățelul* (dog) are either before or after the name. We will not insist on the fact that it is more natural in Romanian to say *Motanul Tom* and that if one chooses the reversed phrase structure *Tom Motanul*, a comma is needed between the two elements of the structure. A good example from this point of view is *Curaj, cățelul fricos*.

Another set of sloppy translations are the rest of the examples, where the English structure is preserved and filled with Romanian words: *Jurrasic potaia* (for Jurrasic pooch); *Galactic fotbal* (for Galactic football); *Samurai Jack* (for Samurai Jack) and *chimicale X* (for chemical X).

### 4.3. Conclusion

The Romanian translation of cartoon names is unstable as long as it tries to reach two different grammars simultaneously, Romanian and English. The most troublesome phenomenon is the spread of terms that use English syntax and Romanian words. As cartoons are addressed to children especially and they are at ages when they learn the genuine way to express themselves in their mother tongue, the non-Romanian-like translation and the sloppy pattern underlying the translation will be internalized, thus leading to an interesting variation of Romanian and a new generation of linguistic calc.

## 5. Conclusions

The paper tried to bring together, in a nutshell, some intriguing aspects of the present Romanian language. Not only the lexicon, but the syntax also seems to be under the strict influence of English. The overlap of functional categories and the shift in phrase structure are phenomena well exploited by media and show business. They confirm the fashionable spread of English-like elements in Romanian, nowadays understood as a sign of prestige. The thin line between prestige and ridicule is often crossed. Whether this fashion will catch on, or not remains undecided still.

## BIBLIOGRAPHY

1. Mioara Avram (1997), *Anglicismele în limba română actuală*, București, Editura Academiei Române.
2. Oana Boc (2003), *Limba română în fața anglicismelor*, in “Excelsior”, anul XII, nr. 16, Cluj, pp. 19-21.
3. Eugen Coșeriu (1997), *Sincronie, diacronie și istorie*, București, Editura Enciclopedică.
4. Alexandru Graur (1970), *Limbi amestecate*, in “Scrieri de ieri și de azi. Traducerea este posibilă”, București.
5. Gligor Gruță (2006), *Moda lingvistică 2007. Norma, uzul și abuzul*, Pitești, Paralela 45.
6. Manuela Nevaci (2002), *Anglicisme în publicații adresate tinerilor*, în Gabriela Pană-Dindelegan (coord.), “Aspecte ale dinamicii limbii române actuale”, București, Editura Universității din București.
7. Ștefan Oltean (2006), *Introducere în semantica referențială*, Cluj-Napoca, Editura Presa Universitară Clujeană.
8. Cristian Pașcalău (2009), *Despre anglicisme, again*, in G.G. Neamțu; Șt. Gencărau; Adrian Chircu (eds.), “Limba română. Abordări tradiționale și moderne”, Cluj-Napoca, Editura Presa Universitară Clujeană, pp.239-247.

9. Steven Pinker (1995), *The Language Instinct*, New York, Harper Perennial.
10. Alvin Plantinga (1974/1998), *Natura necesității (The Nature of Necessity 1974)*, traducere Constantin Grecu, București, Editura Trei, 1998.
11. Camelia Stan (2003), *Gramatica numelor de acțiune din limba română*, Editura Universității din București.
12. Adriana Stoichițoiu-Ichim (2003), „Romgleza”: opțiune personală sau efect al globalizării?, în Gabriela Gabor (coord.), “Identitate românească și integrare europeană”, București, Editura Ars Docendi, pp. 95-103.
13. Adriana Stoichițoiu-Ichim (2006), *Aspecte ale influenței engleze în româna actuală*, București, Editura Universității din București.
14. Andra Vasilescu (2007a), *Cum gândesc și cum vorbesc ceilalți. Prin labirintul culturilor*, Iași, Editura Polirom.
15. Andra Vasilescu (2007b), *Cum vorbesc românii. Studii de comunicare (inter)culturală*, București, Editura Universității din București.
16. Rodica Zafiu (2003-2009) – articole publicate în “România Literară”, București.

### Sources:

1. <http://www.cartoonnetwork.ro/>
2. <http://www.desene.us/categories/25/laboratorul-lui-dexter.html>
3. [http://ro.wikipedia.org/wiki/List%C4%83\\_de\\_episoade\\_ale\\_serialului\\_%E2%80%9ELaboratorul\\_lui\\_Dexter%E2%80%9D#Sezonul\\_1:\\_1996-1997](http://ro.wikipedia.org/wiki/List%C4%83_de_episoade_ale_serialului_%E2%80%9ELaboratorul_lui_Dexter%E2%80%9D#Sezonul_1:_1996-1997)
4. <http://www.desene.us/categories/16/bugs-bunny.html>
5. [http://ro.wikipedia.org/wiki/Familia\\_Flinstone](http://ro.wikipedia.org/wiki/Familia_Flinstone)
6. <http://www.sexybraileanca.ro/>
7. <http://en.wikipedia.org/wiki/Parazitii>
8. <http://www.20cmrecords.com/20cmrecords.html>
9. <http://www.cancan.ro/2009-06-11/Sexy-cosarita-din-Mures.html>
10. <http://www.cancan.ro/2009-06-01/Corina-si-a-crestinat-baietelul.html>
11. <http://www.cancan.ro/2009-05-30/Sexy-politicienele-isi-petrec-vacanta-in-tara.html>
12. <http://www.cancan.ro/2009-05-16/Sexy-purtatoarea-de-cuvant-de-la-pompieri.html>
13. <http://www.cancan.ro/2009-05-14/Sexy-politista-a-scris-o-carte-despre-viata-ei.html>
14. <http://www.cancan.ro/2009-05-13/Mi-e-mila-de-fosta-sotie-a-iubitului-meu.html>
15. <http://www.cancan.ro/2009-05-05/Admiratoarea-lui-Piti-junior-prezinta-stirile-sportive-topless.html>
16. <http://www.cancan.ro/2009-05-02/Mi-se-mai-spune-quotTurcuquot-pentru-ca-sunt-tare-ca-iataganul.html>
17. <http://www.cancan.ro/2009-04-27/Cancan-41425.html>
18. <http://www.cancan.ro/2009-03-24/Scandal-erotico-politic-in-Parlamentul-britanic.html>
19. <http://www.cancan.ro/2009-03-27/Lovita-de-o-nevasta-geloasa.html>

---

**Herman Cappelen and Ernest Lepore, *Language Turned On Itself. The Semantics and Pragmatics of Metalinguistic Discourse*, New York: Oxford University Press, 2007, ISBN 978-0-19-923119-5, x + 169 pp.**

---

*Language Turned On Itself* is the first book-length monograph of quotation phenomena to be published, and thus a manifest statement against the marginality hitherto assigned to the topic. It has become clear for the philosophers of language that metalinguistic issues can no longer be regarded as supplementary, since truth-conditional semantics is, at its very heart, disquotational: “*The sun rises in the morning*” is true iff the sun rises in the morning. Even for a Davidsonian single-layered semantics<sup>1</sup>, this type of description is incomplete unless accompanied by a semantic theory of quotation expressions.

In the *Advertisement* section, perhaps the strongest of their book, the authors cogently plead the case of metalinguistic discourse: it appears to be an indelible component of language competence (children understand phrases like *That’s called a “hippopotamus”* and learn that “hippopotamus” applies to hippopotami); it creates paradigm opaque contexts (where substitution by co-referential and synonymous expressions fails), a feature shared with the unendingly interesting propositional attitude reports; self-reflective language renders iconicity semantically relevant (in contrast to onomatopoeia, for instance); the proposition expressed by a sentence, which governs its truth conditions,

the *what is said* of Gricean analyses, seems to hinge on the semantics of the verb “to say” and hence on the semantics of quotation.

The subject matter is quickly trimmed down so as to exclude all metalinguistic representations other than quotation, as Cappelen and Lepore claim no unifying theory is possible and give a first hint that quotation will not emerge as collapsible with any of the received devices for referring (definite descriptions: *Quine’s statement*, demonstratives: *that was not an answer, these words*, etc.). Among the types of quotation, only pure, direct and mixed quotation will be considered; e.g. “*Quotation*” is an English noun, *Quine said “quotation has a certain anomalous feature”*, *Quine said quotation “has a certain anomalous feature”* respectively. Indirect reports (*Quine said that quotation has a certain anomalous feature*) have, on this account, no place in a theory of quotation, while scare-quoting (which signals an unfamiliar use of the expression) is relegated to a short appendix where the authors argue that since the quotation marks in scare-quoting are cancelable, the latter does not count as quotation.

An inventory of conspicuous data is provided in the first part of the monograph, with the methodological indication that an adequate theory of quotation should either explain these observations or ‘explain them away’, i.e. prove that they are not relevant. Three of the 12 adequacy conditions presented will develop into central arguments

---

<sup>1</sup> As opposed to a Fregean double-layered one, in terms of both extension and intension.

the authors raise against competing theories or in support of their own: (i). ‘the proximity constraint and the disquotational schema’ (“*e*” quotes “*e*”), which is said to capture the particularly close relation between a quotation expression and its semantic value, preventing for example “Willard” from quoting “Quine”; (ii). ‘the syntactic chameleonism’ of quotation expressions (“*has a certain anomalous feature*” is an incomplete sentence - NP, *Quine said that quotation “has a certain anomalous feature”*- VP, *Quine said “quotation has a certain anomalous feature”* - CP, etc.); (iii). the context-sensitive value of quotations, ranging from verbal types (“*gone*” is spelled in 4 letters) to non-linguistic tokens (*A: What was the part of the movie title which, by falling down, caused the killing? B: “gone” was*).

The disquotational principle (only “*e*” quotes “*e*” in its strong version) is endorsed as an axiom of the ‘minimal’ theory that Cappelen and Lepore put forward. At first sight, this maneuver is methodologically flawed, since it turns part of the *explanandum* into the *explanans*, but in fact the authors construe “quotes” as directly introducing the semantic value of the left-side expression. Thus, the semantic value of any quotation expression, i.e. the content it contributes to the minimal truth conditions of the sentence, will be the ‘quotable item’ contained within the quotation marks. Given that any sentence conveys a set of propositions, only one of which is semantically expressed, it follows that the additional extension of quotations in different contexts is due to this ‘speech act pluralism’ any utterance exhibits<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> In their 2005 book entitled *Insensitive Semantics*, Cappelen and Lepore argue against what they dub ‘original context centrism’ and defend the view that speakers cannot be held responsible for the entirety of their speech act content, because the latter may be altered by any subsequent context of report. This is consistent with the usual inter-

By stipulating this condition of *in situ* reference, Cappelen and Lepore part with the highly influential theory of quotation inaugurated with Donald Davidson’s paper published in 1979. Davidson ascribes full (and exclusive) referential power to the quotation marks, as they demonstrate the quoted material enclosed within, which is, in its turn, a token held to iconically stand for its type: the quotation marks “help refer to a shape by pointing out something that has it” (Davidson 1984: 90). The authors of *Language Turned On Itself*<sup>3</sup> reject this account because, they claim, it does not satisfy Davidson’s own requirement that a theory of quotation explain the sense in which quotation expressions picture what they mention. The objection seems to originate in the fact that, although Davidson does allow for an iconic feature, it is deferred to a second-order relation, between the quoted material and the genuine referent of the quotation expression (the abstract shape). Instead, having inherited the requirement under the *proximity* constraint, Cappelen and Lepore propose that no difference be made between what is quoted in a quotation expression and what it designates.

Their thoroughly original contribution, though, is the solution they give to the syntactic flexibility puzzle, further complicated with the new referential restriction, whereby a pair of quotation marks imperiously guarantees that whatever lies between them remains semantically inert, no exceptions granted. The informal lesson children are taught is that, given any phrase (or non-phrase), quoting it yields a well-formed NP of the language they speak. Mixed quotation on the other hand demands that

pretation of quotation marks as distance indicators at their minimal (semantic) entry, requiring pragmatic enrichment in order to communicate more than *prise-en-compte*.

<sup>3</sup> The title is a quotation of and pays homage to Donald Davidson, *without whom not*.



quotations be qualified for other duties, as well. The authors suggest positing “a simple rule for converting linguistic expressions of any grammatical category XP into quotation expressions of the same grammatical category” by means of an operator Q, sitting “at the end of a node that sister-adjoints with another node” (p. 138):  $QXP \rightarrow Q \text{ XP}$ .

However, the rule does not explain all quotational usage, since when applied to a sentence like “*Runs*” is a verb it forces the subject into a VP. Cappelen and Lepore address the inconvenience in a question-begging footnote, where they conjecture that an expression in pure quotation “is generated directly in the lexicon” (ibid.); if this were right, it would pave the way of gibberish (which can be intelligibly quoted, irrespective of echoing contexts) into the lexicon. The traditional account, compelling Q to convert any expression into an NP / DP, seems considerably neater, as the NP can be easily accommodated by the argument structure of an utterance verb, whose presence is mandatory in cases of direct and mixed quotation. The price need not be, as Cappelen and Lepore suggest, validation of inferences from direct or mixed quotation to disquotational indirect reports (viz. ‘simultaneous use and mention’), but mere accessibility – rather than deployment – of standard semantic value (if there is one)<sup>4</sup>.

Meaning accessibility weighs significantly in the final chapter of the book, which sketches an ontology for quotation expressions, despite the authors’ outspoken aversion towards ‘metaphysical semantics’<sup>5</sup>: “it

is not the role of a semantic theory to inform us on the nature of the things we talk about” (p. 147). They identify two distinct classes of quotable items: expressions (each bound to a specific language) and signs (which can articulate all sorts of expressions). For instance, the subject NP of “*Red*” is a Norwegian word, as well as an English one can only quote a sign, since no one expression acts in two languages. But in “*The sun rises in the morning*” is true iff the sun rises in the morning the NP must quote an expression, *qua* meaningful expression, or else risk an uninterpretable truth theory<sup>6</sup>. Nonetheless, it is unclear whether Cappelen and Lepore would consent to this; they would most likely dismiss the idea, because allowing the quotation to pick out a *meaningful* expression entails a default and indelible *use* presumption.

Their minimal theory construes the quotation marks as a general semantic anaesthetic and clashes with theories that hold the anaesthetic to be local or ineffective. Philosophers who defend such views (F. Recanati and P. Saka among them) point out that no fundamental difference between heteronymous and autonymous use can be legitimate, since most (if not all) expressions are underdetermined with respect to their extensional range and only acquire full-fledged meaning relative to a context. The quotation marks are deemed an accessory cue in a process of pragmatic modulation that always takes place, lest the utterance fail to express a truth-evaluable proposition. Cappelen and Lepore present a formal argument against

<sup>4</sup> This preserves the gist of their “underlying form of the sentence” (p. 146) which attends to VP-ellipsis (*Mary said that Bill “loves himself”, and he does*) and anaphor (*Mary said that “Bill” loves himself*).

<sup>5</sup> Cf. “We don’t accept that it is a necessary condition for an acceptable semantic theory for English that it tells us what tallness is.” (Cappelen & Lepore 2005b: 208)

<sup>6</sup> “*Les éléphants ont des oreilles*” is true iff elephants have ears is an interpretive truth-theorem; “*Les éléphants ont des oreilles*” is true iff children love hippopotami is not (cf. Segal 2006: 200). Philosophers and linguists generally agree that a truth theory (*eo ipso* a semantic account) that has the property of interpretivity is preferable to one which does not.

such radical contextualism, consisting of two cleverly designed tests that genuine context-sensitive expressions pass, while quotation expressions do not: blockage of ‘intercontextual disquotational indirect reports’ (A’s saying “I disagree with B” cannot be reported by C’s uttering “A said that I disagree with B”) and blockage of ‘intercontextual collective descriptions’ (if “A is here” is true and “B is here” is true, it does not follow that “A and B are both here” is true).

Quotation is thus drawn into the relentless debate between minimalists and contextualists, as they contend over the semantics and pragmatics of truth-conditional content.

Altogether, *Language Turned On Itself* is an incentive for both novices and aficionados. It provides an enjoyable, reader-friendly map of empirical and theoretical questions, as well as the framework of a new theory, dialogically bred and yet controversial. But this is as it should be.

**COSMINA HODOROAGĂ\***

## REFERENCES

1. Cappelen, Herman & Ernie Lepore. 2005a. *Insensitive Semantics. A Defense of Semantic Minimalism and Speech Act Pluralism*. Blackwell Publishing.
2. Cappelen, Herman & Ernie Lepore. 2005b. “A Tall Tale”. In Gerhard Preyer & Georg Peter (eds.), *Contextualism in Philosophy. Knowledge, Meaning, and Truth*. Oxford: Clarendon Press, pp. 197-219.
3. Davidson, Donald. 2001 [1984]. *Inquiries into Truth and Interpretation*, 2nd edn. Oxford: Oxford University Press.
4. Segal, Gabriel. 2006. “Truth and Meaning”. In Ernest Lepore and Barry C. Smith (eds.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Language*. Oxford: Clarendon Press, pp. 189-212.

---

\* Cosmina Hodoroagă, Ph.D. Candidate, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, 1 Mihail Kogălniceanu St., RO-400084, e-mail: c.hodoroaga@lett.ubbcluj.ro; *Investing in people*: Ph.D. scholarship within the Sectorial Operational Programme for Human Resources Development 2007 – 2013, co-financed from the European Social Fund.